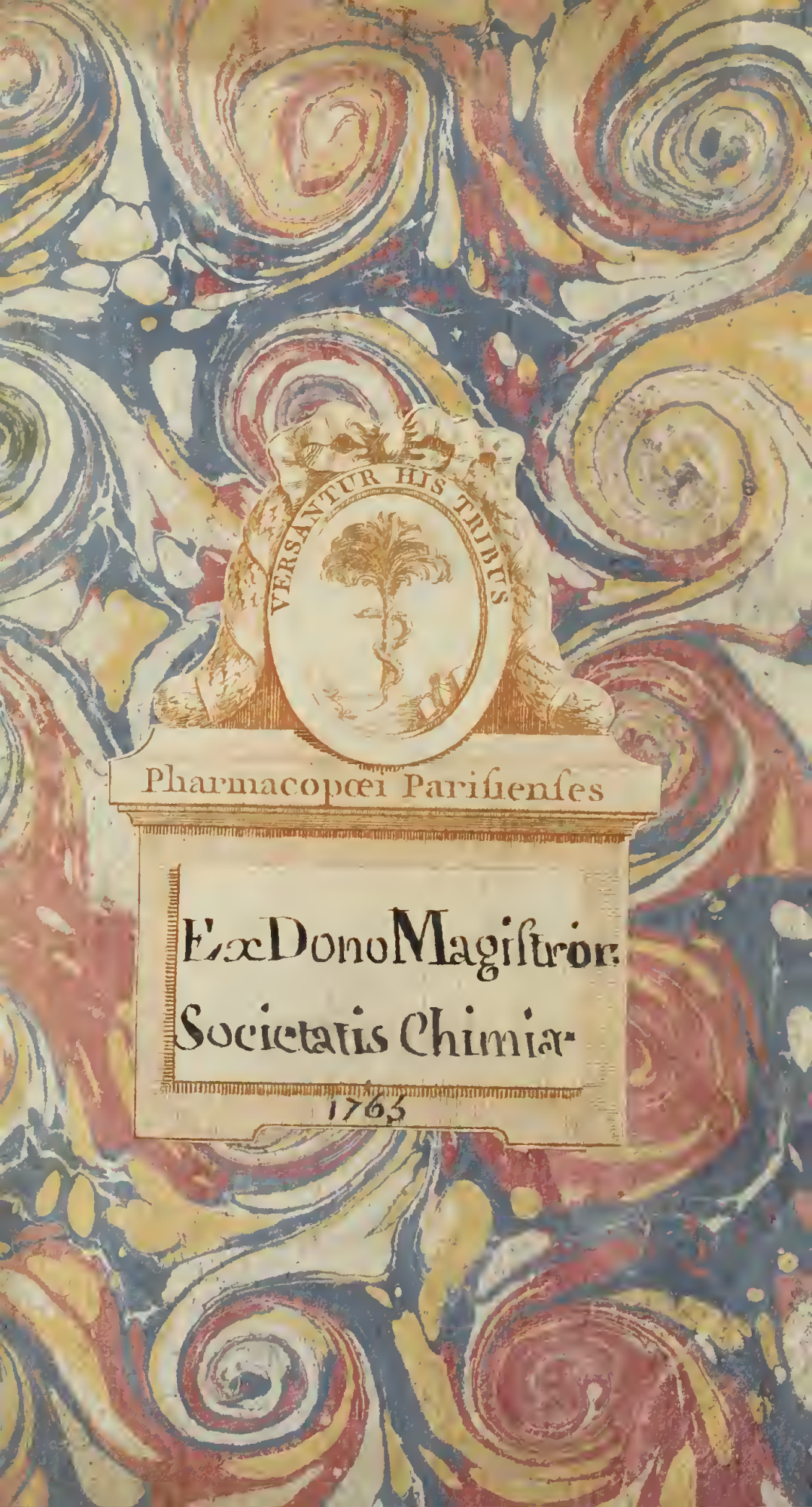
MATIERE
MEDICAL

TOM IV

11608


VERSANTUR HIS TRIBUS
Pharmacopœi Parisienses
Ex Dono Magistror.
Societatis Chimiæ
1763



11608

SUITE
DE LA
MATIERE MEDICALE
DE M. GEOFFROY.

Par Mrs. ARNAULT DE NOBLEVILLE *& SALERNE, Médecins d'Orleans.*

REGNE ANIMAL.

TOME CINQUIÊME.

CINQUIÉME & DERNIERE CLASSE.

DES QUADRUPEDES.

3 liv. 10 sols le Volume relié.

ECOLE DE PHARMACIE DE PARIS

A PARIS.

Chez { DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.
G. CAVELIER, } rue S. Jacques.
LE PRIEUR, }

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans ce second Volume des Quadrupèdes.

ELEPHAS, *Eléphant. Tome V.* page 1
EQUUS, *Cheval.* 121
FELIS, *Chat.* *II. Part.* page 1
HIPOPOTAMUS, *Hipopotame.* 32
LEO, *Lion.* 64
LEPUS, *Liévre & Lapin.* 113
LUTRA, *Loutre.* 166
MANATI, *Lamantin.* 194
MARTES, *Marte.* 222
MELES, *Blaireau & Civette.* 238

Fin de la Table du Tome V.

SUITE
DE LA
MATIERE MEDICALE
DE M. GEOFFROY.

REGNE ANIMAL.

CINQUIEME & DERNIÉRE CLASSE.

DES QUADRUPÉDES.

ELEPHAS.



Lephant ou Elefant ; *Elephas*, Offic. Schrod. 285. Boſſch. 150. Dal. Pharm. 442. Lemer. 332. Charlet. Exerc. 4. Herman. Cynos. 9. Schwenckf. *de Quad.* Siles. 87. Raij Synop. *Anim. Quad.* 131.

Elephantus, Hartenf. *Elephantogri.* Gesn. *de Quad.* 409. Aldrov. *de Quad.* 418. Jonst. *de Quad.* 17. *Elephas naso Cylindraceo elongato*, Linn. Syst. Nat. 69. *Barrus indorum*; *Bellua inda*; *Animalium seu Bestiarum Heros*; *Brutum non brutum*; *Luca vel Luci Bos*; *Bos Anguimanus Veterum*, Nonnull.

Blasius a donné une très-courte Anatomie de l'Elephant d'après *Aristote*. *Valentini* s'est contenté d'abréger l'*Elephantographie* du Docteur *Hartenfels*; ouvrage à la vérité rempli de la plus vaste érudition, & composé suivant la méthode de l'*Académie des Curieux de la Nature*, mais dans lequel il y a peu d'Anatomie: ainsi nous ne pouvons nous dispenser de donner ici la plus ample, & sans contredit la plus fidelle description anatomique de l'Elephant, telle qu'on la trouve dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences pour servir à l'Histoire Naturelle des Animaux, dressés par M. Perrault* de la même Académie.

L'Elephant que nous décrivons, disent Messieurs nos Académiciens, étoit du Royaume de Congo. Nous avons appris qu'il avoit environ quatre ans en 1668, qu'il fut envoyé au Roi par le Roi de Portugal; de sorte qu'au mois de Jan-

vier 1681, qu'il eſt mort, il avoit dix-ſept-ans. Pendant les treize années qu'il a vêcu à Verſailles, il n'eſt crû que d'un pied ſur la hauteur de ſept & demi qu'il avoit, à prendre depuis le haut du dos juſqu'à terre quand il a été diſſéqué. Il y en avoit un des indes que l'on montroit en ce temps-là à Paris, qui n'étoit haut que de cinq pieds, quoi qu'il eût trois ans; en ſorte qu'il auroit fallu qu'il fût crû en un an de deux pieds pour être auſſi grand à quatre ans que le nôtre l'étoit. Cependant comme la grandeur du nôtre n'eſt augmentée que d'un pied en treize ans, il faut croire que le changement du pays & de la nourriture l'ont empêché de croître, ou que cela vient de ce que les Elephans des indes croiſſent plus promptement que ceux d'Afrique, de même qu'il eſt certain qu'ils deviennent ordinairement beaucoup plus grands. Dans l'Elephant de Verſailles, le corps avoit douze pieds & demi de tour; ſa longueur étoit preſque égale à ſa hauteur; il avoit depuis le front juſqu'au commencement de la queue huit pieds & demi, & ſept pieds & demi à prendre du deſſus du dos juſqu'à terre; depuis le ventre juſqu'à terre, il avoit trois pieds & demi. Pluſieurs Auteurs ont écrit que l'Elephant a les

jambes de devant plus longues que celles de derrière ; nous avons trouvé le contraire lorſque leur meſure en a été priſe ſur le ſquelète, où les jambes de derrière avoient quatre pieds huit pouces & celles de devant quatre & demie. Il eſt vrai qu'elles paroiſſoient plus longues, parce-qu'elles ſont plus degagées que celles de derrière, qui dans l'Animal entier ſont comme enfermées dans la maſſe du corps, & ne ſont pas pliées en deux endroits comme aux autres Bêtes ; car ordinairement ce que l'on appelle la jambe, qui comprend la cuiſſe & la jambe, & qui ne fait qu'un pli dans l'homme, ſçavoir au genou, paroît en avoir deux dans les brutes, dont l'un eſt au genou proche du ventre, & l'autre au talon, lequel eſt fort élevé, à cauſe que la partie qui eſt depuis le talon & les chevilles du pied juſqu'aux doigts, & que l'on prend pour la jambe, eſt fort longue, & ne poſe point à terre. Mais cette partie eſt fort courte & poſe à terre à l'Elephant de même qu'à l'Homme, & ſon genou eſt auſſi de la même manière qu'à l'Homme, & non pas proche du ventre, étant au milieu de l'eſpace qui eſt depuis le ventre juſqu'à terre, & à l'endroit où les Bêtes ont leur talon ; de ſorte que la jambe de l'Elephant eſt ſemblable à celle de

l'Homme, tant à cauſe de la ſituation de ſon genou, que de la petiteſſe de ſon pied, dans lequel la partie qui va du talon juſqu'aux doigts eſt très-petite. *Galien* qui dans les Animaux ne prend pour pied que ce qui poſe à terre, & non point ce qui va depuis le talon & les chevilles du pied juſqu'au bout des doigts, a dit après *Ariſtote*, que l'Homme eſt celui de tous les Animaux qui a un plus grand pied à proportion de ſon corps. Cependant il eſt vrai qu'à prendre le pied ſuivant l'analogie des parties dont il eſt ordinairement compoſé, il n'y en a point qui n'ait le pied plus grand à proportion que l'Homme, ſi ce n'eſt l'Elephant, qui l'a encore plus petit, & par-conſéquent qu'aucun autre Animal. Cette remarque importante a déja été faite dans l'Oiſeau appellé *Becharu*.

Ces pieds étoient ſi petits, qu'on peut dire qu'il ne ſe voyent point, parce que les doigts étoient renfermés & recouverts par la peau des jambes, leſquelles deſcendoient tout d'une venue juſqu'à terre, & paroiſſoient comme le tronc d'un arbre ſcié en travers. *Ariſtote* dit que l'Elephant a les malleoles ou chevilles des pieds de derrière plus courtes qu'aux pieds de devant. Nous n'avons

point trouvé dans le ſquelète que ces malleoles fuſſent d'une grandeur différente dans les quatre pieds ; mais il eſt vrai que dans l'Animal vivant elles paroiſſoient plus grandes aux pieds de devant, parce qu'ils étoient en effet plus gros que ceux de derrière ; l'aſſiette ou plante du pied de derrière ayant ſeulement dix pouces, & celles du pied de devant quatorze, ce qui peut faire voir que les interprètes d'*Ariſtote* ont mal traduit le mot *Sphuron* par *Malleolus*, au lieu de *planta pedis*; ce mot Grec pouvant ſignifier l'un auſſi bien que l'autre. La corne qui garniſſoit le deſſous des pieds, ainſi qu'une ſemelle, débordoit comme ſi elle étoit écachée par la péſanteur de tout le corps, & formoit quelques ongles mal formés. Tous ceux qui ont écrit de l'Elephant mettent cinq ongles à chaque pied ; mais il n'y en avoit que trois dans notre ſujet. Le petit indien dont il a été parlé, en avoit quatre tant aux pieds de devant, qu'à ceux de derrière ; la vérité eſt pourtant qu'il y a cinq doigts à chaque pied, tant devant que derrière, ainſi qu'il ſe voit dans le ſquelète, & comme *Ariſtote* l'a fort bien remarqué : mais ces doigts ſont tout-à-fait en dedans, & couverts de la peau, de manière qu'elle ne laiſſe voir

que les ongles, lesquels n'ont pas même rapport aux doigts; ce qu'*Aristote* semble avoir remarqué quand il a dit qu'ils ne sont point proprement des ongles. Leur figure représentoit le quart d'un globe, & au droit de chaque ongle la peau se détournoit & descendoit entre deux ongles jusqu'à terre. Outre ces espèces d'ongles qui étoient devant, la corne de dessous le pied qui y faisoit comme une semelle, débordoit, ainsi qu'il a été dit, & formoit des productions qui paroissoient encore être des ongles. Aux pieds de derrière ces productions sortoient en arrière, & représentoient comme un talon d'environ trois pouces, allant en pointe, & étant un peu relevé. Ces productions aux pieds de devant étoient à peu-près faites comme les doigts de la main de l'homme: mais les deux qui sont proches du pouce étoient collés ensemble au pied gauche, au lieu qu'au droit c'étoient les deux plus proches du petit doigt qui étoient joints. La plus longue de ces productions formées en manière de doigts avoit treize pouces de long; la largeur des deux ongles joints ensemble étoit de neuf pouces à leur commencement, avec deux pouces d'épaisseur. Ces productions n'étoient point aussi des on-

gles, mais ſeulement l'allongement de la corne dont le deſſous du pied eſt garni; & en effet ils ne ſortoient point du bout des doigts, mais ils étoient à côté & tournés à gauche d'une façon fort biſarre; enſorte qu'on avoit été obligé de les ſcier, parce que cette excroiſſance embarraſſoit l'Elephant en marchant. Nous n'avons encore pu ſçavoir ſi cette conformation des pieds de notre Elephant lui eſt particulière, & ſi c'eſt un jeu de la nature, parce que les Auteurs n'en parlent point, & leurs figures ne repréſentent rien qui en approche. Mais ſi cela ne ſe trouve point dans les autres Elephans, ainſi qu'il y a grande apparence, leur ſtructure qui doit être reputée monſtrueuſe dans celui de Verſailles, a beaucoup de rapport à ce que les Hiſtoriens rapportent de la figure étrange des pieds du Cheval de *Jules-Ceſar*; que les devins aſsûrèrent être un préſage à ſon maître de la conquête de tout le monde; car il eſt dit que ce Cheval avoit les pieds faits comme ceux d'un homme, leur corne étant fendue en manière de cinq doigts. Cette corne dont la plante du pied de l'Elephant eſt munie, n'étoit point tendre & pénétrable aux épines, ainſi que *Gillius* & pluſieurs autres la décrivent, mais

dure, ſolide, & épaiſſe de près d'un pouce. Il eſt vrai qu'elle étoit fendue & comme gerſée à l'un des pieds ; mais aux autres elle étoit liſſe & entière comme la ſemelle d'un ſoulier, & non diviſée en pluſieurs rides comme *Philoſtrate* la décrit. Elle n'étoit point noire auſſi comme *Jonſton* la fait, mais de couleur de noiſette par dehors, & jaune par dedans.

La grandeur des jambes de l'Elephant eſt cauſe de la vîteſſe de ſon marcher, qui eſt telle qu'allant de ſon pas il atteint un homme qui court, car cette grandeur lui faiſant faire de grands pas, quand même il n'en feroit qu'un pendant que l'homme en fait deux, il ne laiſſeroit pas de le devancer, parce que la jambe d'un Elephant de taille médiocre eſt une fois plus longue que celle d'un homme. *Elien* dit que l'Elephant ne peut nager à cauſe de la forme de ſes pieds peu propre à cette action. *Pline* croit que c'eſt la grandeur de ſon corps qui en eſt cauſe ; & *Ariſtote* ſemble être de la même opinion quand il dit que cet Animal paſſe les rivières marchant ſur le fond, & levant ſa trompe pour en faire ſortir hors de l'eau le bout par où il reſpire. Les nouvelles Relations des indes nous apprennent qu'il y a des Elephans qui nagent dans la Mer, ce

qu'ils ne feroient peut-être pas dans la rivière, dont l'eau eſt beaucoup plus legère que celle de la mer, qui pourroit bien être capable de ſoutenir un Elephant, nonobſtant ſa grandeur; car c'eſt aſſez que ſa grandeur ſoit tellement proportionnée à ſa péſanteur, qu'il pèſe moins qu'un pareil volume de l'eau dans laquelle il nage, ce qui peut arriver à l'Elephant quand il a le ventre enflé; puiſque l'on voit que les Animaux qui ont le ventre grand, qui ſont jeunes & gras, nagent mieux, ou du moins n'enfoncent pas tant dans l'eau que les autres, parce que leur corps eſt moins ſolide, plus rempli d'air. Or les Naturaliſtes ont remarqué que l'Elephant eſt ſujet à avoir les inteſtins enflés par des veines qui lui rendent le ventre ordinairement fort gros, & en effet nous avons trouvé le nôtre en cet état; car il eſt croyable que c'eſt la groſſeur & l'enflure de ſon ventre qui le fait nager, & non le mouvement de ſes jambes, ainſi que *Strabon* le ſuppoſe, quand il dit qu'on apprend à nager aux Elephans; car les jambes de l'Elephant ſont d'autant moins adroites pour le faire nager, que la groſſeur de ſon corps y eſt plus propre; & ce manque d'adreſſe de ſes jambes eſt ce qui l'empê-

che de ſe relever quand il eſt couché. Nous avons appris de ceux qui ont gouverné à Verſailles celui dont nous parlons, que les huit premières années qu'il y a vêcu il ſe couchoit & ſe relevoit avec beaucoup de facilité, & que les cinq dernières années il ne ſe couchoit plus pour dormir, mais qu'il s'appuyoit contre le mur de ſa loge; enſorte que s'il arrivoit qu'il ſe couchât quand il étoit malade, il falloit percer le plancher d'au deſſus pour le relever avec des angins. La queue qui avoit deux pieds & demi de long étoit menue & pointue, ayant au bout une houppe de gros poil long de trois à quatre pouces. Selon *Ariſtote*, la fémelle de l'Elephant a l'orifice extérieur de la matrice au même endroit qu'il ſe voit aux autres Animaux; notre Elephant qui étoit une femelle l'avoit d'une autre manière, car il étoit preſque au millieu du ventre proche le nombril, & à plus de deux pieds de l'endroit qu'*Ariſtote* déſigne. Il étoit placé à l'extrémité d'un conduit qui formoit une éminence depuis l'anus juſqu'à l'ouverture, & ce conduit enfermoit un *Clitoris* de la même longueur de deux pieds & demi, ayant deux pouces de diamètre; enſorte qu'il paroiſſoit remplir ce conduit, ainſi

que la verge fait aux mâles de la plupart des Brutes; & en effet cette ſtructure avoit toujours fait croire avant la diſſection, que cet Elephant étoit un mâle. Les mammelles n'étoient point auſſi à l'endroit où *Ariſtote*, *Elien* & *Albert* les placent, qui eſt ſous les aiſſelles; car elles étoient à la poitrine comme aux femmes, & ſeulement au nombre de deux, les mammellons étoient petits, & peu propres à être ſucès par la gueule du petit Elephant, ainſi qu'il ſera expliqué ci-après. La tête étoit grande, ayant deux groſſes boſſes par-derrière, au milieu deſquelles il y avoit un creux à l'endroit de celui qui ſe voit au derrière de la tête de l'homme, qu'on appelle la foſſette: le col étoit court, le front large, les yeux petits, leur globe n'ayant pas plus de vingt lignes; ce qui n'eſt pas le tiers de ce que les yeux d'un Bœuf ſont à proportion de ſa tête. La gueule étoit auſſi fort petite, & comme cachée ſous le menton. La mâchoire inférieure étoit fort pointue. *Oppien* dit que les oreilles de l'Elephant ſont petites; nous les avons trouvées dans notre ſujet deux fois plus grandes qu'elles ne ſont à proportion à un Aſne; elles avoient trois pieds de hauts qui étoit leur longueur; leur lar-

geur étoit de deux pouces, n'ayant pas plus de deux lignes d'épaiſſeur. Leur figure approchoit de l'ovale ; elles étoient applaties contre la tête comme à l'homme, & s'étendoient juſqu'au derrière de la tête. Le petit indien qui ne les avoit pas le quart ſi grandes que notre ſujet, ne laiſſoit pas de les avoir plus grandes à proportion qu'aucun autre Animal.

La trompe avoit cinq pieds trois pouces de long, l'Animal étant mort : il la rendoit plus longue, & l'accourciſſoit auſſi ſelon les beſoins quand il étoit vivant : elle avoit à la racine neuf pouces de diamètre, & trois vers ſon extrémité : elle n'alloit pas en diminuant par proportion égale comme un Obeliſque, mais elle s'étreciſſoit vers le commencement, & conſervoit enſuite preſque une même groſſeur juſqu'à la fin. Pluſieurs rides profondes & aſſez éloignées les unes des autres la coupoient en travers par le deſſus, où elle étoit ronde : & le deſſous qui étoit plat avoit de chaque côté un rang de petites éminences qui répreſentoient les pieds des Chenilles & des vers à Soye : l'extrémité s'élargiſſoit quelque peu comme fait le haut d'un vaſe, & faiſoit un rebord dont la partie de deſſous étoit plus épaiſſe que les côtés.

Ce rebord s'allongeoit par le deſſus en manière d'un bout de doigts. Tout le rebord formoit comme une petite taſſe, au fond de laquelle étoient deux trous pour les narines. Or c'eſt par le moyen de ce rebord de l'extrémité de la trompe, & de cette eſpèce de petit doigt que l'Elephant fait tout ce qu'on peut faire avec la main juſqu'à en ſçavoir écrire, ſi l'on en croit *Pline*, & les nouvelles relations des indes : du moins nous ſçavons que le nôtre dénouoit des cordes, qu'il prenoit avec adreſſe les choſes les plus petites, qu'il les rompoit, & qu'il en enlevoit de fort péſantes quand il pouvoit y appliquer ce rebord, qu'il s'y attache fermement par la force de l'air qu'il attire par-là. Cette attraction de l'air lui ſert auſſi pour boire : car nous avons vu que par ſon moyen il fait entrer ſa boiſſon dans la cavité de ſa trompe, qui contient un demi ſeau, & recourbant cette extrémité en-deſſous, il la met dans ſa gueule, & y fait paſſer la liqueur que la trompe contient, la pouſſant à l'aide du ſoufflet de la même haleine qui l'a attirée. *Gillius* dit que l'Elephant ſuce avec la gueule la liqueur qu'il a attirée dans ſa trompe ; mais outre que cela paroît ne pouvoir ſe faire, étant impoſſible que

deux actions contraires, telles que ſont l'attraction du ſucement de la gueule & l'impulſion du ſoufle de la trompe, ſe faſſent en même temps par une même haleine, il eſt encore aiſé de connoître qu'il n'y a point alors de ſucement, ſi l'on prend garde au grand bruit que la boiſſon fait en paſſant de la trompe dans la gueule, ce bruit étant tel qu'il marque une impulſion, & non un ſucement qui ne peut cauſer un bruit pareil. De plus, comme le ſucement ſe fait avec la langue & avec les lévres, il eſt évident que l'Elephant ne fait point cette action; car on voit qu'il fourre ſa trompe ſi avant dans ſon goſier, qu'il en mord le bout par-delà la racine de la langue; ce qu'il fait apparemment pour rabaiſſer l'épiglotte; autrement la liqueur qui eſt pouſſée, & qui paſſe avec impétuoſité, pourroit entrer dans l'ouverture du Larynx. Tout de même, quand il prend l'herbe, il l'arrache avec ſa trompe, & en fait des paquets qu'il fourre bien avant. Il y a donc lieu de croire que même le petit de l'Elephant tette en ſuçant le Lait avec ſa trompe, & le portant enſuite à ſa gueule; & il eſt difficile de ſçavoir ſur quoi *Ariſtote* & *Elien* ſe fondent quand ils diſent que l'Elephant tette avec la gueule, & ne ſe

ſert point pour cela de ſa trompe, ſans dire qu'ils l'ont vu tetter ; car la manière particulière des mammelles de la fémelle & celle de la gueule de ſon faon n'ont point une diſpoſition commode pour cette action, à laquelle la nature a pourvu par la ſtructure de la trompe, de l'uſage de laquelle il n'eſt point croyable que l'Elephant ſoit privé au moment de ſa naiſſance, puiſqu'*Ariſtote* même remarque qu'il eſt alors pourvu de toute l'adreſſe dont il eſt capable quand il eſt plus grand. Enfin on ne voit point que l'Elephant prenne rien immédiatement avec ſa gueule, ſi ce n'eſt qu'on y jette quelque choſe quand elle eſt ouverte : & la raiſon de cette manière ſi ſingulière de prendre la nourriture eſt fondée ſur la ſtructure du nez de l'Elephant, qui n'eſt pareille dans aucun autre Animal ; car les narines étant miſes ordinairement proche & au-deſſus de l'endroit par où l'Animal reçoit ſa nourriture, afin qu'en la prenant il puiſſe connoître par l'odorat quelle eſt ſa qualité : l'Elephant qui a l'ouverture des narines au bout de ſa trompe & bien loin de la gueule, n'a dû rien prendre qu'avec ſa trompe ; autrement il auroit été en danger d'avaler ce qui lui eſt nuiſible faute de le connoître : mais ſa

trompe étant pourvue comme elle eſt tout enſemble & de la faculté de prendre & de celle de connoître ce qu'elle prend, cet Animal a l'avantage particulier de pouvoir ſentir & examiner ce qu'il doit mettre dans ſa gueule pendant tout le temps qu'il employe à tourner ſa trompe en-deſſous.

Garcias ab Horto dit que les fémelles des Elephans n'ont le plus ſouvent point de défenſes, & que dans celles qui en ont, elles ſont ſi courtes, qu'elles ne paſſent point la longueur d'un palme. Celles de notre Elephant avoient deux pieds de long, & quatre pouces de diamètre vers leur racine ; elles n'alloient point tant en pointe, & n'étoient point ſi courbées, que ſont les grandes cornes d'Elephant qu'on apporte des indes : elles ſortoient de la mâchoire ſupérieure. *Scaliger* les met dans l'inférieure, & apporte pluſieurs raiſons pour prouver qu'elles doivent être ainſi. *Pline* dit qu'à la fémelle elles ſont tournées en enbas, & aux mâles en enhaut. *Cardan* les met tournées en enbas au mâle de même qu'à la fémelle : mais nous n'avons point trouvé dans notre ſujet que ces défenſes fuſſent beaucoup tournées ni en enhaut ni en enbas, étant preſque toutes droites, & ſeule-

ment quelque peu recourbées en enhaut. Elles ſortoient du troiſième os de la mâchoire ſupérieure, cinq pouces au-deſſus de la lèvre ſupérieure, où elles perçoient la peau. Ces défenſes ſont appellées dents par quelques Auteurs, & cornes par d'autres : les Modernes ſont une grande diſpute entre *Pauſanias* & *Philoſtrate* ſur le nom qu'on doit donner à ces parties, & rapportent fort au long les raiſons que ces anciens Auteurs ont de les prendre pour des cornes, ou pour des dents ; mais ces raiſons ſont preſque toutes fondées ſur des ſuppoſitions manifeſtement fauſſes, comme de dire abſolument que ces cornes ne tombent ni ne renaiſſent, & que les dents s'amolliſſent au feu comme l'yvoire ; ou mal avérées, comme de dire que la racine des dents n'a rien qui ait rapport aux grandes cavités qui ſont à la racine des défenſes de l'Elephant, & que les défenſes tombent & renaiſſent aux Elephans tous les ans ; car il eſt certain qu'il y a beaucoup de dents qui ſont caves, telles que ſont celles du Crocodile, du Sanglier, du Caſtor ; & il n'eſt point conſtant que les défenſes tombent aux Elephans. *Garcias* dit abſolument que cela eſt faux ; & l'Hiſtoire que *Philoſtrate*

rapporte d'un Elephant qui fut pris ayant la figure d'une tour ſur ſes défenſes qui y avoit été gravée quatre cens ans auparavant, prouve la même choſe, laquelle peut auſſi être confirmée par l'expérience de notre Elephant, à qui ces défenſes ne ſont point tombées pendant les treize années qu'il a été à Verſailles. Mais on peut dire que l'origine & la ſituation de ces défenſes décident la queſtion, & ne laiſſent aucun doute qu'elles ne ſoient de véritables cornes, ainſi qu'*Oppien* le remarque, l'os dont elles ſortent étant diſtinct & ſéparé de celui d'où les véritables dents ſortent. Leur ſubſtance a auſſi beaucoup plus de rapport à celles des cornes, qu'à celles des dents qui ne s'amolliſſent pas au feu comme fait l'yvoire. Nous avons appris que notre Elephant ſe ſervoit de ſes défenſes pour frapper quand il étoit en colère, ainſi qu'il ſera dit-ci-après : on nous a auſſi fait voir qu'il les avoit employées à faire deux trous dans les deux faces d'un pilier de pierre qui ſortoit du mur de ſa loge, & ces trous lui ſervoient pour s'appuyer quand il dormoit, ces défenſes étant fichées dans ces trous.

La peau avoit beaucoup de particularités qui ne ſont pas moins ſingulières que celles qu'on a remarquées dans les

autres parties. *Manuel* dit que la peau de l'Elephant a un poil ſemblable à celui du Bœuf. *Pline* & *Solin* la font abſolument ſans poil. Nous avons trouvé qu'ils n'ont dit vrai ni l'un ni l'autre, ſi l'on s'en rapporte à notre ſujet; car la peau avoit du poil, mais ce poil n'avoit rien qui approchât de celui du Bœuf, étant plutôt du crin ou des ſoyes que du poil. *Ariſtote* fait ces ſoyes plus menues qu'elles ne ſont aux pourceaux: notre Elephant, tout petit qu'il étoit, les avoit plus groſſes que celles des Sangliers, qui ſont ordinairement plus groſſes qu'aux pourceaux: elles étoient rares, clair-ſemées & comme fichées par-ci par-là en quelques parties ſeulement, ſçavoir, à la trompe, à la queue, & aux paupières: la partie convèxe de la trompe en étoit ſemée; elles étoient longues en un endroit d'un pouce & demi; la queue en étoit garnie de même tout de long outre la houppe qu'elle avoit au bout, dont les poils étoient longs de trois & de quatre pouces. *Ariſtote* dit que l'Homme ſeul a du poil à chaque paupière: nous avons trouvé que l'Autruche, le grand Vautour, le Singe & l'Elephant ont un poil comme l'homme, non-ſeulement à l'une & à l'autre paupière, mais qu'il eſt plus long à celle d'en-haut qu'à celle d'enbas. A notre ſujet

les poils de la paupière d'en-haut avoient juſqu'à huit pouces, ceux de la paupière d'enbas n'ayant qu'un pouce & demi. *Gillius* dit avoir vu de ces poils des paupières apportés des indes, qui avoient juſqu'à trois pieds; d'où l'on peut juger quelle eſt la grandeur des Elephans de ces pays-là. Le petit indien avoit de ces ſoyes en plus d'endroits; car il en avoit auderrière de la tête, dans le trou de l'oreille, au-dedans des cuiſſes & des jambes, & même preſque partout le corps; mais ces dernières étoient ſi claires, qu'elles n'étoient preſque pas remarquables. La peau avoit des rides de deux eſpèces, car les unes étoient des lignes creuſées comme nous les avons au-dedans des mains, les autres étoient élevées comme elles ſont au-deſſus des mains aux perſonnes vieilles & maigres: quelques-unes de ces rides de la ſeconde eſpèce n'étoient point comme elles ſont ordinairement à la peau, qui devient creuſe en deſſous, lorſqu'elle eſt inégalement élevée par des plis, de manière que ces plis s'effacent aiſément quand la peau eſt tendue; car ces plis n'étoient faits que par l'épaiſiſſement de quelques-uns de ces endroits, où ces plis rendent cette peau fort vilaine, étant couverte comme elle eſt d'un épiderme épais en pluſieurs en-

droits, calleux, couvert de craſſe, & comme déchiré par une infinité de gerſures: de ſorte que ſi l'Elephant comparé à l'idée que nous avons des Animaux qui nous paroiſſent bienfaits, eſt mal proportionné & mal deſſiné, s'il faut ainſi dire, à cauſe de ſon corps gros & court, de ſes jambes roides & mal formées, de ſes pieds ronds & tortus, de ſa groſſe tête, de ſes petits yeux, & de ſes grandes oreilles; on pourroit dire auſſi que l'habit dont il paroît couvert eſt encore plus mal taillé & plus mal fait. Pour ce qui eſt des rides faites par des lignes creuſées, la deſcription que la plupart des Auteurs en font a peu de rapport à ce que nous avons remarqué dans notre ſujet. Ils diſent tous que l'Elephant a des rides par tout le corps qui s'entrelaſſent & s'entrecoupent, faiſant des quarrés & des lozanges. Nous n'avons point trouvé dans le nôtre que ſa peau fût ridée par tout le corps, ni que les rides fuſſent toujours par quarrés; car le front & les oreilles étoient ſans rides, ainſi qu'*Oppien* le remarque: les rides de la trompe, ainſi qu'il a été dit, étoient en travers, & n'en avoient point d'autres qui les entrecoupaſſent, ſi ce n'eſt à l'endroit qui l'attache à la tête, où les rides qui deſcendoient du haut enbas étoient coupées par d'autres en tra-

vers faiſant des quarrés, & un peu plus bas où les mêmes eſpèces de rides, tant celles qui deſcendoient du front, que celles qui les coupoient & les traverſoient, étoient ſi près à près qu'elles formoient de petites éminences de la forme & de la groſſeur de grains de Millet. Au-deſſous de l'épaule à l'endroit de l'inſertion du Deltoïde où il y a un creux, les rides venoient ſe rendre comme à un centre. Aux feſſes & aux cuiſſes elles s'entrecoupoient obliquement, & faiſoient des lozanges : au reſte du corps les rides étoient irrégulieres, & ſemblables aux traces & aux plis qui ſont à l'écorce des vieux Chênes. Les deux eſpèces de rides, tant celles qui ſont creuſées que celles qui ſont élevées, étoient mêlées les unes avec les autres. L'épiderme étoit différent en différents endroits ; car il y en avoit où il étoit mince, n'ayant pas plus d'épaiſſeur que du gros papier ; en d'autres endroits il avoit juſqu'à trois lignes ; celui de la première eſpèce n'étoit point adhérant à la peau comme il eſt aux Animaux, mais ſeulement attaché en quelques endroits de la même manière que le deſſus d'un manteau l'eſt à la doublure. Cela ſe voit lorſqu'on lève cet épiderme ; car on y trouve par-deſſous de petits nœuds, à trois ou quatre lignes

près l'un de l'autre, par le moyen desquels cet épiderme est attaché à la peau ; & il y a apparence que si la peau de l'Elephant jette quelque sueur, elle demeure entre la peau & l'épiderme, & qu'elle ne s'écoule que par les fentes dont cet épiderme est entrecoupé en plusieurs endroits, le reste de l'épiderme étant tout-à-fait solide & sans pores sensibles. La surface de la peau dénuée de cet épiderme avoit une infinité de petites bosses, comme le Chagrin en a quand ses grains sont ronds & de même grosseur : l'épiderme étoit aussi en forme de Chagrin par dehors ; & par dedans à l'endroit où il étoit appliqué sur la peau, il y avoit de petites cavités rondes pour recevoir les bossettes de la peau. Les bords de ces petites cavités étant vus avec le Microscope, paroissoient avoir un grand nombre de filets presque imperceptibles, par le moyen desquels il est croyable que cet épiderme à sa naissance est attaché dans les enfonçures que la peau a entre les bossettes, que ces petits filets se rompent quand l'épiderme commence à se dessécher & à se fendre, & qu'il demeure seulement attaché par les nœuds dont il a été parlé, & dont les filets sont les plus forts. On peut encore tirer plusieurs conjectures

jectures de cette conformation pour faire voir que l'épiderme eſt une partie vivante & animée de même que la peau, puiſqu'elle reçoit une nourriture & un accroiſſement par les mêmes voyes que les autres parties vivantes, & quelle a des organes pour ces fonctions, y ayant apparence que parmi ces fibres qui attachent l'épiderme à la peau, il y a des veines, des artères & des nerfs. *Albert* dit que l'épiderme de l'Elephant eſt d'un rouge-brun : celui que nous décrivons étoit gris-brun ſans avoir rien de rouge, même quand on le regardoit au travers du jour. *Scaliger* ſe moque de *Cardan* qui trouve étrange que les Elephans ſoient d'autant moins noirs, que les pays qu'ils habitent ſont plus chauds & ne dit point ce qu'il trouve à redire à la raiſon qu'il y a de croire que la grande chaleur qui rend la peau des hommes noire devoit faire le même effet ſur celle de l'Elephant, qui, ainſi que l'homme, a une peau & un épiderme dénués de poil. On pourroit alléguer contre l'étonnement de *Cardan* ce que nous avons remarqué, ſçavoir que l'épiderme de l'Elephant perd ſa noirceur à meſure qu'il ſe deſſéche ; car nous en gardons qui eſt devenue preſque blanc, & il y a lieu de ne pas trou-

ver étrange que la grande chaleur épuiſant une humidité huileuſe qui le fait paroître noir, le puiſſe tendre blanchâtre, de même que le ſoleil blanchit le linge, lorſqu'il noircit la peau de l'homme en la deſſéchant; car cela arrive à l'épiderme de l'Elephant, à cauſe qu'il n'a pas de pores qui laiſſent paſſer cette humidité ſur la ſurface externe, comme elle ſe répand ſur la peau des Ethiopiens & des Indiens. Et il y a apparence que c'eſt pour cette raiſon que ceux qui nourriſſent les Elephans ont ſoin de les frotter avec une éponge trempée d'huile, pour corriger la trop grande ſéchereſſe de l'épiderme.

L'autre eſpèce d'épiderme que nous avons dit avoir une ſi grande épaiſſeur, eſt plus adhérant que l'autre à la véritable peau, dont les éminences qui ſont pointues, & non rondes comme ſous l'autre épiderme, ſont engagées dans les cavités de l'épiderme; & cette épaiſſeur provient de ce qu'il eſt double & quelquefois triple, outre que chacune des couches eſt calleuſe; de ſorte que la ſurface externe ne conſerve preſque point les éminences en manière de Chagrin qui ſe voyent à la première eſpèce d'épiderme. Dans les maladies de la peau de l'homme, aux-

quelles on a donné un nom pris de la peau de l'Elephant, la même choſe arrive, & dans d'autres vices de la peau moins importants on voit auſſi que l'épiderme ſe ſépare en pluſieurs pellicules. Nous avons remarqué que cela arrive auſſi à la peau du Cameleon, & il ſe peut faire que ce gros épiderme ſoit une eſpèce de maladie familière à l'Elephant, lequel a beſoin d'une grande tranſpiration par les portes de la peau; enſorte que leur obſtruction, de même que dans l'homme, eſt cauſe de la plupart des maladies de cet Animal, ſi l'on conſidère que la conſtitution naturelle de ſa peau eſt de n'être couverte que du petit épiderme qui n'eſt point entièrement adhérant, & que pour la guériſon des maladies de l'Elephant les indiens n'employent point d'autres remède que de lui frotter la peau avec de l'huile, où l'on a fait bouillir des herbes apéritives. Pour concevoir qu'elles ſont les cauſes de la génération du gros épiderme, il faut ſuppoſer ce que nous avons remarqué, qui eſt qu'aux endroits où la peau parôit être ſaine, le petit épiderme n'y eſt attaché que par les petits nœuds diſtants l'un de l'autre d'un demi-pouce dont il a été parlé; & que toutes les autres pe-

tites fibres qui l'attachoient à la peau quand il a été engendré, & qui ſortoient de tous les intervalles des petites boſſettes de la peau, ſont rompues: mais que lorſque ces filets ne ſont point rompus, ainſi qu'ils le doivent être pour faire que la peau ſoit ſaine, il arrive que ce qui devoit tranſpirer au travers de la peau par ces filets rompus, continue à paſſer dans l'épiderme qui s'emplit de cette ſubſtance, par le moyen de laquelle il s'épaiſſit; & ſe forme en pluſieurs couches qui deviennent calleuſes. Or il eſt à croire que quand les mouches piquent la peau de l'Elephant, ce n'eſt point au travers de ce gros épiderme, mais au droit des gerſures de l'épiderme fin que l'Elephant a toujours ſoin de couvrir de pouſſière pour y faire une croûte que les mouches ne puiſſent percer, mais de laquelle il a auſſi un grand ſoin de ſe défaire en ſe baignant ſouvent. On nous a dit que celui de Verſailles ſe rouloit toujours ſur la pouſſiière quand il s'etoit baigné, ce qu'il faiſoit le plus ſouvent qu'il pouvoit; & nous avons remarqué qu'il ſe jettoit de la pouſſière aux endroits où il ne s'en étoit pas attaché quand il ſe veautroit, & qu'il avoit accoutumé de chaſſer les mouches ou avec une poignée

de paille qu'il prenoit avec ſa trompe, ou avec de la pouſſière qu'il jettoit adroitement ſur les endroits où il ſe ſentoit piqué, n'y ayant rien que les mouches fuyent davantage que la pouſſière qui tombe. *Tite-Live* rapporte que les ſoldats Romains ne trouvèrent d'endroits par où les Elephans puſſent être bleſſés que ſous la queue. *Caſſiodore* dit abſolument que la peau de l'Elephant eſt dure comme un os. *Oppien* la fait impénétrable au tranchant de l'acier le plus acéré. *Lucain*, tout poëte qu'il eſt, ne dit rien de ſi fabuleux, quoiqu'il ſemble le dire; car ſi l'on prend garde à ſon expreſſion, elle peut avoir un ſens raiſonnable, quand il dit que cette peau reçoit les flèches ſans qu'il en ſorte du ſang qui puiſſe faire croire que le dedans ſoit bleſſé; cela pouvant être vrai quand l'Elephant eſt frappé à la tête, parceque des flèches y peuvent entrer aſſez avant ſans y faire une bleſſure importante, comme elles feroient aux autres Animaux, ainſi qu'il ſera expliqué dans la deſcription du Squelète. *Pline* dit que l'expérience a fait connoître dans les guerres de *Pyrrhus* que l'on pouvoit facilement couper la trompe aux Elephans; & nous n'avons point trouvé que la peau

de cette partie fût moins dure que celle du reſte du corps. *Coſta* dit qu'aux indes on arme de plaſtrons la poitrine des Elephans quand on s'en ſert à la guerre. Il eſt vrai que nous avons obſervé que la peau de notre Elephant lorſqu'elle a été deſſechée & retrecie, avoit une épaiſſeur & une dureté extraordinaire : mais nous n'y avons point trouvé lorſqu'elle eſt recente, ni épaiſſeur, ni dureté, qui ait rien d'approchant de ce qu'*Oppien* & *Caſſiodore* en ont dit, & qui nous puiſſe faire croire autre choſe, ſinon que ces Auteurs n'ont vu des peaux d'Elephant que ſéches & retrecies. Et il y a apparence auſſi que *Pline* a ſuppoſé cette dureté dans l'Animal vivant, lorſqu'il témoigne avoir de la peine à accorder la dureté de la peau de l'Elephant avec la maxime générale qui veut que les Animaux aient peu d'eſprit à proportion que leur peau eſt dure. Il y auroit occaſion de parler en cet endroit de l'eſprit de l'Elephant, dont les Hiſtoriens & les nouvelles relations diſent tant de merveilles : mais comme nous ne mettons dans ces mémoires que les choſes que nous avons vues, ou que nous ſçavons par des perſonnes dignes de foi qui nous aſſûrent les avoir vues, nous nous contenterons

de rapporter mot à mot & ſans en tirer de conſéquences ce que nous avons appris de ceux qni ont eu ſoin de lui pendant qu'il a vécu à Verſailles.

Il ſembloit, diſoient-ils, connoître quand on ſe moquoit de lui, & s'en ſouvenir pour s'en vanger quand il en trouvit l'occaſion. A un homme qui l'avoit trompé faiſant ſemblant de lui jetter qulque choſe dans la geule, il lui donna un coup de ſa trompe qui le renverſa & lui rompit deux côtes; enſuite dequoi il le foula aux pieds, lui rompit une jambe, & s'étant agenouillé lui voulut enfoncer ſes défences dans le ventre, leſqu'elles n'entrèrent que dans la terre aux deux côtés de la cuiſſe qui ne fut point bleſſée. Il écraſa un autre homme, le froiſſant conrre une muraille pout le même ſujet. Un peintre le vouloit deſſiner en une attitude extraordinaire, qui étoit de tenir ſa trompe levé & la gueule ouverte; le valet du peintre pour le faire demeurer en cet état, lui jettoit des fruits dans la gueule, & le plus ſouvent, faiſoit ſeulement ſemblant d'en jetter: il en fut indigné, & comme s'il eût connu l'envie que le peintre avoit de le deſſiner étoit la cauſe de cette importunité, au lieu de s'en prendre au valet

il s'adreſſa au Mâitre, & lui jetta par ſa trompe une quantité d'eau, dont il gâta le papier ſur lequel le peintre deſſinoit. Il ſe ſervoit ordinairement bien moins de ſa force que de ſon adreſſe, laquelle étoit telle qu'il s'otoit avec beaucoup de facilité une groſſe double courroye dont il avoit la jambe attachée, la défaiſant de la boucle & de l'ardillon; & comme on eut entortillé, cette boucle d'une petite corde renouée à beaucoup de nœuds, il dénouoit tout ſans rien rompre. Une nuit après s'être ainſi dépêtré de ſa courroye, il rompit la porte de ſa loge ſi adroitement, que ſon gouverneur n'en fut point éveillé; de là il paſſa dans pluſieurs cours de la ménagerie, briſant les portes fermées, & abbattant la maçonnerie quand elles étoient trop petites pour le laiſſer paſſer; & il alla ainſi dans les loges des autres Animaux; ce qui les épouvanta tellement, qu'ils s'enfuirent tous ſe cacher dans les lieux les plus reculés du Parc. Il avoit une grande averſion & même beaucoup de crainte des pourceaux; le cri d'un petit cochon le fit fuir une fois fort loin.

Elien a remarqué cette antipathie. *Pline* & *Albert* ont écrit que l'Elephant

à grande horreur des souris. *Gesner* croit avec quelque raison que ces Auteurs ont pris dans *Elien* le mot de pourceau pour celui de souris, les deux mots étant peu differents l'un de l'autre dans le grec : & en effet nous avons vu courir des souris dans la loge de l'Elephant, dont on auroit eu soin de le garantir, s'il les avoit autant haies que ces Auteurs disent.

Avant que de décrire les parties internes qui ne se connoissent que par la dissection, il est à propos de parler de ce que la dissection a fait connôitre dans celle qui couvre toutes les autres, sçavoir la peau dans laquelle on a tâché de découvrir toutes les particularités qui s'y peuvent remarquer, dans l'espérance que la grandeur extraordinaire du sujet pourroit donner quelque facilité pour les appercevoir : mais la vérité est qu'on n'a presque rien trouvé que ce qui se voit dans la peau de la plupart des Animaux, l'épiderme étant ce qu'il y a de plus paaticulier dans la peau de l'Elephant ; car dans la véritable peau ce qu'on a pu appercevoir est qu'étant séchée & endurcie, elle avoit jusqu'à quatre & cinq lignes d'épaisseur, ce qui est le double de ce qu'elle avoit

étant récente ; qu'après avoir été ſciée, ſa coupe étoit polie comme de la corne ; qu'ayant été bouillie, ſon épaiſſeur croiſſoit encore de la moitié ; que la coupe qui auparavant étoit polie, devenoit inégale & ſemée de pluſieurs filets très-déliés & qui à la ſortie de l'eau étoient les uns blancs & les autres bleuâtres ; qu'étant refroidis & vus avec le microſcope, ces filets qui paroiſſoient gros de près d'une ligne & tranſparents comme du verre, avoient en quelques endroits du ſang ramaſſé par parties ; que ces filets qu'on voyoit aſſez rares, paroiſſoient mêlés dans une ſubſtance qui ſembloit être glanduleuſe, mais qui étant tirée & déchirée paroiſſoit compoſée des mêmes filets. La même choſe ſe voit dans la peau des autres Animaux qui l'ont fort épaiſſe, comme le Bœuf, le Buffle, le Chamois ; mais on ne l'apperçoit pas ſi diſtinctement, non-ſeulement à cauſe de la difference de grandeur qui eſt entre ces Animaux & l'Elephant, mais principalement parce que celle de l'Elephant s'enfle beaucoup plus quand on la fait bouillir ; ce qui eſt cauſe que les parties ſe dilatent & ſe ſéparent davantage les unes des autres.

On a cherché les mammelons pyra-

midaux que *Malpighi* propoſe comme étant les organes du toucher, à cauſe de l'analogie que ce ſens a avec celui du goût, dans l'organe duquel on trouve de ces mammelons : mais on n'a vu rien autre choſe que les éminences, auxqu'elles il a été dit que le gros épiderme calleux eſt attaché. Il eſt vrai que ces éminences qui ont la peau couverte du petit épiderme ne ſont élevées que comme de petites boſſes à la manière du Chagrin, ſont pointues ſous le gros épiderme peut-être parceque la peau étant contrainte & ſerrée par la force des filets qui attachent ce gros épiderme dans les cavités qui ſont entre les petites boſſes, ces petites boſſes s'allongent, & prennent la figure du gros épiderme, qui en ſe deſſéchant allonge & rend pointues ſes cavités, qui naturellement ſont rondes & plattes ; mais ni les petites boſſes rondes de la peau, leſquelles ſont ſous le petit épiderme, ni celles qui ſont pointues ſous le gros, ne nous ont point paru avoir rien qui eût aucun rapport aux mammelons qui ſont dans la langue ; & l'épiderme qui couvroit l'une & l'autre eſpéce de ces éminences n'a pu être pris non plus pour une membrane réticulaire qui ait rapport à celle

qui eſt dans la langue, & qui eſt percée pour laiſſer paſſer des mammelons ; car quoique cet épiderme ait des cavités pour recevoir les petites boſſes de la peau, il eſt vrai néanmoins qu'il eſt ſolide & ſans trous, ainſi qu'il a été dit. La peau couverte du gros épiderme, lequel étoit ſéparable en pluſieurs couches, n'avoit rien auſſi, non plus que ſon épiderme, qui la rendît beaucoup différente de ce qui ſe voit dans les autres Animaux ; car les couches de cet épiderme avoient des éminences & des cavités qui faiſoient que les cavités de la couche de deſſus recevoient les éminences de la couche de deſſous, & étoient ainſi engagées les unes dans les autres, de même que les petites rides qui font le grain de la peau de l'homme ſont toutes également gravées dans les différentes pellicules dont ſon épiderme paroît compoſé, lorſque dans les maladies de la peau il ſe ſépare en pluſieurs pellicules ; de ſorte que comme les grains de la peau de l'homme conſiſtent dans l'inégalité de ſa ſurface qui a des creux & des éminences, il ſe fait une reception mutuelle des éminences & des cavités dans les différentes pellicules dont ſon épiderme eſt compoſé,

qui eſt pareille à celle qui ſe fait dans les couches du gros épiderme de l'Elephant ; mais ces couches, leſquelles, ainſi qu'il a été dit, étoient au nombre de deux & de trois, faiſoient une croûte ſemblable à une écorce ſèche & morte, ſéparable de la vraie peau, & d'une ſubſtance tout-à-fait differente, n'ayant point la délicateſſe requiſe à l'organe d'un ſens, & qui au contraire paroiſſoit devoir empêcher le ſentiment de la peau qu'elle couvroit. Pour ce qui eſt des grains de la vrai peau, ils n'étoient différents de ceux de la peau des autres Animaux, que par la régularité de leur figure qui a coutume d'être irrégulière à cauſe de l'inégalité fortuite de la peau qui ſe pliſſe diverſement, parce qu'aux endroits où elle eſt plus foible elle s'enfonce & fait des lignes creuſées, elle s'éleve & fait des boſſes aux endroits où elle eſt plus forte ; car c'eſt là ce qui forme le grain de toutes les peaux, & l'inégalité qui y paroît, & qui fait ce que l'on appelle la chair d'Oiſon qui n'eſt cauſée que par ſes glandes qui deviennent plus viſibles, lorſque le froid de dehors ou quelque autre cauſe fait affaiſſer le reſte de la peau par la diminution de la quantité

du ſang, dont les petits vaiſſeaux qui la compoſent preſque tous ſont ordinairement remplis.

En ôtant la peau du ventre, on a trouvé qu'elle étoit attachée par de petites fibres à deux muſcles très-larges & très-forts, un de chaque côté, qui avoient une de leurs extrêmités en la partie antérieure des côtes & du ſternon, & l'autre au devant du genou; enſorte qu'en paſſant ſur les Os pubis ils s'y attachoient, & ainſi couvroient tout le ventre & le devant des cuiſſes : les fibres de ce muſcle étoient obliques, quoique la direction de tout le muſcle fût droite. Il y a apparence que c'eſt par le moyen de ces muſcles que l'Elephant ſe ſert des plis & des rides de ſa peau pour ſe défaire des mouches qui le piquent, ce que les Auteurs diſent qu'il fait en les écraſant dans ces rides. Mais ſi cette action de la peau de l'Elephant que nous n'avons point vérifiée eſt vraie, les organes qui la doivent produire dans le reſte de ſon corps ne nous ſont pas connus de même que ceux qui la peuvent produire dans la peau du ventre & des cuiſſes; ſi ce n'eſt qu'on ſuppoſe que les muſcles deſtinés aux mouvemens des autres parties peuvent remuer pour

cet effet la peau qui les couvre, & qui leur eſt attachée. Sous ces deux muſcles qui couvroient le ventre & qui étoient attachés à la peau, il y avoit une grande enveloppe étendue ſur les muſcles ordinaires du bas-ventre ; elle occupoit toute la capacité du ventre : c'étoit une membrane tiſſue de fibres tendineuſes, épaiſſe de deux lignes, ſi dure & tellement tendue, que pour peu qu'on la touchât du Scalpel, elle s'entrouvroit & déchiroit les muſcles ſur leſquels elle étoit attachée, & cette tenſion provenoit de l'enflure du ventre rempli de vents. On trouve dans les Cheveaux quelque choſe de ſemblable. Les muſcles ordinaires du bas-ventre étoient compoſés de pluſieurs paquets de fibres charnues entaſſées les unes ſur les autres ; ce qui les rendoit fort épais, mais ſurtout l'oblique interne. Chacun de ces muſcles avoit la membrane particulière dont il eſt extérieurement enveloppé, dure & épaiſſe à la manière de la grande enveloppe qui étoit étendue ſur tout le ventre ; & une pareille membrane s'eſt trouvée ſur tous les autres muſcles du corps. L'épaiſſeur du péritoine étoit telle qu'elle alloit en quelques endroits juſqu'à demi-pouce : mais

avec toute cette épaiſſeur cette membane n'avoit point de fermeté, ſa tiſſure étant lâche, & ſa ſubſtance tellement ſpongieuſe, qu'elle s'étendoit & prêtoit à la moindre tenſion. On a remarqué la même choſe dans preſque toutes les autres membranes de l'Elephant.

A l'ouverture du ventre les inteſtins ſortirent comme étant ſerrés & contraints ſous les régumens, mais principalement par la grande membrane tendineuſe qui a été décrite ; ce reſſerrement étant un des principaux uſages qu'elle a dans cet Animal que les Auteurs diſent être ordinairement tourmenté des vents dont ſes inteſtins ſont enflés. On peut encore ajoûter que le poids énorme des parties enfermées dans un ſi grand ventre avoit beſoin de ce ſoutien, qui comme les ſangles d'un ſurfaix pût les contenir aſſez fortement ; car quoiqu'il ſe trouve aſſez d'autres Animaux qui avec un ventre preſque auſſi grand que l'Elephant à proportion du reſte de leur corps, ſe trouvent n'avoir pas beſoin de ce ſoutien, il eſt pourtant vrai que comme ce qui eſt capable d'agir ou de réſiſter dans une petite machine, ne l'eſt pas dans une grande, quoique toutes les parties qui compoſent l'une & l'autre aient les mêmes

proportions, la grandeur énorme de l'Elephant demandoit des précautions extraordinaires. Et c'eſt par cette raiſon qu'on eſt obligé de ſoutenir les cloches d'une péſanteur extraordinaire avec des pièces de bois qu'on leur met en travers pardeſſous, lorſqu'on ne les ſonne pas; & que cela n'eſt point néceſſaire aux petites cloches, quoique la groſſeur de la charpenterie qui porte les grandes, leur ſoit proportionnée de même qu'elle l'eſt aux petites. Cette membrane pourroit encore avoir un troiſième uſage, qui ſeroit d'empêcher que la trop grande tenſion du ventre ne rende la peau unie, & ne lui faſſe perdre les rides qui lui ſont néceſſaires ou pour l'uſage que *Pline* leur donne, ou pour quelques autres qu'on ne ſçait peut-être pas encore, tel qu'eſt par exemple celui de lui faire avoir une épaiſſeur qui lui tienne lieu de poils, & qui ne ſoit point incommode & malpropre au mouvement des parties; ce qu'une peau ſimplement épaiſſe feroit néceſſairement, parce qu'elle ne prêteroit pas comme fait cette peau pliſſée, qui s'étendant & ſe reſſerrant facilement fait un effet pareil aux écailles dures des Poiſſons & des ſerpens, qui n'empêchent point le mouvement des parties de leur

corps, comme auroit fait une écaille dure & continue, ainſi qu'elle eſt au Tortues. L'épaiſſeur & la ſolidité de cette peau ainſi repliée n'empêche pas que l'Elephant ne ſoit fort ſenſible au froid : le nôtre avoit une loge bien fermée & bien vîtrée, avec une cheminée où l'on faiſoit du feu tout l'Hyver. La coëffe ou Epiploon qui a coutume d'être étendue ſur les inteſtins ne parut en aucune façon, à cauſe de ſa ſituation tout-à-fait extraordinaire ; car au lieu d'être attachée le long de la partie antérieure & moyenne du ventricule, elle l'étoit le long de la poſtérieure ; ce qui la faiſſoit paſſer entre les inteſtins & le dos : & il faut concevoir que cette ſituation fait que quand l'Animal eſt ſur ſes pieds, elle nage proprement ſur les inteſtins, ainſi que ſon nom Grec *Epiploon* le ſignifie ; en ſorte que par la raiſon qui a déja été alléguée de l'extraordinaire péſanteur des entrailles de l'Elephant, qui a le ventre plus grand à proportion du reſte du corps qu'aucun autre Animal, on peut voir qu'il a été à propos que cette partie ne fût pas trop comprimée. Cette coëffe étoit compoſée d'un réſeau double à l'ordinaire, mais fort mince & délicat. Vers ſon origine ce n'étoit qu'une

membrane très-déliée, laquelle se changeoit en réseau qui s'étendoit jusqu'à la moitié du ventre : elle étoit dégarnie de graisse, de même que tout le reste du corps. C'étoit une chose étrange que la largeur des intestins qui surpassoit de beaucoup la proportion qu'ils ont accoutumé d'avoir avec le reste du corps dans les Animaux qui ne ruminent point. Et c'est ce qu'*Aristote* a fort bien remarqué quand il a dit que l'Elephant a les intestins formés de manière qu'il semble que ce soient quatre ventricules. *Pline* y a été trompé, ou plutôt ceux à qui il s'est rapporté du nombre des ventricules de l'Elephant. Cette grandeur des intestins étoit en quelque façon proportionnée à la quantité de la nourriture que notre Elephant prenoit tous les jours, qui consistoit en quatre-vingt livres de pain, douze pintes de vin, & deux seaux de potage, où il entroit quatre ou cinq livres de pain. Aulieu du potage on lui donnoit de deux jours l'un deux seaux de Ris cuit dans l'eau, sans ce qui lui étoit donné par ceux qui le visitoient. Il avoit encore tous les jours une gerbe de bled pour s'amuser ; car après avoir mangé le grain des épis, il faisoit des poignées de la paille dont il chassoit les mouches, &

prenoit plaiſir à la rompre par petits morceaux, ce qu'il faiſoit fort adroitement avec ſa trompe : & comme on le menoit promener preſque tout les jours, il arrachoit de l'herbe avec ſa trompe, & la mangeoit. Cette groſſeur des inteſtins étoit ſur-tout conſidérable dans le Colon qui avoit deux pieds de diamêtre. A la première ouverture du ventre il en parut une portion de trois pieds de long, laquelle couvroit preſque tous les autres inteſtins : le *Cæcum* & le *Rectum* étoient beaucoup moins larges. Les grêles avoient huit pouces & demi de diamêtre, & étoient tous à peu près de la même groſſeur ; leur longueur étoit de trente-huit pieds, leurs tuniques, & particulièrement la charnue, étoient trés-épaiſſes. Vers le commencement ils étoient garnis en dedans de feuillets qui n'étoient point mis en travers paſſant les uns entre les autres comme ils ſont ordinairement : mais ces feuillets étoient liés enſemble en manière de réſeau, les tuniques dont ce réſeau étoit faite s'attachant les unes aux autres en des endroits differents pour compoſer pluſieurs figures irrégulières. Ces membranes en manières de feuillets avoient vers le pylore juſqu'à quatre

lignes de hauteur, & cette hauteur diminuoit à meſure qu'elles approchoient de l'ileon. A l'endroit où l'ileon entroit dans le colon, il y avoit une continuation du colon qui faiſoit un cul-de-ſac d'un pied & demi de long qui faiſoit le *Cæcum*. La valvule du colon n'étoit rien autre choſe que la continuation de l'ileon retrecie, qui pénétroit dans le colon, & paſſant par-delà le trou qui lui donne entrée y faiſoit une appendice longue de deux pouces & groſſe d'un pouce, qui pendoit dans la cavité du colon. De toutes les eſpèces de valvules qui ſe trouvent dans le corps des Animaux, il n'y en a point où la méchanique ſoit auſſi ſûre & auſſi ſimple que dans celle-ci où le reflux de ce qui a paſſé de l'ileon dans le colon eſt tout-à-fait impoſſible à cauſe de l'applatiſſement du bout du boyau flottant qui ſe fait toujours néceſſairement ſur le trou de l'ileon, lorſque ce qui eſt contenu dans le colon eſt pouſſé vers l'ileon. Le colon qui commençoit vers le rein gauche, aprés avoir paſſé vers le droit, montoit ſous les fauſſes côtes, d'où ſe récourbant ſous lui-même il deſcendoit vers l'hypogaſtre dont il occupoit une grande

partie, & couvroit preſque tous les autres inteſtins; enſuite s'étant retreci, il ſe relargiſſoit : mais en perdant une partie de ſa groſſeur il retournoit encore & montant vers le côté pour paſſer ſous deux circonvolutions de l'ileon, d'où ſortant il s'avançoit un peu vers le ventricule, & ſe repliant autour de l'ileon qu'il embraſſoit, il paſſoit outre, & formoit la partie qui deſcend droit à l'Anus appellée le *Rectum*. Les inteſtins étoient garnis en dedans de réſeaux comme les grêles, mais les tuniques qui compoſoient ces réſeaux étoient plus minces & plus étroites. Sur la partie ſupérieure du colon il y avoit une bande large de ſix pouces qui s'étendoit ſelon ſa longeur & le fortifioit. Toute la cavité du colon étoit diſtinguée en cellules, à la reſerve de la portion qui parut à l'ouverture du ventre. Les gros inteſtins pris enſemble avoient vingt-deux pieds de long ; ſçavoir un & demi pour le *Cæcum*, quinze pour le colon, & cinq & demi pour le *Rectum*. Tous les inteſtins enſemble faiſoient ſoixante pieds. Le colon & le *Cæcum* avoient chacun cinq pieds de tour, & le *Rectum* deux & demi : tous étoient atrachés au méſentère, dont les membranes étoient

minces, dégarnies de glandes & de graiſſe, & dont les vaiſſeaux ſe diſtribuoient de même que dans l'homme.

Le ventricule étoit caché & recouvert dans les inteſtins ; l'œsophage qui entre ordinairement dans le ventricule vers le côté gauche, y entroit preſque par le milieu. La longueur du ventricule étoit de trois pieds & demi ; mais il n'avoit que quatorze pouces de diamètre dans ſa partie la plus large : & c'eſt ce qui a pu faire croire à *Ariſtote* que l'Elephant n'a point d'autre ventricule pour recevoir ce qu'il mange que l'un des replis des inteſtins ; car la largeur du ventricule n'approchoit point de celle du colon. La partie du fond qui s'étend ordinairement vers le côté gauche un peu au-delà de l'orifice ſupérieur, au lieu d'être ronde à l'ordinaire, ſe terminoit en pointe : cette pointe étoit compoſée de tuniques beaucoup plus épaiſſes qu'elles n'étoient au reſte du ventricule, étant replicées & formant en dedans pluſieurs feuillets diſpoſés régulièrement. Les membranes qui faiſoient ces feuillets, étoient épaiſſes d'une ligne, larges d'un pouce & demi vers le commencement ; elles étoient plus fréquentes & leur largeur s'aug-

mentoit en allant vers cette pointe. La tunique qui revêtoit le reſte du dedans étoit percée de pluſieurs petits trous, entre leſquels il y en avoit de plus grands qui répondoient à des grains glanduleux aſſez gros & ſemblables à ceux qu'on voit dans les ventricules des pourceaux. Le foye avoit trois pieds de long ſur deux & demi de large : il étoit partagé en deux lobes preſque égaux. Le droit qui étoit le plus grand, étoit caché dans l'Hypochondre, auquel il étoit attaché par la moitié d'en-haut, l'autre étant dégagée & couchée ſur l'epine. Le lobe gauche qui ne paſſoit guères le milieu du ventre, étoit recoupé legèrement en deux endroits en ſa partie inférieure & poſtérieure ; l'une des coupures étoit au côté gauche, l'autre qui étoit au milieu produiſoit la veine ombilicale. La partie convèxe de ce lobe étoit attachée au diaphragme par un fort ligament de quatre pouces. Tout le foie étoit par dehors d'un verd fort brun, & en dedans de couleur cendrée : ſa ſubſtance étoit dure & ſéche comme celle d'un foye rôti. *Galien* reprend *Mneſithée* de ce qu'il mettoit l'Elephant au nombre des Animaux qui

qui n'ont point de véſicule du fiel : mais comme nous n'en avons point trouvé dans notre ſujet, & qu'*Ariſtote* de mêmes que tous les autres Auteurs diſent la même choſe que *Mneſithée*, il y a lieu de croire que la véſicule dans l'Elephant eſt une choſe extraordinaire & tout-à-fait particulière au ſujet dans lequel *Galien* l'a trouvée. Dans la diſſection d'un Elephant qui a été faite de puis peu en Angleterre, le foye a auſſi été trouvé ſans véſicule; au lieu de la véſicule le nôtre, avoit ſeulement le canal hépatique qui étoit fort gros ; il ſortoit de la partie cave du petit lobe, & s'inſéroit dans l'inteſtin à trois pieds du Pylore. La Veine-porte qui ſortoit du même endroit, avoit quatorze lignes de diamêtre. De la partie ſupérieure & convèxe de ce lobe ſortoit un gros rameau de la Veine cave qui s'alloit rendre à ſon tronc vers l'endroit où il perce le Diaphragme. La Ratte étoit attachée tout le long de la partie inférieure du fond du ventricule par le moyen de l'épiploon ; elle avoit trois pieds de long ſur ſept pouces de diamètre. Celle de l'Elephant que *Gillius* a diſſéqué, qui étoit beaucoup plus petit que le nôtre, avoit quatre pieds de long ; ce qui ne s'accorde

pas avec ce qu'*Ariſtote* dit que l'Elephant a la Ratte plus petite qu'aucun Animal à proportion de ſon corps. ſa tunique dans le nôtre étoit dure & tendineuſe à peu près comme la grande membrane qui couvroit tout le ventre : ſa ſubſtance étoit auſſi fort dure, étant compoſée de fibres ſolides, & tellement ſerrées les unes contre les autres, qu'elles avoient exprimé tout le ſang contenu dans leurs intervalles. Le Pancréas étoit couché & fortement attaché le long de la partie du Colon qui regarde le ventricule ; il avoit un pied de long ſur trois pouces de large. Son canal ſe joignoit avec l'hépatique, & formoit un conduit commun qui s'inſéroit dans l'inteſtin par un mammelon gros comme une noix. Le Rein avoit ſa membrane adipeuſe fort épaiſſe, mais dégarnie de graiſſe ; les grains glanduleux qui formoient la partie extérieure & convèxe du Rein ſe voyoient fort diſtinctement, & leurs petits tuyaux extérieurs étoient auſſi fort viſibles. L'uretère dans la partie cave du Rein étoit partagé en pluſieurs petits canaux qui s'élargiſſoient par le bout, faiſant chacun comme un entonnoir qui embraſſoit chaque mammelon du Rein, ainſi

qu'il ſe voit dans l'homme. Les glandes renales qui étoient placées entre le Rein & la Veine cave étoient longues & étroites, ayant ſix pouces de long, & ſeulement demi-pouce d'épaiſſeur : leur ſubſtance étoit fort ſolide ſans aucune cavité : leur couleur étoit d'un jaune pâle.

L'orifice externe de la Matrice, ainſi qu'il a déjà été dit, étoit placé preſque au milieu du ventre, & plus de deux pieds loin de l'ouverture des os pubis proche deſquels il a coutume d'être dans les autres Animaux. Sur la partie du col de la Matrice qui alloit de puis cet orifice juſqu'aux os pubis étoit couché un Clitoris de cette longueur & qui avoit deux pouces de diamètre : il avoit ſon origine à la partie inférieure des os pubis, où il étoit attaché à l'ordinaire par ſes deux branches. Ce Clitoris étoit recouvert par la peau qui l'enfermoit avec le col de la matrice, & en laiſſoit voir la groſſeur, de manière qu'avant la diſſection on a toujours pris cet Elephant pour un mâle. Le col de la Matrice ayant paſſé les os pubis faiſoit un angle & ſe recourboit pour gagner le corps de la Matrice ſitué plus haut qu'il n'eſt ordinairement. Tout le col avoit trois

pieds & demi de long de puis l'orifice externe juſqu'à l'interne. Sa ſurface intérieure étoit fort liſſe, & toute ſa ſubſtance étoit garnie d'un infinité de vaiſſeaux : la partie extérieure étoit revêtue d'un très-grand nombre de fibres charnues qui étoient des productions des muſcles de l'anus & du ſphincter de la veſſie. L'orifice interne avoit un rebord qui s'avançoit au-devant du col de la matrice de la longueur d'environ deux pouces. Par-delà cet orifice le col interne étoit comme bouché par deux valvules ſigmoïdes diſpoſées de la manière néceſſaire pour empêcher qu'il n'entre rien dans la matrice. Cette ſtructure paroiſſoit être faite pour arrêter le reflux de l'urine, & l'obliger de ſortir par l'orifice externe ; car comme le col de la veſſie qui étoit fort court, n'ayant pas plus de deux pouces, s'inſéroit tout auprès de l'orifice interne & fort loin de l'externe par où l'urine doit ſortir, quoique l'orifice interne ſoit d'ordinaire exactement fermé, il auroit été difficile ſans l'obſtacle de ces valvules, que dans les rencontres où cet orifice demeure entr'ouvert, l'urine étant pouſſée par l'expreſſion de la veſſie ne fût pas forcée d'entrer plutôt dans la matrice que de

couler par ſon col long & recourbé comme il eſt. Dans la Lionne & dans la Tigreſſe la matrice a ainſi un col long, & au haut duquel proche l'orifice interne eſt l'inſertion de la veſſie : mais ce col de la matrice n'eſt pas courbé comme à l'Elephant ; c'eſt ce qui fait que dans ces Animaux ces valvules ne ſont pas néceſſaires. Le corps de la matrice étoit de figure ovale, ayant un pied & demi de long ſur dix pouces de large : ſa tunique interne étoit liſſe & polie. Au dedans de la cavité les deux trous qui ſont les ouvertures qui font le paſſage de la cavité des cornes dans celle de la matrice, étoient entourés par une appendice de la membrane interne, laquelle en manière de frange ou de pavillon couvroit ces trous comme pour la fermer, & empêcher que ce qui auroit paſſé des cornes dans la matrice, n'y pût retourner. Ces deux eſpèces de valvules, tant celles qui ſont dans le col interne, que celles qui ſont à l'entrée de la cavité des cornes, ſont des particularités tout-à-fait favorables à l'opinion que l'on a que la conception ne ſe fait point de ce qui pourroit monter par le col de la matrice dans ſa cavité, mais plutôt de ce qui y

deſcend par ſes cornes ; puiſque les valvules du col interne s'oppoſent à ce qui peut entrer par-là dans le corps de la Matrice, & que les valvules des cornes empêchant ſeulement que ce qui eſt contenu dans la capacité de la matrice n'en ſorte par les cornes, n'empêchent point que par-là il n'y puiſſe entrer quelque choſe. Ces cornes au lieu de s'écarter & de ſe ſéparer comme elles font ordinairement, étoient jointes l'une contre l'autre, montant juſqu'à la hauteur d'un pied, & n'étant ſéparées que par une cloiſon mitoyenne : enſuite elles ſe ſéparoient en deux branches. Chaque corne entière étoit longue de deux pieds huit pouces : elles étoient groſſes à leur commencement d'un pouce & demi, vers le milieu elles avoient demi-pouce, & un quart de pouce vers la fin. La trompe étoit très-petite, n'ayant pas plus de deux pouces. L'entonnoir ou pavillon avoit quatre pouces de diamètre quand il étoit étendu ; ſa membrane étoit liſſe par dehors & renforcée de pluſieurs fibres charnues, & en dedans elle étoit inégale, ayant pluſieurs autres membranes qui formoient comme des réſeaux. Les extrêmités des cornes s'abouchoient avec le commencement

des trompes, de manière qu'il sembloit qu'elles ne fussent rien autre chose que les cornes allongées & élargies par le bout. Ce bout élargi qu'on appelle le pavillon, étoit appliqué sur le testicule; il étoit attaché par une membrane de trois pieds de long découpée comme les cornes d'un Daim, & garnie d'un très-grand nombre de vaisseaux. Le testicule étoit petit, applati, n'ayant qu'un pouce & demi de diamètre & trois lignes d'épaisseur; les grains dont il étoit composé, étoient presque imperceptibles, ces parties étant flétries.

Le Péricarde étoit attaché au diaphragme, ainsi qu'il l'est en l'Homme. Les petits trous dont sa surface intérieure est percée, & par lesquels il y a apparence que découle l'eau qui s'y trouve ordinairement, étoient fort visibles. Le cœur qui étoit rond, avoit un pied en tous sens; la chair en étoit mollasse; & nous ne faisons aucune difficulté d'assûrer qu'il n'y avoit point l'os que *Galien* y a vu, & qu'il dit ne pouvoir être trouvé par ceux qui sont ignorans en Anatomie, s'ils ne coupent le cœur en petites pièces; car cette molesse qui étoit peut-être particulière à notre sujet, à cause de la maladie dont

il étoit mort, le devoit aiſément faire trouver & ſentir en le maniant exactement comme on a fait par-tout, mais principalement à la racine de l'Aorte, qui eſt l'endroit où on le trouve quand il y en a; quoique nous euſſions bien prévu qu'il n'y en devoit point avoir à cauſe de la jeuneſſe de l'Animal, ces os ne ſe trouvant point ordinairement que dans ceux qui ſont fort vieux: & en effet, *Galien* remarque que ſon Elephant étoit très-grand, c'eſt-à-dire, très vieux. La cavité du ventricule droit étoit garnie de quatre colonnes charnues fort groſſes, & d'un ligament en manière de corde qui alloit en travers d'un des côtés du ventricule à l'autre. Les colonnes du ventricule gauche étoient beaucoup plus petites, mais en très-grand nombre; ce qui rendoit cette cavité encore beaucoup plus inégale qu'elle n'eſt à l'homme qui l'a plus inégale qu'aucun autre Animal. L'Aorte avoit à la ſortie du cœur trois pouces de diamètre; ſes tuniques avoient toutes enſemble deux lignes d'épaiſſeur. le poumon n'avoit que deux lobes; le gauche étoit le plus long & le plus épais, & ſa ſubſtance étoit toute corrompue. Le Larynx avoit près de ſix pouces de dia-

mètre ; l'Aſpre-Artère n'en avoit pas trois ; elle étoit longue de deux pieds depuis le Larynx juſqu'à ſon entrée dans le poumon où elle devenoit toute membraneuſe, ainſi que nous l'avons trouvé dans l'Autruche : hors du poumon ſes anneaux faiſoient preſque tout le cercle, la partie membraneuſe n'ayant qu'environ deux lignes ; la membrane intérieure étoit garnie de petits grains glanduleux de Navette : l'extérieure étoit charnue ; ſes fibres ſe croiſoient, les unes étant ſuivant la longueur de l'Aſpre-Artère & les autres en travers. Les appendices ou queues du Diaphragme couvroient la veine cave & l'Aorte juſqu'à l'os *Sacrum*.

Le cerveau étoit extraordinairement petit, n'ayant avec le cervelet que huit pouces de long ſur ſix pouces de large ; & l'un & l'autre ne péſoit que neuf livres. Le cerveau comme en l'Homme étoit couché ſur le cervelet, dont la grandeur ſurpaſſoit à proportion celle du cervelet de tous les autres Animaux : il avoit auſſi par dehors les rayes & les ſinuoſités dont il eſt entrecoupé dans l'Homme. La Dure-Mère qui avoit une grande épaiſſeur, ſe partageoit aiſément en deux membranes, entre leſquelles ſes

vaiſſeaux étoient enfermés, dont quelques-uns la perçoient pour ſe jetter dans la Pie-Mère. Les veines du cerveau s'inſéroient fort obliquement dans les ſinus de la Dure-Mère. Les ſinus latéraux étoient ſitués comme en l'Homme, mais il ſortoient hors du crâne moins obliquement. Les glandes du Lacis choroïde ſe voyoient facilement. Les éminences qu'on nomme les corps cannelés, & celles d'où naiſſent les nerfs optiques, avoient une groſſeur remarquable : au contraire celles qui ſont appellées *Nates & Teſtes*, étoient fort petites comme en l'Homme. La glande pinéale étoit fort groſſe & fort mollaſſe ; les nerfs olfactifs avoient un pouce de diamètre & une cavité conſidérable. Les nerfs optiques, quoique petits à proportion du reſte du corps, avoient trois lignes de diamètre ; ils n'avoient aucune apparence de cavité. Le nerf de la cinquième paire avoit un pouce de diamètre ; cette groſſeur étoit proportionnée au grand nombre de nerfs que cette paire fourni dans l'Elephant, & qui ne ſont point dans les autres Animaux ; ſçavoir, ceux qui ſe diſtribuent à la trompe. Il n'y avoit point de rets admirable ; mais la carotide étant entrée dans le

crâne, celle du côté droit ſe joignoit à celle du côté gauche par quelques branches. La glande pituitaire étoit toute cachée dans la duplicature de la Dure-Mère, à la reſerve de l'endroit où elle reçoit l'extrêmité du conduit de l'entonnoir ; elle alloit en pointe, ayant un pouce de long, & cinq lignes de large à ſa baſe. La portion de la Dure-Mère qui l'embraſſoit par-deſſous, étoit liſſe & ſans aucun trou, La moëlle de l'épine étoit fort groſſe, ſa partie cendrée fort épaiſſe. L'artère ſpinale faiſoit en deſcendant des contours preſque ſemblables à ceux de l'artère ſpermatique des Chevaux & des Taureaux. Le globe de l'œil avoit vingt lignes de diamètre, la cornée treize, le cryſtallin ſept ſur cinq d'épaiſſeur, étant plus convèxe par derrière que par devant. La prunelle étoit ronde. L'iris étoit de couleur de chataigne. Autour du trou de la ſclérotique, qui eſt l'entrée du nerf optique dans le globe de l'œil, il y avoit un rebord dur formé par l'épaiſſiſſement de la ſclérotique : à la circonférence de ce rebord étoit attachée une membrane dure qui enveloppant le nerf optique comme un étui alloit s'attacher au trou de l'orbite. Cette membrane

étoit par-deſſus la Dure-Mère. Au lieu de la glande lachrymale ſupérieure il y avoit un grand nombre de grains glanduleux de la groſſeur d'un petit pois, ſitué ſous la tunique intérieure de chaque paupière ; leurs canaux excréteurs perçoient ces tuniques, & s'ouvroient dans l'eſpace qui eſt entre les paupières & l'œil. La glande lachrymale inférieure étoit à l'ordinaire au dedans du grand angle, ſon canal avoit la groſſeur d'une plume à écrire, & avoit un mammelon qui le fermoit par le bout. Cette glande étoit attachée à l'extrêmité, applatie d'un cartilage large de deux lignes, & en forme de demi-anneau, qui embraſſoit le globe de l'œil, paſſant par la partie ſuperieure & poſtérieure de l'œil d'un de ſes angles à l'autre. Cette extrêmité applatie & devenue membraneuſe formoit la paupière interne qui étoit remuée par deux muſcles, qui venant du fond de l'orbite & ſe détournant l'un à droite & l'autre à gauche, alloient après avoir paſſé par deſſus l'œil, s'attacher à la partie ſupérieure de la paupière interne ; de manière que celui qui paſſoit par le petit angle la tiroit ſur la prunelle, & celui qui paſſoit par le grand la faiſſoit retourner à ſa place. Ces muſcles ne ſe

voyent point dans les autres Animaux à quatre pieds, & l'on n'en a point encore trouvé d'autres auxquels on puiſſe attribuer le mouvement de la paupière interne, ainſi qu'il y en a de très-viſibles dans les Oiſeaux. Entre l'ouverture de l'oreille & l'œil au-deſſous du muſcle crotaphite il y avoit un trou de chaque côté. On a trouvé que ces trous ſont les extrêmités des conduits qui ſortent de deux groſſes glandes placées une de chaque côté immédiatement ſous la peau. Ces glandes qui ſont du genre des conglomérées, étoient rondes, ayant ſix pouces de diamètre. Dans leur ſubſtance il y avoit un grand nombte de vaiſſeaux entremêlés. Le conduit qui s'enfonçoit dans la glande environ un pouce, étoit gros comme le petit doigt, inégal en dedans à cauſe d'un grand nombre de petites éminences noires, dures, pointues, & longues d'environ deux lignes. Au fond du conduit on voyoit quatre ou cinq trous ronds, qui étoient les ouvertures des petits Canaux par leſquels la glande ſe déchargeoit dans le grand conduit. *Strabon* parle de ce conduit, & remarque qu'aux Elephans il en découle une humeur huileuſe quand

ils ſont en chaleur. La langue avoit un pied & demi de long, étant pointue de même que la mâchoire inférieure, & recourbée en enbas par le bout. L'épiglotte étoit petite, & n'avoit pas la fermeté qu'elle a ordinairement, n'étant preſque point cartilagineuſe; ce qui a fait dire à quelques-uns que l'Elephant n'a point d'épiglotte. Le trou du palais qui aboutiſſoit à la trompe, avoit trois pouces d'ouverture. Le deſſus de la langue étoit recouvert de deux enveloppes ſeulement, n'y ayant point de membrane réticulaire. La première étoit comme hériſſée de pluſieurs petites fibres molles, ſouples & creuſes; ces fibres étoient beaucoup plus groſſes & plus longues vers la racine de la langue, que vers le bout: la ſeconde enveloppe étoit garnie auſſi de pluſieurs pointes nerveuſes qui s'engageoient dans les cavités des fibres de la première enveloppe.

Le nez avoit une ſtructure fort particulière. il n'avoit point les os qui ſe trouvent à la plupart des Animaux, attachés à l'os frontal. Au lieu de ces os il y avoit immédiatement au-deſſous de l'os frontal un grand trou pour les narines, qui n'étoit point ſéparé par une cloiſon oſſeuſe, mais ſeulement par un

cartilage, ainſi qu'il ſera expliqué dans la ſuite en parlant du Squelète. Ce grand trou qui eſt l'ouverture des narines, étoit couvert d'un grand cartilage qui faiſoit comme une voute, & ſe fendoit en deux par enbas pour produire deux lames plus minces, & qui ſont apparemment faites pour fermer le paſſage à la liqueur attirée par la trompe, & pour empêcher qu'elle n'entre dans le nez. Ce qui fonde cette penſée, eſt que ces lames ou appendices ſont attachées aux muſcles perpendiculaires de la trompe dont il ſera parlé dans la deſcription de cette partie, & qui ſont fort propres à lever ces lames en enhaut, étant aiſé de ſuppoſer qu'elles ſe rabaiſſent d'elles-mêmes par leur reſſort, leur ſubſtance cartilagineuſe les diſpoſant fort à cela. *Ariſtote* dit que dans les Animaux qui reſpirent, l'organe de l'odorat a une eſpéce de couverture qui ſe lève dans l'inſpiration, & qui ſe rabat dans l'expiration; & il veut que ce ſoit ce couvercle qui fait que l'on ne ſent point les odeurs, lorſqu'on ceſſe d'attirer l'air pour la reſpiration, l'impulſion de l'air étant néceſſaire à ce qu'il prétend pour découvrir l'organe de l'odorat. Il eſt pourtant vrai que cette ſtructure des cartilages qui ſe

lèvent & qui ſe rabattent, eſt trop particulière à l'Elephant pour qu'on lui puiſſe attribuer une fonction commune à la plûpart des Animaux. Outre ces deux appendices cartilagineuſes, il y en avoit en dedans une troiſième, qui deſcendant du haut de la voute comme une cloiſon partageoit le grand trou en deux, & cette cloiſon formoit les deux conduits des narines. Ces conduits étoient revêtus d'une membrane épaiſſe & garnie d'un grand nombre de grains glanduleux gros comme de petits pois; ces glandes s'ouvroient au-dedans du conduit par des trous manifeſtes. A l'entrée de chaque conduit vers le côté extérieur, il y avoit un trou plus grand que les autres qui conduiſoit à une glande de la groſſeur d'une noix & ſemblable aux Amygdales. Par-deſſus la voute du cartilage il y avoit de chaque côté comme une rainure ou demi-canal, dans le quel paſſoit un fort ligament qui par une de ſes extrêmités étoit attaché à l'os frontal, & par l'autre étant diviſé en pluſieurs fibres ſe confondoit avec les fibres des muſcles perpendiculaires de la trompe. Le nez intérieur & les organes immédiats de l'odorat étoient renfermés dans le crâne à l'ordinaire: ils con-

ſiſtoient en pluſieurs lames oſſeuſes, très-minces, toutes ſpongieuſes, & recouvertes de la même membrane glanduleuſe qui revêt les cartilages du nez, ainſi qu'il ſe voit dans tous les Animaux.

Comme l'organe le plus particulier à l'Elephant eſt la trompe, dans laquelle on remarque des actions & des uſages qui ne ſe trouvent point dans les autres Animaux; elle a auſſi une ſtructure fort particulière. Ses uſages ſont de donner paſſage à l'air pour la reſpiration & pour l'odorat, & de recevoir la boiſſon pour la tranſporter dans ſa gueule par le même bout par lequel elle l'a reçue, ainſi qu'il a été expliqué dans la deſcription des parties extérieures. Ses actions ſont de ſe détourner de tous les côtés, s'allongeant & s'accourciſſant en cent manières différentes. *Galien* qui fait mention de toutes ces actions de la trompe de l'Elephant, ſe contente d'admirer les cauſes qui les peuvent produire, & ſans dire qu'elles elles ſont, ſe réduit à décrire les deux conduits qu'elle a pour l'odorat & pour la reſpiration. *Ariſtote* qui fait cette trompe cartilagineuſe avoit dit quelque choſe de plus : mais nous avons trouvé que les parties dont la nature ſe ſert pour ces uſages & pour

ces fonctions ne ſont que des membranes nerveuſes & tendineuſes, & une chair muſculeuſe ſans que pour tous les mouvemens ſi puiſſants & ſi divers dont elle eſt capable, elle ait ni les os, ni les cartilages qui ſont néceſſaires aux autres parties des Animaux pour exercer des fonctions de cette nature. Pour le paſſage de la reſpiration, & pour recevoir la boiſſon, cette trompe a tour du long dans ſon milieu deux conduits larges chacun d'un pouce à l'endroit le plus étroit qu'ils ayent vers leurs extrêmités. Ces conduits ſont faits d'une membrane nerveuſe & tendineuſe fort liſſe & aſſez ferme: ils vont en s'élargiſſant vers la racine de la trompe, afin que la liqueur contenue ſoit pouſſée dehors avec plus de force par le ſouffle de l'haleine, le retreciſſement que les conduits ont vers leurs ſortie ſervant à cela: & ce qui doit faire croire que l'impulſion de la liqueur contenue dans les conduits de cette trompe ne ſe fait point par une compreſſion & un retreciſſement ſucceſſif, ainſi qu'elle ſe fait dans l'œſophage & dans les inteſtins, c'eſt la ſtructure de ces organes dans leſquels il ne ſe trouve ni muſcles, ni fibres charnues qui ayent la ſituation circulaire, laquelle auroit

été néceſſaire à cette compreſſion. A l'extrêmité du haut qui eſt vers la racine de la trompe, ces conduits ayant fait comme un cul de ſac ſe détournent en enhaut pour entrer en ſe recourbant enſuite en enbas, dans les deux conduits des narines. Ces conduits en manière de cul de ſac paroiſſent être faits pour arrêter l'impétuoſité de la liqueur qui monte dans les conduits, lorſqu'elle eſt attirée par les narines, y ayant apparence que lorſqu'elle frappe ces endroits où elle eſt en quelque façon arrêtée, l'Animal connoît qu'il doit ceſſer d'attirer, afin que la liqueur ne monte pas plus haut, & n'entre pas dans l'endroit du nez où ſont les membranes de l'odorat : & il faut auſſi ſuppoſer que c'eſt alors que les muſcles perpendiculaires de la trompe ſe relâchant, les appendices du cartilage du nez ſe rebaiſſent ſur les ouvertures du nez & les ferment, ainſi qu'il a été dit, faiſant en quelque façon l'office de valvules. Or les deux conduits qui ſont le long de la trompe ſont enfermés dans la chair qui les environne tout à l'entour, & cette chair eſt auſſi recouverte par-tout d'une membrane ligamenteuſe, la quelle eſt ſous la peau. Les actions de la trompe qui conſiſtent en une

infinité de mouvemens qu'elle a, ſe rapportent néanmoins toutes à deux, leſquelles ſont ſon allongement & ſon accourciſſement, toutes ſes différentes inflexions ne ſe faiſant que par la différente modification de l'allongement & de l'accourciſſement ; parce qu'il s'enſuit néceſſairement qu'une choſe qui s'allonge d'un côté & qui s'accourcit de l'autre en même temps, ſe doit plier du côté qu'elle eſt accourcie. Pour cet allongement & pour cet accourciſſement, la chair qui avec les deux conduits qu'elle enferme de la membrane extérieure dont elle eſt enfermée, fait le corps de la trompe, a des fibres diſpoſées en des ſituations oppoſées ; car il y en a qui compoſent des muſcles qui vont comme d'un centre à une circonférence, étant attachés par un bout à la membrane du conduit, & par l'autre à celle qui enveloppe toute la trompe par-dehors. Nous avons appellé ces muſcles les perpendiculaires, parce qu'ils ſont des angles droits avec le conduit dont ils naiſſent, & avec la membrane extérieure de la trompe à laquelle ils abboutiſſent : nous appellons les autres muſcles les parallèles, parce qu'ils ſont en quelque façon également diſtants de la membrane du

conduit, & de la membrane extérieure, entre leſquelles ils vont depuis le haut de la trompe juſqu'enbas. Tous ces petits muſcles perpendiculaires dont le nombre eſt preſque infini, ont leur partie charnue vers le conduit, & la tendineuſe vers la membrane extérieure. Les muſcles parallèles qui ſont auſſi en un très-grand nombre, ont leur origine à la membrane du conduit & leur inſertion à la même membrane, cinq ou ſix pouces plus bas. La partie charnue de ces muſcles au contraire de celle des muſcles perpendiculaires eſt vers la membrane exterieure, & la partie tendineuſe vers la membrane du conduit. Or les petits muſcles parallèles ſont diſpoſés de telle ſorte, qu'étant attachés enſemble par le milieu de leur ventre ils compoſent un grand muſcle qui en forme de lanière épaiſſe d'une ligne ou deux, & large de huit ou dix, deſcend depuis le haut de la trompe juſqu'enbas : les tendons de ces muſcles ſont inſérés obliquement à la membrane intérieure qui fait le conduit, celui d'en-haut étant un peu détourné à droite, & celui d'en-bas un peu à gauche de la direction qu'ont tous ces petits muſcles joints enſemble par le milieu de leur ventre. Chaque grand

muſcle parallèle que nous appellons auſſi Compoſé, eſt mis verticalement, & ſon plan eſt perpendiculaire au conduit. Il y a de ces ſortes de muſcles un très-grand nombre qui ſont poſés les uns à côté des autres le long de la trompe, & autant qu'il en faut pour compoſer toute ſa rondeur. Ils ſont ſeparés l'un de l'autre par une eſpèce de membrane formée des tendons des muſcles perpendiculaires. Pour ce qui eſt des petits muſcles dont chaque muſcle parallèle compoſé eſt fait, leurs tendons ſe confondent dans la partie charnue des muſcles perpendiculaires, la quelle, ainſi qu'il a été dit, eſt proche du conduit auquel ces tendons s'inſèrent. Il faut encore remarquer que chaque petit muſcle parallèle eſt courbé, parce que ſes deux extrémités ſont attachées à la membrane interne qui fait le conduit, & que ſon ventre eſt attaché à la membrane extérieure qui couvre toute la trompe: & il faut auſſi ſuppoſer pour concevoir l'action de ce muſcle, qu'il demeure toujours ainſi courbé; car comme cette action conſiſte dans ſon accourciſſement qui eſt cauſe de la traction qu'il opère, il faudroit qu'il perdît ſa figure courbe, & qu'il ſe redreſſât avant

que de pouvoir tirer, s'il étoit capable de perdre cette figure courbe, de même qu'une corde qui ſe courbe ſur une poulie ne pourroit pas tirer, ſi la poulie ne la forçoit à conſerver cette figure courbe. Or ce qui force ce muſcle à demeurer toujours courbé, eſt non-ſeulement l'attache que ſon ventre a avec la membrane extérieure de la trompe, mais encore celle qu'il a avec la membrane compoſée des tendons des muſcles perpendiculaires, laquelle ſépare les muſcles paralèles les uns des autres, ainſi qu'il a été dit, & qui ſoutenant ce ventre fait l'effet de la poulie qui ſoutient une corde. Cette ſtructure étant ſuppoſée, il n'eſt pas difficile de comprendre comment ſe fait l'allongement & l'accourciſſement de la trompe : car lorſque tous les muſcles perpendiculaires agiſſent en faiſant approcher la membrane extérieure, & celle du conduit en les tirant l'une vers l'autre, il eſt aiſé de concevoir que l'épaiſſeur de la chair qui eſt entre ces deux membranes étant diminuée, il faut néceſſairement que l'autre dimenſion qui eſt la longueur s'accroiſſe, c'eſt-à-dire, que la trompe s'allonge ; & par la même raiſon il eſt encore évident que lorſque l'action de ces muſcles ceſſe, & que les

muſcles parallèles viennent à agir tous enſemble en faiſant que les parties de la membrane du conduit auxquelles leurs tendons ſont attachés s'approchent les unes des autres, il faut que la trompe ſoit accourcie, & enfin que ſelon que ces muſcles agiſſent en différents endroits, il ſe faſſe des accourciſſemens différents, qui ſont cauſe de toute la diverſité des infléxions dont la trompe eſt capable. Mais ce qui eſt de bien remarquable dans le particulier de la ſtructure qui vient d'être décrite, c'eſt que l'allongement de la trompe ayant pu être fait par deux différentes manières; ſçavoir, ou par l'action des fibres circulaires, leſquelles agiſſant en manière de ſphincter auroient pu faire allonger la trompe en la ſerrant, ou par celle des fibres perpendiculaires; la nature a choiſi la méchanique de celles-ci, à cauſe de l'inconvénient que les circulaires auroient cauſé en étreciſſant les conduits qui doivent toujours être ouverts pour la reſpiration, & pour laiſſer le paſſage libre aux liqueurs qui y ont été attirées pour être pouſſées dans le goſier, ainſi qu'il a été dit. Or les fibres perpendiculaires empêchent que la trompe ne ſoit ſujette à ces inconvéniens, parce qu'en même

même temps qu'elles tirent en-dedans la membrane qui fait la ſurface extérieure de la trompe, elles tirent auſſi en-dehors la membrane des conduits, & par ce moyen les dilatent au-lieu de les étrécir : tout l'étréciſſement qui eſt néceſſaire pour l'allongement ne ſe faiſant que dans les chairs qui ſont entre le conduit & la membrane extérieure de la trompe. Pour expliquer la néceſſité de cette méchanique, on peu la comparer à l'expédient que les ouvriers ont trouvé pour courber les corps de chaſſe redoublés en pluſieurs tours & replis, & pour empêcher qu'en les courbant les côtés ne s'approchent & n'étréciſſent le conduit. On ſçait que pour cet effet ils fondent du plomb & en empliſſent le conduit qui eſt de cuivre, & qui a ét épremièrement fait tout droit ; car de même que le plomb qui par ſa réſiſtance ne permet pas au conduit de s'étrécir, l'orſqu'on le plie, mais qui force un de ces côtés de s'allonger, & l'autre de ſe ramaſſer & de s'accourcir en s'épaiſſiſſant ; les muſcles perpendiculaires font le même effet par leur traction, qui ne permet pas aux côtés du conduit de s'approcher, mais qui obligent les uns à ſouffrir d'être allongés, & les autres d'être comprimés

& ramaſſés en eux-mêmes, lorſque la trompe eſt tortillée comme un cor redoublé ; ainſi que nous l'avons ſouvent vue demeurer en cet état un long-temps, pendant lequel l'Elephant reſpiroit par ſa trompe avec liberté.

Le ſquelète de l'Elephant a tant de choſes particulières & remarquables, que l'on a jugé à propos d'en faire une deſcription exacte. La première remarque qui a été faite, regarde les os de l'Elephant en général, dont on a trouvé la ſubſtance tout-à-fait différente de celle des défenſes ; de manière qu'il n'y a point d'apparence que l'on en faſſe l'yvoire, ainſi que quelques Auteurs l'on dit. Le crâne avoit de long deux pieds quatre pouces, de large deux pieds, & autant de hauteur. Les os n'étoient point ſéparés par des ſutures fort viſibles ; celles qui ſe pouvoient remarquer, n'étoient point en manière de ſcie & dentelées comme aux autres Animaux, mais droites, & la plûpart imparfaites ; de manière qu'une ſuture qui avoit commencé en un endroit ſe perdoit & ne continuoit point : la moins imparfaite étoit la Lambdoïde. L'os des tempes en avoit une qui le traverſoit & le ſéparoit par le milieu ; l'écailleuſe qui ſe doit

joindre avec le pariétal ne paroiſſoit point du tout ; ces deux os n'étant diſtingués que par leur ſubſtance qui étoit fort ſolide & fort polie dans l'os des tempes, & percée dans le pariétal d'une infinité de petits pores preſqu'imperceptibles. L'épaiſſeur de ce crâne étoit extraordinaire. Au droit du front, il avoit ſept pouces d'épaiſſeur, aux côtés de l'occipital ſept pouces & demi, & au droit des tempes trois pouces & demi. Cette grande épaiſſeur étoit entre deux tables très-minces, qui faiſoient la ſurface externe & l'interne du crâne : ces tables n'avoient pas plus d'une demi-ligne. L'entre-deux des tables étoit garni de feuilles oſſeuſes très-dures & très-minces, formant pluſieurs cavernes de grandeur différente, & dont les unes étoient longues de ſix pouces, s'ouvrant les unes dans les autres. L'épaiſſeur extraordinaire de ce crâne, étoit apparemment la cauſe du défaut des ſutures qui auroient été inutiles pour les uſages qu'on leur attribue ordinairement, qui ſont d'empêcher que les fractures ne s'étendent trop loin, & de ſervir à donner paſſage aux vaiſſeaux ; car du moins il eſt certain que cette épaiſſeur ſi extraordinaire des os du crâne de cet Animal les

empêche d'être ſujets à des fractures qui lui ſoient auſſi dangereuſes, qu'elles ſont aux Animaux, à qui la moindre félure des os du crâne peut être mortelle; & c'eſt apparemment cette épaiſſeur qui fait que les flêches peuvent percer la tête de l'Elephant aſſez avant, ſans le bleſſer dangereuſement, & même ſans en faire ſortir du ſang, ainſi que *Lucain* l'a remarqué, les flèches pouvant entrer bien avant ſans offenſer ni le cerveau, ni les membranes, & ne pénétrant que dans des ſpongioſités de l'os qui rendent ſes bleſſures de peu de conſéquence; de même que celles des os du crâne aux autres Animaux ſont moins dangereuſes au droit des ſinus, où l'os qui eſt double forme une cavité, dans laquelle aucune partie importante n'eſt enfermée; quoiqu'il y ait des Auteurs qui diſent que quand les Elephans ſe battent, il arrive quelquefois qu'ils ſe caſſent la tête en ſe heurtant l'une contre l'autre. Mais autant que le crâne de l'Elephant donne à ſon cerveau de tous côtés une couverture capable de le défendre des coups & des autres injures externes, ſi l'on excepte le milieu du derrière de la tête, autant cette partie eſt-elle foible, l'os en cet endroit n'ayant

pas l'épaiſſeur d'une demi-ligne : & cependant cet endroit du cerveau eſt celui dont la bleſſure eſt la plus mortelle, ne pouvant être ſi légèrement bleſſé, que l'Animal ne meure dans le même inſtant. C'eſt par-là que les Hiſtoriens diſent que celui qui conduit l'Elephant le frappe, lorſqu'il arrive que cet Animal entre en fureur, n'y ayant point d'autre moyen d'éviter les dangers qu'elle cauſe, qu'en le faiſant mourir promptement : pour cela le Conducteur fiche un cloud dans la foſſe qu'il a au derrière de la tête. L'os cribreux avoit deux foſſes peu enfoncées, rondes, larges chacune d'un pouce & demi, & diſtantes d'autant l'un de l'autre : elles étoient percées d'une infinité de trous de grandeur différente. La figure ronde & la grandeur de ces foſſes les faiſoit reſſembler à un crible mieux qu'elles ne font en aucun autre Animal. L'orbite n'étoit point fermée par derrière ; cela ſe voit dans quelques autres animaux. Ce qui eſt le troiſiéme os de la mâchoire ſupérieure aux autres Animaux, étoit ici un très-grand os qui avoit quatorze pouces de long, & ſix de large : les deux joints enſemble faiſoient une grande foſſe ovale, creuſe ſeulement d'un pouce & demi, dans laquelle la

baſe de la trompe étoit attachée. *Cardan* dit que les défenſes de l'Elephant ſont attachées aux os des tempes : nous avons trouvé qu'elles ſont fichées dans les mêmes os auxquels la trompe eſt attachée, ſçavoir, vers leur bout, où chacun de ces os eſt ouvert d'un trou large de trois pouces & demi, qui eſt l'ouverture d'un canal profond de treize pouces & demi, dans lequel la défenſe étoit placée, laquelle alloit juſqu'au fond de ce canal : le fond de ce canal étoit formé d'une lame mince comme du papier, & percée de pluſieurs trous. La défenſe enfoncée dans ce canal étoit creuſe auſſi, & l'on a trouvé ſa cavité remplie d'une eſpèce de de chair attachée à la lame mince qui fermoit le fond du canal. *Elien* fait mention de cette chair, & dit qu'elle eſt bonne à manger. On a trouvé qu'elle étoit endurcie en la ſurface, par le moyen de laquelle elle étoit attachée le long de la cavité qui eſt dans la défenſe ; de manière qu'elle paroiſſoit avoir quelque diſpoſitions à devenir oſſeuſe. Cette remarque pourroit donner quelque vraiſemblance à l'opinion de ceux qui tiennent que les défenſes tombent & renaiſſent à l'Elephant, comme le bois aux Cerfs ; cet endurciſſement pouvant être

considéré comme le commencement de la génération des défenses qui doivent renaître. En-dessous de cet os de la mâchoire supérieure étoient les dents au nombre seulement de quatre, deux de chaque côté : elles étoient de grandeur différente. La plus grande en longueur & en largeur étoit celle de devant, mais elle étoit la plus courte en hauteur ; car elle avoit quatre pouces de long sur un pouce & demi de large, & sa hauteur par-devant n'étoit que de demi-pouce, ayant un pouce & demi par derrière. L'autre dent au contraire qui étoit plus petite, tant en longueur qu'en largeur, n'ayant que deux pouces de long sur un pouce & demi de large, étoit plus haute, ayant deux pouces & demi. La base de ces dents qui est l'endroit par où elles se touchent en mâchant, étoit fort platte, fort, égale & lisse, comme étant usée par le frottement mutuel : & cela faisoit paroître ces dents composées de deux substances différentes qui distinguoient chaque dent comme en plusieurs dents de substance blanche, collées & jointes ensemble par une autre substance grisâtre. Les grandes dents paroissoient composées de sept pièces, & les petites de deux.

La mâchoire inférieure étoit extrêmement pésante. Les deux parties qui la composent ordinairement dans les brutes, & qui ne faisoient ici qu'une continuité, comme dans l'homme, avoient une grande épaisseur, elles avoient plus de trois pouces de tous sens, l'os étant rond & non plat, ainsi qu'il a coutume d'être : elle étoit beaucoup plus courte que la supérieure; elle avoit néanmoins deux pieds deux pouces de long ; sçavoir, quatorze pouces depuis l'angle jusqu'à l'extrêmité du menton, & douze depuis le même angle jusqu'à l'endroit de son articulation. Le menton se terminoit en une pointe longue de deux pouces, qui avoit trois angles, un en-dessous, deux en-dessus. Les dents de cette mâchoire étoient ainsi que celles de la supérieure au nombre de quatre,& leur substance étoit aussi la même : elles en étoient seulement différentes en ce que les plus longues étoient celles de devant, au lieu qu'à l'autre mâchoire celles de derrière étoient les plus longues. *Pline* ne donne en tout que quatre dents à l'Elephant pour manger.

Il y a environ soixante & dix ans qu'on fit voir à Paris des os que les uns prétendoient être d'un Géant, les autres

d'un Elephant. Comme on ne montroit point d'os entiers, mais seulement des morceaux de différentes parties; les Sçavans qui examinerent ces fragmens, se trouvèrent embarrassés de déterminer ce que l'on en devoit croire, peut-être faute d'avoir une connoissance bien exacte des os de l'Elephant. Entre ces fragmens, celui de la mâchoire inférieure, de la manière dont il est décrit dans plusieurs Livres qui furent faits sur ce sujet en ce temps-là, devoit être d'un Elephant à cause de l'épaisseur & de la rondeur qu'on lui donne, & de la pointe qu'on lui fait avoir au droit du menton, qui sont des conformations particulières à la mâchoire de l'Elephant, & qui la rendent tout-à-fait différente de celle de l'Homme. Il y a néanmoins quelque difficulté sur ce qu'il n'est point dit si cette partie pointue de la mâchoire qui forme le menton étoit sans dents, comme elle est à l'Elephant, qui n'a ni dents incisives, ni canines; car cette particularité devoit principalement décider la question. *Riolan* néanmoins soutient toujours contre les autres Anatomistes de ce temps-là, que tous ces os étoient d'un Elephant, quoiqu'il déclare n'en avoir jamais vu: mais il se fondoit

ſur le peu de reſſemblance que ces os avoient avec ceux de l'Homme.

Toute l'épine avoit dix pieds deux pouces : les vertèbres du col faiſoient un pied & demi ; celles du dos, des Lombes & de l'os *Sacrum* cinq pieds, & celles de la queue trois pieds huit pouces Les vertèbres du col étoient au nombre de ſept : les deux premières étoient ſemblables à celles de l'Homme ; la ſeconde avoit l'apophiſe odontoïde fort petite, & l'épineuſe en récompenſe fort groſſe & preſque ronde ; elle avoit juſqu'à trois pouces de diamètre. Les apophiſes épineuſes des cinq autres vertèbres étoient inégales, leur longueur allant toujours croiſſant à meſure qu'elles approchoient des vertèbres du dos, ainſi qu'elles ſont ordinairement aux Brutes : les autres apophiſes étoient comme à l'Homme. Il y avoit vingt vertèbres au thorax ; leur apophiſes épineuſes étoient fort longues, principalement vers le col : le corps de chacune de ces apophyſes avoit trois pouces, & formoit trois angles, deſquels il y en avoit un tourné vers la tête ; elles étoient pointues par le bout. Les Lombes n'avoient que trois vertèbres ; leurs apophiſes tranſverſes étoient petites, les épineuſes

étoient plattes & quarrées. L'os *Sacrum* n'avoit auſſi que trois vertèbres qui ne compoſoient pas un ſeul os comme en l'Homme ; les cartilages qui les joignent enſemble n'étoient pas devenu oſſeux. La queue avoit trente & une vertèbres. Les côtes étoient au nombre de vingt, dont il y avoit ſept du genre de celles qu'on appelle les vrayes, parceque leurs cartilages ſont joints immédiatement au ſternon : elles étoient plus courbées qu'elles ne ſont ordinairement aux Brutes, ce qui rendoit le thorax plus large & moins pointu, & augmentoit beaucoup ſa capacité. Outre la ſinuoſité qui eſt ordinairement en-deſſous le long de la côte pour loger les vaiſſeaux qui paſſent en cet endroit, il y en avoit une autre en-deſſus beaucoup plus creuſe que celle de deſſous : cette ſinuoſité n'alloit que juſqu'à la moitié de la côte. Le ſternon compoſé de trois pièces étoit encore cartilagineux, & paroiſſoit être d'une ſubſtance pareille à celle des appendices cartilagineuſes des côtes. Le cartilage xiphoïde étoit étroit, épais, & long de deux pouces. L'omoplate avoit vingt-deux pouces de long, & quinze de large ; ſa plus grande largeur n'étoit pas vers le haut, comme elle eſt ordinairement,

mais vers le milieu, un peu vers le bas où elle formoit un angle : ſon épine avoit deux apophyſes, l'une en-devant groſſes & épaiſſe qui tenoit lieu d'acromion ; l'autre qui étoit mince & pointue, ſe detournoit un peu à côté en-dehors. L'os du bras avoit deux pieds trois pouces de long ; à la partie extérieure de la tête de cet os, il y avoit une grande apophyſe : vers le milieu il s'applatiſſoit, & devenoit tout-à-coup fort large. Le *Cubitus* avoit deux pieds de long : le *Radius* étoit plus court de trois pouces, à cauſe que l'apophiſe de l'olécrane étoit fort longue. Ces os étoient joints enſemble de manière qu'ils n'avoient point les mouvemens ſéparés qui ſervent à la pronation & à la ſupination. Le *Radius* étoit poſé obliquement ſur le *Cubitus* en la même ſituation que ces os ont quand ils font la pronation. Le Carpe avoit ſes huit os diſtribués en deux rangs, quatre à chaque rang ; les deux du premier rang qui ſont en devant étoient articulés avec le *Radius* & le *Cubitus* ; les deux de derrière s'écartoient pour donner paſſage aux tendons des muſcles du deſſous du pied de devant, & s'avançoient pour ſoutenir le ligament annulaire : les quatre os du ſecond rang s'articuloient avec le

metacarpe & avec le pouce, de manière que les trois qui ſont en-dehors s'articuloient avec les quatre os du metacarpe, & le quatrième qui eſt en-dedans s'articuloit avec le pouce, qui avoit ſeulement deux os de même que les doigts. Les os des iles qui aux Brutes s'élèvent ordinairement en en-haut vers les lombes, ne s'étendoient qu'en largeur, & ne s'élevoient pas plus haut que l'os *Sacrum*, comme ils ſont à l'Homme. Depuis l'extrêmité de la côte d'un des os des iles juſqu'à l'autre, il y avoit ſeulement deux pieds. Le *Femur* étoit long de deux pieds neuf pouces: il n'avoit qu'un trochanter qui étoit le grand. Sa tête étoit groſſe, & plus plate qu'à l'ordinaire; elle étoit poſée droit ſur l'os, & non à côté comme en l'Homme; elle n'avoit point de col, étant attachée immédiatement à l'os. Cette conformation qui eſt ordinaire à l'os de la cuiſſe des Brutes & fort différente de celle de l'Homme, fait qu'il eſt aiſé de connoître que les grands os que l'on montre en beaucoup de lieux, & qu'on fait paſſer pour des os de Géans, ſont des os d'Elephant; joint qu'il faut remarquer qu'on ne montre jamais que l'os de la cuiſſe, parceque c'eſt celui des os de l'Elephant qui reſ-

ſemble mieux à ceux de l'Homme. L'os de la jambes avoit dix-neuf pouces de long, & le péroné autant ; le Tarſe n'avoit que ſix os, un des trois cunéiformes manquoit, & le cuboïde étoit aſſez large pour ſupléer à ſon défaut. Le métatarſe n'avoit que quatre os. Les doigts & le pouce étoient comme aux pieds de devant. Les pouces des quatre pieds étoient fort petits, & les pieds tant ceux de devant que ceux de derrière étoient très-courts ; le carpe, le metacarpe avec les doigts, de même que le tarſe, le metatarſe auſſi avec les doigts n'ayant pas neuf pouces.

Il y avoit des os ſeſamoïdes à tous les doigts ; ces os étoient très-grands dans ce ſujet, & beaucoup plus grands à proportion qu'ils ne ſont en l'Homme, étant preſque auſſi gros que les os des doigts. Cette grandeur nous a donné lieu de les examiner & de conjecturer quel eſt leur véritable uſage, dont les Anatomiſtes ne ſont point encore convenus. Nous avons remarqué que la ſurface par laquelle ils touchent aux os des doigts eſt fort polie ; qu'en cet endroit de même qu'à l'endroit des os des doigts ſur le quel chaque os ſeſamoïde eſt appliqué, il n'y a point de périoſte, mais ſeule-

ment un enduit de cartilage comme aux articles; que l'autre ſurface par laquelle ils ſont attachés aux tendons des muſcles, eſt âpre & raboteuſe; & que les mêmes choſes ſe trouvent à la rotule du genou. On peut conclure de ces obſervations que la plûpart des os ſeſamoïdes & la rotule ont un même uſage: mais cet uſage commun n'eſt pas celui qu'on leur donne ordinairement; ſçavoir, d'affermir les articulations, & d'en empêcher la luxation; il y a bien plus d'apparence que ces petits os ſervent à l'action des tendons des muſcles, qui comme des cordes ſont appuyés ſur ces petits os, de même que ſur des poulies. Car de même que les poulies ſont faites pour empêcher que les cordes qu'elles ſoutiennent ne ſoient frottées trop rudement par les endroits ſur leſquels elles paſſent, & que pour cela les cordes ſont comme atachées à la poulie ſur la quelle elles ne coulent point, n'y ayant que la poulie qui frotte & qui coule ſur ſon eſſieu; ainſi le tendon du muſcle qui eſt attaché à l'os ſeſamoïde paſſe & repaſſe ſur l'os du doigt ſur lequel il eſt appuyé, ſans ſouffrir aucun frottement; tout le frottement étant des os l'un contre l'autre, leſquels pour cette raiſon ſont fort liſſes, fort

polis, & ſans périoſte de même que dans les articles. Et c'eſt de cette même manière que le large tendon que forment les muſcles extenſeurs de la jambe s'attache à la rotule, ſur la quelle il paſſe pour s'inſerer au haut de l'os de la jambe, & que l'orſque le tendon fait ſon action, il tient en enhaut la rotule qui luit obéit lorſque la jambe eſt étendue, & qui redeſcend lorſqu'elle eſt fléchie; car c'eſt pour cela que la cavité qui eſt en-devant au milieu de l'article par lequel l'os de la cuiſſe eſt joint à celui de la jambe, eſt plus grande qu'il ne faut pour loger la rotule, & même quand la jambe eſt étendue autant qu'elle le peut être; car cette large cavité donne lieu à la rotule de ſe hauſſer & de s'abbaiſſer, ainſi qu'il eſt néceſſaire: & cette conformation fait voir auſſi que la rotule n'eſt point faite comme on croit, pour affermir l'articulation de la jambe, & empêcher que l'extenſion n'aille trop loin, & qu'il ne ſe faſſe une flexion en-devant. En effet il faudroit pour cela que la rotule emplît toute cette cavité, lorſque la jambe eſt autant étendue qu'elle le peut être, de même que l'apophiſe de l'olécrâne emplit la cavité qui eſt au bas de l'*Humerus*, lorſque le coude eſt étendu autant qu'il

le peut être ; & il faudroit auſſi que la rotule fût fermement attachée ou à l'os de la jambe, ou à celui de la cuiſſe, de même que l'apophiſe qui fait l'olécrane eſt attachée & continue avec l'os du coude ; car la rotule étant mobile comme elle eſt, & n'empliſſant point toute la cavité dans laquelle elle eſt, il n'y a aucune apparence qu'elle puiſſe ſervir à cet affermiſſement du genou. De plus le genou des Brutes, dans lequel la rotule ſe trouve comme dans celui de l'Homme, n'a jamais beſoin d'être ainſi affermi, parcequ'il eſt toujours plié, l'os de la cuiſſe ne faiſant jamais une ligne droite avec celui de la jambe, de même qu'ils font dans l'Homme & dans l'Elephant. Toutes les épiphyſes ſe ſéparoient aiſément du corps de l'os, quoique les inégalités par leſquelles l'os eſt joint à l'épiphyſe fuſſent fort grandes.

Notre deſſein étoit d'abord de ne donner ce long mémoire que par extrait : mais tout conſidéré, nous avons mieux aimé le donner en entier, pour ne pas faire perdre aux Amateurs de l'Anatomie bien des choſes curieuſes qu'on doit aimer à ſavoir : d'ailleurs ſi *Ray* dans ſon *Abrégé Méthodique des Animaux à*

quatre pieds, a pu légitimement s'excuſer d'avoir été plus long ſur cet article qu'à l'ordinaire, nous pouvons avec encore plus de raiſon nous excuſer ſur la longueur de ce Mémoire, vu l'importance du ſujet & la méthode que nous avons ſuivie juſqu'ici; & nous penſons que le Lecteur judicieux ne ſauroit nous en ſavoir mauvais gré.

L'Elephant eſt le plus grand de tous les Animaux à quatre pieds, comme l'eſt la Baleine entre les Poiſſons, & l'Autruche entre les Oiſeaux : ſa hauteur eſt communément de dix pieds; & *Jules-Céſar Scaliger* dit qu'il y a des Elephans qui ont juſqu'à ſeize & même dix-neuf pieds de haut, ce qui ſurpaſſe toute croyance. Cet Animal eſt d'une péſanteur prodigieuſe; car il pèſe près de trois mille cinq cens livres : auſſi *Pline* dit de lui, que ſes jambes ſont d'une force ſurprenante, & qu'elles reſſemblent plutôt à des piliers qu'à des jambes. De là on a cru que l'Elephant n'avoit point de jointures, & que par cette raiſon il étoit obligé de dormir debout, appuyé contre un arbre; que les chaſſeurs pour s'en rendre maîtres, ſcioient l'arbre en travers, & qu'alors l'Animal tombant ne pouvoit plus ſe

lever. Aureſte cette opinion n'eſt pas nouvelle ; on la trouve dans *Ariſtote* qui enſuite a été copié par *Diodore de Sicile*, par *Strabon*, par *S^t Ambroiſe*, par *Caſſiodore*, & par beaucoup d'autres Ecrivains. Or ce qui a pu donner lieu à cette erreur, c'eſt la figure cylindrique des jambes de l'Elephant, & cette égalité qui empêche d'appercevoir des jointures, ſur tout dans ſes jambes de devant. Les jointures elles-mêmes différentes de celles des autres Quadrupèdes, & plus ſemblables aux jointures de l'Homme, ont pu auſſi y contribuer ; car l'Elephant ne courbe pas en arrière ſes jambes de devant, mais il les courbe un peu à côté & en-dedans, & celles de derrière un peu en-dehors : au contraire la plupart des Quadrupèdes, comme les Chevaux, les Chameaux, les Dains, les Moutons, les Chiens, plient les jambes de devant comme nous, & c'elles de derrière comme nos bras lorſque nous les portons vers nos épaules. Les Grenouilles, les Lézards, les Crocodiles ont leur jointures plus ſemblables aux nôtres, & ſurtout les Animaux qui ſe ſervent de leurs pattes pour manger, cequi arrive à la plupart de ceux qui ont des clavicules,

& par-conſéquent la poitrine plus large & les épaules plus ſerrées, comme le Singe, l'Ecureuil, & quelques autres. Si donc l'on ſe contentoit de dire que la ſtructure de l'Elephant eſt différente de celle de la plûpart des Quadrupèdes, & que ſes jointures ſont moins marquées, on ne bleſſeroit point la vérité : mais ſi en raiſonnant du particulier au général, on aſſûre qu'il n'a aucune ſorte de jointures, on pèche contre l'évidence des ſens & de la raiſon. *Pline* ne mérite pas plus de créance, lorſqu'il dit que dans l'accouplement le mâle & la fémelle ont la croupe oppoſée, ainſi que les Chameaux. Après avoir examiné leurs parties naturelles, on leur a trouvé une autre diſpoſition, & l'on ſait par des témoins oculaires qu'ils s'accouplent comme les Chevaux. L'Elephant ne mange jamais trop : auſſi vit-il long-temps, & s'il en faut croire certains Auteurs, cent-cinquante, deux cens, même trois cens ans ; le mâle s'accouple à cinq ans, & la fémelle à dix. *Thomas Brown* dans ſon *Eſſai ſur les erreurs Populaires*, dit que cet Animal vit près de cent ans, porte une année entiére, & croît juſqu'à la vingtième. Il paroît qu'il n'y a encore rien de certain là deſſus. Les Nègres & les In-

diens assûrent que chaque Elephant a sa fémelle particulière, & qu'il ne se mêle point avec d'autres ; qu'il ne souffre point de rival, & que quand une fois sa fémelle a conçu, il n'en approche plus. *Derham* dans sa *Théologie Physique*, avance d'après les *Transactions Philosophyques* que dans l'Elephant les traïons sont près de la poitrine, parceque la Mère est obligée de sucer son Lait elle-même par le moyen de sa trompe, & de le conduire ensuite dans la bouche du petit : mais c'est un fait qui ne nous paroît pas moins douteux que le suivant, qui est que la Mère allaite son petit jusqu'à huit ans.

Les indes Orientales, comme les Royaumes de Pegu & de Siam, l'isle de Ceylan, & quelques Provinces Méridionales de l'Afrique, comme le Congo, l'Abissinie ou l'Ethiopie, fourniſſent des Elephans à tout l'Univers : ceux des Indes l'emportent sur les autres pour la grandeur & pour la force. On n'en avoit point vu en Grèce avant *Alexandre le Grand* ; il s'en voit rarement en Europe, sur-tout dans les contrées septentrionales de cette partie du monde ; car l'Elephant aime le pays où il est né, & souffre très-impatiemment le froid : il est

naturellement ſauvage, & difficile à prendre, encore plus malaiſé à dompter quand il eſt vieux ; les mâles s'apprivoiſent plus facilement que les fémelles. Mais quelque ſauvages qu'ils ſoient, ils ne font aucun mal lorſqu'ils ne ſont point attaqués. Si quelqu'un les irrite, ils ſe défendent avec leur trompe qui eſt comme une main que la nature leur a donné, qu'ils étendent & reſſerrent à leur gré en manière de Serpent, & dont ils ſe ſervent avec uue adreſſe étonnante. S'ils ſaiſiſſent un homme avec cette redoutable machine, ils le jettent preſqu'auſſi loin qu'on jette une pierre avec la fronde. C'eſt envain qu'on croit s'échapper par la fuite, à moins qu'on ne ſe garantiſſe de leur fureur par des mouvemens circulaires que leur péſanteur & la difficulté qu'ils trouvent à ſe tourner ne leur permettent pas de faire avec la même vîteſſe ; car ils courent plus vîte en droite ligne que le Cheval le plus léger, parceque leurs pas ſont plus grands. Les plus jeunes ſont ordinairement les plus dangereux : cependant un bon Elephant contient plus de chair que quatre ou cinq Bœufs. Les grandes dents qui ſortent de la mâchoire ſupérieure, qui ſont

longues de plusieurs pieds, & dont la grosseur est proportionnée à l'âge de l'Animal, sont encore des défenses que la nature leur a fournies. C'est avec ces puissantes armes qu'ils brisent ou déracinent les arbres. Quelquefois ces monstreux Animaux entrent dans les villages pendant la nuit, & si le hazard les fait heurter contre les cabanes, ils les renversent comme une coquille de noix, suivant l'expression de *le Maire*. Leur nourriture ordinaire est l'herbe & le Bled; mais si cette nourriture leur manque, ils mangent des feuilles & des branches d'arbres, des roseaux, des joncs, toutes sortes de fruits, de grains & de légumes. D'ailleurs, ils souffrent patiemment la faim, & l'on assure qu'ils peuvent passer huit ou dix jours sans aucun aliment: cependant ils mangent beaucoup lorsqu'ils sont dans l'abondance, témoins les dommages qu'ils causent aux plantations des Négres. Un seul de ces Animaux consume dans un jour ce qui suffiroit pour nourrir trente hommes pendant une semaine, sans compter les ravages qu'il fait avec ses pieds: aussi les Négres n'épargnent-ils rien pour les éloigner de leur champs, ils y font la garde pendant le jour, & y allument des

feux pendant la nuit. Le tabac qui croît dans les champs ennyvre quelquefois les Elephans, & leur fait faire des mouvemens fort comiques ; quelquefois leur yvreſſe va juſqu'à tomber endormis. Les Négres ne manquent point les occaſions de les tuer. Les Elephans avant que de boire, obſervent toujours de troubler l'eau avec les pieds, comme font le Chameau & le Pourceau : ils s'attroupent ordinairement au nombre de cinquante ou ſoixante ; on en rencontre ſouvant des troupeaux dans les bois : mais comme nous avons déjà dit, ils ne nuiſent à perſonne lorſqu'ils ne ſont point attaqués. On aſſûre que les Elephants changent d'habitations & de pâturages, & que pour cette tranſmigration ils ſe raſſemblent en troupeaux fort nombreux, principalement ſur les bords des grandes rivières ; qu'ils ſont d'une hardieſſe qui répond à leur taille, & que marchand en bon ordre ils ſe croient comme ſuperieurs aux attaques des Négres, qui ne peuvent leur faire la guerre ſans en approcher, parceque de loin la peau d'un Elephant eſt impénétrable aux balles du mouſquet. Lorſqu'ils ſont couchés dans la fange pour s'y rafraîchir, ils ne jettent pas les yeux ſur les paſſans, & l'on

l'on n'a point d'exemple qu'ils aient jamais insulté personne à moins qu'on ne fasse feu sur eux, & qu'on ne les irrite par quelque blessure; car ils deviennent alors furieux, & des ennemis si dangereux qu'il est fort difficile de leur échapper : mais si l'on parvient à les effrayer assez pour leur faire prendre le parti de se retirer, ils le font avec beaucoup de lenteur; ils regardent fixement ceux qui troublent leur repos, & jettant deux ou trois cris, ils continuent leur marche. Quelques Matelots François remontant une petite rivière dans le pays des Nègres, virent un Elephant si embarrassé dans la fange, qu'ils se promirent d'en faire aisément leur proye : comme ils ne pouvoient s'en approcher assez pour le tuer, leurs balles ne servirent qu'à le mettre en fureur. Ne pouvant aussi s'avancer vers eux, il n'eut pas d'autre moyen pour se vanger que de remplir sa trompe d'eau bourbeuse, & de leur en lancer une si grosse pluye, qu'elle faillit de les abysmer dans leur barque : ils furent contraints de se retirer, & la marée qui revint bien-tôt, mit l'Elephant en état de regagner la rive à la nage. *Atkins* dans son voyage, observe que le mouvement d'un Elephant dans

l'eau eſt plus prompt que celui d'une chaloupe à dix rameurs. Les Elephans ne ſont nulle part en ſi grand nombre que ſur la côte d'Yvoire ; il s'en trouve beaucoup auſſi ſur la côte d'Or, qui s'avancent de l'interieur des terres qui ſont déſertes juſqu'au rivage de la mer ; car moins il y a d'hommes dans une contrée, plus elle ſe remplit de bêtes farouches. Suivant l'*Hiſtoire Générale des Voyages*, les Nègres prennent un grand nombre d'Elephans en creuſant de profondes foſſes dans les lieux que ces Animaux fréquentent, & les couvrant de branches & de feuilles d'arbres. L'Elephant étant tombé dans le piége, y eſt bien-tôt aſſommé avec toutes ſortes d'armes & d'inſtrumens. Le corps eſt partagé entre les chaſſeurs, & la peau leur ſert à couvrir leur bancs & leur chaiſes : ils font préſent de la queue au Roi, qui l'employe pour chaſſer les Mouches. Les Peuples de Bamba n'ont jamais eu l'art d'apprivoiſer les Elephans ; mais ils entendent fort-bien la manière de les prendre en vie. Leur méthode eſt d'ouvrir comme nous venons de dire, de larges foſſes qui vont en rétréciſſant vers le fond, qu'ils couvrent de branches d'ar-

bres & de gazon qui cachent bien le piége. *Lopez* vit sur les bords de la *Quanza* un jeune Elephant qui étoit tombé dans une de ces tranchées. Les vieux, après avoir employé inutilement toute leur force & leur adresse pour le tirer du précipice, remplirent la fosse de terre, comme s'ils eussent mieux aimé le tuer & l'ensevelir que de l'abandonner aux chasseurs. Ils exécutèrent cette opération à la vue d'un grand nombre de Nègres qui s'efforcèrent en vain de les chasser par le bruit, par la vue de leurs armes, & par des feux qu'ils leur jettoient pour les effrayer. Dans d'autres endroits on a différentes ruses pour tuer les Elephans. Lorsqu'ils paroissent en troupe, le Chasseur se frotte tout le corps de leurs excrémens, & rampant jusqu'à eux avec sa lance, il se glisse doucement sous leur ventre jusqu'à ce qu'il trouve l'occasion d'en frapper quelqu'un sous l'oreille : aussi tôt qu'il a donné le coup, il s'éloigne avant que l'Animal ait eu le temps de le reconnoître. L'odeur de la fiente trompe tous les autres qui continuant de marcher laissent leur compagnon en proye au chasseur. Si l'Animal blessé dans un endroit si sensible, conserve assez de force pour se

défendre, ou pour attaquer même ſon ennemi, la ſeule reſſource du chaſſeur eſt de ſe retirer en faiſant pluſieurs tours, & d'attendre qu'il ſoit entièrement affoibli par la perte de ſon ſang, qui ne ceſſe point de couler juſqu'à ſa mort. *Dapper* obſerve que l'Elephant après avoir été bleſſé, employe toutes ſortes de moyens pour tuer ſon ennemi, & que s'il en vient à bout il ne fait aucune inſulte à ſon corps. Aucontraire ſon premier ſoin eſt de creuſer la terre de ſes dents pour lui faire un tombeau dans lequel il l'étend avec beaucoup d'adreſſe : enſuite il le couvre de terre & de feuillages. Mais ceux qui font leur occupation de cette dangereuſe chaſſe, ſe cachent fort ſoigneuſement après avoir tiré leur coup, & ſuivant de loin l'Animal en jugeant de ſa foibleſſe par ſa marche, ils cherchent l'occaſion de lui faire de nouvelles bleſſures, & lorſqu'ils le croyent près de ſa fin, ils s'approchent hardiment pour l'acheve.

l'Elephant n'a pas ſeulement les hommes pour ennemis, mais auſſi le Tigre, le Lion, & principalement le Rhinoceros dont il ſera parlé en ſon lieu ; car nous ne ſuivrons point ici la métho-

de M. *Linæus* qui dans ſon *Syſtême de la Nature* a mis le Rhinoceros pour une eſpèce particulière d'Elephant.

Les Naturaliſtes ne ſeront pas fâchés de lire le récit de deux chaſſes auxquelles le Roi de Siam invita M. l'Abbé *de Choiſi* & le pere *Tachard*; il confirmera la vérité de ce que nous ont rapporté les anciens, comme *Strabon*, *Pline*, *Philoſtrate*, *Elien*, *Arrien*, & d'autres Ecrivains.

Nous avons été ce matin, dit l'Abbé *de Choiſi* dans ſon *Journal du voyage de Siam*, à la chaſſe des Elephans; c'eſt un plaiſir véritablement royal. La grande enceinte eſt de plus de vingt lieues de tour. Il y a deux rangs de feux allumés toute la nuit, & à chaque feu de dix pas en dix pas deux hommes avec des piques. On voit de temps en temps de gros Elephans de guerre & de petites pièces de canon. Des hommes armés entrent dans l'enceinte, & font le tricquetrac; peu a peu on gagne du terrein, & l'enceinte ſe retrécit. Les feux, le canon & les Elephans avancent juſqu'à ce qu'on puiſſe approcher les Elephans ſauvages aſſez près pour leur jetter des lacets où ils ſe prennent les jambes. Quand il y en a quelqu'un de pris, les Elephans

de guerre qui ſont ſtylés à cela ſe mettent à leurs côtés, & leur donnent de bons coups de défenſes s'ils font les méchants, ſans pourtant les bleſſer ; d'autres les pouſſent par derrière. Des hommes leur mettent des cordes de tout les côtés, montent deſſus, & les conduiſent à un poteau, où ils demeurent attachés juſqu'à cequ'ils ſoient comme des Moutons. Nous en avons vu prendre une vingtaine. Le Roi étoit monté ſur un Elephant de guerre, & donnoit les ordres. C'eſt lui qui a renouvellé cette ſorte de chaſſe qui n'étoit plus en uſage. M. *Conſtance*, Miniſtre du Roi, m'a dit que ce prince a préſentement deux mille Elephans de guerre, & quarante-cinq mille hommes en faction.

A un quart de lieux de Louve, écrit le père *Tachard*, il y a une eſpèce d'amphithéâtre dont la figure eſt d'un grand quarré long, entouré de hautes murailles terraſſées, ſur leſquelles ſe placent les ſpectateurs. Le long de ces murailles en dedans régne une paliſſade de gros piliers fichés en terre à deux pieds l'un de l'autre, derrière leſquels les chaſſeurs ſe retirent lorſqu'ils ſont pourſuivis par les Elephans irrités. On a pratiqué une fort grande ouverture vers la campagne,

& vis-à-vis du côté de la ville on en a fait une plus petite qui conduit dans une allée étroite, par où un Elephant peut paſſer à peine, & cette allée aboutit à une manière de grande remiſe, où l'on achève de le dompter. Lorſque le jour deſtiné à cette chaſſe eſt venu, les chaſſeurs entrent dans le bois monté ſur des Elephans fémelles qu'on a dreſſées à cet exercice, & ſe couvrent de feuilles, afin de n'être pas vu par les Elephans ſauvages. Quand ils ſont avancés dans la forêt, & qu'ils jugent qu'il peut y en avoir aux environs, ils font jetter aux fémelles certains cris propres à attirer les mâles, qui répondent auſſi-tôt par des hurlemens affreux. Alors les chaſſeurs les ſentant à une juſte diſtance, retournent ſur leurs pas, & menent doucement les fémelles du côté de l'amphithéâtre où les Elephans ſauvages ne manquent jamais de les ſuivre. Celui que nous vîmes dompter y entra avec elles, & dès qu'il y fut on ferma la barrière. Les fémelles continuèrent leur chemin au travers de l'amphithéâtre, & enfilèrent queue à queue la petite allée qui étoit à l'autre bout, L'Elephant qui les avoit ſuivies juſques-là, s'étant arrêté à l'entrée du défilé, on ſe ſervit de toutes

ſortes de moyens pour l'y engager. On fit crier les fémelles qui étoient au-delà de l'allée ; quelques Siamois l'irritoient en frapant des mains, & criant pluſieurs fois *Paſt*, *Paſt*: d'autre avec de longues perches armées de pointes le harceloient ; & quand ils en étoient pourſuivis, ils ſe retiroient derrière la paliſſade : enfin il s'attacha à l'un d'eux qui demeura exprès, & qui ſe jetta dans l'allée. L'Elephant courut après lui ; mais dès qu'il y fut entré, on laiſſa tomber à propos deux couliſſes, l'une devant, l'autre derrière. L'Animal ne pouvant ni avancer, ni reculer, ni ſe retourner, fit des efforts ſurprenants, & pouſſa des cris terribles. On tâcha de l'adoucir en lui jettant des ſeaux d'eau ſur le corps, en le frottant avec des feuilles, en lui verſant de l'huile ſur les oreilles, & on fit venir auprès de lui des Elephans mâles & fémelles qui le careſſoient avec leurs trompes. Cependant on lui attachoit des cordes par-deſſous le ventre & aux pieds de derrière afin de le tirer delà. On fit venir un Elephant privé, de ceux qui ont coutume d'inſtruire les nouveaux venus : un officier étoit monté deſſus, qui le faiſoit avancer & reculer pour montrer à l'Elephant ſauvage qu'il

n'avoit rien à craindre, & qu'il pouvoit ſortir. En effet, on lui ouvrit la porte, & il ſuivit l'autre juſqu'au bout de l'allée. Dès qu'il y fut, on mit à ſes côtés deux Elephans que l'on attacha avec lui. Un autre marchoit devant, & le tiroit avec une corde dans le chemin qu'on lui vouloit faire prendre, pendant qu'un quatrième le faiſoit avancer avec un grand coup de tête qu'il lui donnoit par-derrière, juſqu'à une eſpèce de remiſe, où on l'attacha à un gros pilier fait exprès, qui tourne comme un cabeſtan de navire. On le laiſſa-là juſqu'au lendemain, pour lui faire paſſer ſa colère. Mais tandis qu'il ſe tourmentoit autour de cette colonne, un Brachmane habillé de blanc, s'approcha monté ſur un Elephant, & tournant doucement autour de celui qui étoit attaché, l'arroſa d'une certaine eau conſacrée à leur manière, qu'il portoit dans un vaſe d'or. On croit que cette cérémonie fait perdre à l'Elephant ſauvage ſa férocité naturelle, & le rend propre à ſervir le Roi. dès le lendemain, il commença à aller avec les autres, & aux bout de quinze jours il fut entièrement apprivoiſé.

Malgré la maſſe énorme de l'Elephant que quelques-uns ont oſé nommer par-

cette raiſon *Montagne* ou *coline animée & ambulante*, cet Animal eſt d'une docilité & d'une induſtrie qui approchent de l'intelligence humaine. Il eſt ſuſceptible d'attachement, d'affection & de reconnoiſſance juſqu'à ſécher de triſteſſe quand il a perdu ſon gouverneur. On le voit tranſporté de douleur, & vouloir ſe donner la mort, lorſque dans ſes momens de fureur il l'a tué ou maltraité. Il entend tout ce qu'on lui dit, & ſe reſſouvient de ce qu'on lui a enſeigné. Un voyageur de la Chine étant à Pekchin vit l'écurie des Elephans de l'Empereur. Le Gouverneur de l'écurie leur fit faire pluſieurs tours en préſence de l'Ambaſſadeur du Czar, tels que de rugir comme les Tigres & les Lions, de mugir comme les Taureaux, de hennir comme le Cheval, & d'imiter le chant des Oiſeaux de Canaries : ils contrefirent juſqu'au ſon de la trompette. Enſuite le Gouverneur les obligea de rendre leurs reſpects à l'Ambaſſadeur les quatre genoux en terre, de ſe coucher d'abord ſur un côté, puis ſur l'autre, & de ſe relever. Ils faiſoient cette eſpèce d'exercice ſur un ordre ſimple. Pour ſe coucher, ils commençoient par étendre les jambes de devant & celles de derrière; après quoi ils ſe repo-

ſoient à terre ſur le ventre. Tous ces Elephans étoient d'une groſſeur extraordinaire ; quelques-uns avoient les dents longues de ſix pieds. Le roi de Siam en avoit fait préſent à l'Empereur de la Chine, & tous les ans il lui en envoyoit quelqu'un à titre de tribut. Le roi de Camboye dans le Mogol, dit *Vincent le Blanc* en ſes *Voyages*, a environ cinquante Elephans, & pluſieurs entr'autres qu'on a dreſſés à lui faire la révérence tous les matins, bardés & enharnachés fort richement, ſur-tout aux jours de cérémonie ; ils ont une écurie toute peinte, & tenue avec une grande propreté. On leur ſert à manger dans de grands plats d'argent. Ils ont des gouverneurs qu'ils les traitent avec un air reſpectueux ſans uſer jamais d'aucun ton rude, comme pour les gronder. On diroit que rien ne manque à ces Animaux que la parole : tant ils font paroître de raiſon, & comprennent promptement tout ce que leurs Maîtres leurs apprennent. Le roi de Pegu dans les Indes, continue le même voyageur, a quatre Elephans blancs ; ces Animaux ſont d'une force prodigieuſe. Ce Prince ſe plaît fort à ſe faire traîner par ces Elephans ſur un *Telanzin*, qui eſt une eſpèce de litière couverte à quatre

roues. Je le vis un jour qu'il fit appeller ſon *Nangis* ou cocher, pour lui faire venir ſon *Telanzin*, voulant aller à la promenade. Et comme il venoit auprès de lui deux de ſes Elephans, qu'il faiſoit voir au Prince de *Souac*, & vantoit leur force, il y en eut un d'eux qui partit auſſi-tôt, & alla prendre cette litière avec tout ſon attirail & rouage, la porta devant le Roi avec ſes dents, la poſa tout doucement à terre, comme ſi c'eût été une choſe de peu de poids, quoiquelle péſât environ cinquante quintaux. Cette action plut tant au Roi, qu'il commanda dès lors qu'avec ſa portion ordinaire, on lui donnât tous les jours dix livres de ſucre de plus. Le principal manger de cet Animal eſt du ris, cuit avec du lait, mis par pelottes; & chacun en a cinquante livres pour ſa portion.

Au rapport de *Philoſtrate* & de *Pline*, on dreſſoit des Elephans à avoir pour le Prince une vénération digne de ſa Majeſté : auſſitôt qu'ils l'appercevoient, ils fléchiſſoient les genoux pour l'adorer à la manière des Orientaux, & ſe relevoient un moment après. Les rois des Indes s'en ſervoient à la guerre, & ils n'avoient point de plus zèlés defenſeurs. Ce qu'on raconte de celui que *Porus* montoit, eſt preſque incroyable. Cet

Animal ſentant ſon maître épuiſé par les traits dont il étoit couvert ſe baiſſa de lui-même pour le deſcendre ſans le bleſſer, & lui arracha avec ſa trompe les flèches dont il étoit hériſſé : mais voyant qu'il perdoit tout ſon ſang, il le rechargea ſur ſon dos, & l'emmena dans ſon quartier. *Elien* raconte un trait pareil d'un Seigneur Indien. Il avoit trouvé un jeune Elephant blanc qu'il éleva avec grand ſoin. Cet Animal lui ſervoit de monture ordinaire, & lui donnoit toutes les marques de la plus tendre amitié. Le Roi informé de ſa douceur & de ſon adreſſe, le demanda pour lui : mais le Seigneur à qui il appartenoit ne put s'en détacher, & pour éviter les ſuites de ſon refus, il ſe ſauva dans des montagnes. On l'y pourſuivit par ordre du Prince ; mais monté ſur le haut d'un rocher, il y ſoutint un long aſſaut, parant les traits & ſe défendant à coups de pierres, parfaitement ſecondé par ſon Elephant qui les jettoit avec toute la juſteſſe poſſible. Les ſoldats montèrent néanmoins malgré cette généreuſe réſiſtance. Alors l'Animal plein de fureur ſe jetta au milieu deux, en renverſa pluſieurs avec ſa trompe, les écraſa, mit les autres en fuite, reprit ſon maître bleſſé,

& ſe retira avec lui. Lorſque *Pyrrhus* entra de force dans Argos, un de ſes ſoldats monté ſur un Elephant reçut une bleſſure dangereuſe, & fut jetté par-terre. L'Elephant ayant perdu ſon maître dans la foule, fit des écarts épouventables juſqu'à ce qu'il l'eût trouvé; alors il le releva avec ſa trompe, le mit ſur ſon dos, & retourna en fureur vers la porte de la ville, renverſant & foulant aux pieds tout ce qui ſe rencontroit devant lui.

A cet inſtinct d'humanité, l'Elephant joint une force extraordinaire qui le fait regarder comme le plus puiſſant des Animaux terreſtres. On en dreſſoit pour les batailles qui faiſoit la terreur de l'ennemi par le ravage qu'ils cauſoient dès qu'on leur avoit donné le ſignal de s'avancer. C'étoit au ſon des tambours & des trompettes, ou par le ſpectacle du ſang déjà répandu dont ils ont horreur, ou par la vue de quelques liqueurs qui en approchent, comme le jus de Mures ou de Raiſins: auſſi tôt ils entroient en fureur, ſe jettoient au travers des bataillons, & portoient de toutes parts l'effroi, le déſordre & la mort. L'odeur le mugiſſement épouvantable de ces Animaux cauſoient encore plus

de trouble parmi les Chevaux que parmi les Hommes : du premier abord ceux-là ſe frappoient de terreur; on ne pouvoit les faire avancer ; ils ſe dreſſoient les uns ſur les autres, & renverſoient les cavaliers. *Céſar* n'en avoit qu'un, l'orſqu'il livra la bataille à *Caſſanottan*, Roi des Bretons, & il lui ſuffit pour mettre toute l'armée en fuite. C'étoit l'uſage qu'en faiſoient principalement les Perſans, les Syriens & les Romains qui les imitérent. Quelquefois ils bâtiſſoient ſur le dos de ces bêtes monſtrueuſes, de grandes tours de bois à pluſieurs étages où montoient des archers, qui tiroient en aſſurance, ayant preſque tout le corps à couvert. Dans la bataille qu'*Antiochus Eupator* livra à *Judas Machabée*, ce roi de Syrie avoit plus de trente Elephans de cette ſorte, ſur chacun deſquels étoient trente-deux hommes qui lançoient des flèches de tous côtés, & un Indien qui le conduiſoit. Aux Indes, on les plaçoit ſur le frond de l'armée à cent pas l'un de l'autre, où ils ſervoient de rempart contre l'ennemi, juſqu'au moment qu'il falloit les animer & les lâcher. *Porus* en mit deux cens ſur une même ligne lors qu'*Alexandre* vint l'attaquer. Les Romains s'en ſervirent depuis dans la lice & le

combat des Gladiateurs : ce fut l'an 655 de Rome qu'on en donna le ſpectacle pour la première fois. D'abord on ne les faiſoit combattre que contre des Taureaux ; mais enſuite on les mit contre des hommes. *Pompée*, à la dédicace du Temple de *Vénus*, en lâcha 20 dans le Cirque contre des captifs de Gétulie, peuple d'Afrique ; & les circonſtances de ce combat le rendirent mémorable à la poſtérité. Un Elephant qui eut les pieds coupés ſe traîna vers un gros de Gétules qu'il enferma, il leur arrachoit leurs boucliers, & les jettoit avec tant de force & d'adreſſe qu'aucun ne retomboit ſur les ſpectateurs. On eût dit qu'il les déſarmoit moins par colère & par vengeance, que pour réjouir le peuple. *Céſar* donna le ſpectacle de vingt Elephans contre cinq cens hommes. Les Empereurs *Claude* & *Néron* le répétèrent dans la même proportion avec des Elephans chargés de tours. Il falloit avoir excité & provoqué long-temps cet Animal pour le mettre en fureur. La cruauté étoit entièrement oppoſée à ſon inſtinct naturel. Un Prince, ſelon *Pline*, voulant faire mettre en pièces trente hommes qui lui avoient déplu, les fit attacher à des poteaux, & lâcha contre eux autant d'Elephans avec

des Satellites qui les attaquoient pour les mettre en colére. Ils y entrerent à la vérité ; mais ce fut contre ceux qui les inquiétoient, & jamais le Prince ne put les rendre miniſtres de ſa paſſion. Cet Animal reſpecte la foibleſſe, & un ennemi qui ne lui eſt point égal en force. Quelquefois il enlève un homme avec ſa trompe, & le tient ſuſpendu pendant quelque momens, mais c'eſt pour le remettre tranquillement à terre. S'il paſſe au milieu d'un troupeau de Moutons, il les range avec ſa trompe de peur de les écraſer en les foulant. On ne croiroit pas que ces maſſes lourdes & énormes fuſſent ſuſceptibles de mémoire, d'adreſſe & d'induſtrie qui ont étonné dans pluſieurs. *Mutianus* qui avoit été trois fois Conſul à Rome, aſſûroit en avoir vu un qui connoiſſoit les lettres Grecques, & qui écrivoit en arrangeant des caractères, les mots qu'on lui diſoit. Un autre ayant été rudement châtié par ſon maître dont il ne pouvoit retenir les leçons, paſſa toute la nuit dans une attitude rêveuſe, & exécuta parfaitement le lendemain ce qu'il n'avoit pu faire la veille. Il y en avoit de ſi doux qu'un enfant de douze à treize ans les montoit, les conduiſoit aiſément, & leur faiſoit faire tout ce

qu'il vouloit. *Arrien*, le moins fabuliſte de tous les Anciens, dit en avoir vu un qui avoit deux cymbales aux jambes, ſur leſquelles il jouoit avec ſa trompe un air régulier pendant que pluſieurs autres danſoient en cadence autour de lui.

Les Elephans ſont une des principales forces du grand Mogol, & en même temps un des principaux ornemens de ſon palais. il en nourrit plus de cinq cens, dont les harnois ſont d'une magnificence qui étonne.

Enfin les Auteurs veulent qu'on regarde l'Elephant comme autant au-deſſus des autres Animaux par l'inſtinct, que l'Homme eſt au-deſſus de la Bête par la raiſon. Nous ne finirions pas, ſi nous voulions rapporter tout ce qu'on a dit à ſa louange. On a débité comme vrais mille faits ſinguliers que le docteur *Hartenfels* à pris ſoin de recueillir dans ſon *Elephantographie*, & par leſquels on a prétendu montrer la fidélité, la prudence, la ſagacité, l'équité, la gratitude, l'amour de la gloire, la docilité, l'obéiſſance, l'intelligence, la douceur, la pudeur, la tempérance, la chaſteté, la piété même & la religion de l'Elephant. Nous rappellerions volontiers ces faits

pour ſatisfaire les curieux, ſi les naturaliſtes ainſi que les voyageurs ne s'étoient pas rendus ſuſpects par trop d'amour pour le merveilleux; car nous ſommes bien éloignés de penſer comme quelques-uns qui ne craignent pas de dire que les menſonges répandus dans l'hiſtoire naturelle ſont des menſonges innocents, & même de beaux menſonges propres à égayer la matière : nous ſouhaiterions plutôt qu'il dépendît de nous de pouvoir anéantir tout le faux merveilleux qui en fait la broderie ; & nous ne perdrons jamais de vue cette ſentence du plus judicieux de nos Poëtes ; *rien n'eſt beau que le vrai.*

L'Elephant dont quelques-uns appellent la fémelle *Elephante*, & le petit *Elephanteau*, eſt nommé en Hébreu *Behemoth*; en Arabe *Fil*; en éthiopien *Ytembo*; en Grec *Elephas*; en Italien *Elephante*; en Allemand *Elepant*, *Elephant* ou *Helfant*; en Flamand *Olyfant*; en Anglois *Elephant*. Or tous ces noms, à la réſerve des deux premiers, ſont tirés du Grec ou du Latin.

Les deux grandes dents placées à la mâchoire ſupérieure de l'Elephant, ſont les parties de cet Animal dont on fait uſage en Médecine & dans les Arts mé-

chaniques ; c'eſt ce qu'on appelle l'Yvoire. Lemeilleur yvoire nous eſt apporté de Ceylan, & de pluſieurs endroits des Indes orientales : on doit le choiſir blanc & poli. Il contient beaucoup d'huile, de ſel volatil & de terre, & peu de phlegme. L'yvoire eſt rafraîchiſſant & deſſiccatif ; il eſt modérément aſtringent & inciſif ; il fortifie les viſcères ; il arrête les Hémorrhagies ; il ſoulage dans la jauniſſe, & il chaſſe les vers ; il calme les douleurs, guéri la foibleſſe d'eſtomac & l'épilepſie qui vient de Sympathie avec ce viſcère. On l'employe dans ces maladies en forme de limaille dans les infuſions à la doſe de demi-once juſqu'à un once, & en ſubſtance pulveriſé ſubtilement de puis un ſcrupule juſqu'à deux. On attribue à l'Yvoire à-peu-près les mêmes vertus qu'à la corne de Cerf, & les préparations en ſont les mêmes, c'eſt-à-dire, qu'on prépare l'Yvoire philoſophiquement, ou ſans feu, ou avec le feu. L'yvoire préparé philoſophiquement eſt bon pour coriger les acides des premières voyes, & pour tempérer l'effervescence du ſang : on le donne dans les fiévres malignes qui viennent d'épaiſſiſſement lorſqu'on voit de la diſpoſition aux ſueurs, & même on le joint à l'antimoine

diaphorétique pour l'aider dans ſon effet ; il convient aux fleurs-blanches cauſées par les aigres de l'eſtomac, & l'on s'en ſert avec ſuccès pour prévenir l'avortement, en le mêlant avec le Magiſtère de Corail, ou le Corail rouge préparé : enfin on en-fait uſage contre les vers avec beaucoup de ſuccès, la doſe en eſt comme ci-deſſus, de puis un ſcrupule juſqu'à deux. L'yvoire préparé avec le feu, ou calciné, s'appelle *Spode*. On coupe pour le faire, des morceaux d'yvoire qu'on calcine à feu ouvert juſqu'à ce qu'ils ne fument plus, & qu'ils ſoient réduits en une matière poreuſe, caſſante, blanche, légère, alkaline, & facile à mettre en poudre : c'eſt proprement la tête morte de l'yvoire ; car tout le ſel volatil qui y étoit contenu s'eſt diſſipé par la calcination avec l'huile & le phlegme, enſorte qu'il n'eſt reſté ni ſel, ni aucun autre principe actif dans le *Spode*. Lorſqu'on veut profiter de ces principes actifs, on fait la diſtillation de l'yvoire par la Cornue à un feu gradué, comme il eſt décrit dans tous les cours de Chimie, & & l'on retire le ſel volatil, l'eſprit & l'huile de l'yvoire : enſuite de quoi la matière noire qui reſte au fond de la Cornue eſt auſſi bonne pour en faire du

Spode, que ſi l'yvoire n'avoit pas été diſtillé ; il n'y a qu'à la mettre calciner entre des charbons ardents, & elle ne tarde pas à prendre la blancheur convenable. On doit choiſir le *Spode* bien blanc dehors & dedans, net, & en beaux morceaux faciles à rompre. Quoique le *Spode* ne ſoit qu'une terre morte, ou une chaux dépouillée de tous principes actifs, il ne laiſſe pas d'avoir ſes utilités ; il eſt aſtringent, & propre pour arrêter les Hémorrhagies, les cours de ventre, la gonorhée, & pour abſorber les acides des premières voyes : on s'en ſert encore pour empêcher que le lait ne ſe coagule dans l'eſtomac. La doſe, priſe intiérieurement, eſt de puis un demi-ſcrupule juſqu'à deux ſcrupules. On le fait auſſi entrer dans les Collyres & dans les remédes pour deſſécher les playes. Nous venons de dire qu'on retiroit de l'yvoire par la diſtillation, un ſel volatil, de l'eſprit & de l'huile. Ces trois principes ont les mêmes uſages, & ſe donnent à la même doſe que ceux de la cornes de Cerf : on peut conſulter cet article.

Perſonne n'ignore les beaux ouvrages qu'on fait avec l'yvoire en marquetterie & en ſculpture. On fait encore calciner l'yvoire dans un pot de terre couvert

d'un autre pot, & la jointure bien bouchée; il devient très noir, parceque la fuliginosité qui s'en éléve retombe dessus: alors étant broyé subtilement, on en tire un très-beau noir qui est d'usage pour la Peinture. On fait la même opération sur la corne de Cerf; & il est à remarquer que plus les matières dont on fait les noirs sont blanches, plus les noirs qui en proviennent sont beaux & hauts en couleur.

La rapure d'yvoire entre dans la décoction astringente, la confection d'Hyacinthe, dans les poudre *d'Hali*, de *Diamargaritum frigidum*, astringente contre l'avortement, & les trochisques de *Gordon* de la pharmacopée de Paris. Le *Spode* entre dans les poudres *Diarrhodon*, dans celle des trois Santaux, dans le Look sec, dans les Trochisques de Camphre, dans l'Electuaire de *Psyllium*, &c. de la même Pharmacopée.

Prenez du Ris lavé, une once; des rapures d'yvoire & de corne de Cerf, enfermées dans un nouet, de chacune une demi-once.

Faites bouillir le tout pendant un quart d'heure dans deux pintes d'eau commune, & passez ensuite la liqueur, pour une Ptisane astrin-

gente convenable dans les Diarrhées & les Hémorrhagies.

Prenez des eaux de Tanaiſie & de Pourpier, de chacune deux onces; de l'Yvoire préparé, & de la Coralline auſſi préparée, de chacun un ſcrupule; du *Semen contrà*, dix-huit grains; de la Thériaque, un gros; du ſel Ammoniac, un ſcrupule; du ſyrop de Limon, une once.

Mêlez le tout pour une potion vermifuge à prendre en une ou deux fois.

Prenez de l'orge mondé, une once; des Raiſins-paſſes mondés, deux onces; de la rapure d'yvoire, une demi-once; de la Réglisſe, ſix gros; de la ſemence d'Anis, un demi-gros.

Faites bouillir le tout dans trois livres d'eau de fontaine qui ſeront réduites à deux.

Paſſez la liqueur, & ajoûtez-y deux onces de ſuc de fiente de Cheval, pour une décoction contre la Pleuréſie, dont la doſe ſera de quatre en quatre heures.

Prenez

Prenez du Corail rouge & des Perles, le tout préparé, de chacun un gros; du Santal citrin, & de l'Yvoire préparé, de chacun trois gros; de la graine de Kermès, deux gros; du ſucre blanc en poudre, une demi-once.

Faites du tout une poudre ſubtile contre l'avortement, que vous diviſerez en quarante priſes à donner pendant quarante jours le matin dans un jaune d'œuf cuit à la coque.

Prenez du Saffran Oriental, quatre ſcrupules, de l'Yvoire préparé, une demi-once; du ſucre-Candi blanc, une once.

Réduiſſez le tout en une poudre fine, que vous diviſerez en huit priſes à donner pendant huit jours le matin à jeun contre la jauniſſe.

EQUUS.

NOus décrirons ſous ce titre trois Animaux domeſtiques du même genre, qui ſont connus de tout le monde; ſavoir, le Cheval, l'Aſne, & le Mulet.

Le Cheval ; *Equus* , Offic. Schrod. 285. Boſſch. 162. Dal. Pharm. 435. Blas. 67. Lemer. 341. Merr. Pin. 166. Charlet. Onom. 2. Geſn. *de Quad.* Siles. 89. Raii Sinop *Anim. Quad.* 62. *Equus Cauda undique Setoſa*, Linn. Faun. Suec. 34. *Equus & Equa ; Caballus , ſive ſonipes.* Quorumd.

Nous avons en notre langue beaucoup de bons Ouvrages ſur la connoiſſance du Cheval, l'Animal le plus noble, le plus docile & le plus utile de tous les Quadrupèdes, connu de tout le monde, & qui mériteroit incomparablement mieux que le Lion le titre de roi des Animaux. Le Docteur *Valentini* nous a donné d'après *Blaſius* une deſcription anatomique du Cheval ; mais cette deſcription n'eſt preſque rien en comparaiſon de celle que Monſieur *Daubenton* en a faite, & dont nous allons profiter en l'abrégeant.

De tous les Animaux que nous avons à décrire, dit M. *Daubenton*, le Cheval eſt le mieux connu, ſoit pour les parties extérieures de ſon corps, ſoit pour celles de l'intérieur ; il reçoit auſſi de l'Homme la plus belle éducation ; tous ſes mouvemens ; toutes ſes allures ſont dirigés par un art qui a ſes principes : C'eſt au

manége qu'il faut voir tout ce que l'on fait apprendre aux Chevaux à force d'habitude, tout ce qu'on leur fait faire à l'aide du mors & de l'éperon. Cet art, qui n'eſt pas dédaigné par les Princes & par les Rois, met le Cheval dans une carrière glorieuſe : c'eſt-là que l'on donne de la nobleſſe à ſon port, & de l'agrément à ſon maintien, on met à l'épreuve toutes ſes forces & toute ſa légèreté, on le livre à ſa plus grande vîteſſe, on augmente ſon ardeur, on anime ſon courage, enfin on éprouve ſa conſtance, on cultive ſa docilité, & on emploie toutes les reſſources de ſon inſtinct. La ſcience dont l'objet eſt d'affermir ou de retablir la ſanté, d'éloigner la mort & de conſerver la vie de l'Homme, la Médecine, n'exclut point le Cheval dans la recherche de ſes connoiſſances & dans l'adminiſtration de ſes remèdes : auſſi s'eſt-il formé un art dans le quel on ſe propoſe de prévenir les maladies des Chevaux, & de les reconnoître, de les juger & de les guérir, & de déterminer les opérations que l'on doit faire ſur les différentes parties du Cheval lorſqu'elles ſont affligées. C'eſt ce qu'on appelle la *Médecine Vétérinaire*. Ce même art s'étend à tous les béſoins des

Chevaux, ceux qui l'exercent ſe dévouent à leur ſervice ; enfin ces Animaux trouvent dans les Haras des ſoins particuliers & continuels pour la conſervation & la propagation de leur eſpèce ; & mêmes ces ſoins influent ſur eux avant qu'ils exiſtent ; car on contribue à la perfection de leur être par le choix du mâle & de la fémelle qui doivent les engendrer : en combinant les qualités de l'Etalon & de la Jument on a ſu prévoir le réſultat de leur mélange, & perpétuer la force & la beauté des Chevaux, & la fineſſe de leur inſtinct. En faiſant tant de recherches & d'obſervations ſur les chevaux, on a formé, pour ainſi dire, un langage particulier, dont les termes ſont affectés aux arts qui concernent ces Animaux.

On diviſe le Cheval en trois parties principales, qui ſont l'avant-main, le corps & l'arrière-main. L'avant-main comprend la tête, l'encolure, le garrot, les épaules, le poitrail & les jambes de devant ; le corps eſt compoſé des reins, des rognons, des côtés du ventre & des flancs ; l'arrière-main renferme la croupe, les hanches, la queue, les feſſes, les graſſets, les cuiſſes, le jarret & le reſte des jambes de derrière On emploie des

termes d'art pour dénommer les différentes couleurs du poil des Chevaux, comme pour désigner les parties de leur corps, parce que la grande variété qui se trouve dans les couleurs & dans leurs nuances a fait multiplier les noms. Tous les Chevaux des pays orientaux & méridionaux, c'est-à-dire, des pays les plus chauds, comme les Chevaux Turcs, les Persans, les Arabes & les Barbes, ont le poil beaucoup plus ras que les autres.

Le Cheval a la tête allongée & le front applati, les yeux éloignés l'un de l'autre & placés un peu de côté; les naseaux sont ouverts près de l'extrémité du museau, & sa bouche est placée un peu en dessous, desorte que la lèvre supérieure est plus avancée que celle de dessous: cet ensemble lui donne un air de douceur & de docilité; le museau en entier, c'est-à-dire, la partie inférieure de la tête qui est composée par les deux mâchoires & le nez, & qui s'étend presque jusqu'aux yeux, est fort longue en comparaison de l'espace qui se trouve entre les yeux & les oreilles: cette même partie est étroite; elle paroît comprimée sur les côtés, & un peut arquée sur la longueur du nez, que l'on appelle le *Chanfrein*; les oreilles sont terminées en poin-

te, élevées au haut de la tête, & placées l'une près de l'autre : ces traits donnent de la fineſſe à ſa phyſionomie ; le front court & étroit, les oreilles pointées en avant les yeux prompts à s'animer, indiquent l'ardeur & le feu dont le Cheval eſt ſuſceptible : ſa tête qui eſt petite à proportion du corps, & ſon cou étroit, allongé & relevé, ſes jambes minces & longues, indiquent ſa légèreté ; les juſtes proportions de ſon corps & l'arrondiſſement de la croupe marquent ſa force ; ſon cou robuſte & ſes jambes nerveuſes annoncent qu'il eſt ferme & aſſuré dans toutes ſes attitudes, & qu'il eſt capable de réprimer ſes efforts juſques dans la plus grande ardeur. Voilà ce qu'on pourroit juger du Cheval à ne le voir que dans l'état de repos ; mais dès qu'il ſe meut, il a une démarche fière & un port noble, tous ſes mouvemens ſont ſouples & liants, il ſe livre à la plus grande vîteſſe, & il ſupporte la plus grande fatigue : cet Animal peut encore fournir à l'un & à l'autre de ces exercices, après avoir été à moitié uſé par le travail ; ce qui prouve qu'il eſt auſſi-bien conſtitué à l'intérieur pour la force, qu'à l'extérieur pour l'élégance des proportions.

Avant que de donner le détail des obſervations que j'ai faites ſur les parties intérieures du Cheval, il eſt néceſſaire de rapporter les principales dimenſions de l'individu qui m'a ſervi de ſujet pour cette deſcription, afin que l'on puiſſe juger de ſa taille : ce Cheval ne marquoit plus, & étoit âgé ; je le fis tuer au commencement du printemps ; il avoit ſept pieds de longeur meſurée en ligne droite depuis le bout dn muſeau juſqu'à l'origine de la queue ; la longueur de la tête, depuis le bout des lèvres juſques derrière les oreilles, étoit d'un pied huit pouces, & la circonférence, priſe au-deſſus des yeux, de deux pieds & demi ; le cou avoit un pied dix pouces depuis l'omoplate juſqu'à l'oreille, un pied onze pouces de circonférence près de la tête, & trois pieds auprès des épaules : la hauteur de ce Cheval étoit de quatre pieds cinq pouces depuis terre juſqu'au garrot, & de quatre pieds trois pouces depuis le bas du pied juſqu'au-deſſus de l'os de la hanche ; le corps avoit quatre pieds ſept pouces de circonférence priſe derrière les jambes de devant, cinq pieds quatre pouces au milieu du corps à l'endroit le plus gros, & quatre pieds neuf pouces devant les jambes de derrière ;

il péſoit environ quatre cens livres.

A l'ouverture de l'abdomen on n'a point vu d'épiploon ſur les inteſtins ; il étoit ſi court qu'il le cachoient, de même que l'eſtomac ; il n'a paru que des portions d'inteſtins qui occupent toute l'étendue du ventre en longueur : & en largeur : leur figure & leur poſition ſont remarquables ; car on ne diſtingue d'abord que trois groſſes poches placées les unes à côté des autres. Outre ces trois poches, il paroît encore quatre petites portions d'inteſtins : mais pour bien connoître ces portions d'inteſtins, il faut décrire le canal inteſtinal dans toute ſa longeur pour la poſition & pour la figure Le *Duodenum*, au ſortir de l'eſtomac, s'étend en avant de la longueur de trois pouces, il ſe replie en dehors derrière le foie, & ſe prolonge en arrière ſur une portion du Colon juſqu'au milieu du flanc, où il ſe recourbe en dedans derrière le reins droit, & paſſe de l'autre côté vers le rein gauche. Le *Jejunum* fait pluſieurs circonvolutions dans la partie gauche de la région ombilicale, entre les dernières circonvolutions du Colon & les branches gauches du double arc de cet inteſtin, dont nous parlerons dans la ſuite. L'*Ileum* fait ſes

circonvolutions dans la région hypogaſtrique, dans le flanc gauche & dans une partie de la région ombilicale, ſur l'extrémité poſtérieure des branches gauches du double arc du Colon. Le *Cæcum* va obliquement en avant dans la partie poſtérieure de l'abdomen, depuis la région iliaque droite juſqu'au milieu du ventre, un peu du côté gauche : quelquefois cet inteſtin ſe trouve placé dans le flanc droit ; quelquefois auſſi il s'étend tranſverſalement de droite à gauche. Avant de décrire la poſition du Colon, il faut faire remarquer qu'il forme à quelque diſtance de ſa jonction avec le *Cæcum*, deux groſſes poches oblongues, qui ne ſont ſéparées que par un étranglement, & qui ſont à-peu près d'égale longueur, qu'enſuite il y a une partie qui eſt bien moins groſſes & à peu-près auſſi longue que l'une des groſſe poches, & qui aboutit à une troiſième poche, dont la longueur eſt preſque la même que celles des deux premières. Le Colon commence dans le flanc droit où il eſt joint au *Cæcum*, & forme un arc qui environne le *Cæcum* par devant & par les côtés : cet arc occupe le côté droit & le gauche de la partie inférieure de l'abdomen par ſes deux

premières poches, dont l'étranglement ſe trouve derrière le diaphragme ſous l'eſtomac du côté gauche; le Colon forme quelques ſinuoſités dans la région hypogaſtrique à l'extrémité de l'arc dont nous venons de parler, & en fait un ſecond qui s'étend ſur le premier au quel il adhère par un tiſſu cellulaire, & qui eſt terminé dans le côté droit par ſa troiſième poche, dont l'extrémité s'étend en arrière juſqu'au reins droit, & à gauche juſqu'à l'autre rein. Au ſortir de cette poche, le Colon forme des circonvolutions dans toute l'étendue du côté gauche ſur le *Jejunum*, & ſur l'*Ileum* pour la plus grande partie; enfin il ſe joint au *Rectum* par une courbure qui vient du même côté: lorſque le *Cæcum* eſt dans le flanc droit, les deux premiers arcs du colon ſont à gauche preſque en entier. On conçoit aiſément comment le déplacement du *Cæcum* influe ſur la poſition du double arc du Colon, par lequel il eſt en partie environné: il ſe rencontre des ſujets dans leſquels on ne voit à l'ouverture de l'abdomen que les trois groſſes portions du Colon qui l'occupent d'un bout à l'autre; dans ce cas le *Cæcum* eſt placé ſur les parties poſtérieures de ces trois portions du Colon, & il s'étend

de droite à gauche dans les régions Iliaque & Hypogaſtrique. Le Colon va du flanc droit dans la région ombilicale, & ſe replie à gauche derrière le diaphrahme ; enſuite il ſe prolonge tout le long du côté gauche : voilà les deux prémières poches du Colon qui occupent le milieu & le côté gauche de l'abdomen ; enſuite il ſe recourbe en haut ſur lui-même, & revient en avant vers le diaphragme ; là il ſe replie à droite, & la troiſième poche s'étend tout le long du côté droit.

Avant de rapporter les dimenſions du canal inteſtinal, je dois faire obſerver que dans tous les Animaux ſur leſquels j'ai pris ces meſures, j'ai toujours fait enfler les inteſtins & les autres viſcères qui en étoient ſucceptibles, pour avoir leur diamètre ou leur circonférence, & qu'on les a ſeulement enflés à l'aide d'un ſoufflet, comme ils pourroient l'être naturellement par la préſence des matières qu'ils renferment, en ſuppoſant qu'ils en fuſſent entièrement remplis, mais ſans les diſtendre au point de forcer les fibres & de les deſunir.

Les inteſtins grêles avoient cinquante-ſix pieds de longueur depuis le pylore juſqu'au *Cæcum*, la circonférence du

Duodenum étoit de ſix pouces dans les endroits les plus gros, & de deux pouces trois lignes dans les plus étroits : le *Jejunum* avoit auſſi différentes groſſeurs; la circonférence des endroits les plus gros étoit de cinq pouces neuf lignes ; il y avoit beaucoup d'étranglemens à différentes diſtances ; les plus proches n'étoient éloignés que de trois pouces : mais il s'en trouvoient qui étoient à un pied l'un de l'autre ; les plus profonds réduiſoient l'inteſtin à deux pouces de circonférence, mais tous ces étranglemens n'étoient qu'apparens ; car on pouvoit les faire diſparoître en conduiſant dans les endroits les plus ſerrés aſſez d'air pour les diſtendre au même point que les plus gros ; l'*Ileum* avoit ſept pouces de circonférence. Le *Cæcum* avoit deux pieds & demi de longueur ; il avoit deux pieds de circonférence à à l'endroit le plus gros, qui ſe trouvoit à huit pouces de diſtance de ſon inſertion avec l'*Ileum*. La circonférence du *Cæcum* étoit d'un pied dix pouces auprès de cette inſertion, & d'un pied deux pouces à quatre pouces au-deſſous de ſon extrémité, qui eſt conique & terminée en pointe. La première partie du Colon forme un cul-de-ſac qui eſt

recourbé en forme de crosse & terminé par une pointe crochue ; c'est pourquoi on pourroit prendre cette cavité pour un second *Cæcum*, quelque disproportion qu'il eût avec le premier : cette première portion du Colon avoit un pied huit pouces de circonférence ; celle de l'étranglement qui la sépare du *Cæcum* n'étoit que de treize pouces ; elle avoit deux pieds un pouce de longueur sur sa grande courbure, les deux bouts n'étoient éloignés que de deux pouces & demi à l'endroit de la concavité de la crosse ; l'étranglement qui sépare du reste de l'intestin la partie du Colon dont nous venons de parler, n'avoit que quatre pouces de circonférence ; à un pouce & demi plus loin il se trouvoit un autre renflement plus petit de forme arrondie, de huit pouces & demi de circonférence, & qui sembloit être situé à côté de l'intestin ; l'étranglement qui séparoit cette espèce de boule du reste du Colon, n'avoit que trois pouces & demi de circonférence, mais ce renflement n'est pas dans tous les individus. La dernière portion du Colon & le *Rectum* n'avoient en tout que huit pieds de longueur ; mais la longueur du Colon en entier & celle du *Rectum* prises

en ſemble, étoient de vingt & un pieds, auxquels il faut ajoûter celle des inteſtins grêles qui avoit cinquante-ſix pieds, pour faire la longueur du canal inteſtinal en entier, qui étoit de ſoixante-dix-ſept pieds, non compris le *Cæcum*.

Il ſera plus aiſé d'expoſer la poſition de l'eſtomac du Cheval, ſi on la compare à celle de l'eſtomac de l'Homme. La grande courbure ſe trouve en-deſſous dans tous les deux, & la partie inférieure de l'œſophage dans le deſſus: mais le plan qui s'étend depuis la grande courbure juſqu'à l'œſophage, au lieu de ſuivre la longueur du corps comme dans l'Homme, eſt ſitué tranſverſalement dans celui du Cheval: de ſorte que la face qui eſt vis-à-vis les muſcles de l'abdomen dans l'Homme, ſe trouve vis-à-vis le diaphragme dans le Cheval: au reſte ces deux eſtomacs ont quelque reſſemblance entr'eux pour la figure, qui approche dans l'un & dans l'autre de celle d'une Cornemuſe. L'eſtomac du Cheval eſt poſé plus à gauche qu'à droite; la partie gauche eſt élevée & un peu recourbée en dedans, car après avoir été ſouflée elle approchoit de la partie droite juſqu'à la diſtance d'un pouce & demi,

qui étoit l'eſpace qu'occupoit l'œſophage. L'eſtomac avoit trois pieds un pouce de circonférence priſe ſur la grande convexité & ſur le vuide qui eſt à l'endroit de l'œſophage : celle du grand cul-de-ſac, meſurée au côté gauche de l'œſophage, étoit d'un pied ſept pouces & demi : ce cul-de-ſac ne s'étendoit que de trois pouces quatre lignes dans le côté gauche; la partie droite de l'eſtomac, méſurée à ſon extrémité près du rétréciſſement du pylore, avoit ſeize pouces de circonférence ; celle du milieu de l'eſtomac, priſe au côté droit de l'œſophage, étoit d'un pied dix pouces : le pylore avoit cinq pouces de circonférence ; le commencement du *Duodenum* à l'endroit le plus gros, un pied ; l'œſophage quatre pouces près de l'eſtomac. La partie ſupérieure de l'eſtomac eſt revêtue intérieurement d'une membrane liſſe, de couleur de chair pâle, qui s'étend plus loin à gauche qu'à droite autour de l'orifice de l'œſophage, & qui eſt une continuation de la membrane qui le tapiſſe intérieurement. On diſtingue les bords qui terminent cette membrane ſur les parois intérieures de l'eſtomac ; ils ſont dentelés & plus élevés que la velouté qui revêt le reſte de ce viſcère. Il s'eſt

trouvé un grand nombre de vers dans dans cet eſtomac, comme dans tous les autres eſtomacs des Chevaux que nous avons ouverts, au nombre de plus de ſoixante, dont il y en avoit de mâles & de fémelle, & d'âges très différents. J'ai compté juſqu'à ſix cens ſoixante de ces vers dans un ſeul eſtomac, & outre cela il y en avoit encore pluſieurs à l'anus : mais nous n'en avons point vu dans le canal inteſtinal ; ces vers ſont oblongs & de différentes grandeurs ; les plus petits n'avoient que trois lignes de longueur, & environ une ligne de diamètre ; la longueur des plus grands étoit de huit lignes, la largeur de trois lignes, & l'épaiſſeur de deux lignes. Les uns avoient une couleur jaunâtre, & les autres étoient rougeâtres, ſur tout les plus petits. Ces inſectes ont l'extrémité antérieure plus petite que la poſtérieure, ce qui rend leur figure conique : le corps eſt entouré de huit ou neuf cercles, ſur leſquels il y a de petites pointes aſſez fermes ; l'orſqu'on les regarde par-deſſus, on voit à leur extrémité antérieure des crochets, à l'aide deſquels ils s'attachent de façon qu'ils ne ſont pas entraînés par les alimens ; les pointes qui ſortent du corps contribuent auſſi à les affer-

mir, car elles ſont dirigées en arrière. Nous avons toujours trouvé ces vers dans le commencement du *Duodenum* près du pylore, en plus grands nombre qu'en aucun autre endroit; ils ſont rangés les uns contre les autres; leur partie antérieure eſt enfoncée dans de petites cavités qu'ils ont creuſées ſur les parois de l'inteſtin: ils ſe diſperſent auſſi dans toute l'étendue de l'eſtomac, & on y voit différents endroits du velouté qui paroiſſent avoir été rongées & detruits; on a obſervé que quelquefois ils y font des trous & y cauſent la gangrène, & on prétend que ces vers ſont produits par des mouches qui entrent dans l'anus des Chevaux pour les y dépoſer, ou au moins des œufs qui écloſent bien-tôt: ces inſectes parcourent, dit-on toute la longueur du canal inteſtinal, & parviennent juſques à l'eſtomac, mais n'y reſtent qu'un certain temps, après lequel ils reviennent à l'anus. On en a vu ſortir dans les mois de Mai & de Juin, pour ſe métamorphoſer dans l'eſpèce de mouche que l'on croit qui les reproduit de nouveau. Ce n'eſt pas ici le lieu de faire l'hiſtoire de ces mouches ni de ces vers, ſi ce n'eſt pour les rapports qu'ils ont avec le Cheval. Il n'eſt pas douteux qu'ils

ne ſoient funeſtes à un grand nombre de Chevaux puiſqu'ils peuvent cauſer des ulcères dans leur eſtomac, & même le percer. On prétend que les huiles ne les font pas mourir comme tant d'autres inſectes, mais on les recommande contre les vers blancs qui ſont pointus par les deux bouts, & qui ont juſqu'à un demi-pied & plus de longueur, & contre ceux dont la figure reſſemble à une groſſe éguille; on dit qu'ils ſont fort dangereux; je n'en ai jamais trouvé dans les Chevaux que j'ai fait ouvrir : mais j'y ai ſouvent rencontré des vers longs, & quelquefois de petits vers plats, très-blancs, & formés de pluſieurs anneaux. On a propoſé les remèdes mercuriels contre les vers coniques, mais on ne les a pas éprouvés; cependant cet objet eſt intéreſſant : d'ailleurs, l'eſtomac & les inteſtins du Cheval ſont conformés de façon à attirer l'attention des Médecins auſſi-bien que des Naturaliſtes; la digeſtion s'y opère d'une manière particuliere, puiſque l'eſtomac eſt fort petit en comparaiſon du corps de l'Animal, & que le Colon a au-contraire des poches très-grandes qui ſemblent ſuppléer à l'eſtomac. On ſait déjà que la conformation de ce viſcère s'oppoſe au vomiſ-

ſement par l'inſertion de l'œſophage qui eſt oblique & comprimée par un ſphincter, & en partie occupée par un rebord, &c. L'étendue du Colon & ſa poſition doivent auſſi influer ſur l'eſtomac, & en général ſur la conſtitution du Cheval ſur ſes fonctions, ſur ſes maladies &c.

Le Foie s'étendoit preſque autant à gauche qu'à droite ; il étoit diſtingué en quatre Lobes, dont l'un eſt placé contre le Diaphragme dans le milieu : il y avoit trois échancrures aſſez profonde dans la partie inférieure de ce Lobe ; le Ligament ſuſpanſoir paſſoit dans la première échancrure à gauche ; il n'y avoit qu'un ſeul Lobe du côté gauche dans le bas ; la partie droite du Foie étoit compoſée de deux Lobes, dont l'un étoit le plus grand de tous, l'autre étoit très-petit, & ſitué derrière le grand ; il y avoit dans le petit Lobe une ſciſſure qui le partageoit en deux parties inégales, qu'on pourroit ne prendre dans pluſieurs individus que pour des éminences ou des prolongemens, plutôt que pour un Lobe ſéparé. Le Foie avoit un pied & demi dans ſa plus grande étendue ; celle du Lobe droit étoit de dix pouces & demi de haut en bas ; le Lobe gauche

avoit neuf pouces de longueur, & celle du Lobe moyen n'étoit que de huit pouces & demi. Ce Foie péſoit quatre livres trois quarts : il n'y avoit point de véſicule du fiel, mais le canal hépatique étoit fort gros ; la couleur de ce viſcère étoit noirâtre, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

La figure de la Ratte approchoit de celle d'un triangle allongé ; elle étoit ſituée obliquement, la baſe en haut & en arrière, & la pointe en bas & en en avant : elle ſe trouvoit poſée contre l'eſtomac dans le côté gauche. La Ratte étoit longue de neuf pouces trois lignes ; ſa baſe avoit quatre pouces & demi de longueur ; la plus grande épaiſſeur étoit de dix lignes : elle péſoit douze onces & demie ; elle étoit de couleur griſe au-dehors, & d'un rouge noirâtre au-dedans.

Le Pancréas eſt ſitué entre le Rein gauche, l'Eſtomac, le *Duodenum*, le Foie eſt la premiére portion du Colon, ſur la troiſiéme poche de cet inteſtin. Sa figure eſt irrégulière ; cependant il y a trois branches ; l'une aboutit au *Duodenum*, c'eſt la plus courte ; une autre s'étend ſous le Rein droit, & la troiſiéme va juſqu'au Rein gauche. Ces trois bran-

ches forment en ſe réuniſſant, une maſſe platte, que l'on pourroit appeller *Le Corps du Pancréas* : ſa plus grande épaiſſeur n'étoit que d'un demi pouce.

Les Reins avoient à peu-près la figure d'un treffle, dont les vaiſſeaux émulgents auroient repréſenté le pédicule. Cette figure ſe trouvoit quelquefois arrondie. Le Rein droit étoit plus avancé d'un pouce, & plus gros que le gauche ; il avoit cinq pouces de longueur & autant de largeur au-deſſus & au-deſſous de l'enfoncement qui étoit de deux pouces : le rein gauche étoit plus étroit à ſa partie antérieure. Le baſſinet des reins paroiſſoit fort petit à proportion de leur groſſeur ; les mamelons ſe réuniſſoient les uns aux autres dans les parois du baſſin.

Le centre nerveux du Diaphragme étoit fort étendu ; il avoit un pied trois pouces de largeur dans le milieu, & neuf pouces depuis la veine cave juſqu'à la partie voiſine du *Sternum*, & il s'étendoit en arrière juſqu'à la dernière des foſſes côtes. Il eſt très-mince ; la partie charnue n'avoit qu'une ligne d'épaiſſeur auprès du centre nerveux ; mais elle étoit plus épaiſſe près des côtes ; elle avoit ſept pouces de largeur ſur les côtes, & quatre

pouces au-deſſus du *ſternum* ; le pilier gauche du Diaphragme eſt beaucoup plus petit que le droit ; leurs tendons ſe réuniſſoient entre la première & la ſeconde des vertèbres des Lombes, & le tendon commun aboutiſſoit à la dernière.

Le Poumon droit n'étoit compoſé que d'un ſeul Lobe, dont la partie antérieure étoit échancrée ſur le bord inférieur. Le Poumon gauche n'avoit auſſi qu'un Lobe, mais ſa partie antérieure étoit échancrée en deux endroits du bord inférieur : il ſe trouvoit un troiſième Lobe fort petit en comparaiſon des autres, qui étoit ſitué près de la baſe du cœur, & qui s'étendoit à droite & à gauche ; ce petit Lobe tenoit en partie au Lobe droit.

Le cœur étoit ſitué dans le milieu de la poitrine entre les quatriémes & les cinquiémes côtes, la baſe en haut & la pointe en bas & un peu en arrière. Il paroiſſoit gros à proportion de l'Animal, & fort pointu ; ſa baſe avoit un pied trois pouces de circonférence ; ſa hauteur étoit de ſix pouces & demi depuis la pointe juſqu'à la naiſſance de l'artère pulmonaire, & de cinq pouces & demi depuis la pointe juſqu'au ſac pulmonaire. L'Aorte a un pouce cinq lignes diamètre, pris de dehors en dehors au ſortir du cœur,

& elle ſe partage en deux branches.

La langue avoit un pied de longueur, & trois pouces depuis le filet juſqu'à l'extrémité qui eſt arrondie, aſſez mince, & large de deux pouces : cette largeur ſe réduiſoit à un pouce à l'endroit qui eſt entre les premières dents molaires. Le palais étoit traverſé par environ dix-ſept ſillons courbes & convèxes en devant. L'épiglotte eſt pointue & terminée par un globule, de ſorte qu'elle raſſemble au croupion d'une Poule qui ſeroit ap-applati. Le cerveau avoit quatre pouces neuf lignes de longueur, trois pouces ſept lignes de largeur, & deux pouces d'épaiſſeur. La longueur du cervelet étoit de deux pouces huit lignes, ſa plus grande largeur de deux pouces une ligne, & ſa plus grande épaiſſeur d'un pouce quatre lignes. Le cerveau peſoit quatorze onces, & le cervelet deux onces.

Le *Scrotum* étoit à neuf pouces de diſtance de l'anus ; il s'étendoit en bas au-deſſous du ventre de la longueur d'un demi-pied, & il n'y avoit que trois pouces & demi d'intervalle entre le *Scrotum* & l'orifice du prépuce. On a ſenti le gland qui en étoit éloigné à une auſſi grande diſtance. La verge avoit un pied de longueur depuis la bifurcation du

corps caverneux juſqu'à l'extrémité du gland : la circonférence du corps de la verge dépouillé de la peau, étoit de quatre pouces & demi. Le prépuce eſt fort grand ; il formoit pluſieurs plis. Le gland avoit une figure preſque cylindrique d'un demi pied de longueur, & de trois ou quatre pouces de circonférence & plus à ſon extrémité : le bout de l'uréthre étoit détaché du gland de la longueur d'un demi pouce. Le prépuce de cet Animal forme une ſorte de bourrelet autour de l'orifice par lequel la verge ſort ; c'eſt ſur ce bourlet, du côté du *Scrotum*, que ſont placés les mammelles, il y en a deux l'une à côté de l'autre à environ un demi pouce de diſtance ; on les diſtingue en ce que la peau eſt un peu élevé à l'endroit de chaque mammelle, & qu'au milieu de cette petite élévation qui eſt circulaire & qui a environ dix lignes de diamètre, on voit un orifice très-petit, mais bien ſenſible lorſqu'on l'a une fois apperçu ; & quoique cet orifice qui eſt celui du mammelon, ne pénétre pas loin dans la peau, ſi on fait nne inciſion dans le milieu de ſa cavité, on reconnoît de part & d'autre l'échancrure qui en faiſoit partie. Voilà ce que j'ai vu ſur quelques Chevaux ;

vaux ; mais ce n'a pas été ſur le plus grand nombre, car dans la plûpart de ceux que j'ai obſervé, je n'ai pu reconnoître aucun veſtige certain des mammelons, quoique les mammelles fuſſent bien reconnoiſſables par leur élévation dans quelques-uns. Mais dans les autres il n'a paru ni mammelles ni mammelons ; il eſt vrai qu'ils étoient vieux, & qu'ils avoient le prépuce flétri, ce qui pourroit faire croire que les mammelles étoient affaiſſés, & pour ainſi dire détruites, & qu'ellesne ſe trouvent que dans les jeunes ſujets, dont toutes les parties ſont ſaines & fraîches. Les teſticules ont la figure d'un ovoïde applati, de trois pouces trois lignes de longueur, ſur deux pouces trois lignes à l'endroit le plus large, & un pouce & demi d'épaiſſeur. La ſubſtances intérieure étoit d'une couleur griſe tirant ſur le brun : L'Epididyme ſort de la partie antérieure, & adhère à la membrane vaginale. En ouvrant l'Epididyme, on voit très-diſtinctement les vaiſſeaux dont il eſt compoſé ; ils ſont jaunâtres & pelotonnés en pluſieurs petits paquets : la largeur de l'Epididyme eſt de huit lignes ſur la partie antérieure dubord ſupérieur du Teſticule, & de cinq lignes ſur la partie poſtérieure ; l'épaiſſeur eſt

de deux à trois lignes sur ce même bord du Testicule. La longueur du canal déférent, depuis les Testicules jusqu'à l'urèthre, étoit d'un pied onze pouces. Il y a deux cordons qui tiennent par une de leurs extrémités aux premières vertèbres de la queue, & qui se joignent ensemble au-dessous de l'anus après l'avoir entouré ; leur diamètre étoit d'environ trois lignes ; ils s'étendoient le long de la verge sur l'urèthre, & ils aboutissoient au prépuce. La vessie avoit la figure d'une Poire renversée, dont le pédicule tiendroit au gros bout, & c'est à ce gros bout qu'étoit son cou ; elle avoit quatorze pouces de circonférence sur son grand diamètre, dix pouces au gros bout : dans d'autres Chevaux la vessie est de figure ovoïde & presque cylindrique. Le commencement de l'urèthre avoit deux pouces & demi de circonférence ; la longueur de ce canal étoit d'environ sept pouces depuis la vessie jusqu'à la bifurcation du corps caverneux. Il se trouve derrière la vessie deux grosses vésicules, une de chaque côté, qui étoient oblongues, & qui avoient un demi-pied de longueur, & environ quatre pouces de circonférence ; elles ont chacune un cou qui communique à l'urèthre par une

ouverture assez large, qui est au côté extérieur de l'orifice des canaux déférents. Il y a sur chacune des vésicules une glande placée du côté du *Rectum* un peu en dehors, qui avoit un pouce & demi de longueur, dix lignes de largeur, & trois à quatre lignes d'épaisseur, & qui s'ouvre dans l'urèthre au côté antérieur de l'orifice de chacune des vésicules : à trois pouces de distance de ces glandes on en voit deux autres sur l'urèthre, qui sont à-peu-près aussi grosses que les précédentes, & qui communiquent dans l'urèthre par plusieurs petits orifices, disposés en deux rangs l'un à côté de l'autre sur des lignes qui suivent la longueur d'une portion de l'urèthre. Voilà de grands réservoirs dans les parties de la génération du Cheval ; mais il y a encore d'autres Animaux qui en ont de plus vastes à proportion de la grandeur de leurs corps, par exemple, le Cochon d'inde.

Après cet exposé des parties de la génération du mâle, nous passons à celles de la femelle. La Jument qui a servi de sujet a été tuée à l'âge de onze ans, au commencement du printemps. Sa longueur, mesurée en ligne droite depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, étoit de six pieds trois pouces.

Le corps avoit quatre pieds trois pouces & demi de circonférence derrière les jambes de devant ; quatre pieds onze pouces au milieu à l'endroit le plus gros, & quatre pieds un pouce devant les jambes de derrière; la hauteur depuis terre juſqu'au garrot, étoit de quatre pieds trois pouces, & de quatre pieds un pouce & demi depuis terre juſqu'à la crête de l'os des iles. Il n'y avoit que quinze lignes de diſtance entre l'anus & la vulve, dont la longueur étoit de quatre pouces. Les deux mammelles ſe trouvoient à neuf pouces de diſtance de la vulve, & les deux mammelons n'étoient ſéparés que par un eſpace d'un pouce & demi. Les cavités des mammelles ſont les réſervoirs qui retiennent le lait qui ſort des glandes mammaires, & elles ſe dilatent & s'agrandiſſent à proportion de l'abondance de cette ſécrétion. Le gland du clitoris avoit onze lignes de largeur ſur ſix lignes d'épaiſſeur, & ſeulement quatre lignes de hauteur ; ſon prépuce eſt fort ample. Le vagin avoit un pied de longueur. La veſſie eſt fort petite en comparaiſon de la groſſeur de l'Animal ; elle étoit preſque ronde. L'urèthre n'avoit que ſeize lignes de longueur. L'orifice de la matrice débordoit d'un demi pouce dans le vagin ;

l'ouverture eſt ronde. La Matrice avoit huit pouces & demi de longueur depuis ſon orifice juſqu'à la bifurcation des cornes : les cornes avoient environ ſept pouces de longueur meſurée en ligne droite. Le teſticule étoit à trois pouces de diſtance de l'extrémité de la corne : la trompe s'étend ſur une ligne courbe qui avoit ſept pouces de longueur, & forme ſur cette ligne quantité de petites ſinuoſités, en ſerpentant ; enfin elle aboutit a un pavillon. Le teſticule eſt aſſez reſſemblant à un Rein. Le fœtus du Cheval eſt enveloppé d'un amnios, d'un Chorion & d'une membrane allantoïde qui eſt fort différente de celle des Ruminans. L'Ouraque ſort de l'ombilic, avec deux artères & une veine. L'orifice de l'ouraque, qui eſt dans le cordon ombilical près de l'amnios, fournit une liqueur épaiſſe & de couleur rouſſe, qui a une odeur urineuſe, ſur-tout lorſqu'elle eſt échauffée : on y trouve des corps d'une conſiſtance aſſez ſolide auxquels on a donné le nom d'*Hippomanès*. On croyoit que le Poulain apportoit en naiſſant cet Hippomanès ſur ſon front ; j'ai reconnu que ce fait eſt faux, parce qu'il eſt impoſſible que l'Hippomanès qui eſt renfermé entre l'amnios & l'allantoïde, touche au fœtus, ni ſor-

te au dehors ſans que les membranes qui le contiennent ſoient déchirées : mais lorſque la Jument met bas, & que le fœtus rompt ſes enveloppes en venant au jour, alors l'Hippomanès tombe avec la liqueur qui s'écoule ; car pour l'ordinaire il n'a aucune adhérance avec l'amnios ni avec l'allantoïde ; ainſi rien ne le retient. Le fœtus ne peut l'apporter ſur ſon front que dans un ſeul cas, qui doit être fort rare ; c'eſt lorſqu'en ſortant de ſes enveloppes il les rompt, & qu'il en reſte une partie collée ſur ſa tête. Après avoir fait ouvrir pluſieurs Jumens pleines, je reconnus que ni la grandeur des Hippomanès ni leur nombre n'étoient fixes, & que l'on en trouvoit pluſieurs dans le même ſujet ; que les uns n'étoient pas plus gros que des pois, & peut-être moins, tandis que les autres péſoient juſqu'à cinq ou ſix onces ; que leur ſubſtance étoit de couleur d'olive brune & de conſiſtance viſqueuſe ; qu'ils avoient des cavités irrégulières dans leur intérieur, ſans qu'on y pût diſtinguer aucune apparence de vaiſſeaux, ni d'aucune organiſation d'un corps vivant. Je remarquai qu'ils étoient compoſés de couches additionnelles, & que leurs bords étoient frangés, c'eſt-à-dire, terminés par des filamens qui flottoient dans la liqueur environnante. Toutes ces

remarques, jointes à celles que je fis sur la couleur de la liqueur & sur son peu de transparence, me firent juger que l'Hippomanès étoit un sédiment de cette liqueur; ce qui est vrai. Le Cheval n'est pas le seul animal qui en ait; j'en ai trouvé dans tous ceux où j'ai vu une allantoïde.

Passons maintenant au squelette du Cheval: celui qui a servi de sujet pour cette description a cinq pieds neuf pouces de hauteur depuis terre jusqu'au-dessus de l'apohise épineuse des vertèbres dorsales, qui est la plus longue, & qui formoit l'endroit le plus élevé du garrot dans le Cheval dont ce squelette a été tiré.

La tête du Cheval est composée à-peu-près du même nombre d'os que celle de l'homme, ces os se correspondent & ont beaucoup de ressemblance pour leur figure & leur position dans l'un & dans l'autre. Pour prendre une idée de la forme principale de la tête du Cheval, il faut bien connoître la figure & les dimentions de la mâchoire inférieure. Sa partie antérieure est terminée par les dents incisives sans qu'il y ait de menton; sa largeur, au-delà des dernières dents incisives, est de deux pouces & demi, & seulement d'un pouce huit li-

gnes à l'endroit des barres qui eſt le plus étroit, enſuite elle s'élargit peu à peu juſqu'aux angles qui ſont entre le corps & les branches ; ainſi la mâchoire du Cheval, au lieu de former un arc en avant comme celle d'un homme, fait un angle dont les côtés ont envion un pied de longueur depuis l'extrémité antérieure juſqu'à l'endroit où les branches ſe recourbent en haut. On voit par ces dimenſions que la mâchoire inférieure du Cheval eſt longue & étroite ; elle eſt auſſi fort baſſe par-devant, & fort élevée par derrière ; c'eſt pourquoi l'occiput ſe trouve au haut de la face du Cheval, & l'ouverture des narines preſque tout au ba.. Les os de la mâchoire ſuperieure ne s'étendent pas juſqu'aux yeux comme dans l'homme, quoiqu'elle ait environ un pied de longueur depuis ſon extrémité antérieure juſqu'à l'endroit où l'os de la Pomette & l'os unguis ſe touchent. Les orbites ſont ovales. L'os frontal étant fort étroit & les os propres du nez fort larges en comparaiſon de ces mêmes parties dans l'homme, les orbites du cheval ſe trouvent placées ſur les côtés de la tête ; l'os du front n'eſt ſi étroit que parce que l'étendue des autres os du crâne eſt fort petite à proportion de la groſſeur de l'A-

nimal. Quelque peu étendu que ſoit le crâne du Cheval, il y a cependant un os de plus que dans celui de l'homme ; c'eſt l'os du toupet, qui eſt de figure triangulaire : ſa baſe touche à la partie antérieure de l'occipital, le ſommet ſe trouve entre les deux pariétaux. Le grand trou occipital a environ un pouce & demi de diamètre. Les ſix dents inciſives de la mâchoire ſupérieure ſont convèxes en devant ſur leur longueur ; celles du milieu, vues par-devant, ſortant de quatorze lignes hors de la mâchoire, & celles des coins ſeulement de onze lignes ; elles ont toutes neuf lignes de largeur à leur extrémité, & cinq lignes d'épaiſſeur. Les ſix dents inciſives de la mâchoire inférieure ſont moins convèxes que celles de la mâchoire ſupérieure, & par conſéquent peu recourbées en haut ; elles ont auſſi un peu moins de largeur & d'épaiſſeur, mais à-peu-près la même longueur. Les crochets ſont en quelques façon coniques, & beaucoup plus petits & plus courts que les inciſives. Il y a quatre crochets, deux dans chaque mâchoire, un de chaque côté. Le Cheval a ving-quatre dents mâchelières, douze en chaque mâchoire, ſix de chaque côté, qui ſe touchent & qui forment une file d'environ ſept

pouces de longueur : toutes ces dents ont environ huit lignes de hauteur au dehors de l'alvéole. On peut regarder l'os hyoïde comme une dépendance de la tête, parce qu'il eſt attaché aux os des temples ; mais c'eſt plutôt un compoſé de pluſieurs os qu'un ſeul os, car on y en peut diſtinguer ſept, & peut-être neuf. Il y a ſept vertèbres dans le cou : les apophyſes tranſverſes ſont ſi grandes, qu'on les a comparées a des oreilles de Chien. La ſeconde vertèbre a ſon pivot odontoïde comme dans l'homme ; elle eſt la plus grande de toutes. La face antérieure de toutes ces vertèbres eſt fort convèxe, & la poſtérieure fort concave. Le cou du ſquelette avoit environ deux pieds de longueur. La portion de la colonne vertèbrale, qui eſt compoſée par les vertèbres dorſales, a deux pieds huit pouces de longueur : il y a dix-huit vertèbres, & dix-huit côtes ; ces vertèbres reſſemblent beaucoup plus à celles de l'homme que les vertèbres cervicales ; la plus grande différence qu'il y ait ſe trouve dans les apophyſes épineuſes, quiſont à proportion beaucoup plus longues dans le Cheval. Les corps des vertèbres ſont très-reſſemblants à ceux des vertèbres de l'homme ; ils ont environ un pouce huit

lignes de longueur. Il y a huit vraies côtes, & dix fauſſes. Les côtes du Cheval ſont aſſez ſemblables à celles de l'homme, ſi ce n'eſt qu'elles ſont encore à proportion plus minces. Le *ſternum* eſt comprimé & applati ſur les côtés, convèxe & pour ainſi dire tranchant en devant ſur ſa longueur qui eſt de ſeize pouces; il ne paroît compoſé que de cinq os dans le ſquelette dont il eſt queſtion, mais dans un ſujet plus jeune que n'étoit celui dont on a tiré ce ſquelette, on diſtingueroit ſix os. Les vertèbres lombaires ſont au nombre de ſix; elles ont juſqu'à deux pouces de longueur. L'os *ſacrum* du Cheval eſt triangulaire; il a quatre trous de chaque côté, & paroît compoſé de cinq fauſſes vertèbres, qui ont chacune leur apophyſe épineuſe. La queue du ſquelette dont il s'agit n'a qu'environ un pied & demi de longueur; elle n'eſt compoſée que de treize fauſſes vertèbres, mais j'en ai compté quinze ſur un ſujet frais, & il y a lieu de croire qu'il y en manquoit quelques-unes; car, ſelon différens Auteurs, il doit y en avoir dix ſept. Le baſſin eſt compoſé des mêmes os que celui de l'homme; mais leurs proportions ſont bien différentes, & leur ſituation correſpond à l'attitude du Che-

val, de ſorte que les os des iles ou des hanches ſont en avant, les os pubis en deſſous, & les os iſchions en arrière. Les os des hanches ſont triangulaires. Les os iſchions ſont grands; ils ſemblent avoir chacun deux branches au lieu d'une que l'on diſtingue dans l'homme. Les os pubis du Cheval ſont aſſez reſſemblants à ceux de l'homme, excepté que les éminences & les tubéroſités ne ſont pas à beaucoup près ſi groſſes. Le Baſſin a huit pouces & demi de largeur, & ſept pouces quatre lignes de longueur du haut en bas. L'omoplate a une figure triangulaire, mais beaucoup plus allongée que dans l'homme; il n'y a point d'apophyſe acromion, ni de Clavicule. L'*humerus* eſt court en comparaiſon de celui de l'homme; il n'a que douze pouces & demi de longueur, & ſix pouces & demi de circonférence à l'endroit le plus petit. La plus grande différence qui ſe trouve entre les articulations des os du Cheval & de ceux de l'homme, eſt dans celle du coude. L'apophyſe de l'olécrane eſt à proportion beaucoup plus grande dans le Cheval que dans l'homme: cette apophyſe avoit en toute ſa longueur environ trois pouces & demi, & deux pouces de largeur ſur quinze lignes à l'endroit le

plus mince ; car ſa figure, au lieu d'être arrondie poſtérieurement comme dans l'homme, eſt fort irrégulière. Le *cubitus* adhére au rayon au deſſous de l'olécrane ; enſuite il en eſt ſéparé. L'os du rayon a quatorze pouces trois lignes de longueur ; il eſt un peu courbé, convèxe en devant & concave en arrière, à peu-près comme dans l'homme : mais ſon extrémité ſupérieure n'eſt pas la plus petite ; c'eſt au contraire la plus groſſe, ou au moins la plus large. Il n'y a point d'apophyſe ſtyloïde à l'extrémité du rayon. Il y a autant de différence de longueur entre le fémur du Cheval & celui de l'homme, qu'il y en a entre les *humerus*. Le fémur du Cheval n'a que dix-ſept pouces neuf lignes, y compris le grand trochanter : le corps de l'os a ſept pouces & demi de circonférence. L'extrémité inférieure eſt reſſemblante à celle du fémur de l'homme, excepté que les condyles y ſont plus ſaillants & les cavités plus étroites : cette extrémité a quatre pouces cinq lignes de largeur, & cinq pouces deux lignes à l'endroit le plus épais. La Rotule du Cheval reſſemble en quelque façon à celle de l'homme, mais il y a beaucoup de différence dans les détails ; la partie qui correſpond à la baſe de celle de

l'homme eſt fort allongée ; les côtés ſont auſſi plus ſaillant, & les faces plus inégales : cet os a trois pouces de longueur, & autant de largeur. Le Tibia eſt plus court à proportion que celui de l'homme ; il n'a qu'environ quinze pouces de longueur ; ſon extrémité ſupèrieure eſt aſſez reſſemblante à celle du Tibia humain, excepté que les bords ſont plus ſaillants, qu'il y a une gouttiére ſurle deſſus de l'épine qui eſt beaucoup plus élevée que dans l'homme. Il y a au côté extérieur de la partie ſupérieure du Tibia une épine qui paroît repréſenter le Péroné. Le Carpe du Cheval eſt compoſé de ſept os diſpoſés en deux rangs ; il y en a quatre dans le premier comme dans l'homme, mais on n'en diſtingue que trois dans le ſecond. Le Tarſe eſt compoſé de ſix os, quoiqu'il y en eût ſept dans le Tarſe de l'homme on peut cependant comparer ces deux parties, & y retrouver beaucoup de reſſemblance. Les os des canons ſont accompagnés par derrière de deux petits os longs & pointus par le bas, auxquels on a donné le nom d'épines. Il eſt aiſé de juger par les articulations des os des canons & de leurs épines avec les os du Carpe & avec ceux du Tarſe, que les épines intérieures de chaque os du canon correſpondent aux

premiers os du Métacarpe & du Métatarſe de l'homme, & que les épines qui ſont au côté extérieur correſpondent au cinquiéme os de ces deux parties dans l'homme. Les os des canons ſont longs & cylindriques : ces os s'articulent avec ceux des paturons, qui ſe rapportent à l'os de la premiere phalange des doigts. Derrière l'articulation des os des paturons avec les os des canons, il y a dans chaque jambe deux os triangulaires, poſés l'une à côté de l'autre, qui paroiſſent être des os ſéſamoïdes : ces deux os forment le boulet. L'os de la couronne que l'on appelle auſſi *l'os coronaire*, correſpond à la ſeconde phalange du doigt; il eſt beaucoup plus court dans chaque jambe que l'os du paturon, mais il eſt un peu plus large & plus épais : il s'articule avec le petit pied. Cet os eſt la troiſiéme phalange du doigt ; il a la même figure à-peu-près que celle du ſabot qui l'enveloppe, & il eſt fait par-deſſous en forme de fer à cheval. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cette même forme de fer à cheval ſe trouve auſſi ſur l'os de la troiſiéme phalange des doigts des pieds & des mains de l'homme. L'os du petit pied eſt fort poreux. Il y a derrière l'articulation du petit pied avec l'os de la

couronne, un petit os oblong, posé transversalement, que l'on appelle l'*os de la noix* ou le *sous-noyau* ; cet os a deux pouces deux lignes de longueur, dix lignes de largeur dans le milieu, & un demi pouce d'épaisseur.

Quant à l'histoire naturelle du Cheval, voici ce qu'en dit M. *de Buffon* avec son élégance ordinaire.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier & fougueux Animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre & la gloire des combats ; aussi intrépide que son maître, le Cheval voit le péril & l'affronte, il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche & s'anime de la même ardeur : il partage aussi ses plaisirs, à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle ; mais docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu, il sait réprimer ses mouvemens ; non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses desirs, & obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modére ou s'arrête, & n'agit que pour y satisfaire : c'est une Créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même

la prévenir, qui par la promptitude & la préciſion de ſes mouvemens l'exprime & l'exécute, qui ſont autant qu'on le déſir, & ne rend qu'autant qu'on veut, qui ſe livrant ſans réſerve ne ſe refuſe à rien, ſert de toutes ſes forces, s'excéde & même meurt pour mieux obéir.

Voilà le Cheval dont les talens ſont développés, dont l'art a perfectionné les qualités naturelles, qui dès le premier âge a été ſoigné & enſuite exercé, dreſſé au ſervice de l'Homme; c'eſt par la perte de ſa liberté que commence ſon éducation, & c'eſt par la contrainte qu'elle s'achève : l'eſclavage ou la domeſticité de ces Animaux eſt même ſi univerſelle, ſi ancienne, que nous ne les voyons que rarement dans leur état naturel; ils ſont toujours couverts de harnois dans leurs travaux, on ne les délivre jamais de tous leurs liens, même dans les temps du repos, & ſi on les laiſſe quelquefois errer en liberté dans les pâturages, ils y portent toujours les marques de la ſervitude, & ſouvent les empreintes cruelles du travail & de la douleur; la bouche eſt deformée par les plis que le mors a produits, les flancs ſont entamés par des plaies, ou ſillonés de cicatrices faites par l'éperon; la corne

des pieds eſt traverſée par des clouds, l'attitude du corps eſt encore gênée par l'impreſſion ſubſiſtante des entraves habituelles : on les en délivreroit en vain, ils n'en ſeroient pas plus libres : ceux même dont l'eſclavage eſt le plus doux, qu'on ne nourrit, qu'on n'entretient que pour le luxe & la magnificence, & dont les chaînes dorées ſervent moins à leur parure qu'à la vanité de leur Maître ſont encore plus deshonorés par l'élégance de leur toupet, par les treſſes de leurs crins, par l'or & la ſoie dont on les couvre, que par les fers qui ſont ſous leurs pieds. La Nature eſt plus belle que l'art, & dans un être animé la liberté des mouvemens fait la belle Nature. Voyez ces Chevaux qui ſe ſont multipliés dans les contrées de l'Amétique Eſpagnole, & qui y vivent en Chevaux libres, leur démarche, leurs courſe, leurs ſauts, ne ſont ni gênés ni meſurés ; fiers de leurs independance, ils fuient la préſence de l'Homme, ils dédaignent ſes ſoins, ils cherchent & trouvent eux mêmes la nourriture qui leur convient, ils errent, ils bondiſſent en liberté dans des prairies immenſes, où ils cueillent les productions nouvelles d'un printemps toujours nouveau : ſans

habitation fixe, ſans autres abri que celui d'un ciel ſerain, ils reſpirent un air plus pur que celui de ces palais voûtés où nous les renfermons en preſſant les eſpaces qu'ils doivent occuper, auſſi ces Chevaux ſauvages ſont-ils beaucoup plus forts, plus légers, plus nerveux que la plûpart des Chevaux domeſtiques, ils ont ce que donne la Nature, la force & la nobleſſe; les autres n'ont que ce que l'art peut donner, l'adreſſe & l'agrément. Le naturel de ces Animaux n'eſt point féroce, ils ſont ſeulement fiers & ſauvages; quoique ſupérieurs par la force à la plûpart des autres Animaux, jamais ils ne les attaquent, & s'ils en ſont attaqués, ils les dédaignent les écartent ou les écraſent: ils vont auſſi par troupes & ſe réuniſſent pour le ſeul plaiſir d'être enſemble; car ils n'ont aucune crainte, mais ils prennent de l'attachement les uns pour les autres; comme l'herbe & les végétaux ſuffiſent à leur nourriture, qu'ils ont abondamment de quoi ſatisfaire leur appétit, & qu'ils n'ont aucun goût pour la chair des Animaux, ils ne leur font point la guerre, ils ne ſe la font point entr'eux, ils ne ſe diſputent pas leur ſubſiſtance, ils n'ont jamais occaſion de ravir une proie ou de s'arracher

un bien, ſources ordinaires de querelles, & de combats parmi les autres Animaux carnaciers : ils vivent donc en paix parce que leurs appétits ſont ſimples & modérés, & qu'ils ont aſſez pour ne ſe rien envier. Tout cela peu ſe remarquer dans les jeunes Chevaux qu'on élève enſemble & qu'on mène en troupeaux ; ils ont les mœurs douces & les qualités ſociales, leur force & leur ardeur ne ſe marquent ordinairement que par des ſignes d'émulation ; ils cherchent à ſe devancer à la courſe, à ſe faire & même s'animer au péril en ſe défiant à traverſer une rivière, ſauter un foſſé, & ceux qui dans ces exercices naturels donnent l'exemple, ceux qui deux mêmes vont les premiers, ſont les plus généreux, les meilleurs, & ſouvent les plus dociles & & les plus ſouples lorſqu'ils ſont une fois domptés.

Quelques anciens Auteurs parlent des Chevaux ſauvages, & citent même les lieux où ils ſe trouvoient. *Hérodote* dit que ſur les bords de l'Hypanis en Scythie, il y avoit des Chevaux ſauvages qui étoit blancs, & que dans la partie ſeptentrionale de la Thrace au-delà du Danube il y en avoit d'autres qui avoient le poil long de cinq doigts par-tout le

corps ; *Ariſtote* cite la Syrie, *Pline* les pays du Nord, *Strabon* les Alpes & l'Eſpagne, comme des lieux où l'on trouvoit des Chevaux ſauvages. Parmi les Modernes, *Caraan* dit la même choſe de l'Ecoſſe & des Orcades, *Olaüs* de la Moſcovie, *Dapper* de l'iſle de Chypre, où il y avoit, dit-il, des Chevaux ſauvages qui étoient beaux & qui avoient de la force & de la vîteſſe, *Struys* de l'iſle de May au Cap-Verd, où il y avoit des Chevaux ſauvages fort petits ; *Léon l'Africain* rapporte auſſi qu'il y avoit des Chevaux ſauvages dans les déſerts de l'Afrique & de l'Arabie, & il aſſure qu'il a vu lui même dans les ſolitudes de Numidie un Poulain dont le poil étoit blanc & la crinière crépue. *Marmol* confirme ce fait, en diſant qu'il y en a quelques uns dans les déſerts de l'Arabie & de la Libye, qu'ils ſont petits & de couleur cendrée, qu'il y en a auſſi de blancs, qu'ils ont la crinière & les crins fort courts & hériſſés & que les Chiens ni les Chevaux domeſtiques ne peuvent les atteindre à la courſe ; on trouve auſſi dans les *Lettres édifiantes* qu'à la Chine il y a des Chevaux ſauvages fort petits.

Comme toutes les parties de l'Europe ſont aujourd'hui peuplées & preſque

également habitées, on n'y trouve plus de Chevaux ſauvages, & ceux que l'on voit en Amérique ſont des Chevaux domeſtiques & Européens d'origine, que les Eſpagnols y ont tranſportés & qui ſe ſont multipliés dans les vaſtes déſerts de ces contrées inhabitées ou dépeuplées; car cette eſpece d'Animaux manquoit au nouveau monde. L'étonnement & la fraveur que marquèrent les habitans du Méxique & du Pérou à l'aſpect des Chevaux & des cavaliers, firent aſſez voir aux Eſpagnols que ces Animaux étoient abſolument inconnus dans ces climats; ils en tranſportèrent donc un grand nombre, tant pour leur ſervice & leur utilité particulière, que pour en propager l'eſpèce; ils en lâchèrent dans pluſieurs iſles & même dans le Continent, où ils ſe ſont multipliés comme les autres Animaux ſauvages. M. *de la Salle* en a vu en 1685 dans l'Amérique Septentrionale, près de la Baie de *S. Louis*; ces Chevaux paiſſoient dans les prairies, & ils étoient ſi farouches, qu'on ne pouvoit les approcher. L'Auteur de l'Hiſtoire des Avanturiers Flibuſtiers dit qu'on voit quelquefois dans l'iſle S. Domingue des troupes de plus de cinq cens Chevaux qui courent tous enſem-

ble, & que lorſqu'ils apperçoivent un homme ils s'arrêtent tous ; que l'un d'eux s'approche à une certaine diſtance, ſouffle des naſeaux, prend la fuite, & que tous les autres le ſuivent. Il ajoûte qu'il ne ſait ſi ces Chevaux ont dégénéré en devenant ſauvages, mais qu'il ne les a pas trouvés auſſi beau que ceux d'Eſpagne, quoi qu'ils ſoient de cette race. Ils ont dit-il, la tête fort groſſe auſſi bien que les jambes, qui de plus ſont raboteuſes ; ils ont auſſi les oreilles & le col longs, les habitans du pays les apprivoiſent aiſément & les font enſuite travailler, les Chaſſeurs leur font porter leurs cuirs, on ſe ſert pour les prendre de lacs de corde, qu'on tend dans les endroits où ils fréquentent, ils s'y engagent aiſément, & s'ils ſe prenent par le col ils s'etranglent eux mêmes, à moins qu'on n'arrive aſſez tôt pour les ſecourir, on les arrête par le corps & les jambes, & on les attache à des arbres, où on les laiſſe pendant deux jours ſans boire ni manger : cette épreuve ſuffit pour commencer à les rendre dociles, & avec le temps ils le déviennent autant que s'ils n'euſſent jamais été farouches, & même ſi par quelque hazard ils ſe retrouvent en liberté ils ne deviennent pas

ſauvages une ſeconde fois, ils reconnoiſſent leurs Maîtres, & ſe laiſſent approcher & reprendre aiſément. Cela prouve que ces Animaux ſont naturellement doux & très-diſpoſés à ſe familiariſer avec l'Homme & à s'attacher à lui; auſſi n'arrive-t-il jamais qu'aucun d'eux quitte nos maiſons pour ſe retirer dans les forêts ou dans les déſerts; ils marquent au-contraire beaucoup d'empreſſement pour revenir au gîte, où cependant ils ne trouvent qu'une nourriture groſſière, toujours la même, & ordinairement méſurée ſur l'œconomie beaucoup plus que ſur leur appétit; mais la douceur de l'habitude leur tient lieu de cequ'ils perdent d'ailleurs: après avoir été excédés de fatigue, le lieu du repos eſt un lieu de délices, ils le ſentent de loin, ils ſavent le reconnoître au milieu des plus grandes villes, & ſemblent préférer en tout l'eſclavage à la liberté; ils ſe font même une ſéconde nature des habitudes auxquelles on les a forcés ou ſoumis, puiſqu'on a vu des Chevaux, abandonnés dans les bois, hennir continuellement pour ſe faire entendre, accourir à la voix des hommes, & en même temps maigrir & dépérir en peu de temps, quoiqu'ils euſſent abondam-

ment

ment de quoi varier leur nourriture & ſatisfaire leur appétit. Leurs mœurs viennent donc preſque en entier de leur éducation, & cette éducation ſuppoſe des ſoins & des peines que l'Homme ne prend pour aucun autre Animal, mais dont il eſt dédomagé par les ſervices continuels que lui rend celui-ci. Dès le temps du premier âge on a ſoin de ſéparer les poulains de leur Mère, on les laiſſe tetter pendant cinq, ſix ou tout au plus ſept mois; car l'expérience a fait voir que ceux qu'on laiſſe tetter dix ou onze mois ne valent pas ceux qu'on ſèvre pluſtôt, quoi qu'ils prennent ordinairemeut plus de chair & de corps: après ces ſix ou ſept mois de lait on les ſèvre pour leur faire prendre une nourriture plus ſolide que le lait, on leur donne du ſon deux fois par jour & un peu de foin, dont on augmente la quantité à meſure qu'ils avancent en âge, & on les garde dans l'écurie tant qu'ils marquent de l'inquiétude pour retourner à leur mère: mais lorſque cette inquiétude eſt paſſée, on les laiſſe ſortir par le beau temps, & on les conduit aux pâturages; ſeulement il faut prendre garde de les laiſſer paître à jeun, il faut leur donner le ſon & les faire boire une heure avant

de les mettre à l'herbe, & ne jamais les expoſer au grand froid ou à la pluie ; ils paſſent de cette façon le premier hiver : au mois de Mai ſuivant, non ſeulement on leur permettra de pâturer tous les jours, mais on les laiſſera coucher à l'air dans les pâturages pendant tout l'Eté & juſqu'à la fin d'Octobre, en obſervant ſeulement de ne leur pas laiſſer paître les regains ; s'ils s'accoutumoient à cette herbe trop fine, ils ſe dégoûteroient du foin, qui doit cependant faire leur principale nourriture. On les nourrit pendant le ſecond hiver avec du ſon mêlé d'orge ou d'avoine moulus : on les conduit de cette façon en les laiſſant pâturer le jour pendant l'hiver, & la nuit pendant l'Eté juſqu'à l'âge de quatre ans, qu'on les retire du pâturage pour les nourrir à l'herbe ſèche ; ce changement de nourriture demande quelques précautions ; on ne leur donnera pendant les premiers huit jours que de la paille, & on fera bien de leur faire prendre quelques breuvages contre les vers, que les mauvaiſes digeſtions d'une herbe trop crue peuvent avoir produits. M. *de Garſault*, qui recommande cette pratique, eſt ſans doute fondé ſur l'expérience ; cependant on verra qu'à tout

âge & dans tous les temps l'eſtomac de tous les Chevaux eſt farci d'une ſi prodigieuſe quantité de vers, qu'ils ſemblent faire partie de leur conſtitution : nous les avons trouvés dans les Chevaux ſains comme dans les Chevaux malades, dans ceux qui paiſſoient l'herbe comme dans ceux qui ne mangeoient que de l'avoine & du foin ; & les Aſnes, qui de tous les Animaux ſont ceux qui approchent le plus de la nature du Cheval, ont auſſi cette prodigieuſe quantité de vers dans l'eſtomac, & n'en ſont pas plus incommodés : ainſi l'on ne doit pas regarder les vers, dumoins ceux dont nous parlons, comme une maladie accidentelle, cauſée par les mauvaiſes digeſtions d'une herbe crue, mais plutôt comme un effet dépendant de la nourriture & de la digeſtion ordinaire de ces Animaux. Il faut avoir attention, lorſqu'on ſèvre les jeunes poulains, de les mettre dans une écurie propre, qui ne ſoit pas trop chaude, crainte de les rendre trop délicats & trop ſenſibles aux impreſſions de l'air ; on leur donnera ſouvent de la litière fraîche, on les tiendra propres en les bouchonnant de temps en temps : mais il ne faudra ni les attacher, ni les penſer à la main qu'à

l'âge de deux ans & demi ou trois ans ; ce frottement trop rude leur cauſeroit de la douleur, leur peau eſt encore trop délicate pour le ſouffrir, & ils dépériroient au lieu de profiter : ils faut auſſi avoir ſoin que le ratelier & la mangeoire ne ſoient pas trop élevés ; la néceſſité de lever la tête trop haute pour prendre leur nourriture pourroit leur donner l'habitude de la porter de cette façon, ce qui leur gâteroit l'encolure. L'orſqu'ils auront un an ou dixhuit-mois, on leur tondra la queue, les crins repouſſeront & deviendront plus forts & plus touffus. Dès l'âge de deux ans il faut ſéparer les poulains, mettre les mâles avec les Chevaux, & les fémelles avec les Jumens ; ſans cette précaution les jeunes poulains ſe fatigueroient autour des poulines, & s'énerveroient ſans aucun fruit. A l'âge de trois ans ou de trois ans & demi on doit commencer à les dreſſer & à les rendres dociles : on leur mettra d'abord une ſelle légère & aiſée, & on les laiſſera ſellés pendant deux ou trois heures chaque jour ; on les accoutumera de même à recevoir un bridon dans la bouche, & à ſe laiſſer lever les pieds, ſur leſquels on frappera quelque coups comme pour les ferrer,

& ſi ce ſont des Chevaux deſtinés au Caroſſe ou au trait, on leur mettra un harnois ſur le corps & un bridon : dans les commencemens il ne faut point de bride, ni pour les uns ni pour les autres ; on les fera troter en ſuite à la longe avec un caveſſon ſur le nez, ſur un terrein uni ſans être montés, & ſeulement avec la ſelle ou le harnois ſur le corps ; & lorſque le Cheval de ſelle tournera facilement & viendra volontiers au près de celui qui tient la longe, on le montera & deſcendra dans la même place & ſans le faire marcher juſqu'à ce qu'il ait quatre ans, parcequ'avant cet âge il n'eſt pas encore aſſez fort pour n'être pas, en marchant, ſurchargé du poids du cavalier : mais à quatre ans on le montera pour le faire marcher au pas ou au trot, & toujours à petites repriſes : quand le Cheval de carroſſe ſera accoutumé au harnois, on l'attellera avec un autre Cheval fait, en lui mettant une bride, & on le conduira avec une longe paſſée dans la bride, juſqu'à ce qu'il commence à être ſage au trait ; alors le Cocher eſſayera de le faire reculer, ayant pour aide un Homme devant, qui le pouſſera en arrière avec douceur, & même lui donnera de petits coups

pour l'obliger à reculer : tout cela doit ſe faire avant que les jeunes Chevaux ayent changé de nourriture ; car quand une fois ils ſont ce qu'on appelle engrainés, c'eſt à dire, lorſqu'ils ſont au grain & à la paille, comme ils ſont plus vigoureux, on a remarqué qu'ils étoient auſſi moins dociles, & plus difficiles à dreſſer.

Le mors & l'éperon ſont deux moyens qu'on a imaginés pour les obliger à recevoir le commandement, le mors pour la préciſion, & l'éperon pour la promptitude des mouvemens. La bouche ne paroiſſoit pas deſtinée par la Nature à recevoir d'autres impreſſions que celles du goût & de l'appétit : cependant elle eſt d'une ſi grande ſenſibilité dans le Cheval, que c'eſt à la bouche, par préférence à l'œil & à l'oreille, qu'on s'adreſſe pour tranſmettre au Cheval les ſignes de la volonté ; le moindre mouvement ou la plus petite preſſion du mors ſuffit pour avertir & déterminer l'Animal, & cet organe de ſentiment n'a d'autre défaut que celui de ſa perfection même ; ſa trop grande ſenſibilité veut être ménagée car ſi on en abuſe, on gâte la bouche du Cheval en la rendant inſenſible à l'impreſſion du

mors : les ſens de la vue & de l'ouie ne ſeroient pas ſujets à une telle altération, & ne pourroient être émouſſés de cette façon ; mais apparemment on a trouvé des inconvéniens à commander au Chevaux par ces organes, & il eſt vrai que les ſignes tranſmis par le toucher font beaucoup plus d'effet ſur les Animaux en général, que ceux qui leur ſont tranſmis par l'œil ou par l'oreille : d'ailleurs, la ſituation des Chevaux par rapport à celui qui les monte ou qui les conduit, rend les yeux preſque inutiles à cet effet, quiſqu'ils ne voient que devant eux, & que ce n'eſt qu'en tournant la tête qu'ils pourroient appercevoir les ſignes qu'on leur feroit ; & quoique l'oreille ſoit un ſens par lequel on les anime & on les conduits ſouvent, il paroît qu'on a reſtreint & laiſſé aux Chevaux groſſiers l'uſage de cet organe, puiſqu'au manège, qui eſt le lieu de la plus parfaite éducation, l'on ne parle preſque point aux Chevaux, & qu'ils ne faut pas même qu'ils paroiſſe qu'on les conduiſe. En effet, lorſqu'ils ſont bien dreſſés, la moindre preſſion des cuiſſes, le plus léger mouvement du mort ſuffit pour les diriger, l'éperon eſt même inutile, ou du moins on ne s'en ſert que

pour les forcer à faire des mouvemens violents ; & lorſque, par l'ineptie du cavalier, il arrive qu'en donnant de l'éperon il retient la bride, le Cheval ſe trouvant excité d'un côté & retenu de l'autre, ne peu que ſe cabrer en faiſant un bond ſans ſortir de ſa place. On donne à la tête du Cheval, par le moyen de la bride, un air avantageux & relevé ; on la place comme elle doit être, & le plus petit ſigne ou le plus petit mouvement du cavalier ſuffit pour faire prendre au Cheval ſes différentes allures : la plus naturelle eſt peut-être le trot, mais le pas & même le galop ſont plus doux pour le cavalier, & ce ſont auſſi les deux allures qu'on s'applique le plus à perfectionner. Lorſque ce Cheval lève la jambe de devant pour marcher, il faut que ce mouvement ſoit fait avec hardieſſe & facilité, & que le genou ſoit aſſez plié ; la jambe levée doit paroître ſoutenue un inſtant, & lorſqu'elle retombe le pied doit être ferme & appuyer également ſur la terre, ſans que la tête du cheval reçoive aucune impreſſion de ce mouvement ; car lorſque la jambe retombe ſubitement, & que la tête baiſſe en même temps, c'eſt ordinairement pour ſoulager promptement

l'autre jambe qui n'eſt pas aſſez forte pour ſupporter ſeule tout le poids du corps : ce défaut eſt très-grand, auſſi-bien que celui de porter le pied en dehors ou en dedans, car il retombe dans cette même direction : l'on doit obſerver auſſi que l'orſqu'il appuie ſur le talon : c'eſt une marque de foibleſſe, & que quand il poſe ſur la pince, c'eſt une attitude fatiguante & forcée que le Cheval ne peut ſoutenir long-temps.

Le pas, qui eſt la plus douce de toutes les allures, doit cependant être prompt ; il faut qu'il ne ſoit ni trop allongé ni trop accourci, & que la démarche du Cheval ſoit légère : cette légèreté dépend beaucoup de la liberté des épaules, & ſe reconnoît à la manière dont il porte la tête en marchant ; s'il la tient haute & ferme, il eſt ordinairement vigoureux & léger : lorſque le mouvement des épaules n'eſt pas aſſez libre, la jambe ne ſe lêve point aſſez, & le Cheval eſt ſujet à faire des faux pas & à heurter du pied contre les inégalités du terrein ; & lorſque les épaules ſont encore plus ſerrées & que le mouvement des jambes en paroît indépendant, le Cheval ſe fatigue, fait des chûtes, & n'eſt capable d'aucun ſervice : le Cheval doit être ſur la han-

che, c'eſt-à-dire, hauſſer les épaules & baiſſer la hanche en marchant ; il doit auſſi ſoutenir ſa jambe & la lever aſſez haut ; mais s'il la ſoutient trop longtemps, s'il la laiſſe retomber trop lentement, il perd tout l'avantage de la légèreté, il dévient dur, & n'eſt bon que pour l'appareil & pour piaffer. Il ne ſuffit pas que les mouvemens du Cheval ſoient légers, il faut encore qu'ils ſoient égaux & uniformes dans le train du devant & dans celui du derrière ; car ſi la croupe balance tandis que les épaules ſe ſoutiennent, le mouvement ſe fait ſentir au cavalier par ſecouſſes, & lui devient incommode : la même choſe arrive lorſque le Cheval allonge trop de la jambe de derrière, & qu'il la poſe au delà de l'endroit où le pied de devant a porté : les Chevaux dont le corps eſt court, ſont ſujets à ce défaut, ceux dont les jambes ſe croiſſent ou s'attaignent n'ont pas la démarche ſûre, & en général ceux dont le corps eſt long ſont les plus commodes pour le cavalier, parce qu'il ſe trouve plus éloigné des deux centres de mouvement, les épaules & les hanches, & qu'il en reſſent moins les impreſſions & les ſecouſſes.

Les Quadrupèdes marchent ordinaire-

ment en portant à la fois en avant une jambe de devant & une jambe de derrière ; lorſque la jambe droite de devant part, la jambe gauche de derrière ſuit & avance en même temps ; & ce pas étant fait, la jambe gauche de devant part à ſon tour conjointement avec la jambe droite de derrière, & ainſi de ſuite : comme leurs corps porte ſur quatre points d'appui qui forment un quarré long, la manière la plus commode de ſe mouvoir eſt d'en changer deux à la fois en diagonale, de façon que le centre de gravité du corps de l'Animal ne faſſe qu'un petit mouvement & reſte toujours à-peu-près dans la direction des deux points d'appui qui ne ſont pas en mouvement ; dans les trois allures naturelles du Cheval, le pas, le trot & le galop, cette régle de mouvement s'obſerve toujours, mais avec des différences. Dans le pas il y a quatre temps dans le mouvement, ſi la jambe droite de devant part la première, la jambe gauche de derrière ſuit un inſtant après ; enſuite la jambe gauche de devant part à ſon tour pour être ſuivie un inſtant après de la jambe droite de derrière ; ainſi le pied droit de devant poſe à terre le premier, le pied gauche de derrière poſe à terre le ſecond, le

pied gauche de devant poſe à terre le troiſième, & le pied droit de derrière poſe à terre le dernier; ce qui fait un mouvement à quatre temps & à trois intervales, dont le premier & le dernier ſont plus courts que celui du milieu. Dans le trot il n'y a que deux temps dans le mouvement; ſi la jambe droite de devant part, la jambe gauche de derrière part auſſi en même temps, & ſans qu'il y ait aucun intervalle entre le mouvement de l'une & le mouvement de l'autre; enſuite la jambe gauche de devant part avec la droite de derrière auſſi en même temps, de ſorte qu'il n'y a dans ce mouvement du trot que deux temps & un intervalle, le pied droit de devant & le pied gauche de derrière poſent à terre en même temps, & en ſuite le pied gauche de devant & le droit de derrière poſent auſſi à terre en même temps. Dans le galop il y a ordinairement trois temps; mais comme dans ce mouvement qui eſt un eſpéce de ſaut, les parties antérieures du Cheval ne ſe meuvent pas d'abord d'elles-mêmes, & qu'elles ſont chaſſées par la force des hanches & des parties poſterieures, ſi des deux jambes de devant la droite doit avancer plus que la gauche, il faut auparavant que le

pied gauche de derrière poſe à terre pour ſervir de point d'appui à ce mouvement d'élancemens ; ainſi c'eſt le pied gauche de derriere qui fait le premier temps du mouvement & qui poſe à terre le premier ; enſuite la jambe droite de derrière ſe lève conjointement avec la gauche de devant, & elles retombent à terre en même temps, & enfin la jambe droite de devant qui s'eſt levée un inſtant après la gauche de devant & la droite de derrière, ſe poſe à terre la dernière ; ce qui fait le troiſième temps : ainſi dans ce mouvement du galop il y a trois temps & deux intervalles, & dans le premier de ces intervalles, lorſque le mouvement ſe fait avec vîteſſe, il y a un inſtant où les quatre jambes ſont en l'air en même temps, & où l'on voit les quatre fers du Cheval à la fois : lorſque le Cheval a les hanches & les jarets ſouples, & qu'il les remue avec vîteſſe & agilité, ce mouvement du galop eſt plus parfait, & la cadence s'en fait à quatre temps ; il poſent d'abord le pied gauche de derrière qui marque le premier temps ; enſuite le pied droit de derrière retombe le premier, & marque le ſecond temps ; le pied gauche de devant tombant un inſtant après mar-

que le troiſième temps, & enfin le pied droit de devant qui retombent le dernier marque le quatrième temps. Les Chevaux galoppent ordinairement ſur le pied droit : de la même manière qu'ils partent de la jambe droite de devant pour marcher & pour troter, ils entament auſſi le chemin en galopant par la jambe droite de devant qui eſt plus avancée que la gauche, & de même la jambe droite de derrière qui ſuit immédiatement la droite de devant, eſt auſſi plus avancée que la gauche de derrière, & cela conſtament tant que le galop dure : delà il réſulte que la jambe gauche qui porte tout le poids, & qui pouſſe les autres en avant, eſt la plus fatiguée ; en ſorte qu'il ſeroit bon d'exercer les Chevaux à galoper alternativement ſur le pied gauche auſſi-bien que ſur le droit, ils ſuffiroient plus longtemps à ce mouvement violent, & c'eſt auſſi ce que l'on fait au manège, mais peut-être par une autre raiſon, qui eſt que comme on les fait ſouvent changer de main, c'eſt-à-dire, décrire un cercle dont le centre eſt tantôt à droite, tantôt à gauche, on les oblige auſſi à galoper tantôt ſur le pied droit, tantôt ſur le gauche.

Dans les pas les jambes du Cheval ne ſe lèvent qu'à une petite hauteur, & les pieds raſent la terre d'aſſez près ; au trot elles s'élèvent d'avantage, & les pieds ſont entièrement détachés de terre ; dans le galop les jambes s'élèvent encore plus haut, & les pieds ſemblent bondir ſur la terre : le pas pour être bon, doit être prompt, léger, doux & ſûr ; le trot doit être ferme, prompt & également ſoutenu ; il faut que le derrière chaſſe bien le devant ; le Cheval dans cette allure doit porter la tête haute, & avoir les reins droits ; car ſi les hanches hauſſent & baiſſent alternativement à chaque temps du trot, ſi la croupe balance & ſi le Cheval ſe berce, il trotte mal par foibleſſe : s'il jette en dehors les jambes de devant, c'eſt un autre défaut ; les jambes de devant doivent être ſur la même ligne que celles de derrière & toujours les effacer. Lorſqu'une des jambes de derrière s'élance, ſi la jambe de devant du même côté reſte en place un peu trop long-temps, le mouvement devient plus dur par cette réſiſtance ; & c'eſt pour cela que l'intervalle entre les deux temps du trot doit être court : mais, quelque court qu'il puiſſe être, cette réſiſtance ſuffit

pour rendre cette allure plus dure que le pas & le galop, parce que dans le pas le mouvement eſt plus liant, plus doux, & la réſiſtance moins forte, & que dans le galop il n'y a preſque point de reſiſtance horizontale, qui eſt la ſeule incommode pour le cavalier, la réaction du mouvement des jambes de devant ſe faiſant preſque toute de bas en haut dans la direction perpendiculaire. Le reſſort des jarrets contribue autant au mouvement du galop que celui des reins; tandis que les reins font effort pour élever & pouſſer en avant les parties antérieures, le pli du jarret fait reſſort, rompt le coup & adoucit la ſecouſſe: auſſi plus ce reſſort du jarret eſt liant & ſouple, plus le mouvement du galop eſt doux; il eſt auſſi d'autant plus prompt & plus rapide, que les jarrets ſont plus forts, & d'autant plus ſoutenu, que le Cheval porte plus ſur les hanches & que les épaules ſont plus ſoutenues par la force des reins. Au reſte, les Chevaux qui dans le galop lèvent bien haut les jambes de devant, ne ſont pas ceux qui galopent le mieux; ils avancent moins que les autres & ſe fatiguent davantage, & cela vient ordinairement de ce qu'ils n'ont pas les épaules aſſez libres.

Le pas, le trot & le galop ſont donc les allures naturelles les plus ordinaires, mais il y a quelques Chevaux qui ont naturellement une autre allure qu'on appelle l'amble, qui eſt très-différente des trois autres, & qui du premier coup d'œil paroît contraire aux loix de la méchanique & très-fatiguante pour l'Animal, quoique dans cette allure la vîteſſe du mouvement ne ſoit pas ſi grande que dans le galop ou dans le grand trot : dans cette allure le pied du Cheval raſe la terre encore de plus près que dans le pas, & chaque démarche eſt beaucoup plus allongée : mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les deux jambes du même côté, par éxemple, celles de devant & de derrière du côté droit, partant en même temps pour faire un pas, & qu'enſuite les deux jambes du côté gauche partant auſſi en même temps pour en faire un autre, & ainſi de ſuite ; en ſorte que les deux côtés du corps manquent alternativement d'appui, & qu'il n'y a point d'équilibre de l'un à l'autre ; ce qui ne peut manquer de fatiguer beaucoup le Cheval, qui eſt obligé de ſe ſoutenir dans un balancement forcé, par la rapidité d'un mouvement qui n'eſt preſque pas détaché de terre : car s'il

levoit les pieds dans cette allure autant qu'il les lève dans le trot ou même dans le bon pas, le balancement seroit si grand qu'il ne pourroit manquer de tomber sur le côté, & ce n'est que parce qu'il rase la terre de très près & par des alternatives promptes de mouvement, qu'il se soutient dans cette allure, où la jambe de derrière doit non seulement partir en même temps que la jambe de devant du même côté, mais encore avancer sur elles & poser un pied ou un pied & demi au delà de l'endroit où celle-ci a posée: plus cette espace dont la jambe de derrière avance de plus que la jambe de devant, est grand, mieux le Cheval marche l'amble, & plus le mouvement total est rapide. Il n'y a donc dans l'amble, comme dans le trot, que deux temps dans le mouvement; & toute la différence est que dans le trot les deux jambes qui vont ensemble sont opposées en diagonale au lieu que dans l'amble ce sont les deux jambes du même côté qui vont ensemble: cette allure qui est très-fatigante pour le Cheval, & qu'on ne doit lui laisser prendre que dans les terrains unis, est fort douce pour le cavalier; elle n'a pas la dureté du trot, qui vient de la résistance que fait la jam-

be de devant lorſque celle de derrière ſe lève, parce que dans l'amble cette jambe de devant ſe lève en même temps que celle de derrière du même côté; au lieu que dans le trot cette jambe de devant du même côté demeure en repos & réſiſte à l'impulſion pendant tout le temps que ce meut celle de derriere. Les connoiſſeurs aſſurent que les Chevaux qui naturellement vont l'amble, ne trotent jamais & qu'ils ſont beaucoup plus foibles que les autres: en effet les Poulains prennent aſſez ſouvent cette allure, ſurtout lorſqu'on les force à aller vîte, & & qu'ils ne ſont pas encore aſſez forts pour troter ou pour galoper; & l'on obſerve auſſi que la plûpart des bons Chevaux, qui ont été trop fatigués & qui commencent à s'uſer, prennent eux-mêmes cette allure lorſqu'on les force à un mouvement plus rapide que celui du pas. L'amble peut dont être regardé comme une allure défecteuſe, puiſqu'elle n'eſt pas ordinaire, & qu'elle n'eſt naturelle qu'à un petit nombre de Chevaux qui ſont preſque toujours plus foibles que les autres; & que ceux qui paroiſſent les plus forts ſont ruinés en moins de temps que ceux qui trottent & galopent: mais il y a encore deux autres allu-

res, l'entrepas & l'aubin, que les Chevaux foibles ou excédés prennent d'eux-mêmes, qui ſont beaucoup plus défectueuſes que l'amble ; on appelle ces mauvaiſes allures des trains rompus, déſunis ou compoſés : l'entrepas tient du pas & de l'amble, & l'aubin tient du trot & du galop, l'un & l'autre viennent des excès d'une longue fatigue ou d'une grande foibleſſe de reins ; les Chevaux de meſſagerie qu'on ſurcharge, commencent à aller l'entrepas au lieu du trot à meſure qu'ils ſe ruinent, & les Chevaux de poſte ruinés qu'on preſſe de galoper, vont l'aubin au lieu du galop.

Le Cheval eſt de tous les Animaux celui qui avec une grande taille à le plus de proportion & d'élégance dans les parties de ſon corps ; car en lui comparant les Animaux qui ſont immédiatement au deſſus & au-deſſous, on verra que l'Aſne eſt mal fait, que le Lion à la tête trop groſſe, que le Bœuf à les jambes trop minces & trop courtes pour la groſſeur de ſon corps, que le Chameau eſt difforme, & que les plus gros Animaux, le Rhinocéros & l'Eléphant, ne ſont pour ainſi dire que des maſſes informes. Le grand allongement des mâchoires eſt la principale cauſe de

la différence entre la tête des Quadrupèdes & celle de l'homme ; c'eſt auſſi le caractère le plus ignoble de tous : Cependant, quoique les mâchoires du Cheval ſoient fort allongées, il n'a pas comme l'Ane, un air d'imbécillité, ou de ſtupidité comme le Bœuf : la régularité des proportions de ſa tête lui donne au contraire un air de légéreté qui eſt bien ſoutenu par la beauté de ſon encolure. Le Cheval ſemble vouloir ſe mettre au-deſſus de ſon état de Quadrupède en élevant ſa tête ; dans cette noble attitude il regarde l'homme face à face, ſes yeux ſont vifs & bien ouverts, ſes oreilles ſont bien faites & d'une juſte grandeur, ſans être courtes comme celles du Taureau, ou trop longues comme celles de l'Aſne ; ſa crinière accompagne bien ſa tête, orne ſon col, & lui donne un air de force & de fierté ; ſa queue traînante & touffue couvre & termine avantageuſement l'extrémité de ſon corps : bien différente de la courte queue du Cerf, de l'Eléphant, &c. & de la queue nue de l'Aſne, du Chameau, du Rhinocéros, &c. La queue du Cheval eſt formée par des crins épais & longs qui ſemblent ſortir de la croupe, parce que le tronçon dont ils

ſortent eſt fort court ; il ne peut relever ſa queue comme le Lion, mais elle lui ſied mieux quoiqu'abaiſſée, & comme il peut la mouvoir de côté, il s'en ſert utilement pour chaſſer les mouches qui l'incommodent ; car quoique ſa peau ſoit très-ferme, & qu'elle ſoit garnie par-tout d'un poil épais & ſerré, elle eſt cependant très-ſenſible. L'attitude de la tête & du col contribue plus que celle de toutes les autres parties du corps à donner au Cheval un noble maintien, la partie ſupérieure de l'encolure dont ſort la crinière, doit s'élever d'abord en ligne droite en ſortant du garrot, & former enſuite en approchant de la tête une courbe à peu près ſemblable à celle du col d'un Cygne : la partie inférieure de l'encolure ne doit former aucune courbure ; il faut que ſa direction ſoit en ligne droite depuis le poitrail juſqu'à la ganache & un peu panchée en avant ; ſi elle étoit perpendiculaire, l'encolure ſeroit fauſſe ; il faut auſſi que la partie ſupérieure du col ſoit mince, & qu'il y ait peu de chair auprès de la crinière, qui doit être médiocrement garnie de crins longs & déliés ; une belle encolure doit être longue & relevée, & cependant proportionnée à la taille du Cheval:

lorſqu'elle eſt trop longue & trop menue, les chevaux donnent ordinairement des coups de tête, & quand elle eſt trop courte & trop charnue, ils ſont péſants à la main ; & pour que la tête ſoit le plus avantageuſement placée, il faut que le front ſoit perpendiculaire à l'horizon. La tête doit être ſèche & menue ſans être trop longue, les oreilles peu diſtantes, petites, droites, immobiles, étroites, déliées & bien plantées ſur le haut de la tête, le front étroit & un peu convèxe, les ſalières remplies, les paupières minces, les yeux clairs, vifs, pleins de feu, aſſez gros & avancés à fleur de tête, la prunelle grande, la ganache décharnée & peu épaiſſe, le nez un peu arqué, les naſeaux bien ouverts & bien fendus, la cloiſon du nez mince, les lèvres déliées, la bouche médiocrement fendue, le garrot élevé & tranchant, les épaules ſèches, plattes & peu ſerrées, le dos égal, uni, inſenſiblement arqué ſur la longneur, & relevé des deux côtés de l'épine qui doit paroître enfoncée, les flancs pleins & courts, la croupe ronde & bien fournie, la hanche bien garnie, le tronçon de la queue épais & ferme, les bras & les cuiſſes gros & charnus, le genou

rond en devant, le jarret ample & évidé, les canons minces ſur le devant & larges ſur les côtés, le nerf bien détaché, le boulet menu, le fanon peu garni, le paturon gros & d'une médiocre longueur, la couronne peu élevée, la corne noire, unie & luiſante, le ſabot haut, les quartiers ronds, les talons larges & médiocrement élevés, la fourchette menue & maigre, & la ſolle épaiſſe & concave.

Mais il y a peu de Chevaux dans leſquels on trouve toutes ces perfections raſſemblées : les yeux ſont ſujets à pluſieurs défauts qu'il eſt quelquefois difficile de reconnoître ; dans un œil ſain on doit voir à travers la cornée deux ou trois taches couleur de ſuie au-deſſus de la prunelle ; car pour voir ces taches il faut que la cornée ſoit claire, nette & tranſparente ; ſi elle paroît double ou de mauvaiſe couleur, l'œil n'eſt pas bon : la prunelle petite, longue & étroite ou environnée d'un cercle blanc, déſigne auſſi un mauvais œil ; & lorſqu'elle a une couleur de bleu verdâtre, l'œil eſt certainement mauvais, & la vue trouble. On juge aſſez bien du naturel & de l'état actuel du Cheval par le mouvement des oreilles ; il doit, lorſqu'il marche

che, avoir la pointe des oreilles en avant ; un Cheval fatigué a les oreilles baſſes ; ceux qui ſont colères & malins portent alternativement l'une des oreilles en avant, & l'autre en arrière : tous portent les oreilles du côté où ils entendent quelque bruit ; & lorſqu'on les frappe ſur le dos ou ſur la croupe, ils tournent les oreilles en arrière. Les Chevaux qui ont les yeux enfoncés, ou un œil plus petit que l'autre, ont ordinairement la vue mauvaiſe ; ceux dont la bouche eſt ſèche ne ſont pas d'un auſſi bon tempéramment que ceux dont la bouche eſt fraîche & devient écumeuſe ſous la bride. Le Cheval de Selle doit avoir les épaules plattes, mobiles & peu chargés ; le Cheval de trait au contraire doit les avoir groſſes, rondes & charnues : ſi cependant les épaules d'un Cheval de Selle ſont trop ſèches, & que les os paroiſſent trop avancer ſous la peau, c'eſt un défaut qui déſigne que les épaules ne ſont pas libres, & que par conſéquent le Cheval ne pourra ſupporter la fatigue. Un autre défaut pour le Cheval de ſelle eſt d'avoir le poitrail trop avancé, & les jambes de devant retirées en arrière, parce qu'alors il eſt ſujet à s'appuyer ſur la main en galopant, & même à bron-

cher & à tomber : la longueur des jambes doit être proportionnée à la taille du Cheval ; lorſque celles de devant ſont trop longues, il n'eſt pas aſſuré ſur ſes pieds ; ſi elles ſont trop courtes, il eſt péſant à la main : on a remarqué que les Jumens ſont plus ſujettes que les Chevaux à être baſſes du devant, & que les Chevaux entiers ont le col plus gros que les Jumens & les Hongres.

Une des choſes les plus importantes à connoître, c'eſt l'âge du Cheval ; les vieux Chevaux ont ordinairement les ſalières creuſes ; mais cet indice eſt équivoque, puiſque de jeunes Chevaux, engendrés de vieux étalons, ont auſſi les ſalières creuſes : c'eſt par les dents qu'on peut avoir une connoiſſance plus certaine de l'âge : le Cheval en a quarante, vingt-quatre mâchelières, quatre canines & douze inciſives ; les Jumans n'ont pas de dents canines, ou les ont fort courtes : les mâchelières ne ſervent point à la connoiſſance de l'âge ; c'eſt par les dents de devant & enſuite par les canines qu'on en juge. Les douze dents de devant commencent à pouſſer quinze jours après la naiſſance du poulain ; ces premières dents ſont rondes, courtes, peu ſolides, & tombent en différents tems

pour être remplacées par d'autres : à deux ans & demi les quatre de devant du milieu tombent les premières, deux en haut, deux en bas ; un an après il en tombe quatre autres, une de chaque côté des premières qui ſont déja remplacées ; à quatre ans & demi environ il en tombe quatre autres, toujours à côté de celles qui ſont tombées & remplacées ; ces quatre dernières dents de lait ſont remplacées par quatre autres, qui ne croiſſent pas à beaucoup près auſſi vîte que celles qui ont remplacé les huit premières ; & ce ſont ces quatre dernières dents qu'on appelle les coins, & qui remplacent les quatre dernières dents de lait, qui marquent l'âge du Cheval ; elles ſont aiſées à reconnoître, puiſqu'elles ſont les troiſièmes, tant en haut qu'en bas, à les compter depuis le milieu de l'extrémité de la mâchoire ; ces dents ſont creuſes & ont une marque noire dans leur concavité ; à quatre ans & demi ou cinq ans elles ne débordent preſque pas au-deſſus de la gencive, & le creux eſt fort ſenſible ; à ſix ans & demi il commence à ſe remplir, la marque commence auſſi à diminuer & à ſe rétrécir, & toujours de plus en plus juſqu'à ſept ans & demi ou huit ans, que le creux eſt tout-à-fait rempli, & la

marque noire effacée : après huit ans ; comme ces dents ne donnent plus connoiſſance de l'âge, on cherche à en juger par les dents canines ou crochets ; ces quatre dents ſont à côté de celles dont nous venons de parler : ces dents canines, non plus que les mâchelières, ne ſont pas précédées par d'autres dents qui tombent ; les deux de la mâchoire inférieure pouſſent ordinairement les premières à trois ans & demi, & les deux de la mâchoire ſupérieure à quatre ans, & juſqu'à l'âge de ſix ans ces dents ſont fort pointues ; à dix ans celles d'enhaut paroiſſent déja émouſſées, uſées & longues, parce qu'elles ſont déchauſſées, la gencive ſe retirant avec l'âge ; & plus elles le ſont, plus le Cheval eſt âgé : de dix juſqu'à treize ou quatorze ans, il y a peu d'indice de l'âge, mais alors quelques ploils des ſourcils commencent à devenir blancs ; cet indice eſt cependant auſſi équivoque que celui qu'on tire des ſalières creuſes, puiſqu'on a remarqué que les Chevaux engendrés de vieux Etalons & des vieilles Jumens ont des poils blancs aux ſourcils dès l'âge de neuf ou dix ans. Il y a des Chevaux dont les dents ſont ſi dures qu'elles ne s'uſent point, & ſur leſquelles la marque noire

ſubſiſte & ne s'efface jamais : mais ces Chevaux, qu'on appelle *béguts*, ſont aiſés à reconnoître par le creux de la dent qui eſt abſolument rempli, & auſſi par la longeur des dents canines ; au reſte on a remarqué qu'il y a plus de Juments que de Chevaux béguts. On peut auſſi connoître, quoique moins préciſément, l'âge d'un Cheval par les ſillons du palais, qui s'effacent à meſure que le Cheval vieillit.

Dès l'âge de deux ans ou deux ans & demi le Cheval eſt en état d'engendrer, & les Jumens, comme toutes les autres fémelles, ſont encore plus précoces que les mâles ; mais ces jeunes Chevaux ne produiſent que des Poulains mal conformés ou mal conſtitués : il faut que le Cheval ait au moins quatre ans ou quatre ans & demi avant que de lui permettre l'uſage de la Jument, & encore ne le permettra-t-on de ſi bon heure qu'aux Chevaux de trait & aux gros Chevaux, qui ſont ordinairement formés plutôt que les Chevaux fins ; car pour ceux-ci il faut attendre juſqu'à ſix ans, & même juſqu'à ſept pour les beaux étalons d'Eſpagne ; les Jumens peuvent avoir un an de moins : elles ſont ordinairement en chaleur au Printems depuis la fin de Mars juſqu'à la fin de Juin ; mais le tems

de la plus forte chaleur ne dure guère que quinze jours ou trois ſemaines, & il faut être attentif à profiter de ce tems pour leur donner l'Etalon : il doit être bien choiſi, beau, bien fait, relevé du devant, vigoureux, ſain par tout le corps, & ſur-tout de bonne race & de bon pays. Pour avoir de beaux chevaux de ſelle fins & bien faits, il faut prendre des Etalons étrangers ; les Arabes, les Turcs, les Barbes & les Chevaux d'Andalouſie ſont ceux qu'on doit préférer à tous les autres ; & à leur défaut on ſe ſervira de beaux Chevaux Anglois, parce que ces Chevaux viennent des premiers, & qu'ils n'ont pas beaucoup dégénéré, la nourriture étant excellente en Angleterre, où l'on a auſſi très-grand ſoin de renouveller les races : les Etalons d'Italie, ſur-tout les Napolitains, ſont auſſi fort bons, & ils ont le double avantage de produire des Chevaux fins de monture lorſqu'on leur donne des Jumens fines, & de beaux Chevaux de Carroſſe avec des Jumens étoffées & de bonne taille. On prétend qu'en France, en Angleterre, &c. les Chevaux Arabes & Barbes engendrent ordinairement des Chevaux plus grands qu'eux, & qu'au contraire les Chevaux d'Eſpagne n'en produiſent que de plus

petits qu'eux. Pour avoir de beaux Chevaux de Carroſſe, il faut ſe ſervir d'Etalons Napolitains, Danois, ou de Chevaux de quelques endroits d'Allemagne & de Hollande, comme de Holſtein & de Friſe. Les Etalons doivent être de belle taille, c'eſt-à-dire, de quatre pieds huit, neuf & dix pouces pour les Chevaux de ſelle, & de cinq pieds au moins pour les Chevaux de Caroſſe : il faut auſſi qu'un Etalon ſoit d'un bon poil, comme noir de jais, beau gris, bai, alezan, izabelle doré avec la raie de Mulet, les crins & les extrémités noires ; tous les poils qui ſont d'une couleur lavée & qui paroiſſent mal teints doivent être bannis des Haras, auſſi-bien que les Chevaux qui ont les extrémités blanches. Avec un très bel extérieur, l'Etalon doit avoir encore toutes les bonnes qualités intérieures, du courage, de la docilité, de l'ardeur, de l'agilité, de la ſenſibilité dans la bouche, de la liberté dans les épaules, de la ſûreté dans les jambes, de la ſoupleſſe dans les hanches, du reſſort par tout le corps, & ſur-tout dans les jarrets ; & même il doit avoir été un peu dreſſé & exercé au manége. Le Cheval eſt de tous les Animaux celui qu'on a le plus obſervé, & on a remar-

qué qu'il communique par la génération preſque toutes ſes bonnes & mauvaiſes qualités naturelles & acquiſes : un Cheval naturellement hargneux, ombrageux, rétif, &c. produit des Poulains qui ont le même naturel ; & comme les défauts de conformation & les vices des humeurs ſe perpétuent encore plus ſûrement que les qualités du naturel, il faut avoir grand ſoin d'exclure du Haras tout Cheval difforme, morveux, pouſſif, lunatique, &c.

Dans ces climats la Jument contribue moins que l'Etalon à la beauté du Poulain, mais elle contribue peut-être plus à ſon tempérament & à ſa taille ; ainſi il faut que les Jumens aient du corps, du ventre, & qu'elles ſoient bonnes nourrices : pour avoir de beaux Chevaux fins, on préfère les Jumens Eſpagnoles & Italiennes, & pour des Chevaux de Carroſſe les Jumens Angloiſes & Normandes : Cependant avec de beaux Etalons, des Jumens de tout pays pourront donner de beaux Chevaux, pourvu qu'elles ſoient elles-mêmes bienfaites & de bonne race ; car ſi elles ont été engendrées d'un mauvais Cheval, les Poulains qu'elles produiront feront ſouvent eux-mêmes de mauvais Chevaux : dans cette eſpèce

d'Animaux, comme dans l'eſpèce humaine, la progéniture reſſemble aſſez ſouvent aux aſcendans paternels ou maternels; ſeulement il ſemble que dans les Chevaux la fémelle ne contribue pas à la génération tout à-fait autant que dans l'eſpèce humaine : le fils reſſemble plus ſouvent à ſa mère que le poulain ne reſſemble à la ſienne; & lorſque le poulain reſſemble à la Jument qui la produit, c'eſt ordinairement par les parties antérieures du corps, & par la tête & l'encolure. Au reſte, pour bien juger de la reſſemblance des enfans à leurs parens, il ne faudroit pas les comparer dans les premières années, mais attendre l'âge où, tout étant développé, la comparaiſon ſeroit plus certaine & plus ſenſible : indépendamment du développement dans l'accroiſſement, qui ſouvent altère ou change en bien les formes, les proportions & la couleur des Chevaux, il ſe fait dans le tems de la puberté un développement prompt & ſubit, qui change ordinairement les traits, la taille, l'attitude des jambes, &c. Le viſage s'allonge, le nez groſſit & grandit, la mâchoire s'avance ou ſe charge, la taille s'élève ou ſe courbe, les jambes s'allongent & ſouvent deviennent cagneuſes

ou effilées ; enſorte que la phyſionomie & le maintien du corps changent quelquefois ſi fort, qu'il ſeroit très-poſſible de meconnoître, au moins du premier coup d'œil, après la puberté une perſonne qu'on auroit bien connue avant ce tems, & qu'on n'auroit pas vue depuis. Ce n'eſt donc qu'après cet âge qu'on doit comparer l'enfant à ſes parens, ſi l'on veut juger exactement de la reſſemblance ; & alors on trouve dans l'eſpèce humaine que ſouvent le fils reſſemble à ſon père, & la fille à ſa mére ; que plus ſouvent ils reſſemblent à l'un & à l'autre à la fois, & qu'ils tiennent quelque choſe de tous deux ; qu'aſſez ſouvent ils reſſemblent aux grand-Péres, ou aux grand-Méres ; que quelquefois ils reſſemblent aux Oncles, ou aux Tantes ; que preſque toujours les Enfans du même Pére & de la même Mére ſe reſſemblent plus entr'eux qu'ils ne reſſemblent à leurs aſcendans, & que tous ont quelque choſe de commun & un air de famille. Dans les Chevaux, comme le mâle contribue plus à la génération que la fémelle, les Jumens produiſent des poulains qui ſont aſſez ſouvent ſemblables en tout à l'Etalon, ou qui toujours lui reſſemblent plus qu'à la mére, elles en produi-

ſent auſſi qui reſſemblent aux grand-péres, & lorſque la Jument mére a été elle-même engendrée d'un mauvais Cheval, il arrive aſſez ſouvent que, quoiqu'elle ait eu un bel Etalon, & qu'elle ſoit belle elle-même, elle ne produit qu'un poulain qui, quoiqu'en apparence beau & bien fait dans ſa premiére jeuneſſe, décline toujours en croiſſant, tandis qu'une Jument qui ſort d'une bonne race donne des poulains, qui quoique de mauvaiſe apparence d'abord, embelliſſent avec l'âge. Au reſte, ces obſervations que l'on a faites ſur le produit des Jumens, & qui ſemblent concourir toutes à prouver que dans les Cheveaux le mâle influe beaucoup plus que la fémelle ſur la progéniture, ne me paroiſſent pas encore ſuffiſantes pour établir ce fait d'une maniére indubitable & irrévocable, il ne ſeroit pas impoſſible que ces obſervations ſubſiſtaſſent, & qu'en même tems & en général les Jumens contribuaſſent autant que les Chevaux au produit de la génération : il ne me paroît pas étonnant que des Etalons, toujours choiſis dans un grand nombre de Chevaux, tirés ordinairement des pays chauds, nourris dans l'abondance, entretenus & ménagés avec

grand ſoin, dominent dans la génération ſur des Jumens communes, nées dans un climat froid, & ſouvent réduites à travailler, & comme dans les Obſervations tirées des Haras, il y a toujours plus ou moins de cette ſupériorité de l'Etalon ſur la Jument, on peut très-bien imaginer que ce n'eſt que par cette raiſon qu'elles ſont vraies & conſtantes: mais en même-tems il pourroit être tout auſſi vrai que de très-belles Jumens des pays chauds, auſquelles on donneroit des Chevaux communs, influeroient peut être beaucoup plus qu'eux ſur leur progéniture, & qu'en général dans l'eſpéce des Chevaux comme dans l'eſpéce humaine, il y eût égalité dans l'influence du mâle & de la fémelle ſur leur progéniture; cela me paroît naturel & d'autant plus probable, qu'on a remarqué, même dans les Haras, qu'il naiſſoit à-peu près un nombre égal de ponlains & de poulines: ce qui prouve qu'au moins pour le ſèxe la fémelle influe pour ſa moitié. Lorſque l'Etalon eſt choiſi, & que les Jumens qu'on veut lui donner ſont raſſemblées, il faut avoir un autre Cheval entier qui ne ſervira qu'à faire connoître les Jumens qui ſeront en chaleur, & qui même contri-

buera par ſes attaques à les y faire entrer ; on fait paſſer toutes les Jumens l'une après l'autre devant ce Cheval entier, qui doit être ardent & hennir fréquemment ; il veut les attaquer toutes, celles qui ne ſont point en chaleur ſe défendent, & il n'y a que celles qui y ſont qui ſe laiſſent approcher ; mais au lieu de le laiſſer approcher tout-à-fait, on le retire & on lui ſubſtitue le véritable Etalon. Cette épreuve eſt utile pour reconnoître le vrai tems de la chaleur des Jumens, & ſur-tout de celles qui n'ont pas encore produit ; car celles qui viennent de pouliner entrent ordinairement en chaleur neuf jours après leur accouchement ; ainſi on peut les mener à l'Etalon dès ce jour même & les faire couvrir ; enſuite eſſayer neuf jours après, au moyen de l'épreuve ci-deſſus, ſi elles ſont encore en chaleur ; & ſi elles y ſont en effet, les faire couvrir une ſeconde fois, & ainſi de ſuite une fois tous les neuf jours tant que leur chaleur dure ; car lorſqu'elles ſont pleines, la chaleur diminue & ceſſe peu de jours après. Mais pour que tout cela puiſſe ſe faire aiſément, commodément, avec ſuccès & fruit, il faut beaucoup d'attention, de dépenſe & de précau-

tions ; il faut établir le Haras dans un bon terrain & dans un lieu convenable & proportionné à la quantité de Jumens & d'Etalons qu'on veut employer ; il faut partager ce terrein en plusieurs parties, fermés de palis ou de fossés avec de bonnes haies, mettre les Jumens pleines & celles qui alaitent leurs poulains dans la partie où le pâturage est le plus gras, séparer celles qui n'ont pas conçu ou qui n'ont pas encore été couvertes, & les mettre avec les jeunes poulines dans un autre parquet où le pâturage soit moins gras, afin qu'elles n'engraissent pas trop, ce qui s'opposeroit à la génération ; & enfin il faut mettre les jeunes poulains entiers ou Hongres dans la partie du terrain la plus sèche & la plus inégale, pour qu'en montant & en descendant les collines ils acquièrent de la liberté dans les jambes & les épaules : ce dernier parquet, où l'on met les poulains mâles, doit être séparé de ceux des Jumens avec grand soin, de peur que ces jeunes Chevaux ne s'échappent & ne s'énervent avec les Jumens. Si le terrain est assez grand pour qu'on puisse partager en deux parties chacun de ces parquets, pour y mettre alternativement des Chevaux & des Bœufs l'année sui-

vante, le fonds du pâturage durera bien plus long-tems que s'il étoit continuellement mangé par les Chevaux ; le Bœuf répare le pâturage, & le Cheval l'amaigrit : il faut auſſi qu'il y ait des mares dans chacun de ces parquets ; les eaux dormantes ſont meilleures pour les Chevaux que les eaux vives, qui leur donnent ſouvent des tranchées ; & s'il y a quelques arbres dans ce terrein, il ne faut pas les détruire, les Chevaux ſont bien aiſes de trouver cette ombre dans les grandes chaleurs : mais s'il y a des troncs, des chicots ou des trous, il faut arracher, combler, applanir, pour prévenir tout accident. Ces pâturages ſerviront à la nourriture de votre Haras pendant l'Eté ; & il faudra pendant l'Hiver mettre les Jumens à l'écurie & les nourrir avec du foin, auſſi-bien que les poulains, qu'on ne menera pâturer que dans les beaux jours d'Hiver. Les Etalons doivent être toujours nourris à l'écurie avec plus de paille que de foin, & entretenus dans un exercice modéré juſqu'au tems de la monte, qui dure ordinairemeut depuis le commencement d'Avril juſqu'à la fin de Juin ; on ne leur fera faire aucun autre exercice pendant ce tems, & on les nourrira large-

ment, mais avec les mêmes nourritures qu'à l'ordinaire. Dans ces Animaux la quantité de la liqueur ſéminale eſt très-grande, & dans l'émiſſion ils en répandent fort abondamment. Dans les Jumens il ſe fait auſſi une émiſſion, ou plutôt une ſtillation de la liqueur ſéminale pendant tout le tems qu'elles ſont en amour ; car elles jettent audehors une liqueur gluante & blanchâtre qu'on appelle des chaleurs, & dès qu'elles ſont pleines ces émiſſions ceſſent : c'eſt cette liqueur que les Grecs ont appellé l'*Hippomanés* de la Jument, & dont ils prétendent qu'on peut faire des filtres, ſurtout pour rendre un Cheval frénétique d'amour ; cet *Hippomanés* eſt bien différent de celui qui ſe trouve dans les enveloppes du poulain, dont M. *Daubenton* a le premier connu & ſi bien décrit la nature, l'origine & la ſituation.

On a remarqué que les Haras établis dans des terrains ſecs & légers produiſoient des Chevaux ſobres, légers & vigoureux, avec la jambe nerveuſe & la corne dure, tandis que dans les lieux humides & dans les pâturages les plus gras ils ont preſque tous la tête groſſe & péſante, le corps épais, les jambes chargées, la corne mauvaiſe & les pieds plats:

Ces différences viennent de celle du climat & de la nourriture, ce qui peut s'entendre aiſément ; mais ce qui eſt plus difficile à comprendre, & qui eſt encore plus eſſentiel que tout ce que nous venons de dire, c'eſt la néceſſité où l'on eſt de toujours croiſer les races, ſi l'on veut les empêcher de dégénérer. Dans le climat tempéré de la France il faut donc pour avoir de beaux Chevaux, faire venir des Etalons de climats plus chauds ou plus froids : les Chevaux Arabes, ſi l'on en peut avoir, & les Barbes doivent être préférés, & enſuite les Chevaux d'Eſpagne & du Royaume de Naples ; & pour les climats froids, ceux de Danemark, & enſuite ceux du Holſtein & de Friſe : tous ces Chevaux produiront en France avec les Jumens du pays, de très-bons Chevaux, qui ſeront d'autant meilleurs & d'autant plus beaux, que la température du climat ſera plus éloignée de celle du climat de la France, enſorte que les Arabes feront mieux que les Barbes, les Barbes mieux que ceux d'Eſpagne, & de même les Chevaux tirés de Danemark produiront de plus beaux Chevaux que ceux de Friſe. Au défaut de ces Chevaux de climats beaucoup plus froids ou plus chauds, il faudra faire venir des

Etalons Anglois ou Allemands, ou même des Provinces Meridionales de la France dans les Provinces Septentrionales : on gagnera toujours à donner aux Jumens des Chevaux étrangers, & au contraire on perdra beaucoup à laiſſer multiplier enſemble dans un Haras des Chevaux de même race ; car ils dégénèrent infailliblement & en très-peu de tems. Une autre influence du climat & de la nourriture eſt la variété des couleurs dans la robe des Animaux ; ceux qui ſont ſauvages & qui vivent dans le même climat ſont d'une même couleur, qui devient ſeulement un peu plus claire ou plus foncée dans les différentes ſaiſons de l'année ; ceux au contraire qui vivent ſous des climats differents, ſont des couleurs différentes, & les Animaux domeſtiques varient prodigieuſement par les couleurs ; enſorte qu'il y a des Chevaux, des Chiens, &c. de toute ſorte de poils, au lieu que les Cerfs, les Lièvres, &c. ſont tous de la même couleur : Les injures du climat toujours les mêmes, la nourriture toujours la même, produiſent dans les Animaux ſauvages cette uniformité ; le ſoin de l'homme, la douceur de l'abri, la variété dans la nourriture, effacent & font varier cette couleur dans

les Animaux domeſtiques, auſſi bien que le mélange des races étrangères lorſqu'on n'a pas ſoin d'aſſortir la couleur du mâle avec celle de la fémelle, ce qui produit quelquefois de belles ſingularités, comme on le voit ſur les Chevaux pies, où le blanc & le noir ſont appliqués d'une manière ſi bizarre & tranchant l'un ſur l'autre ſi ſingulièrement, qu'il ſemble que ce ne ſoit pas l'ouvrage de la Nature, mais l'effet du caprice d'un Peintre. Dans l'accouplement des Chevaux, on aſſortira donc le poil & la taille, on contraſtera les figures, on croiſera les races en oppoſant les climats, & on ne joindra jamais enſemble les Chevaux & les Jumens nés dans le même Harras; toutes ces conditions ſont eſſentielles. Lorſque les Jumens ſont pleines, & que leur ventre commence à s'appeſantir, il faut les ſéparer des autres qui ne le ſont point, & qui pourroient les bleſſer : elles portent ordinairement onze mois & quelques jours, elles accouchent debout, au lieu que preſque tous les autres Quadrupèdes ſe couchent : on aide celles dont l'accouchement eſt difficile, on y met la main, on remet le poulain en ſituation, & quelquefois même lorſqu'il eſt mort, on le tire avec des cordes. Le

poulain ſe préſente ordinairement la tête la première, comme dans toutes les autres eſpèces d'Animaux, il rompt ſes enveloppes en ſortant de la matrice, & les eaux abondantes qu'elles contiennent s'écoulent ; il tombe en même tems un ou pluſieurs morceaux ſolides formés par le ſédiment de la liqueur épaiſſe de l'allantoïde ; ce morceau, que les Anciens ont appellé l'*Hippomanés* du poulain, n'eſt pas comme ils le diſent, un morceau de chair attaché à la tête du poulain ; il en eſt au contraire ſéparé par la membrane Amnios : la Jument lèche le poulain après ſa naiſſance, mais elle ne touche pas à l'hippomanès, & les Anciens ſe ſont encore trompés lorſqu'ils ont aſſuré qu'elle le devoroit à l'inſtant. Les Jumens quoique pleines, peuvent ſouffrir l'acouplement, & cependant il n'y a jamais de ſuperfétation ; elles produiſent ordinairement juſqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans, & les plus vigoureuſes ne produiſent guère au-delà de dix-huit ans : les Chevaux, lorſqu'ils ont été ménagés, peuvent engendrer juſqu'à l'âge de vingt & même au-delà, & l'on a fait ſur ces Animaux la même remarque que ſur les Hommes ; c'eſt que ceux qui ont commencé de bonne heure finiſſent auſſi plutôt ; car les gros Chevaux qui ſont

plutôt formés que les Chevaux fins, & dont on a fait des étalons dès l'âge de quatre ans, ne durent pas si long-temps, & sont communément hors d'état d'engendrer avant l'âge de quinze ans. La durée de la vie des Chevaux est comme dans toutes les autres espèces d'Animaux proportionnée à la durée du temps de leur accroissement; l'Homme qui est quatorze ans à croître, peut vivre six ou sept fois autant de temps, c'est-àdire, quatre-vingt-dix ou cent ans: le Cheval, dont l'accroissement se fait en quatre ans, peut vivre six ou sept fois autant, c'est-à-dire, vingt-cinq ou trente ans.

Les Chevaux Arabes sont les plus beaux que l'on connoisse en Europe; ils sont plus grands & plus étoffés que les Barbes, & tout aussi-bien faits: mais il en vient rarement en France. Les Chevaux Barbes sont plus communs; ils sont fort légers & très-propres à la course. Les plus grands sont de quatre pieds huit pouces, & il est rare d'en trouver qui aient quatre pieds neuf pouces. On prétend que parmi les Barbes, ceux du royaume de Maroc sont les meilleurs, ensuite les Barbes de Montagne; ceux du reste de la Mauritanie sont au dessous, aussi-bien que ceux de Turquie,

de Perſe & d'Arménie : tous ces Chevaux des pays chauds ont le poil plus ras que les autres. Les Chevaux d'Eſpagne tiennent le ſecond rang après les Barbes ; ils ſont tous marqués à la cuiſſe hors le montoir, de la marque du haras dont ils ſont ſortis ; ceux de la haute Andalouſie paſſent pour être les meilleurs de tous, quoiqu'ils ſoient aſſez ſujets à avoir la tête trop longue, mais on leur fait grace de ce défaut en faveur de leurs rares qualités ; ils ont du courage, de l'obéiſſance, de la grace, de la fierté, & plus de ſoupleſſe que les Barbes ; c'eſt par tous ces avantages qu'on les préfère à tous les autres Chevaux du monde, pour la guerre, pour la pompe & pour le manège. Les plus beaux Chevaux Anglois ſont pour la conformation aſſez ſemblables aux Arabes & aux Barbes, dont ils ſortent en effet ; ils ſont généralement forts vigoureux, hardis, capables d'une grande fatigue, excellents pour la chaſſe & la courſe ; mais ils leur manque la grace & la ſoupleſſe, ils ſont durs, & ont peu de liberté dans les épaules. On parle ſouvent de courſes de Chevaux en Angleterre, & il y a des gens extrêmement habiles dans cette eſpèce d'art gymnaſtique. Les Chevaux d'Italie

étoient autrefois plus beaux qu'ils ne le ſont au jourd'hui, parceque depuis un certain temps on y a négligé les Haras : cependant il ſe trouve, de beaux Chevaux Napolitains, ſur-tout pour les attelages ; ils ſont excellents pour l'appareil, & ont beaucoup de diſpoſition à piaffer. Les Chevaux Danois ſont de ſi belle taille & ſi étoffés, qu'on les préfére à tous les autres pour en faire des attelages : ils ſont de tous poils ; & même les poils ſinguliers, comme Pie & Tigre, ne ſe trouvent guère que dans les Chevaux Danois- Les Chevaux de Hollande ſont fort bons pour le carroſſe, & ce ſont ceux dont on ſe ſert le plus communément en France ; les meilleurs viennent de la province de Friſe. Il y a en France des Chevaux de toute eſpèce, mais les beaux ſont en petit nombre : Les meilleurs Chevaux de ſelle viennent du Limoſin ; ils reſſemblent aſſez au Barbes, & ſont comme eux excellents pour la chaſſe, mais ils ſont tardifs dans leur accroiſſement ; il faut les ménager dans leur jeuneſſe, & même ne s'en ſervir qu'à l'âge de huit ans : il y a auſſi de très bons biders en Auvergne, en Poitou, dans le Morvant en Bourgogne ; mais après le Limoſin, c'eſt la Nor-

mandie qui fournit les plus beaux Chevaux : ils ne ſont pas ſi bons pour la chaſſe, mais ils ſont meilleurs pour la guerre, ils ſont plus étoffés & plutôt formés. On tire de la Baſſe-Normandie & du Cotentin de très-beaux Chevaux de carroſſe, qui ont plus de légèreté & de reſſource que les Chevaux de Hollande ; la Franche-Comté & le Boulonnois fourniſſent de très-bons Chevaux de Tirage : en général les Chevaux François pèchent par avoir de trop groſſes épaules, au-lieu que les Barbes pèchent par les avoir trop ſerrées.

En Perſe en Arabie & dans pluſieurs autres lieux de l'Orient, on n'eſt pas dans l'uſage de hongrer les Chevaux, comme on le fait ſi généralement en Europe & à la Chine : cette opération leur ôte beaucoup de force, de courage & de fierté ; mais leur donne de la douceur, de la tranquilité, de la docilité. *Pline* dit que les dents de lait ne tombent point à un Cheval qu'on fait hongre avant qu'elles ſoient tombées : j'ai été à portée de vérifier ce fait : & il ne s'eſt pas trouvé vrai. Les dents de lait tombent également aux jeunes Chevaux hongres & aux jeunes Chevaux entiers ; & il eſt probable que les Anciens n'ont haſardé

hasardé ce fait que parce qu'ils l'ont cru fondé sur l'analogie de la chûte des cornes du Cerf & du Chevreuil qui en effet ne tombent point lorsque l'Animal a été coupé. Au-reste, un Cheval hongre n'a plus la puissance d'engendrer, mais il peut encore s'accoupler, & l'on en a vu des exemples. Les Chevaux de quelque poil qu'ils soient, muent comme presque tous les autres Animaux couverts de poil; & cette mue se fait une fois l'an, ordinairement au Printemps, & quelque fois en Automne; ils sont alors plus foibles que dans les autres temps; il faut les ménager, les soigner davantage, & les nourrir un peu plus largement. Il y a aussi des Chevaux qui muent de corne; cela arrive sur-tout à ceux qui ont été elevés dans des pays humides & marécageux, comme en Hollande. Les Chevaux hongres & les Jumens henniſſent moins fréquemment que les Chevaux entiers; ils ont aussi la voix moins pleine & moins grave. Dès la naissance le mâle a la voix plus forte que la fémelle; à deux ans ou deux ans & demi, c'est-à-dire, à l'âge de puberté, la voix des mâles & des fémelles devient plus forte & plus grave, comme dans l'Homme & dans la plûpart des Ani-

maux. Lorſque le Cheval eſt paſſionné d'amour, de déſir, d'appétit, il montre les dents & ſemble rire; il les montre auſſi dans la colère, & lorſqu'il veut mordre : il tire quelquefois la langue pour lécher mais moins fréquemment que le Bœuf, qui léche beaucoup plus que le Cheval, & qui cependant eſt moins ſenſible aux careſſes : le Cheval ſe ſouvient auſſi beaucoup plus long-temps des mauvais traitemens, & il ſe rebute bien plus aiſément que le Bœuf; ſon naturel ardent & courageux lui fait donner d'abord tout ce qu'il poſsède de forces, & lorſqu'il ſent qu'on exige encore davantage, il s'indigne & refuſe; au lieu que le Bœuf, qui de ſa nature eſt lent & pareſſeux, s'excède & ſe rebute moins aiſément. Le Cheval dort beaucoup moins que l'Homme; lorſqu'il ſe porte bien, il ne demeure guère que deux ou trois heures de ſuite couché, il ſe relève enſuite pour manger, & lorſqu'il a été trop fatigué il ſe couche une ſeconde fois après avoir mangé; mais en tout il ne dort guère que trois ou quatre heures en vingt-quatre : il y a même des Chevaux qui ne ſe couchent jamais, & qui dorment toujours debout; ceux qui ſe couchent, dorment auſſi

quelquefois ſur leurs pieds : on a remarqué que les hongres dorment plus ſouvent & plus long-temps que les Chevaux entiers. Les Quadrupèdes ne boivent pas tous de la même manière, quoi que tous ſoient également obligés d'aller chercher avec la tête la liqueur qu'ils ne peuvent ſaiſir autrement, à l'exception du ſinge, du Maki & de quelques autres qui ont des mains, & qui par conſéquent peuvent boire comme l'Homme, lorſqu'on leur donne un vaſe qu'ils peuvent tenir; car ils le portent à leur bouche, l'inclinent, verſent la liqueur, & l'avalent par le ſimple mouvement de la déglutition. Le Chien dont la gueule eſt fort ouverte & la langue longue & mince, boit en lapant, c'eſt-à dire, en léchant la liqueur, & formant avec la langue un godet qui ſe rempli à chaque fois & rapporte une aſſez grande quantité de liqueur; il préfère cette façon à celle de ſe mouiller le nez : le Cheval au-contraire, qui a la bouche plus petite & la langue trop épaiſſe & trop-courte pour former un grand godet, & qui d'ailleurs boit encore plus avidement qu'il ne mange, enfonce la bouche & le nez bruſquement & profondément dans l'eau, qu'il avale abondamment par le

ſimple mouvement de la déglutition ; mais cela même le force à boire tout d'une haleine, au lieu que le Chien reſpire à ſon aiſe pendant qu'il boit : auſſi doit on laiſſer au Chevaux la liberté de boire à pluſieurs repriſes, ſur-tout après une courſe, lorſque le mouvement de la reſpiration eſt court & preſſé ; on ne doit pas non-plus leur laiſſer boire de l'eau trop froide, parce qu'indépendamment des coliques que l'eau froide cauſe ſouvent, il leur arrive auſſi par la néceſſité où ils ſont d'y tremper les naſeaux, qu'ils ſe refroidiſſent le nez, s'enrhument, & prennent peut-être les germes de cette maladie à la quelle on à donné le nom de Morve, la plus formidable de toutes pour cette eſpèce d'Animaux : car on ſait de puis peu que le ſiège de la morve eſt dans la membrane pituitaire ; que c'eſt par-conſéquent un vrai rhume, qu'à la longue cauſe une inflammation dans cette membrane.

Je ne parlerai pas des autres maladies des Chevaux, ce ſeroit trop étendre l'Hiſtoire Naturelle que de joindre à l'Hiſtoire d'un Animal celle de ſes maladies : cependant je ne puis terminer l'Hiſtoire du Cheval, ſans marquer quelques regrets de ce que la ſanté de cet

Animal utile & précieux, a été juſqu'à préſent abandonnée aux ſoins & à la pratique, ſouvent aveugles, de gens ſans connoiſſances & ſans lettres. La Médecine que les Anciens ont appellée Medecine Vétérinaire, n'eſt preſque connue que de nom : je ſuis perſuadé que ſi quelque Médecin tournoit ſes vues de ce côté là, & faiſoit de cette étude ſon principale objet, il en ſeroit bien-tôt dédommagé par d'amples ſuccès ; que non-ſeulement il s'enrichiroit, mais même qu'au lieu de ſe dégraderil s'illuſtreroit beaucoup, & cette Médecine ne ſeroit pas ſi conjecturale & ſi difficile que l'autre : la nourriture, les mœurs, l'influence du ſentiment, toutes les cauſes en un mot étant plus ſimples dans l'Animal que dans l'Homme, les maladies doivent auſſi être moins compliquées, & par-conſéquent plus faciles à juger & à traiter avec ſuccès ; ſans compter la liberté qu'on auroit toute entière de faire des expériences, de tenter de nouveaux remèdes, & de pouvoir arriver ſans crainte & ſans reproches à une grande étendue de connoiſſances en ce genre, dont on pourroit même par analogie tirer des inductions utiles à l'art de guérir les Hommes.

A la deſcription Anatomique & à l'Hiſtoire naturelle du Cheval que nous venons de donner d'après Meſſieurs *Daubenton* & de *Buffon*, nous ajoûterons ſeulement les particularités ſuivantes.

Selon M. *Anderſon* dans ſon *Hiſtoire Naturelle de l'Iſlande*, les Chevaux de cette iſle ſont petits, courts & gros à proportion, comme dans tous les pays du Nord; ce qu'on doit attribuer principalement à l'effet du froid qui reſſere & comprime tout, & empêche par-là l'accroiſſement. (On remarque ici la même choſe au ſujet des autres Animaux terreſtres, au lieu que ceux des pays chauds deviennent beaucoup plus grands à cauſe de la chaleur qui dilate tout, comme nous en voyons, l'expérience dans les Chameaux, les Lions, les Rhinocéros & les Elephans: on obſerve préciſément le contraire dans les Poiſſons, dont les plus grandes ſortes, comme entr'autres les différentes eſpèces de Baleines, ne ſe trouvent que dans le Nord.) Cependant ils ſont forts & alertes, & avec cela mauvais & mordants. Les fatigues que ces Animaux endurent ſont incroyables: auſſi s'y forment-ils dès qu'ils viennent au monde; car ils vivent pendant toute l'année en plaine campagne, & ils ſont

dans la néceſſité de chercher leur nourriture dans la neige en toutes ſortes de ſaiſons. Le ſeul avantage qu'ils ont reçu de la Nature, eſt qu'ils ſont couverts d'un crin extrêmement, roide, long & épais, qui leur vient ordinairement à l'approche de l'Hiver.

Le 7 Septembre, dit M. L'Abbé *Outhier* dans ſon *Journal d'un Voyage au Nord*, nous avons commencé à voir quelques Chevaux qui revenoient de de leurs quartiers d'Eté. C'eſt peut-être une des choſes les plus ſingulières du pays (de la Lapponie), que la manière de vivre de ces animaux. On n'en fait guère d'uſage que pendant l'hiver qu'on les attelle à des traîneaux, tant pour voyager, que pour tranſporter les choſes néceſſaires à la vie, ſur-tout du bois & des fourages; car pendant l'Eté tous les voyages & les tranſports ſe font en bateaux. Pendant le mois de Mai, plutôt ou plûtard ſuivant la longueur de l'hyver, les Chevaux partent de chez leurs Maîres auſſi-tôt que les neiges ſont fondues, & s'en vont dans de certains cantons des forêts, où il ſemble qu'ils ſe ſoient donné le rendez-vous. Ces Chevaux forment des troupes différentes, qui ne ſe mêlent ni ſe ſéparent jamais : chaque

troupe prend un canton différend de la forêt pour ſa pâture ; ils s'en tiennent au territoire qui leur eſt aſſigné, & n'entreprennent point ſur celui des autres. Quand la pâture leur manque, ils décampent & vont s'établir dans d'autres pâturages avec le même ordre. La police de leur ſociété eſt ſi bien réglée, & leurs marches ſi uniformes, que leurs Maîtres ſavent toujours où les trouver, ſi au Printemps ou pendant l'Eté ils ont à faire par terre quelque voiture en traîneau, ce qui arrive quelquefois ; ou ſi quelque Voyageur a beſoin de Chevaux, les Payſans avertis par le *Gifwergole*, c'eſt-à-dire, le Maître de la poſte, s'en vont dans les bois prendre & amener leurs Chevaux, qui après avoir fait leur ſervice retournent d'eux-mêmes trouver leurs compagnons. Lorſque la ſaiſon devient fâcheuſe, comme elle commençoit à l'être au mois de Septembre, les Chevaux quittent les forêts, s'en reviennent par troupes, & ſe rendent chacun dans leur écurie : ils ſont petits, mais bons, & vifs ſans être vicieux ; leurs Maîtres les ſaiſiſſent quelquefois par la queue pour les arrêrer, & ils ne font aucune reſiſtance. Quelque dociles qu'ils ſoient communément, il y en a cependant quel-

ques-uns qui ſe défendent lorſqu'on les prend, ou qu'on veut les atteller aux voitures. Ils ſe portent à merveilles, & ſont gras quand ils reviennent de la forêt; mais leurs travail preſque continuel pendant l'hiver, & le peu de nourriture qu'on leur donne, leur fait bien-tôt perdre cet enbonpoint. Lorſqu'ils ſont attellés aux traîneaux, ils prennent ſouvent en courant des bouchées de neige; & dès qu'ils ſont arrivés & détachés du traîneaux, ils ſe roulent ſur la neige comme les nôtres ſe roulent ſur l'herbe: ils paſſent indifféremment les nuits dans la cour comme dans l'écurie, même par des froids très-violents. il arrive ſouvent, ſur-tout quand l'hiver eſt le plus long, que les fourages viennent à manquer trop tôt; alors le Cheval s'en va chercher à vivre dans quelques endroits où la neige aura un peu commencé à ſe fondre.

M. *Girard de Villars*, Docteur en Médecine, correſpondant de l'Académie Royale des Sciences, & Membre de l'Académie Royale des Belles-Lettres de la Rochelle, a donné *ſur les qualités de L if, poiſon pour les Chevaux*, un Mémoire qui ſe trouve imprimé dans le *Recueil de pièces en Proſe & en vers lus*

dans les Assemblées publiques de cette dernière *Academie*. L'Auteur dit sur la fin de ce Mémoire, que si l'If étoit un poison pour les Animaux à pattes & à ongles fendus, ils se guériroit par le vomissement ; mais que cette ressource n'en est pas une pour les Chevaux, chez qui les saillies en lozange qui règnent le long de l'œsophage s'emboëtent si exactement qu'elles empêchent les alimens de monter.

Il naît des monstres parmi les Chevaux comme parmi les autres Animaux ; on en a vu d'Hermaphrodites. Après l'Homme, il n'y a point d'Animal à qui l'on reconnoisse tant de maladies qu'au Cheval.

Le Cheval, ainsi dit en François du mot Latin *Caballus*, s'appelle en Hébreu *Sus ;* en Grec *Hippos ;* en Italien & en Espagnol *Cavallo ;* en Allemand *Pferd*, ou *Rosſ ;* en Flamand *Paard ;* en Anglois *Horse ;* en Suedois *Haest.*

Les parties du Cheval qui s'employent en Médecine, sont les Testicules, les verrues, le sabot ou l'ongle, & la fiente. On peut y ajoûter le lait de Cavalle ou de Jument, quoiqu'il soit rarement d'usage en ces pays-ci. Les testicules du Cheval sont un remède efficace pour

chaſſer les vuidanges, & pour guérir la Colique : on les coupe par tranches ; on les fait en ſuite ſécher au four pour les pulvériſer. La doſe de cette poudre eſt de deux ſcrupules à un gros, ſoit ſeule, ſoit mêlée avec le Saffran & le Borax : préparée de cette manière, c'eſt un remède éprouvé pour faire ſortir le fœtus mort, & l'arrière-faix. On s'en ſert encore, comme nous venons de le dire, contre la colique, en y ajoûtant autant de ſemences d'Anis : c'eſt ainſi que l'ordonnoit *Fonſeca*, habile Praticien ; & *Zwelfer* qui en faiſoit un ſecret contre cette maladie, la donnoit avec le Saffran dans de l'eau de Lys. Les verrues ou duretés calleuſes qui viennent aux pieds, aux jambes & aux genoux des Chevaux, appellées *Lichenes*, contiennent beaucoup d'huile & de ſel volatil : elles ſont recommandées contre l'Epilepſie, pour calmer les vapeurs Hyſtériques, pour exciter les régles, pour réſoudre les duretés de la matrice, pour chaſſer la pierre & les graviers des reins & de la veſſie ; on les donne en poudre intérieurement depuis un ſcrupule juſqu'à un gros, & dans l'accès Hyſtérique on en fait recevoir la vapeur en forme de parfum par les parties naturelles au moyen d'un entonnoir renverſé ; ce qui

calme promptement le paroxyſme Hyſtérique. L'ongle ou le ſabot du Cheval a les mêmes vertus que les verrues pour diſſiper les vapeurs, ſi l'on en fait recevoir la fumée en forme de parfum. Quelques Auteurs en préparent un extrait qu'ils donnent intérieurement pour la même maladie ; mais il n'eſt pas d'uſage ici, & on lui préfère le *Caſtoreum*. On ſe ſert auſſi de ce parfum pour réprimer le flux exceſſif des Hémorrhoïdes. On trouve à ce ſujet dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Décurie ſeconde*, *Année cinq*, *page* 259, une obſervation du Docteur *Hanneman* qui rapporte qu'un homme incommodé d'un flux exceſſif d'Hémorroïdes, après avoir employé inutilement pluſieurs remèdes, fut conſeillé par un vieillard villageois de recevoir ſur une chaiſe percée la vapeur de la raclure de ſabot de Cheval ; ce qu'il avoit fait avec plus de ſuccès que d'aucun Topique qu'il eût employé juſques-là. Les Médecins modernes paroiſſent être les premiers qui aient mis la fiente de Cheval en uſage dans la Médecine : elle eſt regardée comme ſudorifique & réſolutive. On l'employe intérieurement & extérieurement ; on s'en ſert dans la pleuréſie, la Péripneumonie, dans l'Aſthme, dans les coliques, &

ſur-tout les bilieuſes. On la fait infuſer ordinairement dans du vin blanc, parce qu'il eſt meilleur pour lui ôter ce qu'elle a de dégoûtant que toute autre infuſion. La façon de l'employer eſt de prendre une ou deux ou trois crottes récentes de Cheval entier, ſuivant leur groſſeur ; on les fait infuſer pendant quelques heures ſur les cendre chaudes dans quatre onces de vin blanc en un vaiſſeau couvert : après avoir paſſé le tout par un linge avec une forte expreſſion, on le donne chaudement au malade, le tenant bien couvert pour attendre la ſueur ; quelquefois auſſi ce remède agit par les ſelles. Quelques-uns en mettent dans un nouet pour infuſer dans la boiſſon des enfans qui ont la petite-Vérole afin de ſoutenir l'éruption.

Quant à l'uſage extérieur, cette fiente eſt également efficace contre l'Eſquinancie à cauſe de ſa vertu diſcuſſive ; elle ne cède en rien aux fientes d'Hirondelle & de Chien. On l'applique en cataplaſme au tour du col pour diſſiper l'inflammation de la gorge ; & ſi ceſt contre la Pleureſie, on la mêle avec de l'Hydromel & de l'urine d'une perſonne ſaine pour faire du tout un topique qu'on étend ſur le côté douloureux. *Schroder*

la loue encore contre la Strangurie, & contre la ſuffocation de matrice, ſi on l'applique ſur la région de la veſſie.

Le lait de Jument eſt eſtimé contre la toux, l'Aſthme, la Phthiſie & l'Atrophie. Il contient beaucoup de férocité, & peu de parties caſéeuſes & butyreuſes ; ce qui le rend à-peu-près de même vertu que celui d'Aſneſſe : mais comme il eſt bien moins commun, auſſi eſt-il rarement employé.

Nous ne parlons point ici des *Hippolithes* ou des pierres qui ſe trouvent quelquefois dans les inteſtins & dans la veſſie du Cheval. Quelques Médecins les vantent comme ſudorifiques & alexipharmaques, & prétendent qu'on peut les ſubſtituer au Bezoard Occidental. La doſe qu'ils en donnent eſt de puis un demi-ſcrupule juſqu'à deux ſcrupules dans les fièvres malignes, ſur-tout les vermineuſes, & dans les cours de ventre accompagnés de malignité : mais ces vertus ne ſont pas aſſez généralement reconnues pour admettre ces pierres dans la claſſe des Médicamens ſur leſquels on peu compter. Il en eſt de même de la vertu odontalgique ou contre le mal de dents que le Docteur *Salentin* attribue à l'urine de Cheval dans le *neu-*

vième volume des Ephémérides d'Allemagne Année 1752, *page* 32. Ce Médecin y dit qu'une Dame affligée d'un mal de dents atroce qui ne lui donnoit aucun repos mit en uſage, mais inutilement, tous les remèdes tant des Médecins que des Empiriques ; qu'enfin ne ſachant plus que faire il ſe préſenta par hazard un valet d'écurie qui ſe fit fort de la guérir, pourvu qu'elle voulût prendre un remède qu'il avoit éprouvé, mais qui étoit fort dégoûtant. On lui demanda quel étoit ce remède, & il dit que ſi cette dame vouloit ſe remplir la bouche d'urine de Cheval récente & encore chaude, & la garder le plus longtemps qu'elle pourroit en réitérant la même choſe à diverſes repriſes, elle guériroit infailliblement : cette dame qui pour avoir du ſoulagement auroit encore fait davantage, ne ſe donna point de repos qu'elle n'eût mis en uſage le remède qui au grand étonnement de tout le monde non-ſeulement calma la douleur en moins d'un quart-d'heure, mais la guérit ſi bien que plus de vingt ans après elle ne reſſentit de mal de dents. Si cette obſervarions eſt vraie, elle peut être d'un grand uſage, car le mal de dents eſt fort commun : mais

nous connoiſſons des perſonnes qui dans de violents accès de douleur ſe ſont gargariſés avec leur urine ſans aucun ſoulagement ; il en pourroit bien être la même choſe de l'urine de Cheval : au-reſte, nous avons cru pouvoir inférer ici cette obſervation ſur la foi de ſon Auteur ; ſi le remède eſt inutile, au-moins ne fera-t-il point de mal, & l'on en ſera quitte pour quelque moment de dégoût.

Prenez des teſticules de Cheval, un gros ; du Borax raffiné, un demi-gros ; du Saffran, un ſcrupule.

Réduiſez le tout en poudre, & mêlez-le avec ſix onces d'eau de Lys pour faire une potion à partager en deux priſes à donner à quatre heures de diſtance l'une de l'autre dans la ſuppreſſion des vuidanges, & pour faire ſortir l'arrière-faix & le fœtus mort dans la Matrice.

Prenez du ſuc exprimé de fiente de Cheval récente, une once ; du vin blanc, trois onces ; du ſirop de Coquelicoq, une once.

Mêlez le tout pour une potion à donner dans la Pleuréſie après quelques ſaignées.

Prenez des Verrues attachées aux pieds d'un Cheval entier, deux onces.

Lavez-les dans de l'eau commune, & en ſuite faites-les infuſer dans du vin blanc pendant une nuit; puis ſéchez-les, & les réduiſez en une poudre utile contre le Cancer, dont la doſe eſt d'un demi-gros deux fois le jour dans une liqueur convenable.

Prenez des crottes de Cheval entier, telle quantité qu'il vous plaira.

Mêlez-les avec de l'urine ſur les cendres chaudes, & appliquez le tout chaudement ſur le côté douloureux dans la Pleuréſie.

L'Aſne; *Aſinus*, offic. Schrod. 269. Lemer. 86. Boſſch. *de Quad.* 173. Dal. Pharm. 435. Herman. *Cynos.* 864. Paullin. *Onogr.* 1. Blas. 1. Charlet. Exerc. 4. Merr. Pin. 166. Schwenckf. *de Quad.* 61. Geſn. *de Quad.* 1. Aldrov. *de Quad.* 295. Jonſt. *de Quad.* 12. Raii ſynop. Anim. *Quad.* 63. *Equus cauda extremo ſetoſa*, Linn. Faun. Suec. 35. *Aſinus noſtras, domeſticus, ſeu vulgaris, Nonnull.*

Quoique le Docteur *François Paullini* ait répandu l'érudition comme à pleines mains dans ſon *Onographie Curieuſe* ou ſa *Deſcription de l'Aſne, fait ſuivant la Méthode des Ephémérides d'Allemagne*, il n'a cependant preſque rien dit de l'Anatomie des parties intérieures de cet Animal. *Blaſius* eſt auſſi fort court ſur cet article : mais nous en ſommes abondamment dédommagés par la deſcrip- Anatomique qu'en donne M. *Daubenton* dans le *Huitième Tome* (in-douze) de l'*Hiſtoire Naturelle, Générale & particulière, avec la Deſcription du cabinet du Roi ;* Ouvrage qui nous a déjà été, & qui nous ſera encore dans la ſuite, d'une grande utilité.

On diſtingue aiſement dit M. *Daubenton*, au premier coup d'œil l'Aſne du Cheval ; on ne confond jamais ces Animaux, quand même on en verroit deux qui ſeroient préciſément de la même taille & de la même couleur, cependant, lorſque l'on conſidère en détail les différentes parties extérieures du corps de l'Aſne, & qu'on les compare à celles du Cheval, on trouve dans la plûpart de ces parties tant de rapports & une reſſemblance ſi parfaite, qu'on eſt ſurpris que leurs enſemble paroiſſe

ſenſiblement différent de l'enſemble des parties du Cheval : & de même ſi l'on vient à ouvrir le corps de l'Aſne, à développer ſes entrailles, & à dépouiller ſon ſquelette, on croit reconnoître toutes les parties intérieures du Cheval. Si l'on ne regarde qu'au dedans de ces deux Animaux, plus on les obſerve, plus on les compare l'un à l'autre, plus on eſt tenté de les prendre pour des individus de la même eſpéce ; & même les différences que l'on trouve entre quelques-unes des parties de l'extérieur ne prouveroient rien de contraire ; car les caractères ſpécifiques que l'on attribue communément à l'Aſne, & qui conſiſtent en ce qu'il a les oreilles & la queue plus longues, & la crinière plus courte que le Cheval, & en ce que ſa queue n'eſt garnie de crins qu'à l'extrémité, ne ſont pas des caractères eſſentiels, puiſque nous trouvons toutes ces différences portées à un plus haut point dans différentes races d'autres Animaux. Il n'y a pas tant d'inégalité entre la taille des plus grands Chevaux & celle des plus petits Aſnes, qu'entre la taille d'un Dogue & celle d'un petit Danois : les oreilles du Chien-Loup ſont plus courtes, en comparaiſon de celles du Chien-Baſſet, que

les oreilles du Cheval ne le ſont en comperaiſon de celles de l'Aſne ; de plus les, oreilles du Chien-Loup ſont droites, & celles du Baſſet ſont pendantes, différence qui ne ſe trouve pas entre le Cheval & l'Aſne : Le Chien-Lion & l'Epagneul ont les poils du cou ſi longs, & le Levrier & le Danois les ont ſi courts, que cette inégalité ſurpaſſe de beaucoup celles qui ſe trouve entre la crinière de l'Aſne & celle du Cheval ; n'y a-t-il pas auſſi plus de différence dans la queue des Chiens qu'il ne s'en trouve entre celle du Cheval & celle de l'Aſne, en conſiderant cette partie dans les Chiens relativement à ſa direction & à ſa courbure, & par rapport aux poils dont elle eſt garnie ? Enfin l'Aſne ne reſſemble-t-il pas plus au Cheval, pour l'extérieur, que le Chien-Turc ne reſſemble au Barbet, ou le Baſſet au Levrier ? l'Aſne s'accouple avec la Jument, & le Cheval avec l'Aſneſſe ; il y a tant de rapports entre les parties de la géneration de ces Animaux, qu'il n'eſt pas étonnant que leurs accouplemens ſoient prolifiques : mais c'eſt dans le produit que ſe trouve une différence eſſentielle. Les Mulets ne reſſemblent parfaitement ni aux Chevaux ni aux Aſnes, puiſqu'ils ne peuvent pas ſe

reproduire comme les Chiens qui viennent du mélange de différentes races, de quelque façon qu'on les combine, & lors même qu'on rapproche les extrêmes en faisant accoupler les plus grands avec les plus petits : il y a par conséquent une analogie plus parfaite entre les Chiens les plus différents en apparence, qu'entre l'Asne & le Cheval, mêmes les mieux assortis pour la taille & pour toutes les parties du corps, quand même on trouveroit un Cheval qui auroit comme l'Asne, les oreilles fort longues, la crinière fort courte, & une partie du tronçon de la queue naturellement dégarnie de crins. Les rapports que l'on a observés entre l'Asne & le Cheval, tant tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, doivent nous engager à rechercher les différences qui peuvent se trouver entre ces deux Animaux : il ne suffiroit donc pas de dire en un mot, comme plusieurs Auteurs, que l'Asne ressemble au Cheval ; ce sujet mérite d'être discuté ; il faut nécessairement rapporter des observations détaillées, qui donneront une idée juste & précise des ressemblances, & qui pourront faire reconnoître des différences que l'on ne peut appercevoir & reconnoître que par la comparaison

ſuivie & circonſtanciée des principales parties extérieures & intérieures du corps de l'Aſne avec celles du corps du Cheval. Cependant je ne ferai pas une nouvelle expoſition de la figure, & de la ſituation des parties qui ſont ſemblables dans l'Aſne & dans le Cheval, il ſuffira de donner leurs dimenſions priſes d'après les ſujets qui ont ſervi à cette deſcription. Les dénominations des parties extérieures du corps du Cheval appartiennent de droit à celles de l'Aſne & des autres *Solidipèdes*; tous ces termes ſont appliquables à l'Aſne, puiſqu'il eſt compoſé des mêmes parties que le Cheval : cependant il faut remarquer que l'Aſne n'a point de châtaignes dans les jambes de derrière; mais il y en a des veſtiges ſur les jambes de devant, qui ſont placés à-peu-près dans le même endroit que les châtaignes du Cheval : ces veſtiges ſont marqués par une peau noire & dégarnie de poil, ſans qu'il paroiſſe aucune matière de corne; on voit auſſi ſur la partie inférieure & poſtérieure des boulets de chaque jambe un petit diſque de peau noire & ſans corne, qui ſemblent repréſenter la trace des ergots du Cheval.

La couleur la plus commune dans les

Asnes est le gris de souris ; il y en a aussi aussi de gris luisants, & de gris mêlés de taches obscures ; on en voit de blancs, de roux, de bruns & de noirs. Les Asnes gris ont le museau blanc jusqu'à quatre doigts au dessus des naseaux, & cette tache blanche est le plus souvent terminée en haut par une bande teinte de roux, le bout des lèvres est noir, la même couleur s'étend jusqu'au naseaux ; mais on ne voit dans quelques individus que deux bandes noires qui se prolongent de chaque côté jusqu'à la narine ; les oreilles sont bordées de noir, & pour ainsi dire tachées de cette couleur sur la base au dehors & à la pointe ; le reste est d'un gris mêlé de roux : il y a une longue raie noire qui s'étend depuis le toupet tout le long de la crinière, qui passe sur le garrot, & qui suit la colonne vertébrale dans toute sa longueur & le tronçon de la queue jusqu'à l'extrémité ; une autre bande de la même couleur traverse la raie sur le garrot, & descend de chaque côté à-peu-près jusqu'au milieu des épaules ; la partie antérieure de la raie est sur les crins du milieu du toupet & de la crinière qui sont noirs ; la face intérieure de la queue est de cette même couleur. Dans la plupart des Asnes

gris, le genou, le boulet, le paturon & la couronne ſont bruns ou noirs, dans les jambes de devant & dans celles de derrière ; il s'en trouve quelques-uns qui ont un demi-cercle noirâtre dans le milieu du bras en devant & ſur le deſſus du canon des jambes de derrière ; d'autres ont deux demi-cercles de cette même couleur à un pouce de diſtance l'un de l'autre ſur le devant du bras ; mais cela ne ſe trouve que très rarement, & il eſt plus ordinaire de voir le bas des quatre jambes marqué de brun ou de noir en forme d'anneaux dans quelques endroits : le dedans des oreilles, le canal, le goſier, le poitrail, le ventre, les ventre, les flancs & la face intérieure des bras & des cuiſſes ſont blancs dans preſque tous les Aſnes, de quelque couleur qu'ils ſoient ou ſi ces parties ne ſont pas blanches, elles ont au-moins une teinte de blanc ſale ou de couleur moins foncée que le reſte du corps : la plûpart des Aſnes ont auſſi un cercle blanc ou blanchâtre au tour des yeux, & le bord extérieur de ce cercle eſt le plus ſouvent d'une couleur rouſſâtre qui ſe délave & s'étend peu à peu à meſure qu'elle s'éloigne du cercle blanc ; les Aſnes bruns & ceux qui ſont roux, ont du

du noir sur les oreilles comme les gris, mais le milieu de la face extérieure est de couleur moins foncée que le reste du corps. Il y a lieu de croire que la couleur la plus naturelle aux Asnes est le gris, ou le gris mêlé de quelques teintes de fauve, & que si nous avions des Asnes sauvages, ils seroient tels que les Asnes gris que je viens de décrire; ils auroient des taches ou des bandes noires sur un fond gris, & quelques teintes d'orangé: avec ces trois couleurs on pourroit faire, comme pour le Cheval, toutes les nuances & toutes les teintes du poil de tous les Asnes, même de ceux qui varient le plus pour la couleur. Cette variété seroit sans doute plus grande, si l'on prenoit plus de soin pour le choix des Etalons & pour le mélange des individus; mais ces Animaux sont fort négligés, sur-tout dans ces pays-ci: pourvu qu'ils marchent bien, qu'ils aient les jambes fermes & assurées, & qu'ils soient assez forts pour porter des fardeaux, on ne recherche en aucune façon la couleur de leur poil, ni les taches qui sont sur la couleur dominante, ni les épis qui se trouvent formés par un certain arrangement du poil comme sur les Chevaux; cependant il y a des Asnes qui ont des

balſanes auſſi-bien que la pelotte ou le chanfrein blanc, mais la bande blanche du chanfrein ſe confond avec le blanc du bout du muſeau ; ils ont tous, au-moins tous ceux que j'ai vus, un épi au milieu du chanfrein, & j'ai trouvé auſſi dans la plûpart deux épis auprès de la crinière, derrière les oreilles, un de chaque côté ; en général, le poil de l'Aſne eſt plus dur, plus ferme & plus long que celui du Cheval.

On fait peu d'attention aux proportions du corps des Aſnes ; on ne rejette que ceux qui ont des défauts oppoſés à l'uſage au quel ils ſont deſtinés, encore faut-il que ces défauts ſoient très-apparents, tels que ſont ceux des jambes mal ſaines ou arquées, qui rendent l'Animal foible ou ſujet à trébucher, & du dos concave ſur ſa longueur, qui par cette conformation de l'épine eſt moins propre à ſupporter des charges que le dos convèxe, que l'on appelle *dos de Carpe*. Comme ces Animaux ne ſervent pas pour l'appareil, & qu'ils ne ſont employés pour l'ordinaire qu'aux travaux les plus durs, on ne s'eſt pas appliqué à perpétuer ceux qui ſont le mieux fait ; on n'eſt convenu preſque d'aucune régle pour reconnoître ceux qui ſont le mieux

proportionnés dans tous les parties d leur corps. Je ne doute pas que les Chevaux ne ſoient la cauſe de cet oubli ; & que s'il n'y en avoit point, on n'eût fait autant de recherches pour trouver qu'elles peuvent être la beauté & l'élégance de la taille de l'Aſne, qu'il y en a de faites ſur le Cheval ; car nous aurions été obligés d'employer les Aſnes à preſque tous les uſages auxquels nous faiſons ſervir les Chevaux. Les régles qui ont été données pour conſtater les belles proportions, où les difformités & les défauts des différentes parties du corps de ces Animaux, ne conviennent pas toutes à l'Aſne, ſur-tout lorſqu'il eſt queſtion de la tête, du cou, du dos, des hanches, de la croupe, &c. parce qu'il y a trop de différences entre ces mêmes parties conſidérées dans l'Aſne & dans le Cheval ; il ſe trouve plus de rapports entre les autres parties du corps de ces deux Animaux, principalement pour les jambes de l'un & de l'autre : cependant il ne faudroit pas attribuer ſtrictement à l'Aſne tout ce qui a été dit des jambes du Cheval.

On verra dans l'Hiſtoire naturelle de l'Aſne, que la taille de cet Animal varie dans différents climats. J'ai choiſi dans

ce pays-ci un individu de taille moyenne, & bien proportionné. voici les dimenſions des parties extérieures du corps : il avoit quatre pieds & demi de longueur meſurée en ligne droite de puis l'entre-deux des oreilles juſqu'à l'anus, trois pieds quatre pouces & demi de hauteur priſe à l'endroit des jambes de devant, & trois pieds cinq pouces & demi à l'endroit des jambes de derrière ; la longeur de la tête étoit d'un pied ſix pouces de puis le bout des lèvres juſqu'à l'occiput : cette meſure jointe à celle qui s'étend tout le long du cou & du corps juſqu'à l'origine de la queue, donne ſix pieds de longueur à cet Aſne depuis le bout du muſeau juſqu'à l'anus ; ce qui n'a pu être meſuré qu'a deux fois, parceque l'Animal étant vivant, il n'étoit pas facile de lui faire lever le muſeau aſſez haut pour effacer autant qu'il eſt poſſible la courbure de l'occiput, & pour prendre cette meſure en ligne droite. Le bout du muſeau avoit un pied deux pouces de circonférence priſe entre les naſeaux & l'extrémité des lèvres ; le contour de l'ouverture de la bouche étoit de neuf pouces meſurés ſur les lèvres de puis l'une des commiſſures juſqu'à l'autre ; les naſeaux ſont un peu plus éloignés l'un de

l'autre par le haut que par le bas; il y avoit dix pouces & demi de distance entre l'angle antérieur de l'œil & le bout des lèvres, & quatre pouces & demi entre l'angle postérieur & l'oreille : la longueur de l'œil, depuis l'un de ses angles jusqu'à l'autre, étoit d'un pouce cinq lignes, & l'ouverture de huit lignes. La tête avoit deux pieds cinq pouces de circonférence prise devant les oreilles en passant en dessous près du gosier; la longueur des oreilles étoit de huit pouces & demi, & leur base avoit cinq pouces neuf lignes de largeur prise sur sa courbure extérieure; les deux oreilles étoient éloignées l'une de l'autre de quatre pouces dans le bas. Le cou avoit environ un pied de longeur depuis la tête jusqu'aux épaules, un pied onze pouces de circonférence près de la tête, neuf pouces de largeur depuis la crinière jusqu'au gosier, deux pieds trois pouces de circonférence près des épaules, & onze pouces de largeur. Le corps avoit trois pieds huit pouces de circonférence prise derrière les jambes de devant, quatre pieds cinq pouces dans le milieu à l'endroit le plus gros, & trois pieds neuf pouces devant les jambes de derrière : le bas du ventre étoit à la hauteur d'un pied onze pouces

au-dessus de terre ; le tronçon de la queue avoit un pied deux pouces de longeur, & un demi-pied de circonférence à son origine. La longeur du bras étoit d'onze pouces & demi depuis le coude jusqu'au genou ; il avoit un pied un demi-pouce de circonférence à sa partie supérieure près du coude, & huit pouces dans sa partie inférieure près du genou ; Le canon avoit un demi-pied de longueur, & six pouces de circonférence ; celle du boulet étoit de sept pouces & demi ; le paturon avoit environ deux pouces de longeur, & près de cinq pouces de circonférence ; celles de la couronne étoit de dix pouces. Les deux bras étoient éloignés de quatre pouces dans le haut près du ventre, & les pieds de cinq pouces. La cuisse avoit un pied deux pouces & demi de longeur depuis le grasset ou l'endroit de la rotule jusqu'au jarret, & un pied huit pouces de circonférence mesurée près du ventre ; le canon avoit onze pouces de longeur depuis le jarret jusqu'au boulet, & six pouces & demi de circonférence ; celle du boulet étoit de huit pouces ; le paturon avoit deux pouces de longueur ; la circonférence de la couronne étoit de neuf pouces & demi : le sabot avoit cinq

pouces de longueur depuis la pince jusqu'au talon, environ dix pouces de circonférence près de la couronne, & un pied dans le bas.

En comparant l'Asne au Cheval pour la figure & pour le port, on reconnoît au premier coup d'œil que l'Asne a la tête plus grosse à proportion du corps que le Cheval, les oreilles beaucoup plus allongées, le front & les temples garnis d'un poil plus long, les yeux moins saillants & la paupière inférieure plus applatie, la lèvre supérieure plus pointue, & pour ainsi dire pendante, l'encolure plus épaisse, le garrot moins élevé, & le poitrail plus étroit & presque confondu avec le gosier; le dos est convèxe; en général l'épine est saillante dans toute son étendue jusqu'a la queue, les hanches sont plus hautes que le garrot; la croupe est platte & avalée; enfin la queue est dégarnie de crins depuis son origine environ jusqu'aux trois quarts de sa longueur: au-reste, l'Asne est très ressemblant au Cheval, sur-tout pour les jambes de devant; car pour celles de derrière, la plupart des Asnes que j'ai vus m'ont paru *crochus* ou *jartés* & *clos du derrière*. Une grosse tête, un front & des temples chargés de poils

longs & touffus, des yeux éloignés l'un de l'autre & enfoncés ; & un muſeau renflé vers ſon extrémité, donnent à l'Aſne un air de ſtupidité & d'imbécilité, au lieu de l'air de douceur & de docilité qui paroît dans le Cheval. La tête de l'Aſne groſſe & péſante, ſes oreilles longues & vacillantes, ſon encolure large & épaiſſe, ſon poitrail effacé, ſon dos arqué & pour ainſi dire tranchant, ſes hanches plus élevées que le garrot, ſa croupe applatie, ſa queue nue & les jambes de derrière crochues, rendent ſon port ignoble. Ces défauts influent ſur ſa démarche & ſur-toutes ſes allures, principalement lorſqu'on les compare à celles du Cheval : cependant, ſans cet objet de comparaiſon qui avilit ſi fort l'Aſne, il ſeroit préféré à tous nos Animaux domeſtiques pour ſervir de monture & pour bien d'autres uſages, & peut-être qu'après l'avoir perfectionné autant qu'il peut l'être, par le choix des Etalons dans une longue ſuite de générations, & par les ſoins de l'éducation, il pourroit ſervir aux mêmes uſages que le Cheval : on découvriroit de belles proportions dans la taille de l'Aſne, on vanteroit ſa legèreté & la diverſité de ſes allures, on admireroit

les bonnes qualités de ſon inſtinct en comparaiſon de la péſanteur & de la férocité du Taureau, de la lenteur & de la ſtupidité du Bœuf, qui ſeroient avec l'Aſne les ſeuls de nos Animaux domeſtiques qui puſſent ſervir de monture, s'il n'y avoit point de Chevaux : mais en vertu de cette ſuppoſition, je ne prétends pas entreprendre de tirer l'Aſne du mépris où ils eſt, ni le mettre en rivalité avec le Cheval, il me ſuffit de faire obſerver qu'aux yeux d'un Naturaliſte, l'Aſne eſt un Animal auſſi conſidérable, eſt auſſi digne de recherches que le Cheval; les parties extérieures de ſon corps, priſes ſéparément ou conſidérées relativement à l'enſemble qu'elles forment, ſont auſſi admirables, quoique moins élégantes. Après avoir développé l'intérieur, on eſt etonné de la grande reſſemblance qui ſe trouve entre l'organiſation & la conſtitution de l'Aſne & celles du Cheval, comme on peut le voir dans la deſcription des parties intérieures.

Cette deſcription a été faite ſur une Aſneſſe qui avoit cinq pieds trois pouces de longueur meſurée en ligne droite depuis le bout du muſeau juſqu'à l'origine de la queue. La hauteur de cette

Aſneſſe étoit de trois pieds un pouce & demi depuis terre juſqu'au garrot; le corps avoit quatre pieds au milieu à l'endroit le plus gros.

A l'ouverture de l'abdomen on n'a point vu d'Epiploon, parce qu'il n'étoit pas plus étendu que celui du Cheval: les inteſtins de l'Aſne n'ont paru différer de ceux du Cheval que par la groſſeur; en effet ils forment autant de poches & de rétréciſſemens & toutes les différentes portions d'inteſtins ſont à-peu-près proportionnelles à ces mêmes parties dans le Cheval pour la longueur & pour la conformation principale, mais non pas pour la groſſeur, car les inteſtins de l'Aſne ſont à proportion de leur longueur & du volume du corps entier, beaucoup plus gros que ceux du Cheval dans les différentes poches que forment les inteſtins de ces deux Animaux. Le Colon & le *Rectum* pris enſemble avoient quatorze pieds de longueur, à la quelle il faut ajoûter celle des inteſtins grêles qui étoit de trente-deux pieds, pour avoir la longueur du caual inteſtinal en entier, qui étoit de quarante-ſix pieds. L'eſtomac de l'Aſne reſſemble à celui du Cheval pour la figure & la poſition, mais il étoit beaucoup plus grand à pro-

portion du corps dans notre ſujet. La reſſemblance de conformation qui eſt entre l'Aſne & le Cheval s'étend juſqu'aux vers qui ſont dans l'eſtomac de ces deux Animaux : j'ai trouvé des vers oblongs & coniques dans l'eſtomac de toutes les Aſneſſes que j'ai fait ouvrir, comme dans celui de tous les Chevaux qui ont été ouverts ſous mes yeux. Les vers de l'Aſne ne différoient en rien de ceux du Cheval ; ils avoient la même groſſeur, la même figure, les mêmes crochets, les mêmes piquans, & en un mot la même conformation ; mais ils n'étoient pas en ſi grand nombre : je n'ai pas fait ouvrir, à beaucoup près, autant d'Aſnes que de Chevaux ; cependant j'en ai vu aſſez pour me convaincre de tous ces rapports. Plus on obſerve, & plus on en découvre de nouveaux : lorſque j'ai fait ſur l'eſtomac de l'Aſne l'expérience que M. *Bertin* a faite ſur celui du Cheval, elle a réuſſi de la même manière ; en faiſant ſouffler dans l'eſtomac de l'Aſne par le pylore, il s'eſt enflé, & l'air n'eſt pas ſorti par l'œſophage, ce qui prouve que la conformation de l'eſtomac de ces deux Animaux eſt ſemblable à cet égard, & que l'Aſne doit avoir autant de difficulté à vomir que le Cheval, ſi l'obſtacle eſt formé

dans cet Animal par la conformation de l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, comme il y a lieu de le croire.

Le Foie de l'Aſne étoit abſolument reſſemblant à celui du Cheval pour la couleur, la poſition, la figure & le nombre des Lobes, excepté que dans le lobe moyen la première ſciſſure communiquoit dans quelques individus avec celle du milieu, par une autre ſciſſure qui partage le bord du lobe en deux lames. Le foie peſoit trois livres deux onces & demi. Il n'y avoit point de véſicule du fiel; mais le canal Hépatique étoit fort gros, comme dans le Cheval. J'ai trouvé au mois d'Avril dans le foie d'une Aſneſſe des vers plats & fort minces, d'une conſiſtance molle & d'une figure ſingulière; ils étoient au nombre de douze ou quatorze, tous à-peu-près de la même grandeur, & diſperſés dans dans différents endroits des canaux biliaires; lorſqu'ils étoient en repos, ils formoient un ovale qui avoit environ neuf lignes de longueur & ſix lignes de largeur; le milieu de la face ſupérieure & de l'inférieure eſt uni, mais les bords ſont diſpoſés en ondes, à-peu-près comme une fraiſe de veau; la partie autérieure ſemble être échancrée de chaque

côté & terminée dans le milieu par une ſorte de tête oblongue ; cette tête eſt de la longueur d'une ligne, & paroît percée par un trou à ſon extémité un peu endeſſous. Ces vers ne peuvent ſe mouvoir & aller en avant qu'en ſe traînant ; ils avancent la partie antérieure de leur corps, & par ce mouvement ils s'allongent au point d'avoir un pouce de longueur, mais en même temps ils ſe rétréciſſent de façon qu'ils n'ont plus qu'environ trois lignes à l'endroit le plus large ; bien-tôt ils retirent en avant la partie poſtérieure de leur corps, & par ce ſecond mouvement ils parviennent à ſe déplacer entièrement, & ils repréſentent la même forme arrondie qu'ils avoient avant de ſe mouvoir. Ces vers reſſemblent parfaitement à ceux qui ſe trouvent dans le foie des Moutons, & que l'on appelle des *Douves* On a rapporté dans le *Journal des Savants*, *Année* 1668, *page* 67, que les Bouchers avoient remarqué que ces vers ne ſe trouvoient dans le foie des Moutons que lorſqu'ils étoient malades pour avoir mangé d'une eſpèce de *Sideritis*, & que les vers ſont ſemblables à la feuille de cette herbe : on pourroit comparer leur figure à celle des feuilles de bien d'autres

plantes. Je ne ſais ſi la *Sideritis glabra arvenſis* cauſe des maladies aux Moutons; mais je ſuis ſûr que l'Aſneſſe dans la quelle j'ai trouvé ces vers, n'avoit aucune apparence de maladie lorſque je la fis tuer; elle étoit jeune & bien conſtituée. La grande reſſemblance que j'ai obſervée entre l'Aſne & le Cheval même pour les vers coniques que j'ai vus en grand nombre dans l'eſtomac de ces deux Animaux, me fait ſoupçonner qu'ils ſe peut trouver auſſi des *Douves* dans le foie du Cheval, quoi qu'il paroiſſe que l'on ait voulu l'excepter du nombre des Animaux qui avoient de ces ſortes de vers dans le foie, lorſqu'on eut fait à ce ſujet les recherches qui ſe trouvent dans les *Ephémérides des Curieux de la Nature*, *Année* 1675, *Obſervations* 188: il eſt vrai que je n'ai point vu de ces vers plats dans quelques foies de Cheval où je les ai cherchés, mais je ne renonce pas à ſuivre cette obſervation ſur un plus grand nombre. La ratte de l'Aſne reſſembloit à celle du Cheval pour ſa couleur, ſa ſituation & ſa figure triangulaire; elles peſoit trois onces ſix gros. Le *Pancréas* étoit ſitué comme celui du Cheval, & avoit la même figure. Les reins reſſembloient à ceux du Cheval, tant

à l'intérieur qu'à l'extérieur. Le rein droit étoit auſſi plus avancé que le gauche d'environ un pouce, comme dans le Cheval. Le Diaphragme eſt reſſemblant à celui du Cheval, de même que les Poumons. Le cœur étoit ſitué comme celui du Cheval, & paroiſſoit auſſi gros à proportion du corps, & auſſi pointu. L'aorte ſe partage en deux branches comme celle du Cheval. La langue reſſembloit à celle du Cheval; on y voyoit les mêmes tubercules & les filets: mais au lieu des deux groſſes glandes qui ſe trouvent ſur la langue du Cheval à l'endroit qui eſt entre les dernières dents mâchelières, il y avoit trois de ces groſſes glandes ſur la langue de l'Aſne, une dans le milieu & une de chaque côté; celle du milieu n'étoit pas auſſi grande que celles des côtés: j'ai auſſi remarqué ſur les bords de la partie poſtérieure de la langue de l'Aſne, deux glandes oblongues, qui étoient ſillonnées tranſverſalement. Le palais étoit traverſé par ſeize ſillons ſemblables à ceux qui ſont ſur le palais du Cheval, excepté qu'ils étoient moins larges; leurs bords étoient auſſi moins élevés. L'Epiglotte étoit à-peu-près conformée comme dans le Cheval. Le cerveau & le

cervelet ont été tirés de l'individu qui a ſervi de ſujet pour la deſcription des parties de la génération du mâle ; le cerveau peſoit dix onces ſix gros, & le cervelet une once quatre gros & quarante-huit grains.

L'Aſne ſur le quel on a décrit les parties de la géneration, peſoit cent quatre-vingt-dix-huit livres ; ſa longueur meſurée en ligne droite depuis le bout du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, étoit de cinq pieds deux pouces ; le corps avoit trois pieds onze pouces au milieu à l'endroit le plus gros ; la hauteur depuis terre juſqu'au garrot étoit de trois pieds ; le *Scrotum* étoit à dix pouces de l'anus ; il s'étendoit en bas au-deſſous du ventre de la longueur de quatre pouces ; les mammelons étoient ſur le prépuce à deux ou trois pouces au-deſſus de ſon extrémité, & à un pouce & demi de diſtance l'un de l'autre ; chaque mammelon avoit cinq lignes de longueur, & environ quatre lignes de diamètre. La vetge avoit treize pouces de longueur depuis l'extrémité du gland juſqu'à la bifurcation du corps caverneux, car il n'y a dans l'Aſne qu'un corps caverneux, comme dans le Cheval ; les teſticules étoient de figure ovoï-

de applatie ; les épididymes reſſembloient à ceux du Cheval pour la figure & pour la poſition : la longueur totale des canaux defférents étoit d'un pied trois pouces & demi ; au-reſte ils étoient ſemblables à ceux du Cheval. Il y avoit au coté de l'anus & le long de la verge deux cordons, comme dans le Cheval. La veſſie étoit preſque ronde ; il ſe trouvoit derrière la veſſie deux groſſes véſicules, une de chaque côté comme dans le Cheval ; ces véſicules reſſembloient à celles du Cheval par la ſituation de leur ouverture dans l'urèthre ; il y avoit auſſi dans l'Aſne ſur chacune des véſicules, une glande, comme dans le Cheval, & deux autres ſur l'urèthre, qui ont paru proportionnées & ſemblables à ces mêmes parties vues dans le Cheval.

Je reviens, pour la deſcription des parties de la génération de la fémelle, à l'Aſneſſe qui nous a dejà ſervi de ſujet. Il y avoit environ quinze lignes de diſtance entre l'anus & la vulve, dont la longueur étoit de trois pouces & demi ; les deux mammelles ſe trouvoient à huit pouces de diſtance de la vulve, & les deux mammelons n'étoient ſéparés que par une eſpace d'environ un pouce &

demi ; il y avoit deux orifices dans chaque mammelon de l'Aſneſſe, & chaque mammelle étoit diviſée en deux loges ſituée comme dans la Jument : ces parties ont paru avoir la même conformation dans ces deux Animaux. Le gland du Clitoris avoit neuf lignes de largeur ſur ſept lignes d'épaiſſeur ; le prépuce eſt fort ample, comme dans la Jument, & l'on trouve auſſi dans l'Aſneſſe ſur le côté ſupérieur du clitoris deux ouvertures qui communiquent chacune à une cavité qui avoit trois lignes de longueur & autant de largeur ; chaque cavité renfermoit une pierre de la forme & de la groſſeur d'une Lentille, & pluſieurs petits graviers ; nous en avons auſſi trouvé dans d'autres Aſneſſes. Le vagin avoit treize pouces de longueur : il y avoit derrière l'orifice de l'urèthre un repli dirigé en devant, comme dans la Jument ; mais au lieu de former un arc de cercle par ſon bord, il étoit échancré dans le milieu, de façon qu'il formoit deux prolongemens triangulaires, un de chaque côté de l'orifice de l'urèthre. La veſſie avoit la figure d'une poire renverſée, comme celle du Cheval. La longueur de la Matrice étoit de ſix pouces depuis ſon orifice juſqu'à la bifurca-

tion des cornes ; les Teſticules étoient à deux pouces de diſtance de l'extrémité de la corne ; le Teſticule tient au Pavillon, comme dans la Jument ; il reſſemble à un Rein ; il avoit un pouce & demi de longueur ſur un pouce de largeur : au reſte ces parties ne paroiſſent pas différentes de celles de la Jument.

Le Fœtus de l'Aſne eſt enveloppé d'un amnios, d'un Chorion & d'une membrane allantoïde, qui n'ont paru différer en aucune façon des enveloppes du fœtus du Cheval. Le cordon ombilical & l'ouraque étoient auſſi ſemblables dans ces deux Animaux ; la reſſemblance eſt ſi grande, que la liqueur contenue entre l'amnios du Cheval & l'amnios de l'Aſne dépoſe un ſédiment & forme un réſidu qui ne diffère de l'*Hippomanès* que par la couleur ; cette matière eſt jaunâtre dans l'Aſne ; mais ſa nature & ſon origine ſont les mêmes.

Il y a autant de rapports, & même plus, entre les os de l'Aſne & ceux du Cheval, que dans les parties molles de ces deux Animaux : on peut s'en aſsûrer en comparant le ſquelette de l'Aſne avec le ſquelette du Cheval.

Après avoir fait la deſcription anatomique de l'Aſne d'après M. *Daubenton*,

nous allons paſſer à l'Hiſtoire naturelle de cet Animal, ſur laquelle M. *de Buffon* s'exprime dans les termes ſuivants.

A conſidérer l'Aſne, même avec des yeux attentifs & dans un aſſez grand d'étail, il paroît n'être qu'un Cheval dégénéré. L'Aſne & le Cheval viennent-ils donc originairement de la même ſouche ? ſont-ils, comme le diſent les Nomenclateurs, de la même famille ? ou ne ſont-ils pas, & n'ont-ils pas toujours été des Animaux différents ? il ſemble qu'en créant les Animaux, l'Etre ſuprême n'ait voulu employer qu'une idée, & la varier en même temps de toutes les manières poſſibles, afin que l'Homme pût admirer également, & la magnificence de l'exécution, & la ſimplicité du deſſein. Dans ce point de vue, non ſeulement l'Aſne & le Cheval, mais même l'Homme, le ſinge, les Quadrupèdes & tous les Animaux, pourroient être regardés comme ne faiſant que la même *famille*; mais en doit-on conclurre que dans cette grande & nombreuſe *famille*, que Dieu ſeul a conçue & tirée du néant, il y ait d'autres petites *familles* projettées par la Nature & produites par le temps, dont les unes ne ſeroient compoſées que de deux individus, comme

le Cheval & l'Aſne, d'autres de pluſieurs individus, comme celle de la Belette, de la Martre, du Furet, &c. ? Non ; il eſt certain par la révélation, que tous les Animaux ont également participé à la grace de la création, que les deux premiers de chaque eſpèce & de toutes les eſpèces ſont ſortis tout formés des mains du Créateur, & l'on doit croire qu'ils étoient tels alors à peu-près, qu'ils nous ſont aujourd'hui repréſentés par leurs deſcendans : d'ailleurs, depuis qu'on obſerve la nature, depuis le temps d'*Ariſtote* juſqu'au nôtre, l'on n'a pas vu paroître d'eſpèces nouvelles, malgré le mouvement rapide qui entraîne, amoncelle ou diſſipe les parties de la matière, malgré le nombe infini de combinaiſons qui ont dû ſe faire pendant ces vingt ſiécles, malgré les accouplemens fortuits ou forcés des Animaux d'eſpèces éloignées ou voiſines, dont il n'a jamais réſulté que des individus viciés & ſtériles, & qui n'ont pu faire ſouche pour de nouvelles générations. La reſſemblance tant extérieure qu'intérieure, fût-elle dans quelques Animaux encore plus grande qu'elle ne l'eſt dans le Cheval & dans l'Aſne, ne doit donc pas nous porter à confondre ces Animaux dans la

même *famille*, non plus qu'à leur donner une commune origine; car s'ils venoient de la même ſouche, s'ils étoient en effet de la même *famille*, on pourroit les rapprocher, les allier de nouveau, & défaire avec le temps ce que le temps auroit fait. La Nature ne connoît point ces prétendues *familles* qui ſont notre ouvrage, & ne contient en effet que des individus. L'Aſne eſt donc un Aſne, & n'eſt point un Cheval dégénéré, un Cheval à queue nue : il n'eſt, ni étranger, ni intrus, ni bâtard; il a, comme tous les autres Animaux, ſa *famille*, ſon eſpèce & ſon rang; ſon ſang eſt pur, & quoique ſa nobleſſe ſoit moins illuſtre, elle eſt toute auſſi bonne, toute auſſi ancienne que celle du Cheval : pourquoi donc tant de mépris pour cet Animal, ſi bon, ſi patient, ſi ſobre, ſi utile ? Les Hommes mépriſeroient-ils juſques dans les Animaux, ceux qui les ſervent trop bien, & à trop peu de frais. On donne au Cheval de l'éducation, on le ſoigne, on l'inſtruit, on l'éxerce, tandis que l'Aſne, abandonné à la groſſierté du dernier des valets, ou à la malice des enfans, bien loin d'acquérir, ne peut que perdre par ſon éducation; & s'il n'avoit pas un grand

fonds de bonnes qualités, il les perdroit en effet par la manière dont on le traite : il eſt le jouet, le plaſtron, le bardeau des ruſtres qui le conduiſent le bâton à la main, qui le frappent, le ſurchargent, l'excèdent, ſans précaution, ſans ménagement. On ne fait pas attention que l'Aſne ſeroit par lui-même, & pour nous, le premier, le plus beau, le mieux fait, le plus diſtingué des Animaux, ſi dans le monde il n'y avoit point de Cheval : il eſt le ſecond au lieu d'être le premier, & par cela ſeul il ſemble n'être plus rien : c'eſt la comparaiſon qui le dégrade ; on le regarde, on le juge, non pas en lui-même, mais relativement au Cheval, on oublie qu'il eſt Aſne, qu'il a toutes les qualités de ſa nature, tous les dons attachés à ſon eſpèce, & on ne penſe qu'à la figure & aux qualités du Cheval, qui lui manquent, & qu'il ne doit pas avoir. Il eſt de ſon naturel auſſi humble, auſſi patient auſſi tranquille, que le Cheval eſt fier, ardent, impétueux ; il ſouffre avec conſtance, & peut être avec courage, les châtimens & les coups ; il eſt ſobre, & ſur la quantité, & ſur la qualité de la nourriture ; il ſe contente des herbes les plus dures, les plus déſagréables, que

le Cheval & les autres Animaux lui laiſſent & dédaignent ; il eſt fort délicat ſur l'eau, il ne veut boire que de la plus claire & aux ruiſſeaux qui lui ſont connus ; il boit auſſi ſobrement qu'il mange, & n'enfonce point du tout ſon nez dans l'eau par la peur que lui fait, dit-on, l'ombre de ſes oreilles : comme l'on ne prend pas la peine de l'étriller, il ſe roule ſouvent ſur le gazon, ſur les chardons, ſur la fougère ; & ſans ſe ſoucier beaucoup de ce qu'on lui fait porter, il ſe couche pour ſe rouler toutes les fois qu'ils le peut, & ſemble parlà reprocher à ſon maître le peu de ſoin qu'on prend de lui ; car il ne ſe veautre pas comme le Cheval dans la fange & dans l'eau, il craint même de ſe mouiller les pieds, & ſe detourne pour éviter la boue : auſſi a-t-il la jambe plus ſèche & plus nette que le Cheval ; il eſt ſuſceptible d'éducation, & l'on en a vu d'aſſez bien dreſſés pour faire curioſité de ſpectacle. Dans la première jeuneſſe il eſt gai, & même aſſez joli, il a de la légéreté & de la gentilleſſe ; mais il la perd bien-tôt, ſoit par l'âge, ſoit par les mauvais traitemens, & il devient lent, indocile & têtu ; il n'eſt ardent que pour le plaiſir, ou plutôt il en eſt furieux au point que

que rien ne peut le retenir, & que l'on en a vu s'excéder & mourir quelques inſtans après; & comme il aime avec une eſpéce de fureur, il a auſſi pour ſa progéniture le plus fort attachement. *Pline* nous aſſûre que lorſqu'on ſépare la mère de ſon petit, elle paſſe à travers les flammes pour aller le rejoindre; il s'attache auſſi à ſon maître, quoi qu'il en ſoit ordinairement maltraité il le ſent de loin, & le diſtingue de tous les autres hommes; il reconnoît auſſi les lieux qu'il a coutume d'habiter, les chemins qu'il a fréquentés; il a les yeux bons, l'odorat admirable, ſur-tout pour les corpuſcules de l'Aſneſſe, l'oreille excellente, ce qui a encore contribué à le faire mettre au nombre des Animaux timides, qui ont tous, à ce qu'on prétend, l'ouie très-fine & les oreilles longues: lorſqu'on le ſurcharge, il le marque en inclinant la tête & baiſſant les oreilles; lorſqu'on le tourmente trop, il ouvre la bouche & retire les lèvres d'une manière très-déſagréable, ce qui lui donne l'air moqueur & dériſoire; ſi on lui couvre les yeux, il reſte immobile; & lorſqu'il eſt couché ſur le côté, ſi on lui place la tête de manière que l'œil ſoit appuyé ſur la terre, & qu'on

couvre l'autre œil avec une pierre ou un morceau de bois, il reſtera dans cette ſituation ſans faire aucun mouvement & ſans ſe ſecouer pour ſe relever : il marche, il trotte & il galoppe comme le Cheval, mais tous ſes mouvemens ſont petits & beaucoup plus lents ; quoi qu'il puiſſe d'abord courir avec aſſez de vîteſſe, il ne peut fournir qu'une petite carrière, pendant un petit eſpace de temps ; & quelque allure qu'il prenne, ſi on le preſſe, il eſt bien-tôt rendu.

Le Cheval hennit ; l'Aſne brait, ce qui ſe fait par un grand cri très-long, très-deſagréable, & diſcordant par diſſonnances alternatives de l'aigu au grave & du grave à l'aigu : ordinairement il ne crie que lorſqu'il eſt preſſé d'amour ou d'appétit ; l'Aſneſſe a la voix plus claire & plus perçante ; l'Aſne qu'on a fait hongre ne brait qu'à baſſe voix, & quoi qu'il paroiſſe faire autant d'efforts & les mêmes mouvemens de la gorge, ſon cri ne ſe fait pas entendre de loin. De tous les Animaux couverts de poil, l'Aſne eſt celui qui eſt le moins ſujet à la vermine, jamais il n'a de poux, ce qui vient apparemment de la dureté & de la ſéchereſſe de ſa peau, qui eſt en effet plus dure que celle de la plupart des autres qua-

drupèdes ; & c'eſt par la même raiſon qu'il eſt bien moins ſenſible que le Cheval au fouet & à la piquûre des mouches. A deux ans & demi les premières dents inciſives du milieu tombent, & enſuite les autres inciſives à côté des premières tombent auſſi & ſe renouvellent dans le même temps & dans le même ordre que celles du Cheval : l'on connoît auſſi l'âge de l'Aſne par les dents, les troiſièmes inciſives de chaque côté le marquent, comme dans le Cheval. Dès l'âge de deux ans l'Aſne eſt en état d'engendrer ; la fémelle eſt encore plus précoce que le mâle, & elle eſt tout auſſi laſcive ; c'eſt par cette raiſon qu'elle eſt très-peu féconde ; elle rejette au-dehors la liqueur qu'elle vient de recevoir dans l'accouplement, à moins qu'on n'ait ſoin de lui ôter promptement la ſenſation du plaiſir, en lui donnant des coups pour calmer la ſuite des convulſions & des mouvemens amoureux ; ſans cette précaution elle ne retiendroit que très-rarement : le temps le plus ordinaire de la chaleur eſt le mois de Mai & celui de Juin ; lorſqu'elle eſt pleine, la chaleur ceſſe bien-tôt, & dans le dixième mois le lait paroît dans les mammelles : elle met bas dans le douzième mois, &

ſouvent il ſe trouve des morceaux ſolides dans la liqueur de l'amnios, ſemblables à l'*Hippomanès* du Poulain ; ſept jours après l'accouchement la chaleur ſe renouvelle, & l'Aſneſſe eſt en état de recevoir le mâle, en ſorte qu'elle peut, pour ainſi dire, continuellement engendrer & nourrir : elle ne produit qu'un petit, & ſi rarement deux, qu'à peine en a-t-on des exemples ; au bout de cinq ou ſix mois on peut ſévrer l'Aſnon, & cela eſt même néceſſaire ſi la mère eſt pleine, pour qu'elle puiſſe mieux nourrir ſon fœtus. l'Aſne étalon doit être choiſi parmi les plus grands & les plus forts de ſon eſpèce ; il faut qu'il ait au moins trois ans, & qu'il n'en paſſe pas dix, qu'il ait les jambes hautes, le corps étoffé, la tête élevée & légère, les yeux vifs, les naſeaux gros, l'encolure un peu longue, le poitrail large, les reins charnus, la côte large, la croupe platte, la queue courte, le poil luiſant, doux au toucher & d'un gris foncé.

L'Aſne, qui comme le Cheval eſt trois ou quatre ans à croître, vit auſſi comme lui vingt-cinq ou trente ans ; on prétend ſeulement que les fémelles vivent ordinairement plus longtemps que les mâles ; mais cela ne vient

peut-être que de ce qu'étant ſouvent pleines, elles ſont un peu plus ménagées, au-lieu qu'on excède continuellement les mâles de fatigues & de coups: ils dorment moins que les Chevaux, & ne ſe couchent pour dormir que quand ils ſont excédés: l'Aſne étalon dure auſſi plus long-temps que le Cheval étalon; plus il eſt vieux, plus il paroît ardent, & en général la ſanté de cet Animal eſt bien plus ferme que celle du Cheval; il eſt moins délicat, & il n'eſt pas ſujet, à beaucoup près, à un auſſi grand nombre de maladies: les Anciens mêmes ne lui en connoiſſoient guère d'autres que celle de la morve, à la quelle il eſt, comme nous l'avons dit, encore bien moins ſujet que le Cheval. Il y a parmi les Aſnes différentes races comme parmi les Chevaux, mais que l'on connoît moins, parce qu'on ne les a ni ſoignés ni ſuivis avec la même attention; ſeulement on ne peut guère douter que tous ne ſoient originaires des climats chauds: *Ariſtote* aſſûre qu'il n'y en avoit point de ſon temps en Scythie ni dans les autres pays ſeptentrionaux qui avoiſinent la Scythie, ni même dans les Gaules, dont le climat, dit-il, ne laiſſe pas d'être froid; & il ajoûte que le climat froid, ou les

empêche de produire, ou les fait dégénérer, & que c'eſt par cette dernière raiſon que dans l'Illirie, la Thrace & l'Epire ils ſont petits & foibles; ils ſont encore tels en France, quoi qu'ils y ſoient déjà aſſez anciennement naturaliſés, & que le froid du climat ſoit bien diminué depuis deux mille ans par la quantité de forêts abbattues & de marais deſſéchés: mais ce qui paroît encore plus certain, c'eſt qu'ils ſont nouveaux pour la Suède & pour les autres pays du Nord. Ils paroiſſent être venus originairement d'Arabie, & avoir paſſé d'Arabie en Egypte, d'Egypte en Grece, de Grece en Italie, d'Italie en France, & en ſuite en Allemagne, en Angleterre, & enfin en Suède, &c. car ils ſont en effet d'autant moins forts & d'autant plus petits, que les climats ſont plus froids. Cette migration paroît aſſez bien prouvée par le rapport des Voyageurs; *Chardin* dit qu'il y a de deux ſortes d'Aſne en Perſe, les Aſnes du pays qui ſont lents & peſants, & dont on ne ſe ſert que pour porter des fardeaux; & une race d'Aſnes d'Arabie, qui ſont de fort jolies bêtes & les premiers Aſnes du monde; ils ont le poil poli, la tête haute, les pieds légers; ils les lèvent avec action,

marchant bien, & l'on ne s'en ſert que pour montures; les ſelles qu'on leur met ſont comme des bâts ronds & plats par-deſſus; elles ſont de drap ou de tapiſſerie avec les harnois & les étriers; on s'aſſied déſſus plus vers la croupe que vers le col : il y a de ces Aſnes qu'on achette juſqu'à quatre cens livres, & l'on n'en ſauroit avoir à moins de vingt-cinq piſtoles; on les penſe comme les Chevaux, mais on ne leur apprend autre choſe qu'à aller l'amble, & l'art de les y dreſſer eſt de leur attacher les jambes, celles de devant & celles de derrière du même côté, par deux cordes de coton, qu'on fait de la meſure du pas de l'Aſne qui va l'amble, & qu'on ſuſpend par une autre corde paſſée dans la ſangle à l'endroit de l'étrier; des eſpèces d'Ecuyers les montent ſoir & matin, & les exercent à cette allure, on leur fend les naſeaux afin de leur donner plus d'haleine, & ils vont ſi vîte, qu'il faut galopper pour les ſuivre.

Les Arabes qui ſont dans l'habitude de conſerver avec tant de ſoin & depuis ſi long-temps les races de leurs Chevaux, prendroient-ils la même peine pour les Aſnes ? ou plutôt ce ci ne ſemble-t'il pas prouver que le climat d'Arabie eſt

le premier & le meillenr climat pour les uns & pour les autres ? De là ils ont paſſé en Barbarie, en Egypte, où ils ſont beaux & de grande taille, auſſi-bien que dans les climats exceſſivement chauds, comme aux Indes & en Guinée où ils ſont plus grands, plus forts & meilleurs que les Chevaux du pays ; ils ſont même en grand honneur à Maduré, où l'une des plus conſidérables & des plus nobles tribus des Indes les revère particulièrement, parce qu'ils croient que les ames de toute la nobleſſe paſſent dans le corps des Aſnes ; enfin l'on trouve les Aſnes en plus grande quantité que les Chevaux dans tous les pays méridionaux, depuis le Sénégal juſqu'à la Chine, on y trouve auſſi des Aſnes ſauvages plus communément que des Chevaux ſauvages. Les Latins, d'après les Grecs, ont apellé l'Aſne ſauvage *Onager*, *Onagre*, qu'il ne faut pas confondre, comme l'ont fait quelque Naturaliſtes & pluſieurs Voyageurs, avec le *Zèbre*, dont nous donnerons l'Hiſtoire à part, parceque le *Zèbre* eſt un Animal d'une eſpèce différente de celle de l'Aſne. L'*Onagre* ou l'Aſne ſauvage n'eſt point rayé comme le *Zèbre*, & il n'eſt pas, à beaucoup près, d'une figure auſſi élégante. On

trouve des Aſnes ſauvages dans quelques iſles de l'Archipel, & particulièrement dans celle de Cérigo; il y en a beaucoup dans les déſerts de Libye & de Numidie; ils ſont gris, & courent ſi vîte qu'il n'y a que les Chevaux Barbes qui puiſſent les atteindre à la courſe : lorſqu'ils voient un homme, ils jettent un cri, font une ruade, s'arrêtent, & ne fuient que lorſqu'on les approche; on les prend dans des piéges & dans des laqs de corde, ils vont par troupes pâturer & boire, on en mange la chair. Il y avoit auſſi du temps de *Marmol* que je viens de citer, des Aſnes ſauvages dans l'iſle de Sardaigne, mais plus petits que ceux d'Afrique; & *Pietro della Valle* dit avoir vu un Aſne ſauvage à Baſſora; ſa figure n'étoit point différente de celle des Aſnes domeſtiques, il étoit ſeulement d'une couleur plus claire, & il avoit depuis la tête juſqu'à la queue, une raie de poil blond; il étoit auſſi beaucoup plus vif & plus léger à la courſe que les Aſnes ordinaires. *Olearius* rapporte qu'un jour le roi de Perſe le fit monter avec lui dans un petit bâtiment en forme de théâtre pour faire collation de fruits & de confitures; qu'après le repas on fit entrer trente-deux Aſnes ſauvages ſur

leſquels le Roi tira quelques coups de fuſil & de flèche, & qu'il permit en ſuite aux Ambaſſadeurs & autres Seigneurs de tirer ; que ce n'étoit pas un petit divertiſſement de voir ces Aſnes, chargés qu'ils étoient quelquefois de plus de dix flèches, dont ils incommodoient & bleſſoient les autres quand ils ſe mêloient avec eux, de ſorte qu'ils ſe mettoient à ſe mordre & à ruer les uns contre les autres d'une étrange façon, & que quand on les eut tous abbattus & couchés de rang devant le Roi, on les envoya à Iſpahan à la cuiſine de la cour; les Perſans faiſant un ſi grand état de la chair de ces Aſnes ſauvages, qu'ils en ont fait un proverbe, &c. Mais il n'y a pas apparence que ces trente-deux Aſnes ſauvages fuſſent tous pris dans les forêts, & c'étoient probablement des Aſnes qu'on élevoit dans de grands parcs pour avoir le plaiſir de les chaſſer & de les manger.

On n'a point trouvé d'Aſnes en Amérique, nonplus que de Chevaux, quoi que le climat, ſur-tout celui de l'Amérique Méridionale, leur convienne autant qu'aucun autre : ceux que les Eſpagnols y ont tranſportés d'Europe, & qu'ils ont abandonnés dans les grandes

isles & dans le continent, y ont beaucoup multiplié, & l'on y trouve en plusieurs endroits des Asnes sauvages qui vont par troupes, & que l'on prend dans des pièges comme les Chevaux sauvages.

L'Asne avec la Jument produit les grands Mulets; le Cheval avec l'Anesse produit les petits Mulets, différents des premiers à plusieurs égards; mais nous nous réservons de traiter en particulier de la génération des Mulets, des Jumars, &c. L'Asne est peut-être de tous les Animaux celui qui, relativement à son volume, peut porter les plus grands poids; & comme il ne coûte presque rien à nourrir, & qu'il ne demande, pour ainsi dire, aucun soin, il est d'une grande utilité à la campagne, au moulin, &c. Il peut aussi servir de monture; toutes ses allures sont douces, & il bronche moins que le Cheval; on le met souvent à la charrue dans les pays où le terterrein est léger, & son fumier est un excellent engrais pour les terres fortes & humides.

Avant que de finir l'Histoire de l'Asne, nous nous croyons obligés, tant par l'impartialité dont nous faisons profession, que pour notre propre justifica-

tion, d'avertir que nous ne prétendons adopter la critique que fait ici M *de Buffon* de la méthode des Naturaliſtes, ou comme il les appelle des Nomenclateurs, qui rangent les Animaux, les végéteaux & même les minéraux par claſſes, ordres, ſections, genres, familles, eſpéces ; & comme cette critique attaque plus directement le célébre M. *Linnæus* que nous avons ſuivi juſqu'à préſent, nous lui laiſſerons le ſoin de nous juſtifier en ſe juſtifiant lui même, vu qu'il eſt plus en état que qui que ce ſoit de le faire, s'il le juge à propos. Ajoûtons ſeulement quelques obſervations. On vient de voir que M. *de Buffon* aſſûre conformément à l'idée d'*Ariſtote* & de *Pline*, que de tous les Animaux couverts de poil, l'Aſne eſt celui qui eſt le moins ſujet à la vermine, & que jamais il n'a de Poux. Mais *Rédi* prouve par la figure qu'il donne du *Pou de l'Aſne*, qu'*Ariſtote* & *Pline* ſe ſont trompés, on peut voir auſſi dans l'*Onographie* du Docteur *Paullini* la figure & la deſcription de cette ſorte de Pou. Selon le même *Paullini*, l'Aſne peut s'ennivrer de vin doux, & l'on en a vû qui pour avoir mangé de la Ciguë ſont tombés comme yvres morts : mais pour faire paſſer cette yvreſſe on n'a

qu'à les baigner dans l'eau fraîche. *Matthiole* & *Scaliger* disent la même chose de l'effet de la Ciguë sur les Asnes qui mangent. *Olivier de Serres* nous apprend que les Italiens coupent les oreilles à leurs Asnes, comme nous faisons aux Chevaux & aux Chiens, ce que l'on peut imiter sans craindre que cette amputation leurs nuise aucunement : & par-conséquent il ne faut pas s'imaginer avec quelque-uns, que si l'on coupe les oreilles à un Asne, cela le rend impuissant.

L'Asne, ainsi dit du mot Latin *Asinus*, s'appelle en Hébreu *Ason* ou *Chamor*; en Grec *Onos*; en Italien *Asino*; en Espagnol *Asno*; en Allemand & en Flamand *Esel*; en Anglois *Ass*; en Suédois *Aosna*.

La chair de l'Asne domestique n'est pas d'usage en aliment; elle est de mauvais goût & se digère difficilement : mais celles d'Asnon est assez tendre, & n'est pas désagréable. Les parties de l'Asne d'usage en Médecine sont l'ongle du pied, l'urine, la fiente, le sang d'Asnon, & le lait d'Asnesse. L'ongle du pied de l'Asne contient beaucoup de sel volatil, ce qui le rend propre pour les maladies du cerveaux, comme pour les

ſpaſme, les convulſions & l'épilepſie : on le ſubſtitue au pied de l'Elan, & on le prépare de la même manière, c'eſt-à-dire qu'on le réduit en poudre, ou qu'on le calcine en blancheur, pour le donner depuis un ſcrupule juſqu'à un gros tous les jours pendant un mois dans quelque eau Céphalique : on l'ordonne encore pour les engelures & pour les gerſures de la peau, & l'on en fait recevoir le parfum pour calmer les accès hyſtériques. L'urine de l'Aſne eſt un remède efficace, ſelon *Dale*, dans les maladies des reins ; elle guérit appliquée extérieurement la gratelle ; elle détruit les porreaux & les excroiſſances calleuſes ; elle ſoulage dans l'atrophie, dans la paraliſie, & dans les douleurs de la goutte. La fiente d'Aſne eſt aſtringente, & propre pour arrêter les hémorrhagies. On la ramaſſe au mois de Mai ; on la laiſſe ſécher pour la réduire en poudre. La doſe en eſt d'un gros en ſubſtance, ou de deux gros en infuſion dans quelque eau aſtringente, que l'on paſſe avant que de la donner au malade ; Quelques-uns en font un ſyrop pour diminuer ce qu'elle a de dégoutant *Etmuller* propoſe la compoſition ſuivante comme un remède efficace contre l'Hé-

morrhagie du nez : il faut prendre ſix onces de fiente d'Aſne, trois onces de mouſſe de chêne ; faire ſécher le tout au ſoleil ou dans quelque lieu chaud pour le pulvériſer enſuite. Cette poudre étant priſe par le nez arrête d'abord l'hémorrhagie. Le parfum ou la fumée de la même fiente produit le même effet. Le ſang d'Aſnon contient beaucoup de ſel volatil, & c'eſt ce qui fait ſa vertu. On le regarde comme un ſpécifique contre le délire, la mélancolie & la manie. On le tire au Printemps en ouvrant un vaiſſeau derrière les oreilles d'un Aſnon, & on le reçoit ſur des morceaux de linge blanc qu'on fait ſécher, ſoit au ſoleil, ſoit au four, pour les conſerver pour l'uſage. Lorſqu'on veut s'en ſervir, on met infuſer un morceau de ce linge de la longueur du doigt, & de deux ou trois travers de doigt de largeur, dans ſix onces de décoction chaude de mouron à fleurs rouges, ou de ſommités de millepertuis : on retire enſuite le linge, & l'on partage la liqueur en trois priſes qu'on donne au malade à ſix heures de diſtance l'une de l'autre, en le tenant couvert pour attendre la ſueur. Cette potion peut ſe répéter de la même manière deux ou trois jours ; il faut avoir

fait précéder les remèdes généraux avant ſon uſage. Le Docteur *Michaël*, *Hartman*, & tout recemment les Journaux de France & les *Ephémérides d'Allemagne* font l'éloge de ce remède.

Le lait d'Aſneſſe eſt un remède très-uſité parmi nous : comme il eſt moins chargé de partie caſeuſes & butyreuſes que les autres laits, il eſt plus clair, plus léger, & plus facile à digérer ; il eſt pectoral, rafraîchiſſant, humectant & reſtaurant ; cequi le fait employer contre la plûpart des maladies du poumon, comme la toux, l'oppreſſion de poitrine, l'aſthme ſec, le crachement de ſang, l'ulcère du poumon, la phthiſie ; il adoucit les humeurs âcres & ſalées qui tombent ſur ce viſcère & ſur les autres parties du corps ; il convient pour la guériſon des ulcères internes qui ſuivent quelquefois les pleuréſies, les fluxions de poitrine, les dyſenteries, & pour les ulcères des reins & de la veſſie, & pour calmer les ardeurs d'urine ; il ſoulage la goutte, les rhumatiſmes, en adouciſſant la ſalure & l'acrimonie de la lymphe & du ſang. Toutes ces qualités dont nous n'indiquons que les principales, font regarder le lait d'Aſneſſe comme un des principaux remèdes de la médecine ;

& c'eſt avec raiſon, puiſque chaque jour juſtifie ſes bons effets. Pour ſe diſpoſer à prendre le lait d'Aſneſſe avec utilité, car il demande des précautions dans ſon uſage, il faut le faire précéder pendant quelques jours d'un régime de vivre plus exact, en ne ſe nourriſſant que d'alimens doux & de facile digeſtion, afin de préparer l'eſtomac à bien digérer le lait, & d'empêcher ſa coagulation. On ſe fera enſuite ſaigner du bras, s'il y a plenitude; mais on n'omettra point la purgation, qui ſera douce, ſi c'eſt la poitrine qui eſt affectée; le lendemain on entrera dans l'uſage du lait, qu'il faudra toujours prendre dès quatre ou cinq heures du matin. Quoique le lait faſſe toujours du bien quand on en a beſoin, cependant les ſaiſons les plus convenables pour le prendre ſont le Printemps & l'Autone. On commencera par n'en prendre d'abord qu'un ſeptier à la fois, ou huit onces, & l'on en augmentera la quantité peu à peu & de jour en jour juſqu'à une chopine ou ſeize onces; on le tirera dans un grand gobelet de fayence bien échaudé, couvert d'une étamine ſur la quelle on mettra, ſi l'on veut, deux gros, ou une demi-once de ſucre d'orge, ou de ſucre candi brun en pou-

dre, & on le portera le plus promptement qu'il ſera poſſible au malade, qui tâchera de dormir par-deſſus. Si le lait a de la peine a paſſer, le malade un demi-quart d'heure avant que de le prendre, avalera un demi-gros d'yeux dEcreviſſes préparés, ſoit en bol, ſoit dans un petit verre d'eau d'orge. Au-reſte, il ne faut point boire de vin à ſes repas, ou n'en boire que fort-peu & bien trempé; dans les intervalles, la boiſſon ordinaire pourra être une eau légère de ris ou de gruau, ou une ptiſane d'orge avec la regliſſe. On trouve ſouvent des malades qui ne peuvent reprendre leur ſommeil après avoir été réveillés de grand matin; il faudra néceſſairement changer l'heure du lait qu'ils ne prendront que le ſoir fort tard, & quatre ou cinq heures après avoir pris de la nourriture; ce qu'ils auront à faire, ce ſera d'avancer leur dîner & leur goûter, & de s'abſtenir du ſouper, en ſorte que leur eſtomac ne ſoit point chargé d'alimens lorſqu'il ſera queſtion de prendre leur lait en ſe couchant. Pendant l'uſage du lait que l'on continuera un mois ou ſix ſemaines, on aura ſoin de ſe tenir le ventre libre par des lavemens rafraîchiſſants, & de ſe purger à la fin, & même au

milieu s'il en eſt beſoin. S'il ſurvient des accidens qui exigent des temèdes particuliers, ou qui obligent même d'interrompre le lait, tels que la fièvre, un crachement de ſang conſidérable, ou un dévoiement violent, il faudra avoir recours au conſeil d'un Médecin : en cas que le lait cauſe des douleurs, des peſanteurs & des gonflemens d'eſtomac, le malade prendra immédiatement avant le dîner un demi-gros de confection d'hyacinthe. Il arrive quelquefois que malgré toutes ces précautions le lait ne peut paſſer ; en ce cas-là on ſe trouvera toujours bien de le couper avec moitié de bouillon, ou avec une légère eau d'orge. S'il y a ulcération dans le poumon, il faudra couper le lait avec un quart d'eau de chaux ſeconde ; elle eſt très-efficace, non-ſeulement pour corriger les aigres, mais encore pour deſſécher les ulcères du poumon. A l'égard des femmes malades, lorſque les règles leur ſurviendront naturellement, elles pourront continuer leur lait ; mais en cas de coliques & de vapeurs ou d'autres accidens, elles le ſuſpendront pour quelques jours, & ſe purgeront avant que d'en recommencer l'uſage : dans les endroits ou dans les ſaiſons où l'on n'auroit pas

la commodité de pouvoir uſer du lait d'Aſneſſe, on aura recours à celui de Vache coupé avec de l'eau d'orge, ou de gruau, ou de ris, ou autre boiſſon convenable à la maladie.

Suivant M. *de Buffon*, comme la peau de l'Aſne eſt très-dure & très élaſtique, on l'emploie utilement à différents uſages ; on en fait des cribles, des tambours, & de très-bons ſouliers ; on en fait du gros parchemin pour les tablettes de poche, que l'on enduit d'une couche légère de plâtre : c'eſt auſſi avec le cuir de l'Aſne que les Orientaux font le *Sagri*, que nous appellons *Chagrin*. Il y a apparence que les os, comme la peau de cet Animal, ſont auſſi plus durs que les os des autres Animaux, puiſque les Anciens en faiſoient des flûtes, & qu'ils les trouvoient plus ſonnants que tous les autres os.

Prenez de l'eau de Plantain, deux onces ; du ſyrop de Myrte, & du ſuc exprimé de fiente d'Aſne, de chacune une demi-once.

Mêlez le tout, pour une potion à prendre le matin à jeun trois jours de ſuite contre les fleurs blanches & les hémorrhagies de la Matrice.

Prenez des eaux distillées de Mouron à fleur rouge & de Millepertuis, de chacune deux onces.

Faites-y infuser pendant quelques heures un morceau de linge, trois travers de doigt de largeur & d'un doigt de longeur, trempé dans du sang d'Asnon.

Retirez le linge lorsqu'il se sera déteint dans la liqueur, & donnez cette potion qui peut se répéter deux ou trois fois par jour, dans le délire, la manie, & la phrénésie sans fiévre.

Prenez de la farine d'orge, à volonté.

Détrempez-là avec du lait d'Asnesse, pour faire un épithème convenable dans la céphalalgie.

Prenez du levain, trois onces; de la fiente d'Asne desséchée & pulvérisée, une once, du sel commun, une once & demie.

Mêlez le tout avec une suffisante quantité de vinaigre surat pour faire un cataplasme à appliquer sur la tête dans le délire.

Le mulet ; *Mulus*, offic. Schrod. 302. Lemer. 584. Boſſch. *de Quad.* 182. Herman. *Cynos.* 668. *Dal pharm.* 436. Charlet exerc. 4. Merr. Pin. 166. Schvenckf. *de Quad.* 62. Geſn. *de Quad.* 702. Aldrov. *de Quad.* 358. Jonſt. *de Quad.* 15. *Raii ſynop.* Anim. *Quad.* 64. *Equus Cauda extremo ſetoſa* (*ſive Mulus*) Linn. Faun. Suec. 35. *Mulus & Mula*, *Semi-Aſinus*, *Quorumd.*

Nous ne trouvons point dans les Auteurs de Deſcription Anatomique du Mulet. *Blaſius* dans ſon *Anatomie des Animaux*, s'eſt contenté de citer les obſervations ſuivantes : *Stenon* dit avoir examiné les teſticules tirés du corps de deux Mules. Dans la première, les Teſticules ſe trouvèrent fort petits, mais fournis de beaucoup de vaiſſeaux ſanguins, ſans nul veſtige d'œufs. La trompe étoit aſſez longue, & formoit pluſieurs replis, l'orifice extérieur ou le plus proche des teſticules étoit aſſez large, tandis que l'intérieur étoit ſi étroitement fermé, qu'il ne permettoit pas même le paſſage à l'air dans la matrice, quoi qu'il y ait dans la corne de la matrice le mammelon qui ſe trouve ouvert dans les autres Animaux. La membrane interne de la matrice a beaucoup de rides, mais qui ſont plus

larges & inclinées à sa surface ; son orifice étoit moins étroit, malgré la présence des protubérances annulaires qui ont accoutumé de la fermer. Dans la seconde Mule, les testicules étoient grands comme dans l'Asnesse ; & outre quelques petits œufs qui se rencontrèrent dans leur cavité, l'un des deux contenoit un œuf d'une grosseur considérable plein d'une liqueur jaunâtre, & l'autre un corps oblong d'un rouge-noir fort ressemblant pour la structure à une glande conglomérée, dont une extrêmité qui s'étendoit vers la partie convèxe du testicule avoit une cavité, & dont l'autre extrémité sortoit en-dehors de la partie cave du Testicule ; ce corps étoit libre de toutes parts, & ne tenoit au testicule par aucun vaisseau ou filament ; la matrice interieurement rougéâtre étoit tuméfiée & tous ses vaisseaux étoient gorgés de sang. Ainsi la Mule pourra engendrer sans miracle, s'il se renconte un amas d'œufs dans ses testicules, bien qu'il y auroit du miraculeux, si conformément à une prédiction il arrivoit en même temps quelque événement remarquable dans le gouvernement politique & un accouchement de Mule. Mais on pourroit alléguer plusieurs raisons de la stérilité des Mules, comme le

manque d'œufs, ou leur trop grand enfoncement dans les teſticules, ou une matière d'œufs qui ne ſeroit pas propre pour la conception, & bien d'autres que l'on compte entre les cauſes ordinaires de ſtérilité. Aureſte, s'il étoit poſſible de trouver plus ſouvent dans les teſticules un corps ſemblable à celui que j'ai décrit dans la dernière Mule, je ſerois porté à ſoupçonner qu'il y a dans les Quadrupèdes une ſorte de fémelles, dans les teſticules deſquelles les œufs ſont dès-lors entourés par les prémices du Placenta.

Le Mulet & la Mule, dit M. *Lemeri*, ſont engendrés par l'accouplement du Cheval & de l'Aſneſſe, ou par celui de l'Aſne & de la Cavale : auſſi tiennent-ils de tous les deux. Il eſt très-rare que cet Animal engendre; on a même cru qu'il étoit auſſi incapable d'engendrer que les Monſtres, dont on prétend qu'il ſoit une eſpèce : mais on s'eſt trompé; car il eſt arrivé pluſieurs fois qu'en différents pays une Mule a fait un petit Mulet : entr'autres l'on en vit une en l'année 1703. à Palerme en Sicile, qui à l'âge de trois ans engendra un Poulain : elle le nourrit de ſon lait, dont elle eut une aſſez grande abondance. On trouve ce fait

fait rapporté dans le *Journal de Trevoux du mois d'Octobre* 1703, *page* 82. On trouve, ajoûte le même Auteur, vers les montagnes de Savoye & d'Auvergne, une eſpèce de Mulet appellé Gémars (ou plutôt *Jumar*, *Jumars* ou *Jumart*); il eſt engendré par l'accouplement du Taureau & de la Cavale; il eſt à-peu-près haut comme un Aſne, mais il eſt plus fort, & capable de porter une charge plus peſante que n'en porte un Mulet ordinaire: il a le muſeau ſemblable à celui du Bœuf, mais ſon corps eſt fait comme celui du Mulet; ſes oreilles ſont plus petites.

Selon M. *de Maupertuis*, il eſt encore douteux ſi le Taureau s'eſt jamais joint avec une Aſneſſe, malgré tout ce qu'on dit des *Jumars*. Cependant il eſt très-certain qu'il y a des Jumars; & entr'autres Naturaliſtes, *Jean-Baptiſte Porta* en fait mention. Le *Jumars*, dit M. L'Abbé *Prévoſt* dans ſon *Manuel lexique*, eſt un Animal engendré d'un Taureau & d'une Jument, ou d'un Taureau & d'une Aſneſſe; il eſt aſſez commun en Auvergne, où il ſert de Bête de charge; il reſſemble à la Vache par la tête & la queue, & au Cheval par les pieds & les reins;

ſes cornes ſont fort petites (& ſi petite qu'elles ne paroiſſent pas.)

Quant aux Mulets, *Columelle* en diſtingue de trois ſortes ; car il dit que ces Animaux ſont engendrés, 1°. d'une Jument & d'un Aſne, 2°. d'une Aſneſſe & d'un Cheval, 3°. d'un *Onagre* ou Aſne ſauvage & d'une Jument. Le Mulet & la Mule ſont fort chauds & ardents pour l'accouplement, quoiqu'ils n'engendrent que très-rarement : mais il ne faut pas ſouffrir qu'ils s'accouplent, parce que quand on les ſouffre ils deviennent vicieux & malins, ils vivent long-temps, ſouvent plus de trente ans ; ils ſont fort ſains, & ils participent aux qualités des Animaux de qui ils viennent, c'eſt à-dire qu'ils ont la force des Chevaux & la dureté des Aſnes : ils ſemblent nés pour porter de gros fardeaux, pour les porter docilement, & pour durer long-temps ; ils ne bronchent preſque jamais. En Eſpagne, on ne connoît guères que les attelages de Mulets ; ils ſervent dans les montagnes ; ils paſſent adroitement & hardiment ſur les bords des précipices ; ils portent doucement les litières des Malades, les bagages d'une armée, les équipages des Princes & des Officiers : les Marchands forains & les Meuniers

s'en ſervent utilement pour tranſporter leurs marchandiſes, leurs grains & leurs farines ; on leur fait même labourer la terre & battre les bleds dans les champs, en Auvergne, on s'en ſert pour tout au lieu de Chevaux & de Bœufs qui y ſont rares. Les grands Seigneurs dans leurs entrées font parade des Mulets, & il n'y a pas encore long-temps qu'en France les Magiſtrats s'en ſervoient pour aller au Palais, & les Médecins pour faire leurs viſites : enfin la monture des Mulets a quelque choſe de noble & de royal. Les Mules ſont plus faciles à manier, à conduire & à inſtruire que les Mulets, mais moins fortes & moins puiſſantes. Les Mulets ont l'odorat très-fin ; ils ſont très-capricieux, fantaſques, & ſujets à ruer : auſſi a-t-on coutume de dire, *de bonne Mule*, *mauvaiſe bête*, & que le Mulet garde long temps un coup de pied à ſon Maître ; néanmoins on n'en voit point qui ſoient ſauvages. Le Poitou & le Mirebalais nous fourniſſent beaucoup de ces Animaux, mais l'Auvergne encore davantage, & ce ſont les plus eſtimés. Les Mulets engendrés d'un Aſne & d'une Jument, ſont meilleurs & plus beaux que ceux qui viennent d'une Aſneſſe couverte par un Cheval entier. Pour

avoir de beaux & bons Mulets, il faut quant à l'Etalon, 1°. que l'Aſne ait paſſé trois ans, qu'il n'en ait pas plus de dix, afin qu'il ſoit dans ſa pleine force; 2°. qu'il ſoit de bonne race : or dans les Haras de Mulets un Etalon de bonne race vaudra juſqu'à cinq cens écus, tandis qu'on en donnera un de race médiocre pour trois cens livres : 3°. qu'il ſoit de belle taille, c'eſt-à-dire, grand, ayant le col puiſſant & épais, les côtes fortes & larges, la poitrine ouverte & muſculeuſe, les cuiſſes charnues, les jambes trouſſées, & ſur-tout qu'il ſoit bien membru, comme le ſont ceux du Mirebalais : 4°. pour la couleur, on eſtime le noir ſimple, ou le moucheté de rouge tirant ſur le vif, & le gris argenté ou marqué de taches obſcures : le gris de ſouris, qui eſt la couleur la plus communes des Aſnes, doit être rejetté. Les Jumens doivent être au-deſſous de dix ans, & l'on doit tâcher d'aſſortir la couleur de leur poil à celle de l'Etalon, ſur-tout pour en tirer des Mulets noirs, qui ſont les plus eſtimés. En 1689 il a été défendu d'aſſortir aux Aſnes entiers des Jumens qui fuſſent au-deſſus de quatorze paumes, ce qui ſuffit pour produire les plus beaux Mulets, & les Cavales de

riche taille ſont conſervées pour la multiplication de leur eſpèce. Les Aſnes Etalons deviennent ſi furieux à la vue de la Cavale qu'on veut leur aſſortir, qu'il faut les tenir toujours emmuſellés de peur qu'ils n'eſtropient les garçons d'écurie qui les mènent à la Jument.

C'eſt ordinairement depuis la mi-Mars juſqu'à la mi-Juin qu'on donne l'Aſne aux Jumens, afin qu'étant à terme au bout d'onze ou douze mois, les Mulets naiſſent dans un temps où les herbages ſoient abondants, gras & bons pour la Cavale & le Mulet ; huit jours avant que l'Aſne voye la Jument, on lui donne du repos, & on lui fait manger de l'avoine une fois le jour, & de bon foin. Au ſurplus, il faut obſerver les mêmes choſes qui s'obſervent pour les Haras des Chevaux : il y a ſeulement cette différence que les Jumens couvertes par un Aſne portent un an entier, & qu'elles ne peuvent allaiter leurs Poulains que ſix mois, à cauſe de la douleur qu'elles reſſentent aux mammelles après ce temps-là. C'eſt pourquoi il faut les ſévrer à cet âge, ou leur faire tirer une autre Jument.

Comme les Mulets ſont plus forts que les Mules, on les eſtime davan-

tage pour le travail, & pour les longs voyages : mais pour le ſervice particulier des perſonnes, ou pour la monture, on dit communément, *petit Mulet & grande Mule.* Pour choiſir un bon Mulet, il faut qu'il ait les jambes un peu groſſes & rondes, qu'il ſoit étroit de boyau, qu'il ait le corps ferme & la croupe pendante du côté de la queue. A l'égard de la Mule, elle doit auſſi être groſſe de corps, avoir les pieds petits & les jambes ſèches, la croupe pleine & large, le poitrail large, le cou long & vouté, & la tête ſèche & petite. On connoît auſſi aux dents l'âge des Mulets & des Mules. Bien des gens jugent de la hauteur qu'ils auront par celle de leurs jambes, à trois mois les jambes ont pris toute leur croiſſance, & pour lors elles ſont la moitié de la hauteur du Mulet. A trois ans, on les dreſſe comme les poulains ; mais il faut beaucoup plus de patience, parce que, comme nous l'avons déja dit, ils ſont bien plus retifs & plus fantaſques. Le vin les familiariſe, & on leur lie un des pieds à la cuiſſe pour les empêcher de ruer, & les rendre dociles : on ſait au reſte qu'ils ne ruent que du derrière. Il y a bien des gens qui ne les font ſervir qu'à cinq ans. On les

nourrit & on les gouverne comme les Chevaux ; ils ſont ſujets aux mêmes maladies, & ſur-tout à être lunatiques : c'eſt pourquoi il y faut employer les mêmes Remèdes.

Les Mulets s'engraiſſent par la boiſſon comme les Aſnes ; ils aiment auſſi à ſe rouler comme eux pour ſe délaſſer ; ils henniſſent mal. Quelquefois ils s'épouvantent à l'aſpect des objets qui leur paroiſſent extraordinaires, & alors il y a du danger à les mener : auſſi fait-on beaucoup de cas de ceux qui ne ſont point peureux ; ils ſont ruſés ; ils ont de la mémoire, & trouvent fort bien leur chemin, pour peu qu'ils aient paſſé par un endroit ; ils ſavent ſe défendre contre l'ennemi, & *Varron* rapporte qu'un Loup étant ſurvenu dans un pré où pluſieurs Mulets paiſſoient, ils s'attroupèrent autour de lui, & le tuèrent à coups de pieds ; il y en a qui ne veulent obéir qu'à leur Maître, ou à la perſonne qui a coutume de les gouverner. En général, les Mulets ſont moins ſenſibles aux froid que les Aſnes ; & cependant les pays chauds, comme l'Arabie, la Perſe, l'Italie & l'Eſpagne, abondent bien plus en Mulets que les pays froids, tels que la Pologne, la Suède, le Dannemark,

l'Angleterre & la Hollande : auſſi M. *Linnæus* remarque-t-il que le Mulet de même que l'Aſne, ſe trouve rarement en Suède dans les maiſons des grands Seigneurs, & que ces ſortes d'Animaux domeſtiques y ont été amenés d'ailleurs.

Le Mulet eſt nommé en Hébreu *Pered ;* en Grec *Hémionos ;* en Italien & en Eſpagnol *Mulo ;* en Allemand *Maul-Eſel ;* en Flamand *Muil-Eſel ;* en Anglois *Mule ;* en Suédois *Mulaoſna* : & quant au nom François *Mulet*, il vient du mot Latin *Mulus*, ou plutôt de ſon diminutif inuſité *Mulettus.*

Les parties du Mulet dont on fait uſage en Médecine, ſont l'ongle, l'urine & la fiente : elles contiennent toutes beaucoup d'huile & de ſel volatil. L'ongle du Mulet eſt propre pour arrêter les règles trop abondantes, le flux exceſſif des hémorrhoïdes, & les autres hémorrhagies : on le donne intérieurement depuis douze grains juſqu'à deux ſcrupules ; on en fait auſſi des fumigations, c'eſt-à-dire, qu'on en reçoit la vapeur ſur une chaiſe percée. L'urine avec ſon ſédiment guérit les cors des pieds, & ſoulage beaucoup dans la goutte, ſi l'on s'en ſert en fomentation. La fiente de Mulet eſt propre pour la

dyſenterie, pour réprimer le flux des Menſtrues, & pour les douleurs de ratte : elle agit comme ſudorifique, & en déterminant vers la peau les impuretés du ſang. On la fait ſécher, & on la réduit en poudre, dont la doſe eſt depuis un ſcrupule juſqu'à un gros.

Fin du Premier Volume des Quadrupèdes, & du Tome V. du Regne Animal.

TABLE

SUITE
DE LA
MATIERE MÉDICALE
DE M. GEOFFROY.

REGNE ANIMAL.

CINQUIEME & DERNIÉRE CLASSE.

DES QUADRUPÉDES.

FELIS.

CHat privé ou domeſtique ; *Felis ſeu Catus*, Offic. *Felis ſeu Catus domeſticus*, Herman. *Cynos.* 781 *Felis*, Boſſch. *de Animal. Quad.* 258. Lemer. 356. Blas. 70. *Catus ſeu Felis*, *Dal. Pharm.* 447. *Catus domeſticus & ſylveſtris*, ſchrod. 280. Schwenckf. *de Quad.* Siles. 79 *Felis*, *Catus*, Merr. Pin 169. *Catus ſeu Feles*, Geſn. *de Quad* 344.

Felis domeſtica, Aldrov. *de Quad.* Digit. 564. Jonſt. *de Quad.* 126 Charlet Exerc. 20. *Felis domeſtica ſeu Catus*, Raii Synop. *Anim. Quad.* 170. *Felis caudâ elongatâ, auribus æqualibus*, Linn. Faun. Suec. 3. *Æluros*, Græcis; *Muſio, Iſidoro & Alberto; Catus ſeu Cattus murilegus; Bellua torquicauda & trahicauda*, Nonnull.

Le Chat eſt un Animal connu de de tout le monde; il a cinq doigts aux pieds de devant, & quatre à ceux de derrière; le pouce, dans les pieds de devant, eſt éloigné des autres doigts, & articulé plus haut. Les doigts ne ſont guères ſéparés les uns des autres, mais unis en grande partie par des membranes; les ongles en ſont crochus, & ils peuvent être retirés en dedans & cachés entièrement au gré de l'Animal. Il a la tête ronde, le muſeau court, de longs poils de barbe, l'œil grand, la prunelle oblongue, la langue garnie de pointes ou de piquans qui la rendent fort rude au toucher, la queue très longue. Il y a des Chats ſauvages, plus rares dans certains pays, plus communs dans d'autres, on les appelle en terme de Chaſſe *Chats-Harets*, & il y a tout lieu de croire qu'ils le ſeroient tous, ſi l'on n'en avoit

pas apprivoisé. Les Sauvages sont plus grands que les autres ; leur poil est plus gros & plus long. Tout le corps est ordinairement couvert de poils variés de brun, de jaunâtre & de blanchâtre ; le brun domine sur le dos, & le blanchâtre sous le ventre ; la queue est annelée alternativement de noir & de blanc sale & jaunâtre, & elle est terminée de noir. On trouve ces Animaux dans les forêts. *Gesner* en a décrit un qui qui avoit été pris en Allemagne à la fin de Septembre. Sa longueur mésurée depuis le front jusqu'à l'extrêmité de la queue, étoit de trois pieds ; il avoit une bande noire le long du dos, & d'autres bandes de la même couleur sur les pieds & sur d'autres partie du corps. Il y avoit une tache blanche assez grande entre la poitrine & le col ; le reste du corps étoit brun : cette couleur étoit plus pâle, & approchoit du cendré, sur les côtés du corps ; les fesses étoient rousses ; la plante des pieds & le poil qui étoit à l'entour, noirs. La queue étoit plus grosse que celle du Chat domestique ; elle avoit trois palmes de longueur, & deux ou trois bandes circulaires de couleur noire.

Les Chats domestiques diffèrent

beaucoup les uns des autres pour la couleur & pour la grandeur. Il y en a de rougeâtres, de blancs, de noirs, de gris, de deux couleurs, comme blancs & noirs, blancs & gris, noirs & roux; & même de trois couleurs; ſavoir noirs, roux & blancs, qu'on nomme par cette raiſon *Tricolors*. On a prétendu qu'il n'y avoit aucun Chat mâle de trois couleurs. Il s'en trouve encore quelques-uns qui tirent ſur le bleu, & qu'on appelle vulgairement *Chat des Chartreux*, peut-être parce que ce ſont les Religieux de ce nom qui en ont eu des premiers de la race. On voit de ces Chats-*Chartreux* qui ſont d'une grande taille, mais inférieure à celle des *Angolas* qui reſſemblent à des Agneaux en blancheur & en grandeur.

Quant à la deſcription anatomique des parties intérieures du Chat, voici ce qu'en diſent *Blaſius* & *Valentini* d'après *Severini* & quelques autres Anatomiſtes.

On a trouvé le Péritoine très-mince, aſſez gras au-deſſous du cartilage Xiphoïde; l'Epiploon fort gras, attaché à un lobe droit du foye, à la ratte, à l'eſtomac, au *Duodenum*, & fait en forme de bourſe ou de ſac; l'inteſtin

Rectum lié à la naiſſance de la queue par le moyen d'un ligament, parſemé de glandes miliaires; le *Cœcum* long d'un pouce. Outre le *Rectum* & le *Cœcum*, tout le reſte des inteſtins eſt uniforme, mais ſi tortueux, que quand on les étend trop violemment ils ſe rompent preſque. Dans le *Duodenum* il s'eſt trouvé, à quatre doigts au-deſſous du canal Cholédoque, un petit ver de la groſſeur des uretères. La tunique interne du ventricule eſt aſſez ridée; & ſes rides qui vont ſuivant la longueur du ventricule, ſont répliées en rond comme dans l'eſtomac du Bœuf. Le foye eſt diviſé en ſix lobes; & du milieu de deux lobes ſitués au côté droit ſort la véſicule du fiel, dont le col eſt comme variqueux, & le fond approchant de la forme d'un œil ſaillant; cette véſicule a deux branches, l'une qui va du foye au *Duodenum* pour l'expulſion des matières fécales, l'autre qui naît de la véſicule même; du foye, la veine-cave va percer le Diaphragme, puis s'inſérer dans l'Orillette droite du cœur: aux deux côtés de la veine-cave deſcendent deux nerfs qui portent le ſentiment au diaphragme, l'un à droite, l'autre à gauche. La veine-porte forme deux ra-

meaux ; ſavoir , le méſentérique qui va aux méſentère , même juſqu'à l'extrémité de l'inteſtin *Rectum* , & le Splénique qui va à la ratte : du rameau ſplénique , il en part un autre nommé *Céliaque* , parce qu'il embraſſe l'eſtomac. Les reins ſont fort amples , de la grandeur d'une groſſe noix , ayant quelques ſinus ou cavités pour filtrer l'urine. Aux côtés de la Trachée-Artère deſcendent deux nerfs , un de chaque côté, qui vont à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac en diſtribuant çà & là des rameaux à la trachée & aux poumons. Les demi-cercles de la trachée-artère ſont en devant diviſés comme dans l'homme, mais en arrière ils ſont unis par deux membranes dont l'une eſt externe & charnue , l'autre interne & nerveuſe qui naît des extrémités des cercles. Sitôt qu'on fend la trachée , on y apperçoit différentes glandes, groſſes, petites, blanches, rouges , cendrées, variées. Les nerfs recurrens qui naiſſent de la ſixiéme paire , s'inſérent à la tête de la trachée , & ſe reflechiſſent de chaque côté près de l'aorte comme dans le Chien. Les ventricules , les oreillettes & les vaiſſeaux du cœur ſont auſſi diſpoſés de la même façon que dans le

Chien. Le Poumon a ſix lobes. Les teſticules ſont revêtus de quatre tuniques, dont la 1e eſt le *Scrotum*, la 2e le *Dartos*, la 3e l'*Erythroïde*, & la 4e l'*Immédiate* : au-deſſus de l'os-pubis les vaiſſeaux ſpermatiques, tant les préparans que les déférens, ſortent par deux trous hors de l'abdomen pour ſe porter aux teſticules ; & dès que les vaiſſeaux préparans ſont parvenus au teſticule, ils forment le corps qu'on appelle *Epididyme*. Les deux veines émulgente viennent de la veine-cave, mais la gauche eſt près du double plus longue que la droite ; elle eſt auſſi plus haute. Les uretères naiſſent de la cavité des reins, & vont ſe rendre au col de la veſſie urinaire qui eſt attachée en-deſſus au Péritoine, & en-deſſous à l'inteſtin *Rectum*. Le membre génital, aux deux côtés duquel ſont les teſticules attachés à la peau par le moyen d'une membrane, eſt long d'un demi-doigt, appuyé inférieurement par deux muſcles oblongs dont l'un aboutit vers le milieu du membre, & l'autre vers le milieu du ſphincter de l'anus. Le dedans de l'oreille eſt comme gravé, & l'étrier n'en eſt pas percé. Il y a dans le cerveau trois ventricules dont deux ſont circulaires.

L'œil contient beaucoup d'humeur vitrée, & l'humeur aqueuſe en eſt un peu ſalée, au rapport d'*Olaüs Borrichius* : l'uvée n'eſt point adhérante en-devant à la cornée ; delà vient la facilité qu'ont ces Animaux de dilater plus ou moins la pupille. Le nerf optique ſe porte preſque au milieu de l'œil, quoiqu'il décline vers le bas. L'œil eſt voilé en partie par une membrane épaiſſe, comme dans la volaille. Selon *Willughby*, on apperçoit au dedans de l'anus deux trous, un de chaque côté, d'où ſort une liqueur très-fétide, filtrée par des petites glandes couchées ſur le ſphincter. Le Chat diffère du Lièvre & du Lapin en ce que les glandes ſont ſituées au dedans de l'anus ſans avoir de vaiſſeaux pour recevoir & contenir la liqueur, comme il y en a dans ces Animaux. La verge n'eſt point oſſeuſe, & elle eſt fléchie en arrière. Il a des glandes proſtates, mais point de véſicules ſéminales.

Le Chat, comme nous l'avons déja inſinué, à l'ouverture de la prunelle fendue verticalement ; & ſes paupières traverſant cette figure oblongue, peuvent & fermer la prunelle ſi exactement qu'elle n'admet, pour ainſi dire, qu'un

ſeul rayon de lumière, & l'ouvrir ſi entièrement que les rayons les plus foibles ſuffiſent à la vue de cet Animal par la grande quantité qu'elle en admet ; ce qui lui fournit une facilité merveilleuſe de guetter ſa proye. De cette manière, le Chat voit la nuit, parce que ſa prunelle eſt ſuſceptible d'une extême dilatation, par laquelle ſon œil raſſemble une grande quantité de cette foible lumière ; & cette grande quantité ſupplée à ſa force. Il paroît que la ſplendeur qu'on remarque dans les yeux du Chat, vient d'une eſpèce de velours qui tapiſſe le fond de l'œil, ou du brillant de la rétine à l'endroit où elle entoure le nerf optique. Mais ce qui arrive à l'œil du Chat plongé dans l'eau eſt d'une explication plus difficile, & a été autrefois dans l'Académie des Sciences le ſujet d'une grande diſpute : Voici le fait. Perſonne n'ignore que l'iris eſt cette membrane de l'œil qui lui donne les différentes couleurs qu'il a en différents ſujets ; C'eſt une eſpèce d'anneau circulaire dont le milieu qui eſt vuide, eſt la prunelle par où les rayons de lumière entrent dans l'œil. Quand l'œil eſt expoſé à une grande lumière, la prunelle ſe retrecit ſenſiblement, c'eſt-à-

dire que l'iris s'élargit : au-contraire, dans l'obſcurité la prunelle ſe dilate, ou ce qui eſt la même choſe, l'iris ſe reſſerre. Or, on a découvert que ſi l'on plonge un Chat dans l'eau, & que l'on tourne alors ſa tête, de ſorte que ſes yeux ſoient directement expoſés à une grande lumière, il arrive, 1°. que malgré la grande lumière la prunelle de l'Animal ne ſe rétrécit point, & qu'au-contraire elle ſe dilate ; & dès qu'on rétire de l'eau l'Animal vivant, ſa prunelle ſe reſſerre : 2°. Que pour lors on apperçoit diſtinctement dans l'eau le fond des yeux de cet Animal, qu'il eſt bien certain qu'on ne peut voir à l'air.

Pour expliqner le premier Phénomène, M. *Méry* prétendoit que le mouvement arrêté des eſprits animaux empêchoit le reſſerrement de la prunelle du Chat dans l'eau, & que le ſecond Phénomène arrivoit par la quantité de rayons plus grande que reçoit l'œil, parce que ſa cornée eſt applanie. L'ouverture de la prunelle eſt plus grande dans l'eau, ſelon M. *Méry*, parce que les fibres de l'iris ſont moins remplies d'eſprits animaux. L'œil dans l'eau eſt plus éclairé, parce que la Cornée étant applanie & humectée par ce liquide,

eſt pénétrable à la lumière dans toutes ſes parties.

M. *de la Hire* explique les deux Phénomènes d'une façon toute différente. 1°. Il prétend au-contraire, que le retréciſſement de la prunelle eſt produit par le reſſort des fibres de l'iris qui les allonge, & que ſa dilatation eſt cauſée par le racourciſſement de ces mêmes fibres : 2°. Qu'il n'entre pas plus de lumière dans les yeux quand ils ſont dans l'eau, que lorſqu'ils ſont dans l'air expoſés à ſes rayons, & que par-conſéquent ils ne doivent pas cauſer de retréciſſement à l'iris. 3°. Que le Chat plongé dans l'eau étant fort inquiet & fort attentif à tout ce qui ſe paſſe autour de lui, cette attention & cette crainte tiennent ſa prunelle plus ouverte ; car M. *de la Hire*, ſuppoſe que le mouvement de l'iris qui eſt preſque toujours néceſſaire, & n'a rapport qu'au plus ou moins de clarté, eſt en partie volontaire dans certaines occaſions : 4°. M. *de la Hire* tâche de démontrer enſuite que les réfractions qui ſe font dans l'eau élévent le fond de l'œil du Chat, & rapprochent cet objet des yeux du ſpectateur. 5°. Que la prunelle de l'Animal étant plus ouverte, & par con-

ſéquent le fond de ſon œil plus éclairé, il n'eſt pas étonnant qu'on l'apperçoive: 6°. Qu'un objet eſt d'autant mieux vu, que dans le temps qu'on le regarde il vient à l'œil moins de lumière étrangère. Or, quand on regarde dans l'eau la ſurface de l'œil, on voit beaucoup moins de rayons étrangers que quand on le regarde à l'air; & par conſéquent le fond de l'œil du Chat en peut être mieux apperçu.

La ſtructure des ongles du Chat & du Tigre eſt d'un artifice trop particulier pour la paſſer ſous ſilence. Les ongles longs & pointus de ces Animaux ſe cachent & ſe ſerrent ſi proprement dans leurs pattes, qu'ils n'en touchent point la terre, & qu'ils marchent ſans les uſer & ſans les émouſſer, ne les faiſant ſortir que quand ils veulent s'en ſervir pour frapper & pour déchirer. Ces ongles ont chacun un ligament qui par ſon reſſort les fait ſortir quand le muſcle qui eſt en dedans ne tire point; chaque ongle eſt caché dans les entre-deux du bout des doigts, & ne ſort dehors pour agriffer, que lorſque le muſcle qui ſert d'antagoniſte au ligament, agit: Le muſcle extenſeur des doigts ſert auſſi à tenir l'ongle redreſſé,

& le ligament fortifie ſon action. Les Chats ſont agir leurs ongles pour attaquer, ou pour ſe défendre; & ne marchant deſſus que quand ils en ont un beſoin particulier pour s'empêcher de gliſſer. Leur talon comme celui des Singes, des Lyons, des Chiens, n'étant pas éloigné du reſte du pied, ils peuvent s'aſſeoir aiſément, ou plutôt s'accroupir. Les Chats lappent comme font les Animaux qui ont la babine inférieure plus courte que la ſupérieure.

On demande pourquoi les Chats & pluſieurs Animaux du même genre, comme les Fouines, Putois, Renards, Tigres, quand ils tombent d'un lieu élevé, tombent ordinairement ſur leurs pattes, quoiqu'ils les euſſent d'abord en enhaut, & qu'ils duſſent par-conſéquent tomber ſur la tête?

Il eſt bien ſûr qu'ils ne pourroient pas par eux-mêmes ſe renverſer ainſi en l'air où ils n'ont aucun point fixe pour s'appuyer: mais la crainte dont ils ſont ſaiſis, leur fait courber l'épine du dos, de manière que leurs entrailles ſont pouſſées en enhaut; ils allongent en même temps la tête & les jambes vers le lieu d'où ils ſont tombés, comme pour

le retrouver, ce qui donne à ces parties une plus grande action de Levrier. Ainſi leur centre de gravité vient à être différent du centre de figure, & placé au-deſſus : d'où il s'enſuit par la démonſtration de M. *Parent*, que ces Animaux doivent faire un demi-tour en l'air, & retourner leurs pattes en-bas ; ce qui leur ſauve preſque toujours la vie. La plus fine connoiſſance de la Méchanique ne feroit pas mieux en cette occaſion, dit le célébre Hiſtorien de l'Accadémie, que ce que fait un ſentiment de peur confus & aveugle.

On demande encore d'où vient qu'on voit luire comme un phoſphore le dos d'un Chat, lorſqu'on le frotte à contre-poil ? C'eſt que les corps compoſés ou remplis de parties ſulphureuſes, luiſent quand ces parties ſulphureuſes ſont agitées par le mouvement vital, le frottement, le choc, ou quelqu'autre cauſe mouvante : au-reſte, ce Phénomène n'eſt pas particulier au Chat ; il en eſt de même du dos d'une Vache, d'un Veau, du col de Cheval, &c. & cela paroît ſur-tout quand on les frotte dans le temps de la gelée.

Le Chat eſt fin, adroit, léger, vîte à la courſe, familier, careſſant, voleur,

gourmand, traitre, ennemi mortel des Rats, des Souris, des petits oiſeaux, des Serpens, des Lézards. Voyez avec quel ſilence, avec quelle légèreté il ſe gliſſe pour attrapper un oiſeau ſans en être apperçu ; avec quelle ſubtilité, avec quelle conſtance il fait le guet pour ſurprendre une Souris. Il dort volontiers le jour, & veille la nuit ; il parcourt tous les coins des bâtimens ; il s'exerce à grimper, à ſauter, à ruſer ; il aime aſſez le Poiſſon ; il prend quelquefois des lapreaux, des Levreaux ; il n'épargne pas même ſa propre eſpèce, puiſqu'il mange quelquefois ſes petits ; ſa friandiſe & ſa lubricité ſont ſouvent cauſe de ſa perte ; il cherche les lieux chauds, & dans l'hyver il ſe tient près des foyers ou des poëles, d'où vient qu'il eſt ſujet à ſe brûler le poil & à mettre le feu dans les maiſons ; il aime la propreté, & à être couché mollement : quelle attention à cacher ſes excrémens, à polir ſes poils, à ſe lécher perpétuellement les pattes, le ventre, la queue, & toutes les autres parties de ſon corps, autant qu'il lui eſt poſſible ! *Charles-Etienne & Jean Liebault* remarquent, & c'eſt l'opinion commune, que ſi le Chat après avoir

long-temps léché ſa patte, la paſſe pluſieurs fois par-deſſus ſon oreille, c'eſt ſigne de pluye. Cet animal craint extrêmmement de ſe mouiller les pieds: auſſi l'eau eſt-elle contraire à ſon tempérament, & ſi contraire que quand il eſt mouillé il courroit riſque d'en mourir s'il ne ſe ſéchoit promptement. Il s'affectionne à la maiſon où il a été élevé, & préfère ordinairement d'y demeurer lors même que ceux qui l'ont nourri en délogent; en quoi il diffère du Chien qui ſuit ſon Maître par-tout où il va. Si l'on tranſporte au loin un Chat enfermé dans un ſac, il ne manquera pas de revenir au logis. Le Chat ſe plaît à être flatté de la main de l'homme avec lequel il eſt familiariſé, à la tête, au col, au dos; & pour jouir plus long-tems de ce plaiſir, il paſſe & repaſſe ſous la main qui le flatte en ſe dreſſant ſur ſes pieds de derrière, ou bien il ſe frotte contre les jambes des aſſiſtans en ronflant avec un doux murmure. Mais quoique les Chats ſoient fort careſſants lorſqu'on les a bien apprivoiſés, car par le moyen d'une exacte diſcipline on les accoutume à venir quand on les appelle par leur nom, & à vivre en bonne intelligence avec des oiſeaux; cependant on les ſoup-

çonne toujours de tenir de la férocité naturelle à leur eſpèce : au-reſte, ce qu'il y auroit de plus à craindre lorſqu'on vit trop familièrement avec des Chats, ſeroit l'haleine de ces Animaux, s'il étoit vrai, comme l'a dit *Matthiole*, que leur haleine pût cauſer la pulmonie à ceux qui la reſpireroient. Cet Auteur en rapporte pluſieurs exemples. Quoiqu'il en ſoit, il eſt bon d'en avertir les gens qui aiment les Chats au point de les baiſer & de leur permettre de frotter leur muſeau contre le viſage. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on a vu des perſonnes de l'un & de l'autre ſèxe qui avoient tant d'antipathie pour les Chats, qu'à l'aſpect d'un de ces Animaux, ou ſeulement en ſa préſence ſans l'avoir ni vu ni entendu, elles étoient ſaiſies d'un ſerrement de cœur & d'une ſueur froide. *Richelet* nous apprend d'après *Prade*, que *Henri III*, Roi de France, avoit tant d'averſion pour les Chats, qu'il changeoit de couleur & tomboit en ſyncope lorſqu'il en voyoit.

Quelquefois les Chats enragent, & leur morſure eſt auſſi dangéreuſe que celles des autres Animaux enragés; mais ils n'enragent pas d'eux-mêmes comme les Chiens, quoiqu'on ait prétendu que

l'odeur des parfums étoit capable de les faire enrager. Ils ont l'odorat ſubtil ainſi que l'ouie, & c'eſt par la fineſſe de l'odorat qu'ils attrappent une Souris ſans l'avoir vue. Ils aiment l'odeur de la racine de Valériane des jardins, & celle de la racine de Valériane des bois, mais ſur-tout la Cataire & le *Marum* : ils y accourent de toutes parts, ils s'y frottent avec plaiſir; puis ils les léchent & les baiſent, en les mordant de temps en temps, en ſe roulant deſſus, en ſautant tout à l'entour, en faiſant mille ſingeries qui ſont autant de démonſtrations d'une joye incroyable.

M. *Granger* Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences, a écrit à M. *de Réaumur* le fait ſuivant arrivé au Caire peu de temps après qu'il y fut arrivé. De jeunes gens Cophtes qui buvoient quelquefois enſemble, voulant rabattre la vanité d'un d'entre eux qui ſe piquoit d'être le plus fort de tous, s'aviſèrent de lui diſſoudre, ſans qu'il le ſçût, une dragme *d'Opium* dans un verre de vin qu'il but; ils prétendoient par-là l'endormir plutôt, & le faire paroître vaincu en peu de temps. Quelques heures après avoir pris cette boiſſon, le jeune homme fut en délire,

extravagua, tomba enſuite dans un profond aſſoupiſſement. Le lendemain ſes camarades, qui l'allerent voir pour jouir de leur fauſſe victoire, & pour l'inſulter, furent fort ſurpris de le trouver ſans pouls, livide, la bouche fermée, en un mot, mourant. On envoya chercher un Prêtre, qui étoit auſſi Médecin, & qui tourmenta inutilement le Malade par les remèdes les plus violents. Il voulut y faire venir M. *Granger* lui-même, qui n'arriva qu'après la mort. La maladie n'avoit duré que quinze heures. Le cadavre étoit couvert de tumeurs livides aux bras & aux cuiſſes, en forme de loupes, groſſes comme la tête d'un enfant de quatre mois, d'où il ſortoit une odeur inſuportable. Ce qu'il y eut de ſingulier, c'eſt que deux ou trois cent Chats des maiſons voiſines de celle du Mort s'y rendirent à la hâte & en foule. On les prit pour des Sorciers métamorphoſés qui venoient enlever le cadavre, mais ni les prières, ni les ſignes de Croix, ni l'Eau-bénite, n'opéroient ſur eux. M. *Granger* & le Prêtre eurent beau dire que c'étoient de véritables Chats attirés par l'odeur du Corps, quoique très-mauvaiſe, les Aſſiſtans

n'en furent perſuadés que quand on eut ouvert la porte du lieu où étoit ce Corps, & qu'on vit auſſi-tôt les Chats ſauter deſſus, & le lécher avec une ſi grande avidité, que ſi on les eût laiſſé faire ils l'auroient dévoré.

Le Chat eſt né pour la liberté; delà vient qu'il ne ſçauroit ſouffrir qu'on l'enferme, & dès qu'il ſe ſent enfermé, il entre en fureur, à moins qu'il ne ſoit extrêmement familier : il ne ſonge uniquement qu'à ſe délivrer de ſa priſon : En voici un exemple. Quoique le Chat, dit M. *Lemery*, ſoit le plus redoutable, le plus grand & plus intrépide perſécuteur des Rats & des Souris, il ne les attaque & n'oſe ſe jetter deſſus que lorſqu'il eſt en liberté entiére ; il les laiſſe en repos lorſqu'il ſe trouve enfermé avec eux dans des bornes étroites & bien loin alors de les inquiéter, il ſe laiſſe agacer & attaquer lui-même, négligeant de ſe défendre. Je mis un jour par curioſité un Chat dans une cage de fer; j'y fis entrer pluſieurs ſouris, le Chat ne s'en ébranla point ; il ſe tint aſſis avec ſa gravité ordinaire, & ne fit aucune action qui tendit à ſe ruer ſur ſon gibier : les Souris, au contraire, qui avoient d'abord été épouvantées par la

préſence de leur cruel ennemi commun, n'y ayant remarqué qu'une douceur favorable, s'approchèrent un peu de lui, commencèrent à s'apprivoiſer ; elles badinèrent & s'enhardirent juſqu'à le mordre de temps en temps. Le Chat peu irrité par ces inſolences, leur donna, comme pour les réprimer, à chacune un petit coup de ſa patte qui les étourdit pour quelques momens, après quoi elles ſe relevèrent & retournèrent à la charge ; le Chat ſouffrit le badinage quelque temps ſans paroître s'en ſoucier beaucoup, mais enſuite il en devint fort inquiet ; on les ſépara enfin, en ouvrant la cage : pendant tout ce procédé qui dura aſſez long-temps, il n'y eut rien de tragique ; car aucun des Acteurs n'y perdit la vie.

En Europe, les Chats entrent ordinairement en chaleur aux mois de Janvier & de Février ; & ils y ſont preſque toute l'année dans les Indes. C'eſt ſurtout pendant la nuit qu'il font l'amour ; alors on les entend miauler en grondant l'un contre l'autre dans les greniers, & rouler leur voix, comme des enfans qui pleurent. La femelle qu'on appelle *Chatte*, jette de grands cris durant les approches du mâle qu'on nomme vul-

gairement *Matou* ou *Mareau*, ſoit que ſa ſémence la brûle, ſoit qu'il la bleſſe avec ſes griffes. Le Docteur *Tyſon* dans ſon *Anatomie du Serpent à Sonnette*, dit que les Chats & les Lyons ayant le membre génital fort court, ſont obligés de ſe ſervir de leurs dents & de leurs griffes pour retenir leurs fémelles dans l'accouplement, & que delà viennent les cris plaintifs & les hurlemens horribles qu'elles font, qui ſont cauſés par la douleur des morſures & des égratignures, & non pas, comme on l'a cru fauſſement, par la chaleur brûlante de la ſémence des mâles. Il n'eſt pas vrai non-plus que les Chats s'accouplent à reculons, puiſque le mâle monte ſur la fémelle qui ſe couche par terre. On prétend que les fémelles ſont plus ardentes que les mâles, vû qu'elles les appellent par leurs cris amoureux; car les Chats font des cris différens ſuivant les paſſions dont ils ſont agités, qu'elles les préviennent, les attaquent, & même les châtient quand ils ne ſont pas aſſez vifs. Cependant les mâles deviennent farouches au temps de l'amour, & quittant le logis, vont roder de côté & d'autre. On les châtre afin de les rendre plus gros, plus doux & plus ſédentai-

res. L'Illuſtre M. *Boyle* rapporte dans une de ſes Obſervations, qu'en l'année 1684. un gros Rat s'accoupla avec une Chatte à Londres ; qu'il vint de ce mélange des petits qui tenoient du Chat & du Rat, & qu'on les éleva dans la Ménagerie du Roi d'Angleterre. Les Chattes portent leurs petits pendant cinquante-ſix jours, & chaque portée ou chattée eſt pour l'ordinaire de cinq ou ſix Chattons, ſi l'on en croit *Ariſtote* ; mais dans ces pays-ici il arrive ſouvent qu'elles en font moins, c'eſt-à-dire, quatre, trois, deux, & quelquefois un ſeul, ſelon *Geſner*. On préfère les petits Chats qui viennent en Mars, & l'on rejette ceux du mois d'Août à cauſe des Puces. C'eſt un préjugé vulgaire que les Chattes conçoivent avec douleur, & qu'elles mettent bas ſans douleur ; ce qui eſt faux, puiſqu'en chattant elles jettent les hauts cris. *Mizauld* & *Jonſton* avancent, mais mal-à-propos & contre l'expérience, qu'il y a une ſi grande ſympatie entre le mâle & la fémelle, que ſi le Matou vient à être tué, la Chatte pleine avorte ſur le champ. La fémelle aime éperduement ſes petits ; elle en a tout le ſoin poſſible, & ne les quitte preſque point, de peur que le

mâle ne les tue, ou qu'on ne les lui enléve. C'eſt auſſi pour cette raiſon qu'elle les prend dans ſa gueule, & qu'elle les change ſi ſouvent de place ſans les bleſſer : mais on auroit tort d'en inférer, comme l'ont fait certains Auteurs, que la Chatte fait quelquefois ſes petits par la gueule. Quand une Chatte a mis bas, elle ne craint pas de s'attaquer aux Chiens, & de leur ſauter ſur le dos ; elle les pourſuit dans ſa furie, ayant les poils tout hériſſés, ſans qu'ils oſent ſe défendre, & les met en fuite. Rien n'eſt plus enclin au jeu qu'un jeune Chat ; s'il voit quelque objet ſuſpendu, ou tiré, ou remué, il y ſaute incontinent, il tâche de l'attrapper avec ſa gueule & ſes griffes ; tantôt il recule, tantôt il avance ; il le ſaiſit de nouveau, le lâche, le reprend, le frappe, le jette en l'air ; enfin au défaut d'autre objet il mord ſouvent ſa propre queue, il la fait jouer entre ſes pattes ; puis il s'enfuit comme effrayé, & tout-à coup il revient avec un air fier & menaçant ; de ſorte que par ſes ſauts, par ſes bonds, par ſes geſticulations étonnantes, il amuſe & divertit non-ſeulement les enfans, mais auſſi les gens raiſonnables qui prennent de la récréation, &

& qui ont beſoin de quelques momens de loiſir pour ſe délaſſer de leur travaux.

Pline dit que les Chats vivent ſix ans : ſelon *Geſner*, ils vont en Suiſſe juſqu'à dix ans pour l'ordinaire, & il eſt à préſumer que ceux qui ont été coupés vivent plus long-tems que les autres. On a quantité d'exemples de Chats & de Chattes, qui ſans être coupés ont vécu bien au-delà de dix ans. Nous connoiſſons une Demoiſelle, qui a une Chatte âgée de dix-huit ans complets ; cette Chatte a toujours joui d'une parfaite ſanté, & a fait nombre de petits Chats durant ſa vie : aujourd'hui qu'elle avance dans ſa -neuvième année, elle mange de tout comme à l'ordinaire; elle a de l'embonpoint, bonne vûe, bonnes dents, bonnes jambes ; elle entre encore en chaleur, & depuis peu elle a fait un petit qui eſt l'unique de cette dernière ventrée, mais qui eſt fort beau.

Il naît des monſtres parmi les Chats, comme parmi tous les autres Animaux. On a vû des Chats à deux têtes ; d'autres à ſix pattes ; un Chat qui eſt né avec des pattes d'Oye, & un autre qui avoit deux cornes ſur la tête. On lit dans les

Ephémérides d'Allemagne, *Décurie II. Année V*, une obſervation du Docteur *Gabriel Clauderus*, qui rapporte qu'une Chatte s'étant accouplée avec un Ecureuil, fit trois petits Chats, & un petit Ecureuil, qui pour ſa rareté fut les délices de ſon Maître, car il ne tenoit en rien de la Mère, comme les petits Chats ne tenoient en rien du Père. On trouve dans les mêmes *Ephémérides d'Allemagne*, *Décurie II*, *Année XI*, *page 349*, une autre Obſervation du Docteur *Roſinus Lentilius*, qui fait mention d'une Chatte à qui l'on avoit noyé ſes petits, laquelle ſe laiſſa tetter par un Ecureuil; de manière qu'il ſe forma entre ces deux Animaux une ſi grande familiarité, que la Chatte n'auroit pas pû chérir plus tendrement ſes petits, ni l'Ecureuil ſa propre Mère. C'eſt un fait aſſez ſurprenant; car l'Ecureuil eſt une eſpèce de Rat ſauvage, & nous ſavons que ceux qui nourriſſent des Ecureuils, prennent bien garde qu'ils ne deviennent la proie des Chats.

On peut apprendre aux Chats à faire pluſieurs tours de paſſe-paſſe, à danſer en cadence, à ſauter dans un cerceau, ou par-deſſus un bâton, à contrefaire

le mort. Dans le nombre des choſes qui attiroient, il y a quelques années, le Public à la Foire Saint de Germain, il y en avoit une entr'autres qui par ſa ſingularité piquoit la curioſité de bien des gens. C'étoit un concert de Chats dreſſés tout exprès. Ces Animaux habillés uniformément étoient portés dans des ſtalles avec un papier de Muſique devant eux ; & au milieu étoit un Singe qui battoit la meſure : à ce ſignal réglé, les Chats faiſoient des cris ou miaulemens dont la diverſité formoit un ſon tout-à-fait riſible. Cette Muſique diſcordante étoit accompagnée par quelques violons. Beaucoup de perſonnes & des plus graves alloient ſe dérider pendant quelques momens à ce ſpectacle ſingulier.

Geſner dit qu'en Suiſſe il y a des gens qui mangent, non des Chats domeſtiques, mais des Chats ſauvages, après leur avoir coupé la tête & la queue, les regardant comme un met délicat. Le même Auteur ajoûte qu'il a oui dire, que dans la Gaule Narbonnoiſe certains habitans mangent des Chats, après les avoir expoſés pendant la nuit un jour ou deux à l'air, afin qu'étant mortifiés ils deviennent plus

tendres, & qu'ils exhalent en même temps leur odeur forte. Nous avons vû auſſi des gens peu délicats manger des Chats domeſtiques bien nourris & gras, entr'autres des Chats-Chartreux, ſoit rôtis, ſoit en civé, & qui en trouvoient la chair d'un auſſi bon goût que ſi ç'eût été du Lièvre ou du Lapin.

Des Voyageurs ont rapporté qu'il y avoit dans les Indes des Chats ſauvages qui voloient au moyen d'une membrane qui s'étend depuis les pieds de devant juſqu'à ceux de derrière, & qu'on avoit vû en Europe des peaux de ces Animaux qui y avoient été apportées. Mais n'étoit-ce pas plutôt des peaux d'Ecureuil volant, ou de groſſe Chauve-Souris, qu'on prenoit pour des peaux de Chats ſauvages, de même qu'on a ſouvent donné pour un Chat *l'Opoſſum* que M. *Briſſon*, Démonſtrateur du Cabinet d'Hiſtoire Naturelle de M. *de Réaumur*, appelle *Philandre* dans ſon premier Tome ſur *le Régne Animal*?

Le Chat étoit un Dieu très-révéré des Egyptiens : on l'adoroit ſous ſa forme naturelle, ou ſous la figure d'un homme à tête de Chat. Celui qui tuoit un Chat, ſoit par inadvertance, ſoit de

propos délibéré, étoit ſévèrement puni. S'il en mouroit un de ſa belle mort, toute la maiſon ſe mettoit en deuil, on ſe raſoit les ſourcils, & l'Animal étoit embaumé, enſeveli, & porté à Bubaſte dans une maiſon ſacrée, où on l'inhumoit avec tous les honneurs de la ſépulture ou de l'Apothéoſe. Telle étoit la ſuperſtition de ces Peuples, qu'il eſt à préſumer qu'un Chat en danger eût été mieux ſecouru qu'un Père ou qu'un ami, & que le regret de ſa perte n'eût été ni moins réel ni moins grand. *Hérodote* raconte que quand il arrivoit quelque incendie en Egypte, les Chats des maiſons étoient agités d'un mouvement divin; que les Propriétaires oublioient le danger où leurs perſonnes & leurs biens étoient expoſés, pour conſidérer ce que les Chats faiſoient, & que ſi malgré le ſoin qu'ils prenoient dans ces occaſions de la conſervation de ces Animaux, il s'en élançoit quelques-uns dans les flammes, ils en menoient un grand deuil. Quelle folie! L'Homme deſcend au-deſſous du rang des Bêtes, quand il met la Bête au rang des Dieux.

Le Chat eſt appellé en Hébreu *Catul*, en Grec vulgaire *Katis*, en Italien *Gat-*

to, en Eſpagnol *Gato*, en Allemand *Katze*, en Flamand *Kat*, en Polonnois *Koc*, en Anglois *Cat*, en Suédois *Katta*. Or, le mot François *Chat* que les Normands & les Picards prononcent *Cat*, vient du Latin, *Catus* ou *Cattus*. *Matou*, ſuivant *Ménage*, eſt dit par corruption au lieu de *Marcou*, qui eſt l'ancien mot, & qui eſt encore en uſage dans l'Anjou & dans les Provinces voiſines de l'Anjou : *Marcou* vient de *Marculfus*, nom propre d'Homme ; car nous avons donné des noms d'Hommes à un nombre infini d'Animaux ; ou bien de Malchous, qui en Arabe eſt une épithète.

Le Chat contient beaucoup d'huile & de ſel volatile. On employe en Médecine le Chat entier, & ſa graiſſe. Il eſt aſſez ordinaire parmi le Peuple de fendre un Chat par le dos, & de l'appliquer tout chaud dans la Pleuréſie, ſur le côté douloureux, l'y laiſſant quinze ou dix-huit heures juſqu'à ce que l'odeur en ſoit inſupportable au Malade ; après quoi on l'ôte pour le jetter. Ce Cataplaſme réuſſit aſſez ſouvent ; il eſt réſolutif & diſcuſſifs par le ſel volatile contenu dans le ſang de cet Animal, & c'eſt un des meilleurs Topiques qu'on puiſſe mettre

en uſage dans cette Maladie. *Etmuller* aſſûre que la décoction d'un Chat vivant cuit dans l'eau juſqu'à ce que la chair quitte les os, guérit les Animaux malades ſi on la leur fait avaler. On trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Décurie III, Année* 1. *page* 91, une Obſervation du Docteur *Ledelius* qui rapporte qu'une jeune fille fut guérie d'une fièvre tierce opiniâtre en buvant du maigre de lait, dans lequel on avoit lavé un Chat; ce Remède la fit beaucoup ſuer, & emporta la fièvre. La graiſſe de Chat, & ſur-tout celle de Chat ſauvage, eſt très-uſitée en Médecine; elle eſt chaude, émolliente, pénétrante & réſolutive: On en fait un liniment ſur le nombril des Epileptiques, & l'on en frotte les membres atrophiés, tant pour les empêcher de maigrir davantage, que pour en faciliter la nutrition. M. *Lemery* aſſûre dans ſon *Dictionnaire des Drogues ſimples*, que l'oreille d'un Chat vivant réſoud le panaris & empêche le progrès, ſi l'on met le doigt pluſieurs fois le jour dans cette oreille, & qu'on l'y laiſſe un quart-d'heure chaque fois.

La graiſſe de Chat entre dans l'Onguent Nervin de la Pharmacopée de M. *Lemery*.

HIPPOPOTAMUS.

HIppopotames, Cheval de Rivière ou Cheval-Marin, Bœuf du Nil, Bœuf de Rivière ou Bœuf marin; Hippopotamus, Offic. Lemer. 423. Herman *Cynos.* 710. Dal. *Pharm.* 441. Bellon. *de Aquat.* 25. Gesn. *de Quad. Digit.* 494. Aldrov. *de Quad. Digit.* 181. Jonst. de *Quad.* 76. Charlet. *Exerc.* 14. Mont. *Exot* 5. Prosp. Alp. *Ægypt.* 245. Raii. *Synop. Anim. Quad.* 123. Linn. *Syst. Nat.* 69. Hippopotamus Antiquorum, Column. *Aquat.* 28. Caballus marinus, *Flor. Sin.* 1. Equus sive Bos marinus; Equus Nili, Nilosicus seu Niliacus; Equus Fluviatilis sive aquaticus; Elephas marinus; Elephantus Ægypti, Fluviaticus vel Niliacus, Quorumd.

Quelques Auteurs, suivant la remarque de *Ray*, entr'autres M. *Hermann* dans sa *Cynosure de la Matière Médicale*, ont confondu mal-à-propos cet Animal, avec la Vache-Marine que les François des côtés de l'Amérique appellent autrement *Bête à la grande dent*, d'autres *Rohart*, les Danois & les Islandois *Ros-*

marus, les Hollandois & les Flamands *Walrus*; & que M. *James* dans ſon *Dictionnaire Univerſel de Médecine* confond avec *Manati* ou *Lamantin*, dont il ſera parlé plus amplement en ſon lieu. Les Anciens, comme *Ariſtote*, *Pline*, *Elien*, ainſi que les Modernes, font des Deſcriptions bien différentes de notre Hippopotame : mais perſonne ne l'a décrit avec tant d'exactitude que le curieux & véridique *Fabius Columna* dans ſes *Obſervations ſur les Animaux Terreſtres & Aquatiques*, à l'occaſion d'un Hippopotame que *Nicolas Zerenphi*, Chirurgien de Nermi, apporta mort, mais ſalé en entier, des marais d'Egypte ſitués près de Damiète en Afrique :

Cet Animal ne reſſembloit point du tout à un Cheval, mais plutôt à un Bœuf pour la taille, qui néanmoins excédoit, & à un Ours pour la figure de ſes jambes. Il avoit treize pieds de longueur depuis la tête juſqu'à la queue, quatre pieds & demi de largeur, & trois pieds & demi de hauteur, enſorte que ſon ventre étoit plutôt plat que rond ; le tour du corps égal à la longueur ; les jambes hautes de trois pieds & demi depuis la terre juſqu'au ventre ; le contour des jambes de trois

pieds ; le pied large d'un pied, & chaque ongle large de trois pouces ; la tête qui étoit grande par rapport au corps, aux yeux & aux oreilles, large de deux pieds & demi, longue de trois, & groſſe de ſept pieds & demi de tour ; l'ouverture de la gueule, d'un pied d'étendue ; le muſeau gros, charnu, mais qui paroiſſoit moins retrouſſé à cauſe du deſſéchement ; les yeux petits, larges d'un pouce, & longs de deux ; les oreilles minces, petites, courtes, qui n'excédoient pas trois pouces ; ſix dents à la mâchoire inférieure, dont deux plus extérieures & oppoſées étoient longues d'un demi-pied, larges de deux pouces & demi, triangulaires d'un demi-pied de circonférence, un peu penchées en arrière comme les défenſes des Sangliers, non recourbées ni ſaillantes, mais fort apparentes quand la gueule étoit ouverte ; les dents intermédiaires peu ſaillantes hors de la gencive, taillées en pointe triangulaire, groſſes, rondes, ſemblables à celles de l'Eléphant, longues de plus d'un demi-pied, applaties extérieurement ; ſept molaires de chaque côté, groſſes, larges, fort courtes : & quant à la mâchoire ſupérieure, qui eſt mobile comme celle du Crocodile pour mâcher & broyer, il y a ſix dents

en devant qui répondent aux ſix d'en-bas, avec une pointe ajuſtée en ſens contraire, très liſſe & luiſante, de façon qu'elles ſont chacune dans leur aſſiette quand la gueule eſt fermée, ayant toutes la pointe pyramidale, comme taillée obliquement en maniere d'une plume à écrire : mais celles du milieu ne touchent point la pointe de celles d'en-bas, & laiſſent appercevoir un eſpace rond entre-deux. Au reſte, il y a autant de molaires en haut qu'en bas ; mais les deux premières ſont petites, rondes, diſtantes des autres au point qu'elles ſemblent occuper le milieu du palais entre les dents de devant. Enfin il reſtoit entre les dents molaires l'eſpace d'un demi pied pour loger la langue. Les dents de cet Animal avoient la dureté du caillou, pour ne rien dire de plus ; & même il en ſortoit des étincelles de feu quand on les frappoit avec le dos de la lame d'un couteau, au grand étonnement des ſpectateurs, ſans qu'il y reſtât preſque aucune impreſſion de tant de coups de couteau ; ce qui rend vraiſemblable le ſentiment des Anciens qui ont cru, que dans la nuit l'Hippopotame vomiſſoit du feu en frottant ſes

dents l'une contre l'autre. L'Animal avoit tout le corps fort gras ; la tête grande, très-approchante de celle d'un Bœuf ; les jambes courtes ; le pied large, diviſé en quatre ongles, & non pas deux, comme dit *Pline* ; les ongles noirs, & ſemblables à ceux des Animaux qui ont le pied fourchu ; le talon à la manière de ces mêmes animaux, calleux & large ; la queue plus approchante de celle d'une Tortue ou d'un Ours, que de celle d'un Sanglier, groſſe à ſa naiſſance, courte, terminée tout-à-coup en pointe, à peine longue d'un demi-pied, & qui ne ſauroit s'entortiller ou ſe rouler à cauſe de ſa trop courte groſſeur ; la peau extrêmement épaiſſe, dure, d'une couleur noirâtre, le muſeau hériſſé de pluſieurs poils de barbe comme celui du Lyon & du Chat, mais on n'en apperçoit point d'autres dans tout le reſte du corps ; en quoi *Pline* paroît s'être trompé, vû qu'il compare l'Hippopotame au Veau-Marin pour les poils & le dos.

Il eſt à remarquer que l'Hippopotame qui vient d'être décrit, n'étoit pas des plus grands qu'il y ait ; car quelques mois après, ajoûte notre Auteur, le même Chirurgien nous en fit voir à

Rome un beaucoup plus grand, dont les défenſes ſemblables à celles du Sangliers étoient de la longueur d'un pied, plus groſſes à proportion, de même que toutes les autres parties du corps.

Ajoûtons à cette deſcription celle que *Proſer Alpin* nous a laiſſée dans ſon *Hiſtoire Naturelle d'Egypte.*

Avant que de partir du Caire pour revenir dans ma Patrie, dit cet Auteur auſſi exact que judicieux, un jour que je faiſois des viſites à quelques Turcs dans la Cour du Viceroy d'Egypte, je vis ſur la place du Palais deux Animaux empaillés, de même figure, mais de différente grandeur, car il y en avoit un qui étoit gros, grand comme un Eléphant, à qui même il reſſembloit preſque, & l'autre petit, approchant d'un grand Pourceau. Les Habitans diſoient que ce dernier avoit été tiré du ventre du plus grand qui étoit ſa Mère. La tête ſembloit approcher un peu de celle du Cheval, quoique plus groſſe, ayant le muſeau retrouſſé à peu près comme celui d'un Pourceau, dont il avoit auſſi la gueule & les yeux; les oreilles du Cheval, mais plus courtes & plus larges; le col court, gros; tout le corps noir; les pieds non four-

chus, mais fendus en quatre doigts; la queue courte & ronde. On rapportoit que ce grand Animal pris ſur les bords du Nil près de Damiète, étoit mort au bout de quelques jours; qu'on lui avoit tiré le fétus mort hors du ventre, & que le Viceroy d'Egypte devoit envoyer dans peu les peaux de ces Bêtes au Grand-Seigneur. Je croirois volontiers que ce n'eſt pas là le Cheval de Rivière que les Grecs ont appellé *Hippopotame*, mais plutôt le Pourceau de Rivière, nommé par les Grecs *Chéropotame*. Une preuve que ce n'étoit point l'Hippopotame, c'eſt qu'il n'avoit point de dents ſaillantes en dehors, comme tous les Anciens ſemblent l'avoir dit unanimement du Cheval de Rivière ou du véritable Hippopotame, dont il nous eſt arrivé de voir à Alexandrie un Cuir, où il y avoit de grandes dents ſaillantes comme des défenſes de Sanglier. La figure d'Hippopotame donnée par *André Matthiole* dans ſes doctes *Commentaires ſur la Matière Médicale de Dioſcoride*, paroît approcher beaucoup du portrait de l'Animal dont nous venons de parler; mais le même *Matthiole* a prétendu que *Belon* l'avoit mal-à-propos repréſenté pour le

vrai Hippopotame : & en effet on n'y voyoit point de dents ſortir en dehors comme au Sanglier, ni d'autres marques qui approchaſſent en aucune façon du Cheval de Rivière, mais plutôt du Pourceau de Rivière, cette Bête portant la plûpart des ſignes qui caractériſent un Pourceau. Ainſi *Matthiole* paroît avoir autrefois jugé ſainement de ces ſept Hippopotames qui ſe voyent à Rome ſculptés ſur la ſtatue Coloſſale du Nil, quand il s'eſt perſuadé que ce n'étoient pas de vrais Hippopotames. Nous ſoupçonnons avec fondement que les Anciens ont auſſi été trompés par les relations des Voyageurs touchant la connoiſſance de l'Hippopotame, de même que les Modernes qui ont bien éclairci par leurs découvertes tous les pays de l'Inde, de l'Arabie, de l'Ethiopie & de l'Egypte, ont reconnu pluſieurs erreurs des Anciens ſur d'autres Animaux & ſur un grand nombre de Plantes qui y naiſſent ; car *Ariſtote* & d'autres anciens Auteurs ſemblent avoir attribué au Cheval de Rivière, entr'autres particularités, une crinière de Cheval & des pieds fourchus : & cependant perſonne, comme nous l'avons oui dire à pluſieurs Egyptiens ;

mais principalement aux Habitans de la ville de Damiète près de laquelle ils ont découvert que ſe trouvent preſque tous les Hippopotames dans le Nil, n'a jamais vu d'Hippopotame qui eût une crinière de Cheval, ou même des pieds fourchus. Nous ſommes donc en droit de ſoupçonner qu'*Ariſtote* & d'autres Anciens ont été trompés par le rapport d'autrui, quand ils ont dit que le Cheval de Rivière avoit une crinière de Cheval & le pied fourchu, vû que les Hippopotames qui ont été pris dans le Nil & obſervés avec ſoin, avoient la face d'un Cheval & des dents ſaillantes à la manière d'un Sanglier, avec un cuir ſi fort & ſi dur, qu'il a pu ſervir autrefois chez les Egyptiens à faire des Boucliers. Qui doutera déſormais que ces Animaux ſoient de vrais Hippopotames, puiſqu'ils ont les marques aſſignées à l'Hippopotame ? Perſonne n'a jamais douté par rapport à la face du Cheval; & quant aux défenſes de Sanglier, *Ariſtote* & preſque tous les Anciens l'ont aſſûré poſitivement. Au rapport de *Pierre Gillius*, *Coſme Indopleuſtes*, qui du temps de l'Empereur *Juſtin* a écrit ſur l'Inde & l'Ethiopie, atteſte qu'il a vu une dent d'Hippopo-

tame qui péſoit treize livres. *Pauſanias* dans ſes *Singularités d'Arcadie*, dit que l'Hippopotame a comme le Sanglier à la mâchoire inférieure des défenſes ſi apparentes & ſi grandes, qu'il y avoit chez les Proconneſiens une ſtatue d'or de Cybèle, dont la face étoit faite de dents d'Hippopotame au lieu d'yvoire. C'eſt à raiſon de ces défenſes que bien des Arabes appellent l'Hippopotame *Eléphant de Rivière*, parce que cet Animal reſſemble beaucoup à un Eléphant, ſi l'on en excepte la tête. Le cuir du dos en eſt ſi fort & ſi dur, que les gens de la campagne & les Moines du Mont Sinaï en font des ſemelles à leurs ſouliers, qui étant portées en un terrain ſec durent très-long-temps. Mais qu'eſt-il beſoin d'en dire davantage? Les Habitans du pays n'ont-ils pas auſſi reconnu par une longue expérience, que le même Animal, ſujet à la plethore, a coutume de ſe tirer du ſang en s'ouvrant une veine à la jambe avec la pointe aigue d'un roſeau? Car ſouvent ils obſervent ſur le rivage du Nil beaucoup de ſang fraîchement répandu, comme il a été remarqué par les Anciens au ſujet de l'Hippopotame. Ainſi l'Hippopotame eſt un Animal du

Nil, quoiqu'il ſoit conſtant qu'il ſe trouve encore ailleurs, de la grandeur, non d'un Aſne comme l'a cru *Ariſtote*, mais plutôt d'un Eléphant médiocre, à cuir noir, très-dur ſur le dos. Sa tête approche en quelque ſorte de celle d'un Cheval; il a le muffle camus; les yeux ronds; les oreilles petites, preſque ſemblables à celles du Cheval; la gueule grande, armée de grandes dents qui ſont en bon nombre, mais dont deux plus grandes que les autres ſortant à la mâchoire inférieure en dehors comme les défenſes d'un Sanglier, ainſi que *Pauſanias* l'a remarqué dans l'Hippopotame: le col court & gros, ſans crinière; les pieds non fourchus, mais gros; la queue courte & le ventre gros. Il hennit comme un Cheval, au rapport des gens du pays. Il ſe nourrit de toutes les herbes que les Bœufs mangent. Mais les Habitans de Damiète, aſſûrent qu'il eſt auſſi carnacier, comme le prouvent bien le nombre & la grandeur de ſes dents qui ont la dureté de l'hyvoire; car il paroît conſtant qu'elles ont été faites par la Nature pour déchirer les Animaux qui ont la chair coriace & le cuir très-dur, comme auſſi pour briſer les os. Au-reſte, tout le

monde convient qu'il ne ſauroit vivre long temps hors de l'eau : & néanmoins *Pierre Gillius* dans une Lettre adreſſée au Cardinal *d'Armagnac*, écrit qu'il a vu un Hippopotame qui avoit été apporté vivant d'Egypte à Conſtantinople ; il a même repréſenté cet Animal avec les mêmes marques diſtinctives que nous venons d'expoſer ; & il eſt étonnant de lui entendre dire qu'il étoit ſi doux, qu'il ſe laiſſoit flatter, & même ouvrir la gueule.

Pour finir la deſcription anatomique des parties extérieures de l'Hippopotame, car quant à celle de ſes parties intérieures, *Severini*, *Blaſius* ni *Valentini* ne nous ont rien laiſſé, & ces Auteurs ſe contentent de nous dire d'après les Anciens, que l'intérieur de cet Animal eſt ſemblable à celui du Cheval ou de l'Aſne, il nous reſte à donner, ſinon tout entier, du moins par extrait, un Mémoire intéreſſant de M. *de Juſſieu*, qui ſe trouve imprimé dans le Recueil des *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année* 1724, *page* 209, ſous le titre d'*Obſervations ſur quelques oſſemens d'une tête d'Hippopotame.*

Le mérite de l'invention de la ſaignée attribuée à l'Hippopotame, dit M. de

Jussieu, & l'idée qu'il vomissoit du feu, avoit tellement excité la curiosité des Anciens au sujet de cet Animal Amphibie, que quelques Ediles qui, dans le temps de la République Romaine, avoient voulu mériter les bonnes graces du Peuple, lui en avoient présenté en spectacle. *Scaurus* fut le premier, à ce que dit *Pline*, qui en fit paroître aux jeux publics, & long-temps après lui les Auteurs ont remarqué comme un trait de magnificence, que l'Empereur *Philippe* en eut fait voir plusieurs dans la solemnité des jeux séculaires qu'il célébra de son temps. Les siécles qui depuis lors se sont passés jusqu'à nous, ne nous ayant ni détrompés du merveilleux de cet Animal, ni guères mieux instruits de sa figure & de son caractère, nous ne pouvons encore rien ajoûter à ce que *Pline* en a dit, & nos découvertes ne regardent que son Anatomie, & quelques usages des parties les plus solides de son corps. Quoique *Belon* nous en ait donné le dessein d'après un qu'il avoit vu en vie à Constantinople, & *Fabius Columna* d'après un autre qu'il avoit vu en Italie, apporté mort d'Egypte, néanmoins quelque exacts que soient ces deux Auteurs,

ils ne sont point assez d'accord sur la configuration de toutes les parties de l'Hippopotame, & si nous n'en avons pas eu dans ces derniers temps de figures exactes d'après la nature, au-moins en avons-nous les principales dépouilles dans le squelète de la tête & des pieds d'un de ces Animaux que l'on nous a envoyé du Sénegal par ordre de Messieurs les Directeurs de la Compagnie des Indes.

Le poids de quarante-cinq livres que pèsent les deux mâchoires qui forment cette tête, sa longueur de deux pieds, sa hauteur d'un pied quatre pouces environ du côté de l'occiput, & sa largeur d'un pied & demi du même côté, marquent que l'Animal auquel elle apparrenoit étoit prodigieux. A en juger par son apparence extérieure, elle ressemble en quelque façon au squelète de la tête d'un Cheval, à la différence que le museau en est plus évasé, les narines plus ouvertes, & qu'elles sont terminées de chaque côté par deux grosses protubérances dans lesquelles sont pratiquées les alvéoles des six dents de devant. La circonférence des narines est de neuf pouces, & celle des deux orbites qui forment deux éminences considérables, est de sept pou-

ces : on en compte dix au-moins à chaque ouverture formée de chaque côté par la jonction du *Zygoma* avec l'os de la pomette ; ce qui doit faire comprendre que les muſcles crotaphites doivent avoir plus d'un demi-pied d'épaiſſeur, & donner par leur contraction à la mâchoire inférieure, en la ſerrant, une force extraordinaire. La figure de la mâchoire inférieure répond aſſez à celle de la ſupérieure par ſa largeur en devant qui eſt de huit à neuf pouces ſur ſix de hauteur. Ses deux côtés qui ſont terminés par le condyle & l'apophyſe coronoïde, ſont très-évaſés & très-étendus, pour donner plus de force aux muſcles crotaphites & maſſeters. Cette mâchoire enfin eſt plus maſſive que la ſupérieure, parce que les ſix plus groſſes & plus fortes dents de cet Animal y ſont preſque obliquement inſérées dans des alvéoles très-profonds. De ces ſix dents, les deux du milieu & qui tiennent lieu d'inciſives, ſont placées horiſontalement, cylindriques, canelées, maſſives, d'un pouce & demi de diamétre, & ont quatre pouces de longueur & ſix de racine. Celles de la mâchoire ſupérieure auxquelles elles répondent, n'ont au-contraire pas plus

d'un demi-pouce de longueur apparente, & trois de racine ſur neuf lignes de diamètre. Les deux latérales à chacune de ces deux longues de la mâchoire inférieure, & qui tiennent encore lieu d'inciſives, ne ſont longues tout au plus à l'extérieur que d'un pouce & demi ſur un demi ſeulement de diamètre, & répondent préciſément à une ſemblable de chaque côté de la mâchoire ſupérieure. Les deux plus conſidérables, placées chacune à une des extrémités du devant de la mâchoire inférieure en manière de défenſes, ſont courbées en demi-cercle de même que celles du Sanglier, & ont chacune cinq pouces de ſaillie ſur huit de racine qui eſt très oblique. Leur forme approche du triangle, dont chaque côté a environ un poucce & demi. Celles auxquelles elles répondent, qui ſont également courbées & canelées, n'ont pas plus d'un pouce de ſaillie & ſix de racine. Ces quatre dents des extrémités des mâchoires tiennent la place des canines, & ſont par leur jonction, du côté qui eſt applati, l'office de véritables inciſoires. Celles qui ſont après celles-ci, ſéparées de ces dernières par un eſpace de trois pouces, & qui ſont arran-

gées aux deux côtés du fond de chaque mâchoire, ſont au nombre de huit; & ce ſont les molaires, dont les plus groſſes ne ſaillent pas plus d'un demi-pouce, & en ont un & demi d'étendue. Il eſt ſurprenant que cet appareil ſi terrible de dents placées dans une gueule dont l'ouverture eſt en devant de plus de deux pieds, ne réponde qu'à un goſier qui n'a pas quatre pouces de circonférence; ce qui eſt une marque que quelque vorace que ſoit cet Animal, qui eſt dépeint dans quelques bas-reliefs antiques, ayant dans la gueule un Crocodile, ne pourroit l'avaler, ſuppoſé qu'il s'en nourriſſe, qu'après l'avoir bien mâché. Mais il n'eſt pas moins difficile de concilier avec la forme de ces mêmes dents l'uſage que *Pline* & les Anciens donnent à l'Hippopotame de ſe repaître de bled dans les champs voiſins du Nil.

A l'égard du pied que nous avons de cet Animal, il eſt du genre de ceux qui ont des doigts; ſa forme d'ailleurs eſt fort maſſive, & dans l'état deſſéché auquel on nous l'a envoyé, la plante ne laiſſe pas d'avoir neuf pouces d'étendue en longueur ſur trois & trois & demi de largeur. Les doigts qui ſont au nombre

tre de quatre, ſont fort courts, n'ayant tout au plus avec l'ongle qui en occupe preſque la moitié & qui les termine, que deux pouces de longueur ſur un de largeur. Et quelque grande que ſoit cette dimenſion, il paroît par les oſſemens que j'ai d'un autre pied, qu'il y en a encore de plus conſidérables.

La vue des oſſemens de cette tête & de ces pieds m'en a fait reconnoître d'abord de ſemblables pétrifiés, trouvés parmi un nombre de pierres figurées qui ſont dans le teritoire de Montpellier, au lieu qu'on y appelle *la Moſſon*. Ces découvertes dont M. *Chirac* a été témoin, nous embaraſſoient d'autant plus, que ne trouvant ni dans le crâne du Cheval ni dans celui du Bœuf que nous leur comparions, aucune reſſemblance, nous ne ſavions à quel Animal les attribuer; & ce n'eſt que la vue des dépouilles de celui-ci qui nous convainc que ces oſſemens pétrifiées, avoient été ceux de l'Hippopotame. Je ſai qu'on m'objectera d'abord l'impoſſibilité qu'il y auroit qu'un grand nombre de ces Animaux ſe fût jamais trouvé dans ce continent, vu que ni aucun Auteur n'a jamais dit qu'il y en ait eu en France,

& que nous ſavons qu'il n'y en a point actuellement. Mais c'eſt ici où je rappelle les premières obſervations que j'ai déja faites pluſieurs fois à l'occaſion des découvertes des impreſſions de pluſieurs plantes étrangères & des dépouilles pétrifiées de pluſieurs Animaux marins des Indes & de l'Amérique qui ne peuvent, ſans la ſuppoſition d'une révolution très-conſidérable, ſe trouver encore aujourd'hni au milieu même de nos terres. C'eſt ici une preuve à ajoûter à l'opinion que la France ait fait autrefois une partie du lit de la Mer, & que les eaux qui la couvroient s'étant retirées par quelque accident ſubit, y auroient laiſſé les dépouilles de tant d'Animaux & de coquillages étrangers que nous trouvons ſi ſouvent dans le ſein de nos carrières plutôt qu'aucun autre fragment d'Animaux qui pourroit ſe rapporter à ceux de nos terres & de nos Mers voiſines. Je ne ſuis pas le ſeul qui puiſſe m'attribuer une pareille découverte dans ce continent de l'Europe, puiſqu'on en a fait de ſemblables non-ſeulement dans le territoire de Bologne en Italie, mais encore dans le Portugal aux environs de Liſbonne.

Mais ces ſortes de découvertes nous

mènent bien plus loin, lorſqu'elles ſervent à nous détromper de ces fauſſes idées que ſe ſont formées les meilleurs Philoſophes & les plus graves Hiſtoriens ſur la hauteur de certains Hommes, par la comparaiſon qu'ils ont faite de la figure de certaines dents machelières prodigieuſes, découvertes de leur temps, avec celles auxquelles ils vouloient qu'elles reſſemblaſſent, & par le calcul qu'ils faiſoient de la grandeur des autres parties, proportionnée à celle de ces dents, une autre obſervation à laquelle la ſolidité, la peſanteur, la dureté & la couleur des dents canines de la mâchoire inférieure de cet Animal peuvent donner lieu, eſt celle des uſages qu'on pourroit en tirer aujourd'hui pour les arts de la Sculpture & du Tour; & je ne ſai ſi l'on ne doit point mettre la manière de travailler ces dents dans le nombre des choſes qui ont échappé à notre connoiſſance. Il eſt à préſumer dumoins qu'elles ſe travailloient alors comme celles de l'Eléphant, & que la matière en étoit plus précieuſe, non-ſeulement comme étant moins commune, mais encore par des qualités qui rendent cette ſorte de dents préférable à l'yvoire; elle n'eſt point d'ailleurs

ſujette aux inconvéniens de ſe caſſer facilement, de s'égrainer & de jaunir; accidens qui arrivent ordinairement à l'yvoire. C'eſt ce mérite qui a déterminé les ouvriers qui travaillent à faire des dents artificielles, à choiſir celles de l'Hippopotame préférablement à toute autre matière, ſans avoir aucune autre connoiſſance de leur origine. Et l'expérience nous a appris combien celles qui ſont faites avec les canines de cet Animal ſont au-deſſus de celles qu'on peut tirer de quelque Animal que ce ſoit, non-ſeulement par leur ſolidité, mais encore par la durée de leur couleur qui approche de celle de l'émail de nos dents. La connoiſſance que nous avons acquiſe de la forme des principaux oſſemens de l'Hippopotame & des découvertes qui s'en font dans des carrières du Languedoc près de Montpellier, nous met en état de juger dorenavant de la qualité de certains oſſemens que l'on trouve dans la terre, que l'on ne ſavoit à quel Animal attribuer, & ſurtout de ces parties d'oſſemens dont on ſe ſert dans le Comté de Foix pour la fabrique des Turquoiſes, & de ceux que l'on rencontre en différents endroits de l'Allemagne, principalement

dans la fameuſe caverne de Bauman, & qui ſont recommandés dans quelques Diſpenſaires pour ſervir de Cordial ſous le nom *d'Hyvoire Foſſile.*

Après ces deſcriptions Anatomiques, nous allous tranſcrire pour l'inſtruction & la ſatisfaction du Lecteur la meilleure partie de ce que nous avons pu découvrir ſur l'Hiſtoire Naturelle de l'Hippopotame dans les relations des Voyageurs, & particulièrement dans l'*Hiſtoire Générale des Voyages, Tome troiſième, pag* 327, d'après la Traduction de M. L'Abbé *Prévoſt.*

Outre le Crocodile, l'Afrique produit un autre Animal amphibie que les Grecs nommoient *Hippopotamos*, & qui eſt aujourd'hui connu ſous le nom de *Cheval-Marin.* Il s'en trouve beaucoup dans les rivières de Gambra & de S. Domingo. Le Nil & toutes les côtes depuis le Cap-Blanco juſqu'à la Mer rouge, n'en ſont pas moins remplis. Cet Animal vit également dans l'eau & ſur la terre. Dans ſa pleine groſſeur, il eſt plus gros d'un tiers que le Bœuf, auquel il reſſemble d'ailleurs dans quelques parties, comme dans d'autres il eſt ſemblable à un Cheval. Il ſe trouve des Chevaux Marins qui pèſent douze

à quinze cens livres. Ils ont le corps charnu, bien ramaſſé, couvert d'un poil épais, court & brun, qui tourne en griſâtre ou couleur de cendre dans la vieilleſſe de l'Animal. Cette peau paroît toujours unie & luiſante lorſqu'il eſt dans l'eau. Il dreſſe ſes oreilles comme le Cheval lorſqu'il entend quelque bruit. Son henniſſement eſt le même auſſi que celui du Cheval, mais ſi fort & ſi aigu, qu'il ſe fait entendre de fort loin. Il a la vue perçante, les yeux grands, à fleur de tête, & bien taillés. Ils paroiſſent rouges & enflammés lorſqu'il eſt en colère : alors ſes regards ſont terribles; & quoiqu'il ne ſoit pas naturellement porté à nuire, s'il eſt attaqué, bleſſé, ou qu'étant pourſuivi de près il ne puiſſe ſe ſauver dans l'eau, il ſe tourne furieuſement contre ceux qui l'attaquent. Cependant comme il n'a point de cornes, ni d'autres armes que ſes pieds & les dents, ſa fureur eſt peu dangereuſe; ou du moins il n'eſt pas difficile de l'éviter en s'écartant. Son cou qui eſt fort court, ſe dépouille de ſon poil à meſure qu'il avance en âge. Il a beaucoup de force dans cette partie & dans les reins. Il a le ſabot comme celui du Bœuf; mais ſes paturons n'é-

tant point assez forts pour soutenir le poids de son corps, la Nature a pris soin de suppléer à ce défaut, en plaçant au-dessus deux petites cornes sur lesquelles il se soutient dans sa marche; de sorte qu'il laisse sur la terre les vestiges de quatre pointes. Plusieurs Ecrivains en ont pris droit de le représenter armé de griffes comme le Crocodile. Il marche assez vîte, sur-tout dans un terrein uni; mais il avance beaucoup moins qu'un Cheval ordinaire, ou même qu'un Nègre un peu léger à la course, comme les Nègres le sont presque tous: aussi ne manquent-ils jamais de hardiesse pour l'attaquer, sur-tout lorsqu'ils peuvent le surprendre à quelque distance de la rivière, & couper son passage; car il cherche toujours à s'échapper plutôt qu'à se défendre. S'il regagne le bord de la rivière, il plonge aussi-tôt jusqu'au fond: ensuite reparoissant sur l'eau, il secoue les oreilles, il promène ses yeux sur ceux qui l'ont insulté, il hennit, & se replonge. Il est plus robuste & plus dangereux sur la terre que dans l'eau; mais il nage plus légèrement qu'il ne marche. Les lieux qu'il fréquente sont les côtes & sur-tout les rivières, parce qu'il aime

beaucoup l'eau fraîche, & qu'il ſe plaît à monter ſur les rives, pour ſe repoſer dans les prairies & dans les champs cultivés : mais on le voit rarement en haute mer. La peau du Cheval-marin eſt ſi dure, particulièrement ſur le dos, au cou, & ſur l'extérieur des cuiſſes & des feſſes, que les flèches, la zagaye, & les balles mêmes n'y font aucune impreſſion. Les Nègres & les Portugais s'en ſervent pour faire des boucliers : mais entre les cuiſſes & ſous le ventre, elle eſt beaucoup plus douce ; & c'eſt vers ces parties que les Chaſſeurs tâchent de le bleſſer. On ne le tue point aiſément. Les Européens cherchent à lui caſſer les jambes avec des balles ramées ; & lorſqu'il eſt une fois tombé, la difficulté n'eſt pas grande à l'achever. Mais quoique les Nègres aient la hardieſſe d'attaquer le Requin & le Crocodile à coups de zagayes & de couteaux, ils en ont moins contre le Cheval-marin, s'ils ne trouvent l'occaſion de le ſurprendre avec beaucoup d'avantage. Lorſqu'il eſt inſulté dans l'eau, ſoit qu'il dorme au fond de la rivière, ou qu'il ſe lève pour hennir, ou qu'il nage ſur la ſurface, il ſe jette furieuſement ſur ſes ennemis, & quelquefois

il emporte, avec les dents, des planches de la meilleure Barque. Mais ce qui eſt encore plus dangereux, c'eſt que la prenant par le bas, il la fait quelquefois couler à fond. On en trouve quantité d'exemples dans les Voyageurs; en 1731, un Facteur de la Compagnie d'Angleterre, nommé *Galand*, & le contre-Maître d'un vaiſſeaux Anglois furent malheureuſement noyés dans la Gambra par un accident de cette nature. Sur la rivière du Sénegal, un de ces Animaux ayant été bleſſé d'un coup de balle, & ne pouvant gagner le côté de la barque d'où le coup étoit parti, la frappa d'un coup de pied ſi furieux, qu'il briſa une planche d'un pouce & demi d'épaiſſeur, & fit une voie d'eau qui faillit de faire périr la barque. Celle de *Jobſon* fut frappée trois fois par des Chevaux marins, dans ſes différentes navigations ſur la Gambra. Un de ces Animaux la perça d'un coup de dent, juſqu'à faire une voie d'eau fort dangereuſe. On ne put l'éloigner pendant la nuit que par la lumière d'une chandelle, qu'on mit ſur un morceau de bois, & qu'on abandonna au cours de l'eau. On allume auſſi quelquefois une lanterne à l'arrière de la barque; car on

obſerve que ces Animaux ont grand peur du feu, & que par ce moyen-là un Enfant peut le mettre en fuite. Le même Auteur trouva les Chevaux-marins encore plus féroces, lorſqu'ayant des petits ils les portent ſur le dos en nageant. Il obſerve que le Cheval-marin s'accorde fort bien avec le Crocodile, & qu'on les voit nager tranquillement l'un à côté de l'autre.

Cet Animal eſt plus ſouvent ſur la terre que dans l'eau. On prétend que ne pouvant demeurer plus de trois quarts d'heure au fond de la rivière, il remonte pour humer l'air, après quoi il replonge, & demeure tranquille pendant le même temps. Il lui arrive ſouvent d'aller dormir entre les roſeaux, dans les marais voiſins de la rivière. Ses ronflemens le trahiſſent. Les Chaſſeurs le ſurprennent & le tuent facilement dans cette ſituation; mais ils ne peuvent s'approcher trop doucement, car il a l'oreille ſi tendre qu'il s'éveille au moindre bruit; & lorſqu'il eſt allarmé, ſon premier mouvement le conduit à la rivière. Il ſeroit inutile d'employer des filets pour le prendre, d'un coup de dent, il briſeroit toutes les cordes. Lorſque les pêcheurs le voyent appro-

cher de leurs filets, ils lui jettent quelque poiſſon dont il ſe ſaiſit ; & la ſatisfaction qu'il reſſent de cette petite proie, le fait tourner d'un autre côté. Outre le poiſſon qui eſt ſa principale nourriture, il paît l'herbe ; il aime paſſionnément le Riz, le Maïs, & les légumes qu'il trouvent dans les plantations des Nègres. Comme il a l'eſtomac vigoureux, & qu'il mange beaucoup, il cauſe en peu de temps beaucoup de ravage. Les Nègres ſont ſouvent obligés d'allumer des feux pendant la nuit, pour éloigner les Elephans & les Chevaux-marins de leurs champs, La chair même des Bêtes ne déplaît point au Cheval-marin, lorſqu'il en trouve à dévorer ; mais, lent & maſſif comme il eſt, on ne doit pas craindre qu'il prenne beaucoup d'Animaux à la courſe. Les Nègres ſont perſuadés qu'il dévore les femmes & les Enfans, lorſqu'il les trouve endormis ſur le bord des rivières. Ils prétendent auſſi qu'il a beaucoup plus d'averſion pour les Blancs que pour les Nègres. La fémelle ſe délivre de ſes petits à terre, les nourrit de ſon lait, & marche derrière eux pour les défendre. Elle en porte quatre à la fois ; de ſorte qu'en ne lui ſuppoſant qu'une

portée tous les ans, ces Animaux qui ſont en ſi grand nombre, doivent multiplier à l'infini : auſſi s'en voit-il, dans quelques rivières, des troupeaux de trois ou quatre cens. Ils ne ſont pas ſi nombreux dans celle du Sénégal.

Les Peuples d'Angola, de Congo, & des côtes Orientales d'Afrique, regardent le Cheval-marin comme une eſpéce de Divinité ; mais ils ne font pas ſcrupule de le manger. Les Portugais établis ſur toutes les rivières de la côte ne ſont pas moins paſſionnés que les Nègres pour la chair de cet Animal. Elle eſt graſſe, & de fort bonne qualité ; mais les Européens lui trouvent le goût rance & l'odeur déſagréable. Ils l'eſtiment moins bouillie que rôtie ou étuvée. Une poitrine de Veau-marin rôtie ne le cède guères à celle du Veau. La chair des jeunes eſt excellente. Quoique cet Animal appartienne plus à la terre qu'à la mer, les Portugais le traitent de Poiſſon. Un Auteur Proteſtant les accuſe de ſe faire volontairement illuſion, pour acquérir le droit d'en manger les jours de jeûne & dans le temps du Carême. La graiſſe ordinaire du Cheval-marin, & l'abondance extraordinaire de ſon ſang, le rendent fort ſujet à l'apoplexie.

Mais la Nature lui en apprend le remède. Il se saigne lui-même, en se frottant contre un angle de quelque roc ; & lorsqu'il s'est tiré assez de sang, il se couche dans la fange pour fermer sa blessure.

Moore dit que les Chevaux-marins sont en abondance dans toutes les parties de la Gambra. Les Mandingos leur donnent le nom de *Malleys*. Ils nagent la tête haute, en soufflant de l'eau par les narines, & poussant des henniſſemens terribles. Au-dessus de Barrkonda, ils sont en si grand nombre, que leur bruit continuel fait perdre le sommeil. Le Capitaine *Stibbs* avoue qu'il ne put jamais avoir la satisfaction d'en voir un de près. Mais il croit s'être assuré qu'ils vivent d'herbe, par la vue de leurs excrémens. A l'égard de leurs descriptions, il recommande celle de *Pomet*, comme la meilleure. Quelque Naturalistes ont mis de la différence entre le Cheval-marin & le Cheval de rivière ; d'autres ne trouvent pas cette distinction assez bien fondée pour s'arrêter à leur opinion. *Le Maire* l'approuve si peu, que l'inégalité même de la grosseur, dans ceux de la rivière du Sénegal, ne lui paroît point une

aſſez forte raiſon pour le faire balancer. Il dit que les Chevaux-marins qui ſe trouvent dans cette rivière, ſont de la groſſeur d'un Aſne & de la forme du Cheval; que leur peau eſt dure & ſans poils; qu'ils vivent également ſur terre & dans l'eau; mais qu'ils ne quittent l'eau que pour aller chercher leur pâture. Il ajoûte qu'ils cauſent beaucoup de déſordre dans les champs de Riz & de Millet, & qu'ils ruinent dix fois plus de grain qu'ils n'en mangent; qu'ils renverſent quelquefois les Canots, mais qu'ils ne font jamais de mal aux hommes; enfin qu'ils ont deux grandes dents, dont on fait le même uſage que de l'yvoire.

Le Cheval-marin ou de rivière ſe nomme en Hébreu & en Suédois *Behemoth*; en Grec *Hippopotamos*, d'où vient le mot Latin *Hippopotamus*, & le nom François *Hippopotame*; en Italien *Ippopotamo*; en Chinois *Hayma*; en Ethiopien *Bihat*; en Allemand *See-Pferd*; en Anglois *Sea-Horſe*.

La chair d'Hippopotame paſſe pour être très-dure, coriace, & difficile à digérer: cependant les Ethiopiens & d'autres Peuples en mangent. Quant aux parties de cet Animal dont on fait uſage en Médecine, ce ſont les deux

grandes, dents qui lui ſortent, une de chaque côté de la mâchoire inférieure. Ces dents contiennent beaucoup d'huile, de ſel volatil & de terre; on les réduit en poudre, & on les donne depuis un ſcrupule juſqu'a deux dans toutes ſortes d'hémorrhagies, tant internes qu'externes. Le Docteur *Michaël* dit avoir guéri, avec une ſeul priſe de cette poudre une femme incommodée d'un flux violent d'hémorrhoïdes. On fait des anneaux avec ces dents, qu'on porte contre l'Epilepſie, les convulſions & les crampes. Mais nous ne croyons pas que ces amuletes aient autant de vertu qu'on leur en attribue; au-reſte, on peut appliquer aux dents du Cheval-marin ce que nous avons dit ci-deſſus en parlant des dents d'Elephant; c'eſt la même matière, les mêmes principes, & par-conſéquent les mêmes uſages. Les Chirurgiens-Dentiſtes ſe ſervent, comme il a été déja remarqué, des dents du Cheval-marin pour en faire d'artificielles propres à remplacer celles qui manquent dans la bouche; elles y ſont très-convenables à cauſe de leur dureté & de leur blancheur.

LEO.

LIon ; *Leo*, Offic. Lemer. 491. Boſſch. *de Quad.* 141. Blas. 79. Valent. 32. Schwenckf. *Quad.* 101. Geſn. *de Quad.* Digit. 572 Aldrov. *de Quad.* Digit. 2. Jonſt. *de Quad.* 78. Charlet. Exerc. 14. Raii Synop. *Anim. Quad.* 162. *Felis caudâ elongatâ, floccoſâ, thorace jubato*, Linn. Syſt. *Nat.* 5. *Felis caudâ in floccum deſinente*, Briſſ. *Quad.* 267. *Leo omnium Autorum ; Brutum Animalium terreſtrium imperator, ſeu Quadrupedum Rex*, Nonnull.

Nous ne manquons pas de deſcription anatomique du Lion, puiſqu'il s'en trouve trois différentes dans les *Ephémérides d'Allemagne* : & juſqu'à quatre dans *Blaſius* : mais nous ne trouvons rien de plus ample ni de plus exact que les deux deſcriptions anatomiques du Lion & celle de la Lionne qui ſont inſérées dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences pour ſervir à l'Hiſtoire Naturelle des Animaux.*

Avant que d'ouvrir notre Lion, diſent Meſſieurs les Académiciens, nous en avons examiné ſoigneuſement tou-

tes les parties externes, ſuivant la méthode que nous nous ſommes propoſé d'obſerver pour toutes les deſcriptions des autres Animaux. Nous avons trouvé que la groſſeur de la tête, qui eſt remarquable dans cet Animal, conſiſtoit principalement en l'abondance extraordinaire de la chair qui la couvre, & en la grandeur des os qui compoſent les mâchoires : que la poitrine tout de même, qui paroît large, ne l'étoit qu'à cauſe du poil long & épais qui l'environnoit, le ſternon étant ſerré, & beaucoup plus en pointe, qu'il ne l'eſt en la plûpart des Chevaux & des Chiens : & que par la même raiſon la queue ne ſembloit être d'égale groſſeur, depuis un bout juſqu'à l'autre, qu'à cauſe de l'inégalité du poil dont elle étoit environnée, qui étoit plus court vers le commencement, où la chair & les os ſont plus gros, & qui s'allongeoit à meſure que ces parties vont en diminuant vers le bout. Et que ce long poil qui eſt autour du col & de la poitrine, n'étoit différent de celui du reſte du corps que par ſa longueur, n'ayant rien qui tînt de la nature du crin. Les ongles n'avoient point d'étuis, ainſi que *Pline* dit qu'ils en ont pour empê-

cher qu'ils ne ſoient uſés en marchant ; mais plutôt il paroiſſoit que ces Animaux, ainſi que remarquent *Plutarque* & *Solin*, pourvoient à cela en les retirant entre leurs doigts, par le moyen de l'articulation particulière de la dernière jointure, qui étoit telle que le pénultième os, en ſe recourbant en dehors, donnoit lieu au dernier qui lui eſt articulé & à qui l'ongle eſt attaché, de ſe fléchir en deſſus & à côté plus facilement qu'en deſſous, étant retiré en haut par le moyen d'un ligament tendineux, qui attache enſemble les deux derniers os en leur partie ſupérieure & externe ſeulement ; & qui ſouffrant une diſtention violente lorſque le doigt eſt fléchi en dedans, étend cette dernière articulation auſſi-tôt que les muſcles fléchiſſeurs viennent à ſe relâcher, & fortifie l'action des muſcles extenſeurs : enſorte que l'os qui eſt à l'extrêmité de chaque doigt étant preſque toujours recourbé en en-haut, ce n'eſt point le bout des doigts qui poſe à terre, mais le nœud de l'articulation des deux derniers os ; & ainſi les ongles demeurent levés en haut en marchant, & retirés entre les doigts, à ſçavoir tou-

ceux des pattes droites vers le côté droit de chaque doigt, & tous ceux des pattes gauches vers le côté gauche, la fléxion des doigts pour le marcher n'étant faite que par les tendons du muſcle ſublime, & ceux du muſcle profond n'agiſſant que lorſqu'il eſt beſoin d'allonger les ongles, qui ſortent d'entre les doigts, quand le dernier article eſt fléchi en-deſſous. Cette ſtructure merveilleuſe ne s'eſt point trouvée au pouce, dont la dernière jointure ne ſe fléchiſſoit qu'en-deſſous, parce que ce doigt ne poſoit point à terre, étant plus court que les autres, & n'ayant que deux os à l'ordinaire.

Il y avoit quatorze dents à chaque mâchoire, à ſçavoir quatre inciſives, quatre canines, & ſix molaires. Les inciſives étoient petites, & les canines fort inégales, y en ayant deux grandes & deux petites. Les grandes, qui étoient longues d'un pouce & demi, en manière de défenſes, ſont les ſeules qu'*Ariſtote* prend pour canines; mais chacune de ces grandes canines étoit accompagnée d'une autre petite & pointue, qui étoit à côté des inciſives, & qui laiſſoit en la mâchoire d'enhaut, entr'elle & la gran-

de, autant d'eſpace vuide de chaque côté, qu'il en eſt beſoin pour loger le croc de la grande canine de la mâchoire inférieure, dans laquelle il y avoit auſſi une eſpace entre la grande canine & la première des molaires, deſtiné pour loger la grande canine de la mâchoire ſupérieure, mais qui étoit beaucoup plus grand, afin que la mâchoire inférieure ſe pût avancer en devant quand il eſt beſoin. Les molaires étoient auſſi fort inégales, principalement en la mâchoire ſupérieure, où celle qui eſt après la canine étoit auſſi petite que les inciſives. Les autres molaires étoient fort grandes, ayant trois pointes inégales, qui faiſoient comme une fleur de Lys. Le col étoit fort roide, ainſi que l'ont remarqué les Auteurs; mais la diſſection nous a fait voir dans notre Lion, que cela ne procédoit point, comme ont dit *Ariſtote* & *Elien*, de ce qu'il n'eſt que d'un os, mais bien que de ce que les apophyſes épineuſes des vertèbres du col étoient fort longues, & liées avec des ligamens ſi forts & ſi durs, qu'il ſembloit que ce ne fût qu'un os. *Scaliger* dit avoir obſervé la même choſe en la diſſection de deux Lions; & il eſt croyable qu'*Ariſtote* l'a ainſi entendu, quand il a

dit en ſa phiſionomie, que le corps du Lion eſt remarquable par la groſſeur & par la fermeté de ſes articles. La langue étoit âpre, & hériſſée de quantité de pointes d'une matière dure, & pareille à celle des ongles des Chats, dont elles avoient auſſi la figure & preſque la grandeur; ces pointes étant creuſes en leur baſe & recourbées vers le goſier. Elles étoient longues de près de deux lignes, & elles avoient vers leur baſe de petites éminences rondes, faites de la peau charnue de la langue. Les yeux étoient clairs & luiſants après la mort, & l'on voyoit par le trou de l'uvée le fond de la choroïde, qui étoit comme doré. La conjonctive étoit noire. Il y a apparence que ce qui a fait dire que les Lions dorment les yeux ouverts, eſt que ſans fermer les paupières, ils les peuvent couvrir avec une membrane épaiſſe & noirâtre couchée vers le grand angle, laquelle en ſe hauſſant & s'allongeant vers le petit, peut s'étendre ſur toute la cornée, ainſi qu'on voit aux Oiſeaux, & principalement aux Chats, qui ont nne ſi grande conformité avec le Lion, que nous avons trouvé y avoir quelque fondement à la fable de l'Alcoran, qui dit que le Chat nâquit premiè-

rement dans l'Arche de l'éternuement du Lion. Car la ſtructure particulière des pattes, des dents, des yeux & de la langue, que nous avons obſervée dans le Lion, ſe trouve lui être commune avec le Chat ; & les parties internes de ces deux Animaux n'ont pas moins de reſſemblance, quoi qu'*Albert* diſe le contraire.

A la première ouverture, la peau ne nous parut point extraordinairement dure, ni impénétrable, comme dit *Cardan* ; mais on la trouva attachée par quantité de fibres dures & nerveuſes, qui naiſſoient des muſcles, & pénétroient le pannicule charneux. L'Œſophage n'étoit point aſſez large pour faire que le Lion puiſſe avaler, ainſi que diſent les Auteurs, les membres des Animaux tout entiers ; car il n'avoit pas plus d'un pouce & demi de large, & étoit reſſerré par le trou du diaphragme à l'ordinaire, n'étant point ouvert & élargi, comme il l'eſt en la plûpart des Poiſſons & des Serpens, qui avalent aiſément tout ce qui peut entrer dans leur gueule. Le ventricule étoit long de dix-huit pouces, & large de ſix, ſitué de haut en bas, tournant un peu vers le côté droit, & ſe relevant au pylore. Il

y avoit en la partie ſupérieure & antérieure deux boſſes inégales. Tous les inteſtins n'étoient pas fort longs, n'ayant tous enſemble que vingt-cinq pieds de long, le colon dix-huit pouces, & l'appendice du *Cæcum* trois. Le Pancréas étoit pareil à celui des Chats & des Chiens, & les groſſes glandes du méſentère, qui ſont appellées Pancréas par *Aſellius*, étoient auſſi ſemblables à celles de ces Animaux. Le foye, en qui nous trouvâmes ſept lobes comme aux Chats, étoit d'un rouge ſi brun, qu'il approchoit fort du noir; il étoit auſſi fort mollaſſe. Sa partie cave au-deſſous de la véſicule du fiel étoit remplie de bile épanchée dans ſa ſubſtance, & dans celle de toutes les parties circonvoiſines; ce qui fut la ſeule choſe qui nous donna quelque ſoupçon de la cauſe de la mort de cet Animal, que nous jugeâmes être la maladie, à laquelle ſeule *Pline* dit que les Lions ſont ſujets, qu'il appelle *Ægritudinem faſtidii*: car ſoit que cela s'entende de l'ennui mortel qu'il a de ſa captivité, comme cet Auteur l'exprime, ou que cela ſignifie le degoût qui le fait mourir faute de manger, on ſçait que la rétention de la bile peut cauſer l'un

& l'autre. La véſicule du fiel avoit ſept pouces de long ſur un & demi de large. Sa ſtructure étoit aſſez particulière, étant anfractueuſe vers les conduits de la bile, & comme ſéparée en pluſieurs cellules : les Chats l'ont toute pareille. La ratte étoit longue d'un pied, large de deux pouces, & épaiſſe de demi-pouce. Elle n'étoit pas ſi noire que le foye, nonobſtant la règle générale que *Galien* donne de la couleur de la ratte, qu'il dit être toujours plus noire que le foye, principalement aux Animaux qui ſont d'un tempérament chaud & ſec, & qui ont les dents pointues : de ſorte qu'il y a beaucoup d'apparence que cette noirceur du foye étoit extraordinaire en ce ſujet, & qu'elle n'étoit pas naturelle. Le rein étoit preſque rond, ayant trois pouces & demi de long ſur deux & demi de largeur & d'épaiſſeur : il péſoit ſept onces & deux gros.

Les parties de la génération avoient cela de particulier, que l'urèthre n'étoit point recourbée, mais toute droite depuis la veſſie juſqu'à l'extrémité de la verge ; & que le commencement des ligamens, qui avec l'urèthre compoſent le corps de la verge, étoit fort éloigné

éloigné des proſtates qui ſont au commencement du col de la veſſie : enſorte que l'urèthre qui en tout avoit onze pouces, ne ſortoit dehors, jointe à ces ligamens, que de la longueur de trois pouces & demi; ce qui nous fit douter de la vérité de ce qu'*Ariſtote* dit ſur la phyſionomie du Lion, à ſçavoir qu'il a par excellence, & plus que tous les autres Animaux, les marques viſibles & apparentes de la puiſſance, & de la perfection de ſon ſèxe. La raiſon de cette ſtructure nous parut être fondée ſur la largeur extraordinaire des os pubis, le long deſquels il faut que l'urèthre deſcende depuis la veſſie, dont le fond doit paſſer au-deſſus de ces os, juſqu'à leur partie inférieure, de laquelle naiſſent ces ligamens qui compoſent la verge. Cette conformation fait que le Lion jette ſon urine en arrière, & non pas en levant la jambe, à la manière des Chiens, comme dit *Pline*, & qu'il s'accouple avec la Lionne de même que les Chameaux, les Lièvres, &c.

En ouvrant le thorax, on remarqua que de tous les cartilages du ſternon qui avoit été coupés, il ſortoient deux ou trois gouttes de ſang, qui faiſoient

voir que ces parties ne ſont point ſi ſolides, que leurs cavités ſoient imperceptibles, comme veulent quelques Auteurs, puiſqu'ils ſont pénétrés par des vaiſſeaux ſanguins, comme on voit à tous les Animaux quand ils ſont encore jeunes. Le médiaſtin étoit parſemé de quantité de grands vaiſſeaux. Les membranes qui les compoſent, & qui étoient percées comme un réſeau, ſe joignoient, & ne laiſſoient point de vuide que vers le diaphragme, au droit de la pointe du cœur, où il y avoit une cavité aſſez grande & ample. On obſerve la même choſe aux Chats. Le poumon fut trouvé avoir ſix lobes au côté droit, & trois au gauche. Tous les cartilages annulaires de l'Aſpre-Artère faiſoient le cercle entier, à la réſerve de deux ou trois au-deſſous du larynx, auxquels ſur leur grandeur, qui eſt de plus de quatre pouces de tour, il n'y avoit pas à dire plus de deux lignes qu'ils ne fuſſent entiers. La largeur & la fermeté de cet organe de la voix, nous ſembla bien capable de former le bruit épouvantable des rugiſſemens. Le canal lactée thorachique étoit fort petit, & couché ſur un long filet de graiſſe, qui s'étendoit tout le long, & au côté du corps des vertèbres, &

qui avoit deux lignes de large. Le cœur, qui fut trouvé ſec & ſans eau dans le péricarde, étoit beaucoup plus grand à proportion qu'en aucun Animal, ayant ſix pouces de longueur, & quatre de largeur vers la baſe, & finiſſant en une pointe fort aiguë. Sa ſubſtance nous parut mollaſſe avant que de l'avoir ouvert : mais on reconnut que cela provenoit de ce qu'il a fort peu de chair, & qu'il eſt tout cave, ſes ventricules étant ſi amples, que le gauche qui deſcend juſques à la pointe, ne laiſſoit que deux lignes d'épaiſſeur à la chair qui le couvre en cet endroit; vers la baſe il n'en avoit que ſept, & le *Septum* en avoit preſque autant. Les oreilles du cœur étoient ſi petites, que la droite, qui eſt la plus grande, n'avoit pas demi-pouce. La ſtructure du cœur des Chats n'eſt point ſi particulière, car il eſt plus émouſſé par la pointe, & charnu à l'ordinaire. La proportion des rameaux que l'Aorte aſcendante jette, étoit telle, que les carotides avoient autant de groſſeur que le rameau ſous clavier gauche, & que le reſte du droit dont elles ſortent ; ce qui eſt conſidérable, vu la petiteſſe du cerveau. La même choſe ſe voit aux Chats, à la

réſerve qu'ils ont beaucoup plus de cervelle, à proportion de leur grandeur. La cervelle n'avoit pas plus de deux pouces en tout ſens. Elle étoit enfermée dans un crâne de l'épaiſſeur de demi-pouce à l'endroit le plus mince, & de près d'un pouce au droit du front. Le ſommet étoit élevé comme la crête d'un caſque, pour donner origine aux muſcles des temples, qui couvrent les deux côtés du ſommet de la tête, & laiſſent au milieu du front cette enfonçure qu'*Ariſtote* remarque dans ſa phyſionomie être particulière au Lion. Chacun de ces muſcles étoit long de cinq pouces, large de quatre & demi, épais de deux, & péſoit vingt onces. Cette tête ainſi garnie de chair, & compoſée d'os ſi fermes par leur ſtructure & par leur ſubſtance, nous fit penſer que ſi l'Ours a la tête ſi tendre & ſi foible, qu'il peut être aiſément tué d'un ſoufflet, comme dit *Pline*, il y a apparence qu'il ſeroit bien difficile d'aſſommer un Lion; & que cela n'étoit pas ignoré par *Théocrite*, qui fait dire à *Hercule* que tout ce qu'il put faire au Lion Néméen avec ſa Maſſue, fut de l'étourdir, & qu'il ne le fit mourir qu'en l'étranglant avec les mains. L'os qui ſe trouve aux Brutes en-

tre le grand & le petit cerveau au droit de la future lambdoïde, étoit long d'un pouce & demi, large de dix lignes, & épais de deux, de figure plus quarrée que n'eſt celui qui eſt au crâne des Chiens, des Chats, &c. La glande pinéale étoit diaphane, & ſi petite, qu'elle n'avoit qu'une ligne de long, & deux tiers de ligne de large en ſa baſe. Les nerfs optiques paroiſſoient beaucoup plus gros après leur jonction que devant; ce qui provenoit de ce que les trous par leſquels ils entrent dans l'orbite ne ſont pas ronds, mais en fente; ce qui les élargit en les applatiſſant. Etant ſortis par le trou de l'orbite, ils s'allongeoient juſques au globe de l'œil, de la longueur de deux pouces & demi. On remarqua que la cavité de cette orbite n'étoit pas par-tout garnie d'os en dedans, mais qu'elle étoit percée vers les tempes, entre l'apophyſe de l'os du front, & celle du premier os de la mâchoire, qui ne ſe joignoient pas non-plus qu'aux Chats, aux Chiens, &c. Le globe de l'œil avoit ſeize lignes de diamètre. La cornée étoit épaiſſe du tiers d'une ligne par le milieu, & alloit toujours en épaiſſiſſant vers ſa circonférence, juſques à avoir une demi-ligne, à la manière du

verre oculaire des lunettes. L'iris étoit de cette couleur pâle, que l'on appelle Iſabelle. Le tapis de la choroïde paroiſſoit d'un jaune plus doré, & qui n'avoit rien de cette verdeur, que la plûpart des Auteurs donnent aux yeux du Lion. Le revers de l'uvée antérieure, à l'endroit où elle eſt couchée ſur le cryſtallin, étoit tout-à-fait noir. Le cryſtallin fut trouvé fort plat, & ſa plus grande convexité, contre l'ordinaire, étoit en ſa partie antérieure; ce qui s'obſerve auſſi aux yeux des Chats. La figure du cryſtallin étoit telle, qu'il ſembloit écorné par une enfonçure qu'il avoit à côté, & qui rendoit le cryſtallin de l'œil gauche, où cette enfonçure étoit la plus grande, comme de la forme d'un cœur: mais l'un de ces cryſtallins, qui commençoit à être gâté par un *glaucoma*, nous fit ſoupçonner que cela étoit contre nature, & particulier à notre ſujet. L'humeur aqueuſe ſe trouva fort abondante, enſorte qu'elle égaloit preſque la ſixième partie de l'humeur vitrée. Cette abondance fut jugée être la cauſe de la clarté qui demeure aux yeux après la mort, qui ſe terniſſent lorſque la cornée ſe retrecit & ſe pliſſe par

le défaut de cette humeur qui la tenoit tendue.

La dernière obſervation a été, que vu le temps qu'il faiſoit pendant la diſſection, qui étoit chaud & humide, & la diſpoſition à la pourriture qui devoit être dans le corps d'un Animal mort de maladie, & que tous les Auteurs diſent avoir l'haleine ſi mauvaiſe, qu'il infecte tout ce qu'il approche, juſques à faire que les autres Animaux ne touchent point au reſte de la chair dont il a mangé ; néanmoins il ne nous parut rien qui marquât aucune corruption extraordinaire, ſon odeur étant moins forte que n'eſt celle d'un Cerf, dont on fait la curée peu de temps après qu'il a été tué ; & quoiqu'on trouvât des vers ſur ſa chair le quatrième jour, on jugea qu'ils s'étoient engendrés des Mouches, parce qu'un morceau de la langue enfermé dans du papier ſe ſécha pendant une nuit, & devint fort dur ſans avoir aucune odeur. Ce qui fit dire que ſi le Lion eſt ſujet à la fièvre, elle n'eſt point cauſée par la corruption des humeurs, & n'eſt qu'éphémère, quoique l'on diſe qu'il l'a toute ſa vie ; & fit voir auſſi que la bile eſt un baume dans

le corps des Animaux, qui réſiſte à la corruption, & qui fait que les Lions, dans leſquels elle domine, vivent ſi long-temps.

On fit encore une autre réflexion ſur la petiteſſe de la cervelle de cet Animal, duquel les Hiſtoriens Naturels rapportent tant de marques d'eſprit & de jugement; & en faiſant comparaiſon avec l'abondance de celle d'un Veau, on jugea que le peu de cervelle eſt plus la marque & la cauſe de l'humeur farouche & cruelle, que du manque d'eſprit. Cette conjecture fut fortifiée par l'obſervation qui avoit été faite quatre jours auparavant ſur le Renard-marin, où on n'avoit preſque point trouvé de cervelle, quoiqu'on eſtime que la ſagacité & l'adreſſe qu'il a, lui ont fait donner ce nom entre les Poiſſons, dont tout le genre eſt communément mal pourvu de cervelle, de même qu'il a peu de diſpoſition à la ſociété, & à la diſcipline dont les Animaux terreſtes ſont capables.

Nous paſſons tout de ſuite à la deſcription anatomique d'un autre Lion.

Ce Lion étoit très-grand, quoique fort jeune. Il avoit ſept pieds & demi de long, à ſçavoir depuis le bout du

muſle juſques au commencement de la queue, & quatre pieds & demi de haut, c'eſt-à-dire, depuis le haut du dos juſqu'à terre. Nos obſervations ont été preſque toutes pareilles à celles que nous avions déja faites ſur le premier Lion, mais entre autres choſes l'étreciſſement & le peu de capacité du Thorax dont nous avons déja fait la remarque, nous ſembla conſidérable en ce ſujet ci ; car il n'avoit en dedans, d'une côte à l'autre à l'endroit le plus large, que ſept pouces, dont le cœur en occupoit quatre, enſorte qu'il n'en reſtoit que trois pour les poumons, le péricarde, le médiaſtin, & les vaiſſeaux du cœur. Le péricarde étoit auſſi ſans eau, & les inteſtins courts à proportion du corps, n'ayant que vingt-cinq pieds de long, qui n'eſt que trois fois a longueur du corps. Le cryſtallin étoit auſſi plus convèxe en dehors qu'en dedans.

Ce que nous avons trouvé de différent eſt, que le foye, qui étoit d'un rouge ſi brun au premier Lion qu'il paroiſſoit noir, étoit ſi pâle en celui ci, qu'il avoit une couleur de feuille-morte, que les cartilages annulaires du Larynx, qui étoient entiers au premier Lion,

qui pourtant n'étoit pas vieux, ſe ſont trouvés imparfaits à celui-ci qui étoit plus jeune. Et nous n'avons pas bien pu réſoudre auſſi ſi nous devions attribuer à la différence d'âge celle que nous avons obſervée aux pattes, parce qu'à celles du jeune Lion nous avons trouvé la peau beaucoup moins dure & moins ferme qu'à l'autre, enſorte qu'à l'extrémité de chaque doigt du jeune, elle étoit ſi lâche & ſi peu adhérante, que l'on la pouvoit faire couler & deſcendre juſques à couvrir la moitié de l'ongle; ce qui ſembloit être les étuis dont parle *Pline*. Mais la vérité eſt qu'il n'y a point d'apparence que cela puiſſe conſerver ſes ongles, comme dit cet Auteur, parce qu'ils ne s'uſent que par la pointe, que cette peau ne couvre point.

Nous avons obſervé auſſi quelque choſe de nouveau, à ſçavoir que l'épiploon étoit ſi grand & ſi ample que ſa membrane interne, qui touche immédiatement aux inteſtins, les enveloppoit, & retournoit juſques aux reins, n'y ayant que la membrane de deſſus qui flottât, ainſi que le nom de ces membranes ſignifie. Nous avons de plus remarqué que leur ſubſtance n'étoit point proprement une membrane con-

tinue, mais percée à jour, & en manière d'un tiſſu de fibres fort déliées faiſant comme de la gaze : que le rein, qui avoit quatre pouces de long ſur deux & demi de large, étoit parſemé ſur ſa ſuperficie externe de quantité de vaiſſeaux couverts de la membrane propre du rein : que le poumon étoit gâté, ſec, blafard, & plein de tubercules : qu'en l'œil l'iris étoit viſiblement pliſſée par des rides circulaires, qui étoient l'effet de la dilatation en la prunelle, arrivée par la conſtriction de la membrane qui fait l'iris. Ce pliſſement eſt une choſe que l'on ſuppoſe ordinairement, mais qui ne ſe voit pas ſans difficulté ; & il étoit d'autant plus étrange dans ce ſujet, que l'humeur aqueuſe étant fort abondante, cette membrane n'avoit pas ſujet de ſe retrecir par la ſéchereſſe. L'humeur vitrée étoit preſque auſſi coulante que l'aqueuſe. Le tapis de l'uvée étoit doré par le milieu comme à l'autre Lion, mais il avoit une verdeur par les extrémités que nous n'avions point trouvée en l'autre, quoique nous cruſſions qu'elle y dût être, à cauſe que les Anciens appelloient les yeux des Lions *Charopous*, c'eſt-à-dire, pleins d'agrément, à cauſe

qu'ils trouvoient que les yeux verds étoient les plus beaux.

La retine étoit assez blanche & assez opaque, pour faire juger qu'elle devoit nuire à la réception des espèces, s'il est vrai qu'elles passent plus avant. L'endroit où la vision se fait ordinairement étoit traversé par un vaisseau rempli de sang, qui passoit aussi dans le nerf optique, où il faisoit une cavité, & sembloit former ce pore ou conduit dont quelques Auteurs ont cru que les nerfs optiques étoient percés, pour donner passage aux esprits qui sont portés en l'œil, ou aux espèces qui sont reçues dans le cerveau.

L'observation des vaisseaux qui sont visibles & en grande quantité sur la superficie du parenchyme du rein, qui est une chose extraordinaire, nous fournit la matière de deux réflexions, dont la première est : que ces vaisseaux, qui sont les rameaux des troncs de l'artère & de la veine émulgente, font voir aisément à l'œil une vérité que nous avions déja reconnue en des sujets humains, par l'injection du lait dans les vaisseaux émulgents, après avoir ôté au rein sa membrane propre. Cette vérité est que les rameaux des émulgentes ne finissent

pas au milieu du rein, ainſi que *Higmorus* a eſtimé, ſuivant *Véſale*; mais qu'ils ſont portés juſques à la ſuperficie externe : car la ſéparation de l'urine qui ſe doit faire par filtration, demande que le ſang ſoit porté par les artères le plus loin qu'il eſt poſſible, afin qu'il y trouve une plus grande épaiſſeur du parenchyme du rein à pénétrer, & parconſéquent plus capable de faire une filtration plus parfaite. L'autre réflexion eſt, ſur ce que ces vaiſſeaux, qui ordinairement ne ſont point viſibles dans le rein, dont la ſubſtance paroît ſolide & homogène vers ſa ſuperficie externe, qui eſt égale & polie, ſe ſont trouvés ſi apparents dans ce ſujet. Et nous avons jugé qu'on pouvoit croire que cela étoit arrivé par quelque maladie, & contre nature en cet Animal, à ſçavoir par une inflammation, ou par une obſtruction, qui avoit été cauſe de faire dilater inſenſiblement ces vaiſſeaux ; cela étant facile en un jeune Animal, où les parties, non encore endurcies, ſont plus aiſées à dilater, & les humeurs plus bouillantes ſont plus capables de faire les efforts qui ſont néceſſaires pour cette dilatation. *Gliſſon*, qui a remarqué que ſouvent les ra-

meaux de quelques vaiſſeaux ſont plus gros que le tronc même qui les produit, dit que cela doit être cauſé par une maladie ; & l'expérience fait voir tous les jours par la pulſation qui ſurvient aux inflammations, par les glandes qui paroiſſent aux écrouelles, & par les veines qui ſe font voir dans les yeux en l'Ophthalmie, qu'il y a beaucoup de choſes que la maladie rend viſibles & ſenſibles, en les augmentant, ou en changeant leur nature, & les faiſant devenir dures & denſes, de molles & de rares qu'elles étoient : ce que nous avons obſervé dans les glandes qui en quelques Gazelles ont paru former le parenchyme de leur foye, qui ne paroiſſoient point en d'autres.

Nous cherchâmes envain dans l'eſtomac & dans le poumon de notre Lion, quelques marques de la cauſe de ſa mort que l'on nous dit être ſurvenue après avoir vuidé quantité de ſang par la gueule. Mais nous avons jugé par pluſieurs circonſtances, qui nous ont été rapportées, qu'une plénitude extraordinaire & inſupportable à un Animal affoibli d'ailleurs, l'avoit fait malade : car nous avons ſçu que quelque temps avant qu'il ſoit mort, il fut pluſieurs mois

ſans vouloir ſortir de ſa loge, & que l'on avoit de la peine à le faire manger; que pour cela on lui ordonna quelques remèdes, & entre autres de ne manger que des chairs de jeunes Animaux, & de les lui donner vivants. Mais que ceux qui gouvernent les Bêtes au parc de Vincennes, pour rendre cette nourriture plus délicate, ajoûtèrent une préparation aſſez extraordinaire. C'eſt qu'ils écorchoient des Agneaux tout vifs, & ils lui en firent ainſi manger pluſieurs; ce qui d'abord le remit, en lui rendant l'appétit, & quelque gayeté. Mais il y a apparence que cette nourriture engendra trop de ſang, & qui étoit trop ſubtil pour un Animal à qui la Nature n'a point donné l'induſtrie d'écorcher ceux qu'il mange; étant croyable que le poil, la laine, les plumes & les écailles que tous les Animaux de proye avalent, ſont un aſſaiſonnement & un correctif néceſſaire pour empêcher que leur avidité ne les faſſe emplir d'une nourriture trop ſuccu-lente.

Quant à la deſcription Anatomique d'une Lionne, ces Meſſieurs s'expriment dans les termes ſuivants.

Outre le caractère particulier du

ſèxe de la Lionne, qui eſt de n'avoir point de longs poils autour du col, on en a remarqué quelques autres qui ſont qu'elle avoit le muſle plus long, la tête plus platte par le deſſus, & les ongles moins grands que le Lion. Cette Lionne étoit haute de trois pieds depuis le bout des pattes de devant juſqu'au haut du dos. Elle étoit longue d'environ cinq pieds, depuis l'extrémité du muſle juſqu'au commencement de la queue, qui étoit longue de deux pieds & demi. Les ongles qui étoient éfilés par le bout, & diviſés en pluſieurs fibres de même que ceux des Lions, ont été obſervés en ce ſujet avec un peu plus de ſoin & d'exactitude qu'aux autres. On a remarqué qu'ils ſont compoſés d'une ſubſtance fibreuſe & très-compacte, à l'égard de chaque fibre, mais que ces fibres ſont aiſément ſéparables les unes des autres : ce qui arrive, ainſi qu'il eſt aiſé de juger, par le défaut de l'humidité qui les doit joindre, & les coller enſemble ; de même qu'il ſe voit au bois fibreux, qui ne ſe fend pas ſi aiſément quand il n'eſt pas encore ſec. En effet, cette Lionne, qui étoit extraordinairement maigre,

avoit les ongles bien plus aisés à éfiler que les autres Lions qui étoient plus jeunes & moins maigres. Aussi la racine des ongles, & la manière particulière dont nous les avons trouvés attachés aux os des bouts des pattes, nous a semblé être principalement pour fournir l'humeur qui est nécessaire à ces parties. Car l'ongle n'étoit point attaché à l'os immédiattement par toute sa racine : mais il y en avoit une partie, à sçavoir le dedans qui étoit creux, qui n'étoit point attachée à l'os ; & ce dedans étoit rempli d'une substance moyenne entre le cartilage & le ligament. Cette manière de liaison & d'attachement de ces ongles nous a paru donner tout ce qui est nécessaire à leur usage ; car si toutes les fibres, dont ces ongles sont composés, avoient pris naissance immédiatement de l'os, elles n'en auroient pas pu tirer assez d'humidité pour faire cette liaison, qui rend les ongles solides ; & si elles avoient aussi été toutes attachées à l'os par le moyen des ligamens, elles n'y auroient pas été liées si fermement, que lorsqu'elles y sont comme soudées sans aucun milieu.

La conformation du ventricule étoit

particulière, & bien différente en ce ſujet, de celle que nous avons trouvée aux autres Lions que nous avons diſſéqués, où le ventricule étoit ſemblable à celui des Chiens & des Chats, ayant un fond ample & large vers l'orifice ſupérieur, qui alloit toujours en s'étreciſſant vers le pylore : mais celui-ci avoit le fond ſéparé en deux en quelque façon, comme les Animaux qui ruminent. Cette forme particulière du ventricule ne s'eſt trouvée qu'en un ſeul des quatre Animaux de cette eſpèce que nous avons diſſéqués, à ſçavoir deux Lions & deux Lionnes : car dans les deux Lions & dans l'autre Lionne, le ventricule étoit pareil à celui des Chiens. Il eſt bien vrai que le ventricule du premier Lion avoit deux boſſes en ſa partie antérieure ; mais cela n'étoit point conſidérable, ni comparable à la diviſion qui rendoit ce ventricule double, & ſéparés en deux cavités. Les inteſtins avoient en tout vingt-deux pieds quatre pouces de longueur ; le *Rectum* n'avoit que quatre pouces, & le colon deux pieds. Le colon n'avoit point de cellules, mais ſeulement un étranglement, qui le diviſoit comme en deux parties, dont l'une étoit un peu plus

longue que l'autre. Le *Cæcum* étoit long de deux pouces, & avoit le fond en haut, & l'orifice en bas. Le pancréas étoit ſemblable à celui des Chiens. Le méſentère étoit ſemé de glandes livides de la groſſeur d'un petit pois, la plûpart de figure ovale. Les vaiſſeaux y étoient fort apparents, & beaucoup dilatés, & principalement les veines. On y voyoit même très-diſtinctement les veines lactées diviſées en différents rameaux, dont on conduiſoit facilement les troncs juſqu'au pancréas d'*Aſellius*. Le baſſinet des reins étoit rempli d'une glaire rougeâtre qui pouvoit avoir cauſé un reflux de ſéroſité, dont on trouva une grande quantité dans le ventre inférieur & dans le thorax. La veſſie étoit ſi petite, que quoiqu'on l'eût étendue autant qu'il étoit poſſible en l'empliſſant de vent, elle n'étoit pas plus groſſe qu'un des reins. *Ariſtote* & *Elien* diſent que les Lions boivent rarement. Et *Albert* remarque, que les Lionnes n'allaittent guères long-temps leurs petits, faute de cette abondance d'humidité, qui eſt néceſſaire à la génération du lait. Le foye avoit ſept lobes, ſix grands, & un petit. Un des grands qui ſont ſitués au côté droit, étoit fendu en deux, &

élargi comme pour faire place au rein droit, qui étoit plus haut que le gauche, ainſi qu'il eſt ordinairement aux Bruttes. La véſicule du fiel étoit anfractueuſe, & formée en pluſieurs boſſes de même que dans les trois autres ſujets. La ratte étoit longue, & en formie de croiſſant. Les rameaux du *vas breve*, qui l'attachent au fond du ventricule, étoient plus gros & en plus grand nombre qu'à l'ordinaire.

La matrice ſe diviſoit auſſi en deux longues cornes ou portières comme aux Chiennes. Ces cornes étoient liées & affermies par des ligamens larges. A leur extrémité, proche & au-deſſous des teſticules, il y avoit des appendices de figure irrégulière, & comme déchirées par le bout, qui furent jugées être les parties que les Anatomiſtes modernes appellent les franges de la trompe de la matrice dans les Femmes : ce qui ſemble juſtifier les Anciens d'une erreur, dont on les accuſe ; car cela fait voir qu'ils ont eu quelque raiſon de croire que les cornes de la matrice, qu'on appelle portières dans les Bruttes, ſont la même choſe que ce qu'on appelle *Tuba* dans les Femmes. Car quoique la por-

tière des Bruttes ſoit un corps cave, dans lequel la conception & la nourriture de leurs petits a accoutumé de ſe faire, & que le *Tuba* des Femmes paroiſſe ſolide & ſans cavité, enſorte qu'il eſt propre à recevoir la ſemence, & à en faire la tranſcolation dans le fond de la matrice, en lui tenant lieu de proſtates, ſuivant l'opinion de *Galien*, & que la conception ſe faſſe ordinairement dans le fond de la matrice, il eſt pourtant vrai de dire que la ſtructure & l'uſage du *Tuba* des Femmes, & de la portière des Brutes, n'ont rien d'eſſentiellement différent; puiſque de même qu'il y a des exemples de la conception faite dans le *Tuba*, nous avons des obſervations qui nous ont fait voir que ce *Tuba* a auſſi quelquefois une cavité manifeſte. Au bout de chaque portière, un peu au-deſſous du teſticule, il y avoit un corps long, & d'une ſubſtance nerveuſe, qui fut pris pour le ligament rond: car il deſcendoit dans les aînes, & s'y dilatoit en forme de pattes d'Oye comme aux Femmes. Son origine étoit ſeulement diſſemblable, en ce qu'aux Femmes ces ligamens ſortent du corps même de la matrice à l'endroit où commence le *Tuba*, aſſez loin du teſticule.

Soranus a écrit qu'il avoit vu en une Femme ce ligament rond, qu'il appelle le crémaſtère du teſticule des Femmes, qui étoit attaché proche le teſticule, de même que nous l'avons obſervé en notre Lionne.

Le médiaſtin n'étoit point percé en forme de réſeau comme au premier Lion ; mais ſa membrane étoit épaiſſe & continue. Le poumon avoit ſept lobes, trois de chaque côté, & un au milieu. Ceux du côté droit étoient plus grands que ceux du côté gauche. Tout le parenchyme du poumon étoit ſkirrheux. La veine coronaire étoit fort groſſe ; mais le cœur étoit plus petit qu'aux deux Lyons qui ont été diſſequés. Le dedans du ventricule gauche étoit ſkirrheux vers l'embouchure de l'artère du poumon ; & il ſembloit que le poumon eût communiqué au cœur cette maladie. Il y avoit deux polypes, un dans chaque ventricule du cœur. Toute la baſe du cœur en dehors étoit entourée d'une ſubſtance glaireuſe, qui formoit pluſieurs boſſes inégales, au lieu de la graiſſe qui ſe trouve ordinairement en cet endroit. La langue étoit armée, comme aux Lions, de ſes grandes pointes en forme d'ongles ; mais elles étoient

moins grandes, moins dures, & moins piquantes.

Les ventricules du cerveau étoient fort amples ; & la cavité où entre la faulx, qui ſépare le grand cerveau en deux, étoit auſſi fort profonde, ayant dix lignes. La glande pinéale étoit fort petite, n'ayant pas une ligne. Le cryſtallin, de même qu'aux Lions, étoit plus convexe en devant qu'en arrière; ce qui ne s'eſt pas néanmoins trouvé dans l'autre Lionne, où il étoit fort plat, & plus convexe en arrière. La membrane qui eſt poſée dans le fond de l'œil, & couchée ſur la choroïde, que nous appellons le tapis, étoit de couleur iſabelle, entremêlée de bleu-verdâtre clair. Elle étoit aiſément ſéparable de la choroïde, laquelle demeuroit entière avec ſon épaiſſeur ordinaire, après qu'on avoit enlevé la membrane qui forme ce tapis. Le nerf optique étoit fort près de l'axe de l'œil. On voyoit paroître un trou en ſon milieu, qui diſparoiſſoit lorſqu'on jettoit la rétine toute d'un côté, & qu'elle n'étoit pas également étendue autour du nerf optique ſur la concavité de la choroïde.

Pour ce qui concerne l'Hiſtoire Na-

turelle du Lion, nous ne trouvons rien de mieux que ce qui en eſt dit dans l'*Hiſtoire Général des Voyages*, ſi bien rendue par M. l'Abbé *Prevoſt*. Voici donc comme il s'exprime ſur ce ſujet.

Cette vaſte partie du continent de l'Afrique, qui eſt depuis le Cap-Blanc juſqu'à Sierra Léona, contient des Animaux de toutes les eſpéces, ſurtout une infinité de Bêtes de proie, qui vivent en ſûreté dans cette retraite. Donnons le premier rang au Lion, puiſque de tous temps on l'a nommé le Roi des Animaux. Il ſemble que l'Afrique ſoit le pays naturel de cette noble créature, non-ſeulement parce qu'il n'y a point de Régions connues où les Lions ſoient en ſi grand nombre, mais encore parce qu'ils y ſont d'une taille & d'une fierté terribles. Cependant on remarque que ceux du Mont-Atlas n'approchent point de ceux du Sénegal & de la Gambra pour la hardiſſe & la groſſeur. Quelques Naturaliſtes ſe ſont imaginés que la face du Lion a quelque reſſemblance avec le viſage humain. Il a la tête groſſe & charnue, couverte de longues boucles d'un crain fort rude; ſon front eſt quarré & comme ſillonné par de profondes rides, ſur-tout lorſqu'il eſt en fureur. Ses yeux

ſont

ſont vifs & perçans, ombragés d'épais ſourcils qu'il fait mouvoir d'une manière terrible. Il a le nez long, large & ouvert; la mâchoire épaiſſe, & garnie de muſcles, de tendons & de nerfs d'une force ſingulière. Sa langue eſt fort groſſe, rude, & couverte de pluſieurs pointes auſſi dures que de la corne, longues de trois ou quatre lignes, & tournées vers le goſier. Cette étrange ſuperficie de ſa langue rend ſes léchemens ſi dangéreux, qu'ils écorchent auſſi-tôt la peau; & pour peu qu'il ſente le ſang, il ne penſe plus qu'à dévorer. Le domeſtique d'un François ayant ſouffert qu'un Lion privé, qui couchoit dans la chambre de ſon maître, prît l'habitude de le careſſer & de le lécher, fut averti ſouvent des funeſtes conſéquences auxquelles il s'expoſoit: mais ſe fiant à la douceur & à la familiarité de cet Animal, il négligea les avertiſſemens. Son Maître, réveillé par quelque bruit, jetta les yeux dans ſa Chambre, & ne fut pas peu effrayé de voir la tête de ſon valet entre les griffes du Lion, qui avoit déja dévoré le corps. Il ſe leva auſſi-tôt; & gagnant ſon cabinet, il appella au ſecours quelques autres François qui tuèrent le monſtre à coup de fuſil.

Quoique le cou du Lion ſoit d'une bonne longueur, il eſt d'une force & d'une roideur étonnante. Celui du mâle eſt couvert d'une longue & rude crinière, qui ſe dreſſe lorſqu'il eſt en furie. La fémelle eſt ſans crinière, mais on la croit plus féroce encore & plus terrible que le mâle. Le Lion a les jambes courtes, oſſeuſes & fort ſouples. Sa marche eſt lente & majeſtueuſe, excepté lorſqu'il pourſuit ſa proie; car il court alors avec une vîteſſe extraordinaire. Perſonne n'ignore qu'elle eſt la fierté & la hardieſſe de ce terrible Animal. Son intrépidité eſt ſi ſurprenante, que ſoit hommes ou bêtes, il ne paroît jamais effrayé du nombre de ſes ennemis. S'il ne penſe point à l'attraque, il paſſe dédaigneuſement, & continue ſa marche avec lenteur. Si la faim le preſſe, il tombe indifféremment ſur tout ce qui ſe préſente, & la réſiſtance ne fait qu'augmenter ſa rage: auſſi eſt-il fort dangereux de le bleſſer ſans l'abbattre. Quelque inégal que puiſſe être le combat, il ne tourne jamais le dos. S'il eſt forcé de ſe retirer, il le fait en arrière, & fort lentement, juſqu'à ce qu'il ait gagné quelque retraite aſſûrée. Un Gentilhomme Florentin avoit une Mule ſi vicieuſe

que non-seulement elle rendoit peu de service, mais que se révoltant contre les valets & les palefreniers, elle maltraitoit des dents ou des pieds tous ceux qui l'approchoient. Son Maître après avoir employé inutilement toutes sortes de moyens pour la dompter, résolut de l'exposer aux bêtes féroces de la Ménagerie du Grand-Duc. On lâcha un Lion, dont le rugissement auroit d'abord effrayé tout autre Animal. Mais la Mule, sans paroître allarmée, se retira prudemment dans un coin de la cour, où elle ne pouvoit être attaquée que par derrière, c'est-à-dire, du côté de sa principale force. Dans cette situation, elle attendit son ennemi, l'observant du coin de l'œil, & lui présentant la croupe. Le Lion, qui parut sentir la difficulté de l'attaque, employa toute son adresse pour prendre ses avantages. Enfin la Mule trouva l'occasion de lui lancer une si furieuse ruade, qu'elle lui brisa neuf ou dix dents, dont on vit sauter les fragmens en l'air. Le Roi des Animaux s'apperçut qu'il n'étoit plus en état de combattre. Il ne pensa qu'à se retirer en arrière jusques dans sa loge, en laissant la Mule maîtresse du champ de bataille.

Suivant l'opinion de quelques Naturaliſtes, le Lion a conſtamment la fiévre, ou du-moins une violente inflammation dans la maſſe du ſang. Le célébre *du Verney* a remarqué que la véſicule du fiel dans cet Animal, a divers replis, d'où il conclut qu'il abonde en bile. Sa proie ordinaire eſt une multitude de petits Animaux, excepté lorſqu'étant preſſé par la faim, il n'épargne rien. Cependant on aſſûre qu'il reſpecte les femmes, & qu'il prend même la fuite à leur vue. Mais on n'a pour garand de cette vérité que le témoignage de *Labat*, qui parle d'après *Paul Lucas*. Ce fameux Voyageur, dit-il, lui raconta qu'étant à la *Momeſta* près de Tunis, il avoit vû les femmes du pays, ſans autres armes que des bâtons & des pierres, pourſuivre des Lions pour leur faire quitter leur proie, & ces fiers Animaux l'abandonner, plutôt que de ſe défendre. Le Lion ſupporte longtemps la ſoif. On prérend qu'il ne boit qu'une fois en trois ou quatre jours, mais qu'il boit beaucoup lorſqu'il en trouve l'occaſion. C'eſt une erreur vulgaire que de le croire épouvanté du chant des Coqs. On a vérifié au-contraire, qu'il fait peu d'atten-

tion à volaille : mais il n'eſt pas moins vrai qu'il redoute les Serpens. La reſſource des Mores, lorſqu'ils ſont pourſuivis par un Lion, eſt de prendre leur Turban, & de le remuer devant eux, dans la forme d'un Serpent. Cette vue ſuffit pour faire précipiter ſa retraite à leur ennemi. Comme il arrive ſouvent aux mêmes Peuples de rencontrer des Lions dans leurs chaſſes, il eſt fort remarquable que leurs Chevaux, quoique célébres pour leur vîteſſe, ſont ſaiſis d'une terreur ſi vive, qu'ils deviennent immobiles, & que les Chiens, non moins timides, ſe tiennent rampants aux pieds de leur Maître ou de ſon Cheval. Le ſeul expédient pour le More eſt de deſcendre & d'abandonner une proie qu'il ne peut défendre. Mais ſi le raviſſeur eſt trop près, & qu'on n'ait pas le temps d'allumer du feu, ſeul moyen de l'effrayer, il ne reſte qu'à ſe coucher par terre, dans un profond ſilence. Le Lion, lorſqu'il n'eſt pas tourmenté par une faim dévorante, paſſe gravement, comme s'il étoit ſatisfait du reſpect qu'on a pour ſa préſence.

Le Lion eſt d'une taille aſſez haute & fort bien priſe. Ceux d'Afrique ne ſont pas moins gros qu'un Cheval Bar-

be. Quoique la Lionne n'ait que deux mammelles, elle porte ſouvent quatre Lionceaux, & quelquefois davantage. On aſſûre qu'ilsnaiſſent les yeux ouverts. Lorſque les Mores en trouvent dans quelqu'autres, ils ne manquent point de les porter aux Européens, qui s'empreſſent ordinairement de les acheter. Si la Lionne revient aſſez tôt pour courir après les raviſſeurs, ils lui jettent un de ſes petits, & tandis qu'elle le porte à ſa caverne, ils ne perdent pas un moment pour s'échapper avec les autres.

Nos Hiſtoires offrent quantité d'exemples de la généroſité & de la clémence du Lion. *Labat* en rapporte deux, qu'il avoit appris de pluſieurs témoins. Le Pere *Joſeph Colombet*, Religieux Jacobin, étant dans l'eſclavage à Miquenez, réſolut avec un de ſes compagnons de ſe mettre en liberté par la fuite. Comme ils connoiſſoient aſſez le pays, ils eſpéroient de pouvoir ſe rendre à *Larathe*, Place qui appartient aux Portugais ſur cette côte. Ils trouvèrent le moyen de s'échapper, & ne marchant que la nuit, ils ſe repoſoient pendant le jour dans les bois, où ils ſe couvroient de feuilles & de ronces pour ſe défendre

de l'ardeur du Soleil. Après deux jours de marche, ils arrivèrent près d'un étang, seule eau qu'ils eussent rencontrée depuis leur départ; & le premier objet qui frappa leurs yeux fut un Lion qui étoit fort près d'eux, & qui paroissoit garder le bord de l'eau. Un moment de conseil sur un danger si pressant, leur fit prendre le parti de se mettre à genoux devant ce terrible voisin; & d'une voix touchante, ils lui firent le récit de leur infortune. Le Lion parut touché de leur humiliation. Il s'éloigna volontairement à quelque distance, & leur laissa la liberté de boire. Le plus hardi ne balança point à s'approcher de l'étang, où il remplit son flacon, tandis que l'autre continuoit ses prières. Ils passèrent ensuite à la vue du Lion, sans qu'il fît le moindre mouvement pour leur nuire; & le jour d'après, ils arrivèrent heureusement à Larathe. La seconde avanture étoit arrivée à Florence. Un Lion du Grand-Duc étant sorti de la Ménagerie, entra dans la ville, & ne manqua point d'y répandre beaucoup d'épouvante. Entre les fugitifs, il se trouva une femme qui portoit son enfant dans ses bras, & qui dans l'excès de sa crainte le laissa tomber. Le Lion

s'en saisit, & paroissoit prêt à le dévorer ; lorsque la mère transportée du plus tendre mouvement de la nature, retourna sur ses pas, au mépris du danger, se jetta aux pieds du Lion, & lui demanda son enfant. Il la regarda fixement. Ses cris & ses pleurs semblèrent le toucher. Enfin, il mit l'enfant à terre, & se retira sans lui avoir fait le moindre mal. Mais quelque opinion qu'on prenne de ces deux récits sur le témoignage de *Labat*, on remarquera sans doute, que s'il est vrai, suivant le même Auteur, que le Lion craigne les femmes, celle-ci n'avoit pas besoin d'employer la prière. Un autre Auteur ajoûte à ces deux Histoires, que vers l'an 1614, deux Esclaves Chrétiens s'étant échappés la nuit de leur prison, dans l'espérance de se rendre à *Mazagan*, Place Portugaise, ils apperçurent près d'un arbre, sous lequel ils cherchoient à se cacher pendant le jour, un Lion, qui marcha comme eux lorsqu'il les vit marcher, qui s'arrêta lorsqu'il les vit arrêtés, enfin qui les suivit sans les perdre de vue. Bien-tôt ils furent joints par quelques Cavaliers, qui avoient été détachés pour les poursuivre. Mais le Lion faisant face à leurs

ennemis, les obligea de se retirer. Ensuite ne cessant point de conduire ces malheureux Esclaves, il ne les quitta qu'à la vue de Mazagan, & lorsqu'ils furent hors de danger.

Les François du Fort *Saint-Louis* avoient une belle Lionne, qu'ils gardoient enchaînée pour l'envoyer en France. Cet Animal fut atteint d'un mal à la mâchoire, qu'on prétend aussi dangéreux pour son espèce, que l'hydropisie de poitrine pour la race humaine. N'étant plus capable de manger, il fut bien-tôt réduit à l'extrémité; & les gens du Fort, qui le crurent désespéré, lui ôtèrent sa chaîne, & jettèrent le corps dans un champ voisin. Il étoit dans cet état, lorsque le sieur *Compagnon*, Auteur du Voyage de Banbut, l'apperçut à son retour de la chasse. Ses yeux étoient fermés, sa gueule ouverte, & déja remplie de fourmis. *Campagnon* prit pitié de ce pauvre Animal; & s'imaginant lui trouver quelque reste de vie, il lui lava le gosier avec de l'eau, & lui fit avaler un peu de lait. Un remède si simple eut des effets merveilleux. La Lionne fut rapportée au Fort. On en prit tant de soin qu'elle se rétablit par dégrés. Mais n'ou-

bliant pas à qui elle étoit redevable d'un ſi grand ſervice, elle conçut tant d'affection pour ſon bienfaiteur, qu'elle ne vouloit rien prendre que de ſa main ; & lorſqu'elle fut tout-à-fait guérie, elle le ſuivoit dans l'iſle avec un cordon au cou, comme le Chien le plus familier.

Le hazard favoriſe quelquefois de foibles Animaux juſqu'à leur donner de l'avantage ſur le Lion. Tandis que le ſieur *Brue* étoit directeur de la Compagnie Françoiſe au Sénégal, on apporta dans l'iſle de *Saint-Louis* un troupeau entier de Chèvres qu'on avoit acheté des Mores. Il y avoit dans le Fort un beau Lion, qu'on y nourriſſoit ſoigneuſement depuis pluſieurs années. La vûe de ce terrible Animal inſpira tant de frayeur aux Chèvres, qu'elles prirent toute la fuite, à la réſerve d'une ſeule, qui le regardant avec audace, fit un pas en arrière, & s'avança vers lui les cornes baiſſées. Cette attaque, qui fut répétée pluſieurs fois, jetta le Lion dans un tel déſordre, que ſoit frayeur ou pitié, il ſe mit comme un Chien entre les jambes du Directeur, pour éviter un adverſaire ſi incommode. On nomme quelques Animaux qui ne crai-

gnent pas de mesurer leurs forces avec le Lyon, tel que le Tygre & le Sanglier. L'Eléphant, quoique redoutable par sa grosseur, devient souvent sa proie. En 1695, dans un marais rempli de roseaux, proche de Maroc, on trouva un Lion & un Sanglier expirans des blessures qu'ils avoient reçues l'un de l'autre dans le même lieu. Les roseaux étoient abbattus aux environs, & teints de leur sang.

L'attaque du Lion paroît toujours délibérée. Il ne s'avance pas directement vers sa proie; mais faisant un circuit, & rampant même pour s'approcher, il s'élance ensuite lorsqu'il est à portée de fondre dessus d'un seul saut. Malgré cette férocité naturelle, les Lions s'apprivoisent facilement dans leur jeunesse. Il s'en trouve d'aussi doux & d'aussi caressans que des Chiens. La methode ordinaire des Mores & des Négres pour prendre des Lions, est d'ouvrir dans la terre un grand trou qu'ils couvrent de branches & de feuilles, sur lesquelles ils laissent une piéce de chair pour amorce. Lorsque l'Animal est pris dans cette trappe, ils le tuent à coup de fléches & de zagayes, & se nourrissent de sa chair pendant plusieurs jours. Les Mo-

res employent la peau des Lions à ſe faire des couvertures de lits. En Europe, on s'en ſert pour les garnitures de ſelles & les ſiéges de caroſſe. *Labat* lui attribue une propriété remarquable ; c'eſt celle d'éloigner les Rats & les Mites du lieu où elle eſt conſervée. Il cite le témoignage de *Paul Lucas*, qui s'en étoit aſſûré par ſa propre expérience.

Voilà à peu près tout ce qu'on trouve ſur le Lion dans la *Nouvelle Collection de Voyages* : Nous y ajoûterons ſeulement les remarques ſuivantes, dont quelques-unes ſe rapportent à ce qui en a déja été dit.

Il eſt contre l'expérience que les Lions s'accouplent à reculons, & qu'ils lévent la jambe pour piſſer comme font les Chiens, quoi qu'en diſent pluſieurs Auteurs d'après *Pline* ; car ils s'accouplent à la manière des Chats, des Liévres & des Chameaux, & ils piſſent comme eux en arrière ſans lever la jambe. On ne voit pas non-plus qu'ils dorment les yeux ouverts, ni qu'ils remuent la queue en dormant. Il n'eſt peut être pas plus vrai que le Lion ſe guériſſe en mangeant de la chair de Singe, lorſque dans la vieilleſſe il ſe ſent attaqué de

fièvre quarte. Il a une queue longue, vigoureuſe, capable même, ſi l'on en croit certains obſervateurs, de rompre un pieu qui auroit près d'un demi-pied de groſſeur ; mais cette queue n'eſt point armée de pointe ou de piquans propres à irriter l'Animal quand il veut s'exciter lui-même à la cruauté. *Fallope* a réfuté le ſentiment des Anciens qui prétendoient que les os du Lion n'avoient point de moëlle ; & c'eſt à tort qu'on aſſûre que ces mêmes os étant frappés donnent du feu comme une pierre à fuſil. Nous n'avons point obſervé que les yeux de la fémelle ſoient différens de ceux du mâle, & que la fémelle ait la prunelle plus grande & plus ronde. Les meilleurs Auteurs s'accordent à dire que la Lionne n'a que deux mamelles : & cependant *Willughby* rapporte qu'à Naples une Lionnne enfermée avec un Lion dans la même loge, fit cinq petits qu'elle nourrit. Comment donc, demande *Ray*, cette Mère a-t-elle pû allaiter cinq petits, ſi elle n'avoit que deux mamelles ? En effet, il eſt à préſumer que les Naturaliſtes ſe ſont trompés, & que la Lionne a autant de mamelles que la Chienne ou la Chatte. Au-reſte, les

Lions ſe plaiſent dans les Pays chauds, & ſont extrêmement ſenſibles au froid : on les trouve en Aſie, en Afrique, ſurtout dans la Libye & la Mauritanie. On en voit peu en Europe, notamment dans les Ménageries des Rois & des Princes, où il eſt fort rare qu'ils multiplient, ainſi que les Tigres. Ces Animaux ſont d'une grande dépenſe ; car il y en a qui mangent par jour des dix-huit à vingt livres de chair de Bœuf : mais comme ils ſont faits pour courir, & qu'ils ſouffrent impatiemment l'ennui de la captivité, ils ne vivent pas long-temps dans les Ménageries. Les Romains étoient curieux de faire parade de Lions dans les ſpectacles qu'ils donnoient au peuple. *Marc-Antoine* paſſe pour avoir été le premier qui ait oſé entrer dans Rome avec des Lions attelés à ſon char, au grand étonnement de tout le monde ; & l'on dit que *Céſar* en fit paroître juſqu'à quatre cens à la fois dans l'Amphithéâtre. *Auguſte* en avoit de ſi apprivoiſés, qu'ils jouoient avec des Lièvres ſans leur faire aucun mal : *Belon* aſſûre avoir vu la même choſe à Conſtantinople. Au rapport de *Lampride*, l'Empereur *Héliogabale* dont on ne peut lire la vie ſans horreur, &

qui fut ſurnommé à juſte titre le *Sardanapale* de Rome, ſe faiſoit un amuſement d'enyvrer ſes favoris, qu'il enfermoit enſuite dans un appartement, où on lâchoit tout-à-coup pendant la nuit des Lions, des Léopards & des Ours déſarmés, c'eſt-à-dire, à qui l'on avoit coupé les griffes & arraché les dents; enſorte que ces gens ſe réveillant en ſurſaut & appercevant à la lumière des flambeaux de ſi terribles Animaux, mouroient ſouvent de peur.

Le Lion s'appelle en Hébreu, *Ari* ou *Labi*; en Grec *Leôn*, d'où viennent les mots Latins & François; en Italien *Leone*; en Eſpagnol *Leon*; en Allemand *Loewe*; en Flamand *Lœuw*; en Anglois *Lion*; en Suedois *Leyon*. Le petit eſt nommé *Lionceau*, & ce nom vient du Latin *Leunculus*, ou plutôt de l'Italien *Lioncello*.

Le Lion contient dans toutes ſes parties beaucoup d'huile & de ſel volatile. Les parties de cet Animal qui ſont d'uſage en Médecine, ſont le cœur, le ſang, & la graiſſe. Le cœur du Lion deſſéché & mis en poudre, eſt propre pour l'épilepſie & pour la fièvre quarte: la doſe en eſt depuis douze grains juſqu'à deux ſcrupules, ſoit ſeul, ſoit

étendu dans une eau céphalique. Le ſang deſſéché a les mêmes vertus ; il eſt ſudorifique, & il réſiſte au venin : on le donne depuis douze grains juſqu'à un gros. La graiſſe eſt le plus en uſage ; elle eſt émolliente, anodyne & réſolutive ; elle calme les douleurs d'oreilles, ſi l'on trempe dedans du cotton, & qu'on l'introduiſe dans cet organe. On peut également y en faire diſtiller quelques gouttes. On en frotte auſſi avec ſuccès les membres engourdis de froid ; elle ramollit & réſout les tumeurs ſkirreuſes, & guérit les engelures. Mais il faut avoir attention de ne la pas appliquer ſur quelque tumeur accompagnée d'inflammation ; car comme elle eſt chaude & pénétrante, elle acquereroit bien-tôt par la chaleur de la partie une qualité âcre & cauſtique, qui augmenteroit l'inflammation, bien loin de la diminuer : ainſi elle ne convient qu'aux tumeurs indolentes & ſkirrheuſes.

LEPUS.

NOus renfermerons ſous le même genre, deux différentes eſpèces d'Animaux qui ſe reſſemblent beaucoup; ſçavoir, le Lièvre & le Lapin.

Le Lièvre; Lepus, Offic. Schrod. 299. Lemer. 495. Boſſch. *Quad.* 264. Herm. *Cynos.* 718. *Dal. Pharm.* 444. *Blas.* 86. *Paullin. Lagogr.* 1. *Merr. Pin.* 168. Charlet. Exerc. 23. Schwenkf. *Quad.* 103. Geſn. *de Quad. Digit.* 605. Aldrov. *de Quad. Digit.* 247. Jonſt. *de Quad.* 109. Raii. *Synops. Anim. Quad.* 204. Lepus terreſtris, *Matth.* 147. Lepus caudâ abruptâ, pupillis atris, Linn. Faun. Suec. 19. *Lepus vulgaris cinereus*, Klein. *Quad.* 51. *Lepus caudatus, ex cinereo rufus*, *Briſſ. Quad.* 138. *Lepus* quadrupes, *ſeu major*; *Daſypus*, *Quorumd.*

Le Lièvre, dont la femelle s'appelle quelquefois *Liévreſſe*, mais plus communément *Haſe*, & le petit *Levrault* ou *Levraut*, *Levreau Levreteau*, eſt un Animal connu de tout le monde, & qui ſe trouve par-tout. Il a la tête courte & ronde; la lévre ſupérieure fendue

dans le milieu ; les paupières trop courtes pour pouvoir couvrir commodément les yeux, & les fermer exactement dans le ſommeil, ce qui a fait dire que le Liévre dormoit les yeux ouverts ; l'œil grand, ſaillant, qui voit mieux de côté & même en arrière qu'en devant ; deux dents inciſives à chaque mâchoire, ſans canines, comme le Lapin ; les oreilles longues, très-mobiles, propres pour entendre de loin le moindre bruit ; la voix aiguë & glapiſſante ; le col étroit, rond, foible, oblong ; les jambes de derrière plus longues que celles de devant, ce qui eſt cauſe qu'il monte plus aiſément qu'il ne deſcend ; les pieds de devant diviſés en cinq doigts, & ceux de derrière en quatre, tous armés d'ongles aſſez forts ; le deſſous des pieds velu comme le deſſus ; la queue extrêmement courte ; tout le corps couvert de poils doux & épais, un peu courts, variés de roux, de gris & de noirâtre, à la réſerve du ventre qui eſt blanc. Au-reſte, les Liévres diffèrent entr'eux en couleur, en grandeur, en graiſſe, en lieu natal ; car il y en a de tout noirs, excepté à l'extrémité des pattes qui eſt bleuâtre ; de bruns, de jaunâtre, de jaunes dorés, de tout blancs qui ont ſeulement le bout

des oreilles noirâtre, & dont la chair, ſuivant *Geſner*, eſt plus tendre que celle des autres : or, ces Liévres blancs ſont des Liévres de montagnes qui ne deſcendent guères dans les vallons ; on les trouve ſur les montagnes de la Suiſſe, dans les Alpes, en Suéde, en Norwège & dans les autres pays du Nord : au commencement de l'hyver, ils quittent la couleur rouſſe-cendrée qui eſt comme leur habit d'été, par lequel ils reſſemblent aux Liévres communs, & deviennent d'abord moitié gris & moitié blancs, puis tout-à fait blancs ; ce qui leur procure une ſorte de ſûreté contre les oiſeaux de proye qui ne les voyent pas facilement paſſer ſur la neige, de même qu'il n'eſt pas facile d'appercevoir un Liévre commun dans ſon gîte à cauſe de ſon poil qui approche de la couleur de la terre. Mais ces Liévres de montagne, outre les Aigles, les Vautours & autres oiſeaux de proie, ont encore pour ennemis mortels les Renards qu'on appelle auſſi de montagne, & qui ſont d'un jaune-blanchâtre. *Pline* s'eſt imaginé que les Liévres devenoient blancs dans les Alpes, parce qu'ils s'y nourriſſoient de neige en hyver : il eſt bien vrai que ces Ani-

maux cherchent l'herbe qui eſt ſous la neige ; mais doit-on croire pour cela qu'ils vivent de neige ? *Scaliger* dit que l'aſpect continuel de la neige qui eſt toujours préſente à l'imagination des mères, donne une couleur ſemblable à leurs fœtus ; mais ſi cette raiſon étoit juſte, on verroit naître des Animaux verds par la vue continuelle de l'herbe verte. Il eſt plus naturel de penſer que c'eſt la température de l'air qui fait changer le poil de couleur : auſſi a-t-on vû à Lubec, ſelon *Paullini*, un Liévre de Livonie changer de couleur, même en cage, & devenir blanchâtre durant l'hyver. Quoique les Liévres blancs ſoient beaucoup plus communs dans les pays froids que dans nos climats tempérés, il s'en trouve pourtant quelquefois de ſemblables en France, par exemple dans notre Province de Sologne, & notamment ſur la Paroiſſe de Vienne à cinq lieues d'Orléans. M. *Henri Ellis*, dans ſon *Voyage de la Baye de Hudſon*, dit que les Lapins : les Liévres & les Perdrix de cette région qui ſont ordinairement bruns ou gris en Eté, deviennent blancs en Hyver. Certains Auteurs, ajoûte cet illuſtre Voyageur, prétendent que ces Bêtes en chan-

geant de couleur, changent en même temps de poil & de plumes ; mais le contraire ſera évident à tous ceux qui voudront ſatisfaire leur curioſité à cet égard, comme je puis l'aſſûrer par ma propre expérience, ayant obſervé au commencement de l'hyver qu'il n'y avoit que les pointes du poil des Lapins qui étoient devenues blanches, pendant que la racine du poil étoit encore griſe comme étant moins expoſée au froid. Le contraire auroit du avoir lieu en cette ſaiſon, ſi ces Animaux changeoient réellement de poil.

Pour ce qui eſt de la grandeur, de la graiſſe & du lieu natal, les Liévres varient beaucoup ; car ils ſont plus gros, plus grands & plus gras, ſelon qu'ils trouvent plus de nourriture : on en a vû qui étoient grands comme de forts Agneaux. *Pline* & *Albert* ont cru que les Liévres ne s'engraiſſoient jamais, ſoit à cauſe qu'ils ſont dans un mouvement perpétuel, ſoit par rapport à la ſéchereſſe de leur tempérament ; mais ils ſe ſont trompés : tout le monde ſait aujourd'hui que ces Animaux s'engraiſſent naturellement par artifice ; l'avoine, par exemple, eſt excellente pour les engraiſſer, pourvû qu'elle ne ſoit pas trop

récente, car autrement elle les feroit mourir ſi l'on en croit *Paullini*. Et par rapport aux lieux où ils vivent, les uns habitent les montagnes, les autres les plaines campagnes, d'autres les lieux humides & marécageux. Les Liévres de montagnes ſurpaſſent les autres par la taille, par la noirceur & la denſité des poils, ainſi que par la bonté de la chair ; ceux des plaines excellent pour la légereté & la vîteſſe de la courſe ; enfin ceux de marécages ſont les plus pareſſeux & les plus mépriſés, parce qu'ils paſſent pour être ſujets à la ladrerie. Suivant certains chaſſeurs, il y a une ſorte de Liévres qu'on pourroit nommer *Muſqués*, & qui ſentent ſi fort le muſc, qu'ils font entrer en fureur les Chiens qui les ſuivent à la piſte. La Nature a accordé à bien des Animaux, ſelon la loi ordinaire, une ou pluſieurs cornes ; mais elle en donne quelquefois à d'autres par extraordinaire: c'eſt ainſi que *Thomas Bartholin*, *George Segerus*, *Olaüs Wormius*, & autres célébres Auteurs, rapportent qu'on a vu des Liévres cornus, dont les crânes ont été conſervés dans les cabinets des curieux. *Paullini* dans ſa *Lagographie*, cherchant à découvrir ce qui put donner occaſion à ces ſortes

de cornes qui naiſſent contre nature ſur la tête des Liévres, dit qu'il eſt à préſumer que cela vient de ce qu'une Haſe pleine aura été frappée tout-à coup par la rencontre inopinée d'un Cerf ou d'un Chevreuil, qui aura fait une telle impreſſion ſur les têtes tendres des embrions, que les eſprits Animaux & les autres liqueurs qui abordent venant à ſe coaguler, font pouſſer des cornes à-peu-près ſemblables à celles des Cerfs ou des Chevreuils.

Quant à la différence du ſexe, on connoît le mâle, ſuivant le rapport du ſieur *Jacques du Fouilloux*, en le voyant partir du gîte, parce qu'il a le derrière tout blanchâtre, comme s'il avoit été plumé; ou bien par les épaules qui ſont communément rouges, & parſemées de quelques poils longs: de plus, le mâle a la tête plus courte & plus ronde, le poil des barbes long, les oreilles courtes, larges & blanchâtres; au contraire, la fémelle a la tête longue & étroite, les oreilles grandes, & le poil de deſſus l'échine d'un gris tirant ſur le noir. Le mâle fait communément des crottes plus petites, plus ſéches & plus pointues que la fémelle; la raiſon en eſt que la fémelle ne fait pas tant de chemin la

nuit, & qu'elle eſt beaucoup plus grande. Le mâle bat plus les grands chemins, les carrefours & autres lieux découverts, que la fémelle; qui fait ſes ruſes plus ſubtiles & ſes courſes plus courtes, en tournoyant comme le Lapin autour des broſſailles : & ſi elle va la nuit dans les bleds verds, elle ne traverſe guères les ſillons, mais elle les ſuit tout du long, & s'arrête aux plus fortes touffes du bled pour viander; encore ne lui ſuffit-il pas d'en manger ſon ſaoul, car elle le coupe & le laiſſe dans les ſillons. Quand les Chiens chaſſent la fémelle, elle ne fait, comme nous venons de dire, que tournoyer autour de ſon repaire, paſſant ſept ou huit fois par le même endroit, ſans vouloir jamais s'éloigner. Le mâle fait le contraire; car ſi les Chiens le chaſſent, il fera ſeulement deux tours autour de ſon gîte; puis prenant congé de la meute, il s'en va quelquefois trois ou quatre lieues loin ſans s'arrêter, en quelque pays d'où il pourroit être venu

Il eſt temps maitenant de paſſer à la deſcription anatomique des parties intérieures du Lièvre, que nous tirerons en grande partie de *Blaſius* & de *Paullini*.

Cet

Cet Animal a la peau très-mince, membraneuſe & tranſparente, & ſous la peau un pannicule charnu fort délié, avec tous les muſcles du bas-ventre qui ſe trouvent dans l'Homme, à l'exception des pyramidaux; point d'épiploon; le ventricule dans le milieu duquel l'œſophage vient s'inſérer, couché dans l'hypochondre gauche ſous le diaphragme, oblong, ſimple & unique, mais double en apparence, contenant deux ſortes de bouillies, l'une plus humide du côté gauche où les membranes paroiſſent plus minces, l'autre plus ſèche du côté droit vers le pylore où les membranes ſemblent auſſi plus épaiſſes: or, à l'aide d'une pareille ſtructure l'on pourroit rechercher la cauſe de la rumination dans le Lièvre, car il eſt dit dans le Lévitique & dans le Deuteronome que le Lièvre rumine, quoiqu'il n'ait qu'un ſeul ventricule & des dents inciſives aux deux mâchoires. La raiſon qu'en apporte *Mercurialis*, eſt que le Liévre & le Lapin étant de petits Animaux qui ne ſauroient avoir pluſieurs ventricules, la Nature a compenſé ce défaut par les inteſtins grêles & par un *Cæcum* très-ample & très-vaſte qui eſt petit dans les autres Animaux: auſſi *Waldungus*

partiſan de *Mercurialis*, penſe-t-il que le *Cæcum* tient ici la place d'un dernier ventricule où s'achève la chylification, attendu que cet inteſtin ſe trouve toujours plein de matière chyleuſe. Mais on peut leur objecter que la même conformation d'inteſtins ſe voit dans le Mouton, bien qu'il ait quatre ventricules, & qu'en conſéquence il n'ait beſoin d'aucun ſupplément : d'ailleurs, quoiqu'il ait été accordé tant d'eſpace au *Cæcum* dans le Lièvre & le Lapin, pourquoi Dieu n'auroit-il pas pu leur fabriquer pluſieurs ventricules s'il avoit voulu ? Car il eſt conſtant que ce ſont les ventricules qui ſont requis pour ruminer, & non-pas les inteſtins. Enfin, quand même on ſuppoſeroit que le *Cæcum* fît la fonction de ventricule, comment pourroit-il contribuer à la rumination ? Car on ne nous perſuadera jamais que les alimens puiſſent remonter du *Cæcum* à la gueule de ces Animaux pour être remâchés, vu l'énorme diſtance qu'il y a de l'un à l'autre, ſans parler des valvules qui devroient en empêcher le retour, témoin la valvule propre du *Cæcum* qui ſemble former pluſieurs valvules conniventes, & qui va d'un bout à l'autre de l'inteſ-

tin, étant roulée en ſpirale comme la coquille d'un Limaçon. Le colon eſt ridé, entouré de cercles déliés, plus étroit que le *Cœcum*. Il ſe rencontre ſouvent une graiſſe très abondante au méſentère & autour des reins, particulièrement au Printemps & en Automne. Les reins ſont aſſez grands & caves, tellement attachés aux lombes, que le droit eſt beaucoup plus élevé que le gauche; on y trouve quelquefois des vers qui ſont la cauſe d'une maigreur extrême : les uretères petits, leſquels vont s'inſérer vers le col de la veſſie urinaire qui eſt grande, oblongue, ayant huit pouces de long & quatre de large. La ratte eſt petite, grêle, pointue vers ſes extrémités, préciſément de la longueur & à peu près de la largeur du petit doigt, adhérante au ventricule. Le foye compoſé de trois grands lobes, & d'une petite appendice; mais dans le plus grand lobe il y a une ſciſſure aſſez conſidérable qui ſemble le partager en deux parties, dont la plus grande reçoit la véſicule du fiel qui eſt de figure pyramidale, petite, & ſi fort enfoncée dans le parenchyme du foye, qu'elle échappe preſque à la vue. On a vu quelquefois le foye d'une groſſeur monſtrueuſe, ou

une grappe d'hydatides attachée par un pédicule à ce viſcère, ou ſon parenchyme rempli de véſicules lenticulaires qui contenoient des vermiſſeaux, ou gâté de pluſieurs ulcères ſemblables à des grains de petite vérole, comme il arrive aux Lièvres ladres. Le pancréas ſe porte à gauche ſous le ventricule, s'attache à la ratte dans plus de la moitié de ſa longueur, & va ſe dégorger fort loin du canal Cholédoque, dont l'inſertion dans le *Duodenum* ſe voit à la diſtance d'un demi-doigt du pylore. Les véſicules ſeminales ſont couchées ſous l'orifice de la veſſie urinaire. Il y a deux teſticules, un de chaque côté, cachés dans le bas-ventre ſous les tégumens, longs de trois travers de doigt, larges d'un pouce, & épais d'un demi-pouce, ſurmontés par de certains cordons charnus qui ſont fermement attachés aux cuiſſes & prolongés tranſverſalement afin de contenir les teſticules en leur place: ces teſticules ſont couverts ſeulement de la tunique albuginée, & compoſés d'une ſubſtance glanduleuſe, ſans aucune cavité apparente; de part & d'autre une proſtate étendue à côté de ſon teſticule, lui ſert de couſſin. Le membre génital eſt nerveux, pointu à

ſon extrémité, long de neuf pouces, & recourbé en partie vers l'anus : delà vient que le Liévre piſſe en arrière ; mais il ne s'enſuit pas qu'il doive s'accoupler à reculons comme l'avancent tous les Auteurs, car nous ſavons que le mâle monte ſur la fémelle dans l'accouplement, de même que le Chameau, le Chat, le Lion & le Tigre. On trouve à la racine du membre génital, des proſtates glanduleuſes de couleur cendrée ſans cavité manifeſte ; & vis-à-vis du membre, en dehors de la peau, un trou reſſemblant à la vulve, qui par un canal ſi tortu que ſans diſſection il eſt impoſſible d'y pénétrer avec un ſtylet, aboutit enfin aux proſtates ; d'où le vulgaire a peut-être pris occaſion de juger que les Lièvres étoient hermaphrodites. Nous voulons bien croire qu'il ſe rencontre des hermaphrodites parmi les Lièvres ; mais il eſt abſolument faux qu'ils le ſoient tous, comme le diſent *Pline & Elien*. *Sebezius* donne deux raiſons de cette erreur, dont la première eſt que les deux ſèxes rendent l'urine de la même façon ; & la ſeconde, que dans tous les Lièvres on trouve aux deux aînes une ſorte de glande ſaillante d'où diſtille une liqueur particulière : ainſi

les Chaſſeurs ayant obſervé dans tous les Lièvres ces eſpèces de tumeurs qu'ils auront priſes pour des teſticules, en ont conclu que tous les Lièvres étoient à la fois mâles & fémelles. Mais ce ne ſont pas là des teſticules, comme n'en ſont point les tumeurs que les Caſtors portent dans les deux aînes, vu qu'elles ſe voyent aux deux ſèxes, & qu'il n'y a point de conduit qui aille de ces tumeurs inguinales s'ouvrir vers le membre génital. *Pline* s'eſt encore trompé quand il a dit que le Lièvre avoit autant de trous ſous la queue que d'années, & que c'étoit un moyen de connoître ſon âge.

Le Lièvre a les poumons jaunâtres, ſitués autour du cœur, diviſés en trois lobes de chaque côté, dont l'un eſt plus grand, & les autres ſont moindres, ſans compter un ſeptième qui eſt leger & ſpongieux, placé au milieu vers le dos; le cœur aſſez grand relativement à la grandenr du corps, tel que *Pline* veut qu'en aient tous les Animaux timides, mais contre l'expérience. On a vu les oreillettes battre encore long-temps après que le cœur avoit ceſſé ſes battemens; & qui plus eſt, les deux ventricules du cœur percés d'une balle de fu-

ſil à une Haſe pleine, qui malgré cette playe mortelle ne laiſſa pas de faire encore ſoixante pas avant que de tomber. On apperçoit aſſez viſiblement dans le cerveau, les quatre ventricules, le réſeau admirable, & les origines des nerfs.

Dans la fémelle, *Wepfer* dit avoir trouvé au périnée deux ſinus latéraux qui contenoient une ſubſtance approchante de la cire, laquelle renfermoit comme en racourci tout le fumet du Lièvre, & piquoit le nez par ſa forte odeur: cette matière ſe dégorgeoit de chaque côté dans le ſinus où elle étoit verſée par une glande conglomerée qui avoit une petite ouverture à ſon extrémité; car quand on la preſſoit, il en ſortoit une ſubſtance toute ſemblable. *Willughby* a obſervé les mêmes ſinus, & les mêmes glandes, qui contenoient une ſubſtance fétide, ſemblable à la cire des oreilles. Un célèbre Anatomiſte a trouvé dans une Haſe qu'il a diſſéquée, un corps tendineux à tête pointue qui ne repréſente pas mal le gland, & qu'il prend pour le clitoris; le vagin fort liſſe comme l'œſophage, & dès l'entrée pluſieurs caroncules blanchâtres qui n'étoient pas plus groſſes que la tête d'une épingle. Comme le clitoris s'avance juſques dans

les membranes propres de la matrice ; l'Auteur penſe qu'il a été placé à cette hauteur afin que dans ſa roideur il tendît la tunique liſſe du vagin autour du membre génital du mâle pour l'obliger à faire plus promptement ſon devoir. Environ à cinq travers de doigt de la vulve on apperçoit deux trous, dont le plus petit mène à la veſſie, & le plus grand à la matrice, qui ſe fourche en deux cornes aſſez longues. La corne droite étoit grêle & ſans aucun renflement, mais la gauche avoit cinq nœuds qui la rendoient inégale. La corne vuide admit très-aiſément un ſtilet par le trou qui s'ouvre dans le vagin ; au-contraire la corne pleine l'admit difficilement. Or dès-que l'Auteur eut vu une corne vuide, & l'autre pleine, la ſuperfétation lui parut tout-à-fait probable dans ce genre d'Animaux. La matrice s'épaiſſiſſoit davantage à l'endroit où le placenta étoit adhérant ; & le placenta qui s'étend à meſure que le fœtus grandit, pouvoit être facilement détaché de la matrice par la preſſion d'une ſpatule, bien qu'il reſtât des points d'attache de part & d'autre. Il y avoit cinq embryons blanchâtres qui nageoient dans leurs membranes, & qui n'étoient pas

plus gros qu'une fève. La tête, le plu grand des membres, montroit de chaque côté un cercle noir avec un centre de même couleur, qui étoit une ébauche des yeux. Les oreilles panchées ſur le col ſe formoient déja en pointe, les pieds étoient déja diviſés en doigts, les côtes & la queue bien diſtinctes; mais comme le bas-ventre n'étoit pas encore revêtu des muſcles & de la peau, on voyoit un commencement purpurin du foye, où alloit ſe rendre la veine ombilicale; c'étoit encore un ſpectacle très-agréable de contempler les circonvolutions des inteſtins blancs comme neige: au moindre attouchement tous le corps ſe détachoit, ainſi que du lait caillé; & au ſoleil il ſe ſécha en peu de temps, comme ſi l'on avoit mis ſur une planche, non un corps organiſé, mais des blancs d'œufs, ou du ſperme de Grenouilles. Les teſticules de la mère aſſez grands, poſés en lieu convenable, ſe flétriſſoient, & paroiſſoient marquetés d'une infinité de points d'un rouge noir; celui qui regardoit la corne vuide, étant ouvert, avoit par-tout la même conſiſtance & la même couleur qu'à ſa ſuperficie: mais l'autre teſticule qui tenoit à la corne fécondée, & qui embraſſoit

cinq globules bruns de la groſſeur d'un pois, étoit d'une conſiſtance ſpongieuſe, cependant plus dure & plus compacte en certains endroits qu'en d'autres, par rapport à ces globules, dont la couleur reſſembloit au dedans d'une noix-muſcade, & qui avoient dans leur milieu une cavité preſque imperceptible. Or comme ces petits corps répondoient au nombre des embryons, qu'ils étoient embraſſés par les teſticules attachés à la corne fécondée, tandis qu'il n'y en avoit pas un du côté de la corne vuide, & qu'en outre ils avoient une cavité, il ſembloit qu'on ne pouvoit s'empêcher de les regarder comme des follicules ou réſervoirs d'où les œufs fécondés ſont tombés, tels qu'on en voit dans tous les Oiſeaux qui viennent de pondre.

Un Chaſſeur a tiré deux Levrauts vivants du ventre d'une Haſe morte depuis quelques heures, & même il a eu ſoin de les faire elever chez lui, en leur donnant d'abord du lait de Vache; ce qui prouve que le fœtus peut ſurvivre quelque temps à la mère. Dans la matrice dont la ſubſtance ne diffère point d'une membrane épaiſſe, les Levrauts ont les pieds de devant appuyés ſur les

oreilles qui ſont elles-mêmes couchées ſur le dos, & les pieds de derrière étendus ſur le bas-ventre ; les yeux fort grands ainſi que la tête par rapport aux reſte du corps, ſi étroitement fermés, qu'on a de la peine à les ouvrir ; les dents de devant à chaque mâchoire déja apparentes & ſenſibles au toucher ; le *Chorion* mince & fourni de pluſieurs petits vaiſſeaux, fort adhérants au *Placenta ;* l'*Amnios* encore plus mince, rempli de liqueur ; enfin le cordon ombilical compoſé de quatre vaiſſeaux, qui ſont l'Ouraque, la veine, & deux Artères. On lit dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Décurie II*, *Année X*, *page* 234, une obſervation du Docteur *George Hannæus* qui rapporte qu'on a trouvé un Levraut pétrifié dans la matrice, & pour le moins auſſi grand que s'il avoit vécu deux mois hors du ventre de la mère ; même des fœtus tombés hors de la matrice dans le bas-ventre, & enveloppés comme une momie dans une membrane ſèche.

Comme il naît des Hermaphrodites parmi les Lièvres, témoin l'obſervation du Docteur *Benjamin Scharff* qui atteſte avoir vu un Lièvre forcé à la chaſſe bien fourni de mammelles qui donnoient

juſqu'à quatre onces de beau & bon lait, lequel après la diſſection ſe trouva pareillement muni de toutes les parties maſculines néceſſaires pour la génération, il y naît auſſi des monſtres. Le Docteur *Salomon Reiſelius* fait mention d'nn Lièvre monſtrueux qui avoit deux corps, huit pattes, & quatre oreilles, trouvé en l'an 1621 près d'Ulm dans le jardin d'*Eraſme Geutſchens* : on rapporte, ce qui paroît bien difficile à croire, que cet Animal à double face comme un *Janus* étant fatigué d'une part, ſe retournoit de l'autre, enſorte qu'il couroit avec des forces toujours nouvelles. Le Docteur *George-Sébaſtien Jungius* parle d'un Lièvre qui portoit trois oreilles ſur une ſeule tête, ayant double corps avec huit pattes, dont deux de devant regardoient le ciel : ce Lièvre fut pris en l'an 1583 dans une chaſſe au mois d'Avril à Turckenheim près de Sarcka, & envoyé ſur le champ à Fridelsheim au Prince Palatin *Jean Caſimir*. Le Docteur *François Paullini* dit avoir vu à la foire de Brunſwick un Lièvre qui avoit trois oreilles & huit pattes. On lit dans l'*Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences*, *Année* 1700, *page* 41, que M. *Lemery* apporta à l'Aſ-

ſemblée un petit Lièvre monſtrueux, ou plutôt deux Lièvres joints enſemble depuis la tête juſqu'à la poitrine. Ils n'avoient qu'une tête & qu'une face, quoiqu'ils euſſent quatre oreilles. Ils n'avoient à la place de la gueule qu'une petite cavité ſans aucune ouverture pour recevoir les alimens. Cependant ils vécurent, & même hors du ventre de la mère, car ils furent pris à la main par un Chaſſeur. l'Animal double marchoit dans un bois, mais l'un des petits Lièvres tiroit d'un côté, l'autre de l'autre, & ils n'avançoient guère. On a dit à M. *Lemery*, qu'en les ouvrant, on leur avoit trouvé à chacun un cœur, un poumon, un eſtomac, le tout bien ſain. On a vu plus d'une fois des Lièvres à deux têtes.

Quant au ſquelète du Lièvre, la tête eſt oblongue; l'os frontal diviſé dans ſon milieu, ayant une apophyſe conſidérable qui s'étend en arrière; l'os occipital aſſez notable, l'orbite de l'œil grande, l'os de la pomette, d'une grandeur inſigne. Les os du nez ſont longs pareillement, & néanmoins les trous ne vont pas ſi avant que dans les autres Animaux: au-deſſous ſont ſitués de chaque côté, les os qui contiennent à leur extré-

mité deux dents longues, recourbées, larges ou pointues ; delà vient qu'à la mâchoire ſupérieure il ne ſe trouve point d'autres dents, non-plus qu'à la mâchoire inférieure. Sept vertèbres au col; douze côtes liſſes & larges, comme dans le Renard, entre leſquelles il y en a ſept de vraies. Le *Sternum* eſt compoſé de ſix parties, dont la dernière reſſemble au cartilage xiphoïde de l'Homme. Les vertèbres ſupérieures du thorax ont leur apophyſes poſtérieures étroites, qui tendent inſenſiblement vers le bas, les vertèbres onzième & douzième ont des apophyſes plus courtes, plus larges, qui tendent vers le haut. La figure & les apophyſes des épaules méritent une ſinguliére conſidération ; près de l'apophyſe épineuſe qui eſt plus longue, il y en a une autre qui eſt ſemblable à l'apophyſe coracoïde, & fort mince. Les clavicules ſont très-étroites & cartilagineuſes. Les vertèbres des lombes très-fermes, munies de fortes apophyſes différentes entr'elles, diverſement percées, néceſſaires pour des mouvemens particuliers : il y en a ſix, dont les trois ſupérieures ont huit apophyſes, ſavoir trois en devant, & cinq en arrière ; deux des 1.res. ſont latérales, aſſez fortes,

larges, élevées en haut, fendues en deux à la fin ; la 3^e. qui monte du milieu de la vertèbre, eſt pareillement large & longue : une des apophyſes poſtérieures qui monte en haut, reçoit les deux de la vertèbre voiſine qui deſcendent ; les deux autres ſe joignent à celles qui montent. Les trois autres vertèbres ont les mêmes apophyſes, excepté ſeulement celle qui procède intérieurement du corps de la vertèbre. Au-deſſous des vertèbres eſt un os approchant du *Sacrum*, étroit, ſoutenu poſtérieurement d'un autre plus fort qui monte. La queue a dans ſon commencement une vertèbre longue & forte, dont l'apophyſe externe moyenne eſt fort robuſte : une ſemblable apophyſe ſe remarque auſſi à la ſeconde & à la troiſième vertèbre. Les autres vertèbres ſont plus larges, & les dernières d'une figure plus ovale. Les pattes de devant ſont plus courtes que celles de derrière, & très-flexibles ; elles reſſemblent preſque par le bas à celles du Renard, ſinon qu'au pouce des pattes de devant il n'y a que deux oſſelets, & non pas trois comme au renard. Il ſe trouve auſſi au carpe un oſſelet qui s'étend en façon de doigt comme dans le Renard & le Loup, mais plus court. Les os innomi-

nés ou du baſſin ſont ici comme dans le renard.

Il n'eſt guère d'Animal plus ruſé que le Lièvre, & l'on prétend qu'il connoît mieux tous les changemens de temps que le meilleur Aſtrologue. Selon *Jacques du Fouilloux*, les Lièvres ſont en rut communément en Janvier, Février & Mars, allant chercher les fémelles juſqu'à ſept ou huit lieues loin du canton où ils ſont nés, & ſuivant les grands chemins : aureſte, comme ils aiment beaucoup leur pays natal, ils ne l'abandonnent point tant qu'ils trouvent des fémelles à leur diſpoſition. Ils multiplient prodigieuſement ; & une preuve de leur fécondité, c'eſt que ſi l'on met ſeulement quatre Lièvres dans une garenne à la manière des Anciens qui faiſoient des garennes de Lièvres comme l'on en fait de Lapins, la garenne ſe trouvera peuplée en très-peu de temps. Il y a des gens qui s'imaginent fauſſement que la Haſe ne met bas ou Levrette qu'une ou deux fois l'année. *Schwenckfeld* dit que les Lièvres s'accouplent & font des petits en tout temps, & que les fémelles étant pleines ſont encore ſujettes à des ſuperfétations ou conceptions nouvelles, produiſant tous les

mois ordinairement deux Levrauts à la fois, rarement trois, quelquefois cependant juſqu'à cinq : en effet, les chaſſeurs obſervent que la fémelle n'a pas plutôt mis bas, qu'elle redemande le mâle, & que tandis qu'elle porte des petits dans ſon ventre, elle ne laiſſe pas de s'accoupler & de concevoir tout de nouveau ; enſorte que ſur cent Haſes qu'on prendra, il s'en trouvera quatre-vingt dix-neuf de pleines. Ces mêmes chaſſeurs aſſûrent avoir reconnu par expérience, que parmi les Lièvres il y a beaucoup plus de fémelles que de mâles. Ils ajoûtent que les Lièvres ont cette malice, que ſi le mâle & la fémelle ſont liés enſemble dans un canton, ils n'y laiſſeront jamais demeurer d'autres Lièvres étrangers, s'ils peuvent, excepté ceux qu'ils ont engendrés ; ce qui a fait dire que plus on chaſſe en un pays, plus on y trouve de Lièvres, parce que ceux des autres pays y viennent. La durée de la vie de ces Animaux eſt de ſept à huit, & même de dix ans ; on attribue une plus longue vie aux mâles, malgré leur lubricité. Les deux ſèxes ſe nourriſſent également de plantes laiteuſes, comme Chicorée ſauvage, Laitue ſauvage, Laitron, de Choux, de Légumes, de

toutes ſortes de grains en herbes, de Treffle, de Raiſins, de Pommes; & à leur défaut, quand la terre eſt couverte de neige dans le temps des hivers les plus rudes, d'écorces de différents arbres & arbriſſeaux, notamment dans les pepinières, où ils font quelquefois beaucoup de dommage, ſi l'on n'a pas la précaution de revêtir de paille les jeunes plants. On les dit fort friands d'ozeille ſauvage ou des prés. On nourrit auſſi quelquefois des Lièvres à la maiſon pour l'amuſement, leſquels ſe rendent familiers & diſciplinables. Un Auteur Anglois rapporte qu'on a vu en Angleterre avec admiration un Lièvre qui danſoit en meſure, & battoit en cadence le tambour avec ſes pieds de devant, ne craignoit point les Chiens, les mordoit, & les égratignoit avec ſes ongles. *Paullini* nous apprend qu'un Chirurgien en Pruſſe avoit un Lièvre qui s'accoupla avec une jeune Chatte, & que ce Chirurgien voyant que la Chatte ne pouvoit accoucher prit le parti de lui faire l'opération céſarienne, moyennant quoi il lui tira du ventre deux petits Chats & un Levraut. Le même Auteur ajoûte que *Romelius*, ſon confrère, connoiſſoit un Payſan qui

ayant trouvé par hazard de petits Levrauts dans un champ, les porta chez lui, & les mit ſous une Chatte qui avoit chatté depuis peu, laquelle bien loin de de les ſupporter impatiemment, les affectionna & les allaita comme ſes Chattons pendant pluſieurs ſemaines, juſqu'à ce que devenus grands, ils fuſſent en état de ſervir pour la cuiſine. *Scaliger* atteſte que ſon Ayeul maternel avoit un Lièvre ſi privé, qu'il alloit à la chaſſe avec les Chiens courants, & qu'il en revenoit aſſez ſouvent au logis la gueule enſanglantée. Nous dirons encore ſur la foi de *Paullini*, que le Gouverneur d'Aldorff nourriſſoit un Lièvre ſi doux, ſi familier, qu'il ſuivoit comme un Chien les gens de la maiſon, jouoit avec les Chiens & les Chats, regardoit par les fenêtres ce qui ſe paſſoit au-dehors, s'aſſeyoit même à table avec les convives, mangeoit de tout ce qu'on lui ſervoit, & alloit piſſer proprement dans un pot de chambre d'étain: mais un jour qu'on avoit oublié de mettre le pot de chambre à la place accoutumée, il ſauta ſur la table, & piſſa dans une ſalière d'étain. Quand il avoit faim, il demandoit à manger en frappant des pieds. Il portoit un collier garni de gre-

lots, au bruit desquels il faisoit fuir les plus grands Chiens ; enfin il étoit devenu si apprivoisé, qu'il prenoit la nourriture des mains des domestiques, & se laissoit flatter comme un Chat ou un Chien.

Le Lièvre est, suivant *Adrovandus*, un Animal dont la chasse est si gracieuse, qu'elle réjouit toujours admirablement les esprits, d'autant plus que cette chasse est exempte de tous les périls que les chasseurs ont coutume de courir dans la poursuite des autres Bêtes féroces : aussi n'est-il pas permis indistinctement à tout le monde de faire la chasse aux Lièvres ; par exemple, en Allemagne c'est une prérogative réservée à la noblesse qui ne fréquente point la cour & qui ne va point à la guerre, mais qui reste à la maison pour faire valoir ses terres, tandis qu'il n'est accordé aux gens du commun que de chasser les Animaux nuisibles, sous peines d'avoir en certains endroits les yeux crévés, & en d'autres la tête tranchée. *Jacques du Fouilloux*, fameux chasseur, dit aussi que la chasse du Lièvre est plus plaisante & de plus grand esprit pour les Gentils-Hommes, que celle de nulle autre bête, d'autant qu'ils y trouvent leur plaisir à

toute heure & à peu de frais, voyant toujours courir leurs Chiens devant eux, & par-là pouvant juger ſans grande peine leſquels ſont les meilleurs, outre que c'eſt un grand plaiſir de voir les ruſes & les détours qu'il fait pour ſe défaire des Chiens; car il faut que les piqueurs ſoient fins pour entendre ſes malices. Si c'eſt un temps de pluye, le Lievre ſuit les chemins plus droits que dans un autre tamps : arrivé à un bois taillis, il n'entre point dedans; mais ſe tenant au bord, il laiſſe paſſer les Chiens, & quand ils ſont paſſés, il s'en retourne ſur ſes pas par où il eſt venu. Si les Chiens courants faillent à prendre le Lièvre un jour, le Piqueur doit bien regarder les lieux par où il aura paſſé; car s'il le retrouve une autre fois, & que les Chiens le chaſſent, il paſſera par les mêmes lieux, & fera les mêmes ruſes qu'il aura faites le jour qu'il ſe ſera ſauvé. J'ai vu, dit notre Auteur, un Lièvre ſi malicieux, que dès qu'il entendoit la trompe, il ſe levoit du gîte, & eût-il été gîté à un quart de lieue de là, il s'en alloit nager en un étang où il ſe couchoit au milieu ſur des joncs, ſans être aucunement chaſſé des Chiens : à la fin je découvris ſa fineſſe. J'ai vu courir

bien deux heures devant les Chiens un Lièvre, qui après avoir couru, venoit pouſſer un autre, & ſe mettoit en ſon gîte : j'en ai vu d'autres qui paſſoient à la nage deux ou trois étangs, dont le moindre avoit quatre-vingt pas de large; d'autres, qui après avoir été bien courus l'eſpace de deux heures, entroient par-deſſous la porte d'une bergerie, & ſe tenoient parmi le bétail; d'autres, qui quand les Chiens les couroient s'alloient mettre parmi un troupeau de Brebis qui paſſoit par les champs, ſans vouloir l'abandonner ; d'autres, qui quand ils entendoient les Chiens courants, ſe cachoient en terre; d'autres, alloient par un côté de la haye, & retournoient par l'autre, enſorte qu'il n'y avoit que l'épaiſſeur de la haye entre les Chiens & le Lièvre; d'autres, qui quand ils avoient couru une demi-heure, s'en alloient monter ſur une vieille muraille de ſix pieds de haut, où ils ſe cachoient dans un trou couvert de lierre ; enfin j'en ai vu d'autres qui paſſoient à la nage une riviere qui pouvoit avoir huit pas de large, & la repaſſoient, en la longueur de deux cens pas, plus de vingt fois devant moi. Ainſi il faut que le Piqueur ſoit fin

pour chaſſer le Lièvre ; car il eſt certain que ſi les Chiens ſavent bien prendre le Lièvre à force, ils pourront courir toutes ſortes de Bêtes : c'eſt le vrai principe pour les dreſſer, & pour leur affiner le nez. La bonne ſaiſon pour commencer à dreſſer de jeunes Chiens, eſt en Septembre, Octobre & Novembre, parce que le temps eſt tempéré, & que les chaleurs ne ſont pas trop véhémentes, outre que les jeunes Lièvres ſont ſots, ne ſachant pas encore faire leurs ruſes, & qu'ils ſe font relancer pluſieurs fois devant les Chiens qui y prennent grand plaiſir, & ſe dreſſent mieux qu'ils ne feroient ſi les Lièvres fuyoient & s'éloignoient d'eux. Il eſt très-certain que les Lièvres ont plus grande ſenteur, & ſont mieux courus des Chiens quand ils paiſſent les bleds verds, qu'en toutes autres ſaiſons de l'année : toutefois il y en a qui de leur nature ont plus grande ſenteur les uns que les autres, & qui ſont plus déſirés des Chiens, comme les grands Lièvres de bois, & ceux qui ſont ladres, leſquels ſe tiennent près des eaux. Mais les petits Lièvres rouges qui ſont du genre des Connils, n'ont pas ſi grand ſentiment, & ne ſont pas tant déſirés des Chiens courants

que les autres. Ceux qui viandent ſur les pelouſes ou petits côteaux, d'une herbe qui ſe nomme Serpolet, ſont communément de forts Lièvres, & courent longuement. Il y a auſſi des Lièvres plus malicieux les uns que les autres, & principalement les fémelles; car elles font leurs ruſes plus courtes & plus ſouvent que les mâles; ce que les Chiens n'aiment pas, parce qu'il fâche à des Chiens vigoureux & de cœur de tournoyer ſi ſouvent, d'autant qu'ils déſirent une Bête qui fuye devant eux, pour courir de toute leur force. Quand le Piqueur verra ſes Chiens tomber en défaut le long d'un chemin, il doit mettre pied à terre, regardant en la poudre ou autres lieux pour revoir la trace du Lièvre, ce qu'il connoîtra aiſément; car la forme du pied du Lièvre eſt aigue & faite à la reſſemblance d'une pointe de couteau, ayant ſes petits ongles fichés tout droits en terre, qui marqueront tout autour, venant toujours en appointiſſant; d'autant que jamais le Lièvre quand il fuit n'ouvre les ongles comme font les Bêtes puantes, mais tient toujours ſa patte ſerrée en forme d'une pointe de couteau. Il y a auſſi certains pays & ſaiſons où

où les Chiens n'ont aucun ſentiment des Liévres, comme en hiver, au pays des plaines où les terres ſont graſſes & fortes, parce que le Lièvre a la patte pleine de poil, & quand il fuit la terre qui eſt graſſe ſe prend contre, laquelle il emporte avec le pied qui couvre & ôte tout le ſentiment que les Chiens en pourroient avoir; outre qu'aux plaines il n'y a ni branches ni herbes où il pût toucher du corps, non plus que dans les chemins Il entend qu'il y a auſſi certains mois auxquels les Chiens n'ont point de ſentiment, comme à la ſaiſon du printemps, à cauſe de la véhémente odeur des fleurs qui ſurpaſſe celle du Liévre. Semblablement, il faut ſe donner de garde de mener les Chiens à la chaſſe quand la terre eſt gelée; car ils ſe deſſoleroient les pieds, & perdroient les ongles, au contraire des Lièvres qui courent mieux en ce temps-là qu'en un autre, à cauſe qu'ils ont les pieds fourrés.

Ceux qui ſeront curieux de voir comment on doit dreſſer les jeunes Chiens pour le Lièvre, & tout ce qui concerne cette chaſſe, n'auront qu'à conſulter la *Venerie* du ſieur *Jacques du Fouilloux*;

ils y trouveront l'exacte vérité assaisonnée d'une naiveté charmante.

Il y a des Chasseurs qui prétendent avoir le secret d'attirer les Lièvres : il consiste à cacher des Testicules de Lièvre sous les doigts des pieds, & à se promener ensuite nuds pieds dans un pré encore mouillé de la rosée du matin. Les Lièvres des environs attirés par l'odeur, y accouront en foule ; ce qui donnera la facilité de les tuer à coup de fusil, ou de les prendre au filet. Mais *Paullini* remarque que le succès ne répondra guère à l'attente. Ou bien prenez la matrice d'une Hase qui ait encore ses petits dans le ventre, pulvérisez-là, & répandez-en la poudre sur un morceau de cuir · tous les Lièvres du voisinage s'y rassembleront de façon que vous pourrez les prendre à la main. Le mal est que ce dernier secret ne sera pas moins fautif que le précédent, suivant le même *Paullini.*

Le Liévre, ainsi dit en François du mot Latin *Lepore*, ablatif de *Lepus*, autrement *Bouquet* comme qui diroit *petit Bouc*, apparemment à cause de sa lubricité, se nomme en Hébreu *Arnebat*, en Chaldéen *Arneba*, en Arabe

Ernab, en Grec *Lagôs* ou *Lagôos*, en Italien *Lepre* ou *Lievora*, en Eſpagnol *Liébre*, en Allemand *Haas* comme en Flamand, ou *Haſe*, d'où vient notre mot François *Haſe*; en Anglois & en Suédois *Hare*. Le dimunitif *Levraut* on *Levreteau* vient du Latin *Lepuſculus*.

Le Liévre contient dans toutes ſes parties beaucoup d'huile, de ſel volatile, & de terre. Cet Animal eſt fort eſtimé pour ſon bon goût, & ſe ſert ſur les meilleures tables : les Anciens en faiſoient également beaucoup de cas, témoin ce vers de *Martial*, *inter Quadrupedes gloria prima Lepus*. On doit choiſir le Liévre aſſez jeune, tendre, gras & bien nourri ; lorſqu'il a un an on n'en fait plus guères de cas : il y a cependant des gens qui aiment les Levrauts quand ils viennent de ſortir tout nouvellement du ventre de la mère ; mais ils ſont alors trop viſqueux, & peuvent incommoder. D'un autre côté, quand le Liévre eſt trop vieux, il ſe digère difficilement, il engendre des humeurs groſſières & mélancoliques, & il rend les perſonnes qui en uſent fréquemment, péſantes & aſſoupies. Cet aliment convient principalement en

hyver aux jeunes gens ſanguins & aux perſonnes graſſes : mais les mélancoliques & ceux qui abondent en humeurs terreſtres, doivent s'en abſtenir, ou en uſer très-modérément.

Il y a pluſieurs parties du Liévre qui ſervent à la Médecine. Le cœur, le foye, les poumons & le ſang deſſéchés & mis en poudre arrêtent la dyſſenterie & les autres cours de ventre ; ils excitent l'urine & les mois aux femmes, & conviennent dans l'épilepſie. La doſe en eſt depuis un ſcrupule juſqu'à un gros dans une liqueur appropriée. Extérieurement, le ſang de Lièvre récent efface les lentilles, les rouſſeurs & les taches du viſage ; & ſi l'on en mouille un linge, & qu'on l'applique ſur l'éryſipèle, on en recevra beaucoup de ſoulagement. Les reins & les teſticules du Lièvre étant deſſéchés & pulvériſés attenuent la pierre du rein, chaſſent les graviers & fortifient la veſſie. La doſe en eſt depuis un ſcrupule juſqu'à un gros. On lit dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Décurie II*, *Année III*, *page* 160, une obſervation ſingulière du Docteur *Lebenwald* ſur la propriété de la veſſie du Lièvre pour briſer la pierre humaine dont il aſſûre avoir été témoin. Ce

Médecin rapporte qu'un Baron Allemand de ſa connoiſſance attaqné depuis pluſieurs années de calcul dans le rein & de coliques néphrétiques, avoit rendu pluſieurs fois des pierres de différente groſſeur qui heureuſement avoient traverſé tous les canaux urinaires ſans s'arrêter dans le trajet. Il arriva cependant une fois qu'une pierre plus groſſe ou plus inégale s'arrêta dans l'uréthre ſans pouvoir ſortir ; & outre les douleurs atroces qu'elle cauſa au malade, l'urine qu'il ne rendoit plus que goutte à goutte le menaça bien-tôt d'une ſuppreſſion totale à cauſe de l'inflammation qui s'y joignit. On employa inutilement tous les remèdes indiqués en pareil cas, comme la ſaignée, les demi-bains, les potions huileuſes, les embrocations, les injections, & les cataplaſmes émolliens pour relâcher le canal de l'uréthre, & faciliter la ſortie de la pierre ; les ſondes & les inſtrumens Chirurgicaux pour rompre le calcul furent auſſi mis en uſage ſans que rien pût réuſſir ; enfin on ſe préparoit à faire une inciſion à l'uréthre entre les corps caverneux pour en faire l'extraction, lorſque le Chirurgien du malade qui cherchoit dans ſes livres un bon

reméde pour eviter l'opération, tomba ſur celui-ci : on conſeilloit de prendre une veſſie de Lièvre récente avec l'urine qu'elle pouvoit contenir, de la faire calciner dans un vaiſſeau fermé, & d'en introduire la cendre dans l'uréthre juſqu'a la pierre qui tomberoit en fragment dès qu'elle en auroit été touchée. On s'empreſſa d'eſſayer ce reméde, & après avoir trempé une tente dans de l'huile d'amandes douces, & l'avoir bien ſoupoudrée de cette cendre, on l'introduiſit dans l'uréthre juſqu'à la pierre qui ſe briſa preſqu'auſſi-tôt en graviers, & ſortit avec une grande abondance d'urine. Le Baron ſe trouva guéri, & l'Auteur finit cette obſervation en laiſſant aux Phyſiciens le ſoin de trouver la cauſe d'un fait auſſi ſurprenant, qui peut être pour d'autres d'une grande utilité s'il eſt exactement vrai. Le fiel de Lièvre éclaircit la vue, & emporte les tayes de la cornée ſi l'on s'en ſert en liniment. Le poil de cet Animal ſert à arrêter les hémorragies ſi on l'applique ſur le vaiſſeau ouvert. Le fameux onguent de *Galien*, pour arrêter le ſang dans l'artériotomie eſt compoſé de parties égales d'aloës, d'encens, de myrrhe & de poil de Liè-

vre brûlé. On calcine ce poil dans un vaiſſeau fermé,& on le donne intérieurementpour exciter l'urine depuis douze grains juſqu'à un demi-gros. La graiſſe de Lièvre eſt maturative, & elle s'applique extérieurement ſur les tumeurs dont on veut avancer la ſuppuration. La préſure eſt une matière caſéeuſe qu'on trouve fort adhérante au fond de l'eſtomac du Levraut ; elle eſt eſtimée pour réſiſter au venin, pour hâter l'accouchement, pour arrêter les cours de ventre, & pour l'épilepſie. La doſe en eſt depuis un demi gros juſqu'à un gros. Enfin l'aſtragal ou le talon du Lièvre eſt recommandé contre la colique, la gravelle, la pleuréſie, l'épilepſie & les accouchemens laborieux. On le donne en poudre depuis vingt grains juſqu'à deux ſcrupules.

Le Lapin ; *Cuniculus*, Offic. Schrod. 284. Lemer. 299. Boſſch. 264. Herman. Cynos. 717. Blaſ. 58. Dal. Pharm. 444. Merr. Pin. 168. Charlet. Exerc. 23. Schwenckf. *de Quad.* 86. Geſn. *de Quad. Digit.* 362. Aldrov. *de Quad. Digit.* 382. Jonſt. *de Quad. III.* Raii Synop. Anim. *Quad.* 205. *Lepus caudâ breviſſimâ, pupillis rubris*, Linn. Faun. Suec. 20. *Lepus caudatus, obſcurè cine-*

res, Briſſ. Quad. 140. *Cuniculus noſtras, ſeu vulgaris*; *Lepus minor*, *Lepus parvus, ſive Lepuſculus*; *Lepus terræ foſſor*, *ſeu terram fodiens*, Nonnull.

Cet Animal connu & commun par toute l'Europe, dont la fémelle ſe nomme *Lapine* ou *Haſe*, jadis *Connille* ou *Counille*, *Connine* ou *Counine*, de même que le mâle s'appeloit *Connil* ou *Counin*, *Connin* ou *Counin*, & le petit *Lapereau* ou *Lapreau*, jadis *Connilleau*, *Counilleau*, reſſemble au Liévre par la forme du corps, mais il eſt plus petit. Il a, comme le Liévre, la lévre ſupérieure fendue; les yeux grands, mais dont la prunelle eſt rouge; les jambes de derrière plus longues que celles de devant; cinq doigts aux pieds de devant, & quatre à ceux de derrière; le deſſous du pied velu; la queue courte, noire en deſſus & blanche en deſſous. Tout ſon corps eſt couvert de poils doux & épais, variés de brun & de gris pour l'ordinaire, excepté ſous le ventre où ils ſont blancs. Tel eſt le Lapin ſauvage, qu'on appelle autrement Lapin de buiſſon ou buiſſonnier, de bois, de forêt, ou de garenne: mais comme ces Animaux s'apprivoiſent aiſément, on en nourrit de domeſtiques,

qu'on appelle vulgairement Lapins de Clapiers, dans les villes & dans les villages; & parmi ces derniers il s'en voit de toutes couleurs, de gris ou gris bruns, de roux, de blancs, de noirs, de marquetés ou bigarrés; enfin d'autres qui ont le poil d'un petit gris fort joli, ou d'un gris argenté, qu'on nomme *Riches*, & dont les peaux ſont fort recherchées pour les fourrures. *Charles-Etienne* & *Jean Liebault* diſent dans leur maiſon ruſtique, que le Connin de garenne a le poil plus roux & moins épais, le corps plus agile & moins gros, plus éveillé & plus ſauvage, la chair plus plaiſante & moins mélancholique que celui de Clapier, car celui de Clapier ne fait pas grand exercice, parce qu'il n'a point la liberté de courir; mais il eſt plus privé, plus gros, plus touffu, plus péſant, plus endormi, & moins gaillard: auſſi, s'il arrive par cas fortuit qu'il entre en la garenne avec les ſauvages, il eſt incontinent dévoré des Renards & autres bêtes ennemies des Connins, n'ayant pas accoutumé de ſouffrir les aſſauts & incurſions de telles Bêtes. Pour ne pas ſe tromper dans le choix des Lapins, il faut ſavoir que l'on connoît un Lapin de garenne,

quand le poil qu'il a aux pieds & sous la queue, est de couleur rousse ; & il faut prendre garde si l'on n'a point un peu fait brûler ce poil pour le roussir ; ce qu'on peut facilement reconnoître en le portant au nez pour voir s'il ne sent point le roussi, ou en effaçant cette marque avec de l'eau. Pour distinguer un Lapreau d'avec un Lapin, tâtez-le sur le dehors des pattes de devant au-dessus de la jointure ; si vous y trouvez une grosseur comme une petite lentille, c'est une marque qu'il est jeune : Vous le connoissez encore à la tête, parce qu'il a le nez plus pointu & l'oreille plus tendre ; mais cette dernière marque n'est pas si sûre que celle de la patte. Pour le fumet, il faut flairer le Lapin au ventre.

Quant à la description anatomique des parties intérieures du Lapin, nous ne nous y arrêterons point, vû que *Paullini* dans sa *Lagographie* assûre que cet Animal ressemble parfaitement au Liévre, tant extérieurement qu'intérieurement. Cependant les Curieux en trouveront une anatomie assez ample dans *Blasius*, qui la donne d'après divers Auteurs, en particulier celle des membranes du fœtus d'après *Needham*,

& l'Hiſtoire de la génération d'après *Regnier de Graaff*, lequel a ſuivi les progrès du fœtus depuis une demi-heure après la conception juſqu'au vingt-neuviéme jour qui eſt la veille ou la ſurveille de l'accouchement ; car les Lapines portent juſqu'à trente & un jour.

Le Lapin eſt plus robuſte & plus hardi que le Liévre ; quand il eſt irrité, il ſe bat vigoureuſement & long-temps ; il ne demande preſqu'aucun ſoin ; il ſait ſe bâtir lui-même des terriers pour ſe loger, qu'il n'oublie jamais, quelque éloigné qu'il en ſoit : auſſi dit-on vulgairement que le bon & franc Lapin meurt toujours en ſon terrier ; car il faut ſavoir que le Lapin de ſon naturel craint le Renard comme la Brebis fuit le Loup, & que quand il ſort de ſa tanière il ne ſonge qu'à courir par ſauts & par bonds en tournoyant çà & là, ſans prendre garde à celle d'autrui ; il ſort de ſon trou le matin & le ſoir ; le reſte du temps il ſe tient preſque toujours caché ; il eſt fort vîte à la courſe, mais ſi-tôt qu'on le dépayſe il eſt bien vîte pris ; il a la voix aiguë, & l'ouye fine ; il eſt toujours aux aguets, & le moindre bruit le fait fúir précipitam-

ment; s'il ſent qu'il y ait du riſque à reſter dans un lieu, il l'abandonne; il rumine comme le Liévre, & ſe nourrit des mêmes herbes, grains & fruits; quelquefois il ſe multiplie au point de ravager tout dans les environs des garennes, de ruiner les gens de la campagne, & de cauſer la famine dans un pays, comme les Hiſtoires anciennes atteſtent qu'il eſt arrivé aux Iſles Baléares qu'on appelle aujourd'huiMajorque, & Minorque juſques là que les habitans furent contraints de déguerpir : il bat la terre de ſes pieds de derriére, & par-là excite un ſon déſagréable; il hait & crain t l'eau : auſſi ne boit-il preſque jamais. Dans le dernier débordement de la Loire qui a noyé une quantité de gibier étonnante, on a obſervé que pluſieurs Lapins prêts à être ſubmergés, avoient eu l'inſtinct de grimper ſur des arbres, de l'écorce deſquels ils ont vécu uniquement juſqu'à ce que les eaux ſe fuſſent retirées : au-reſte cette obſervation n'eſt pas nouvelle, & elle a été faite plus d'une fois dans d'autres inondations. Le Lapin eſt un des Animaux les plus lubriques & les plus féconds que nous connoiſſions; il entre en amour dès l'âge de ſix mois, & tous les mois la

fémelle fait des petits, ſavoir, deux, trois, quatre, cinq ou ſix à chaque portée, ce qui doit s'entendre des Lapins ſauvages qui vivent dans des climats chauds ; car *Geſner* remarque qu'en Suiſſe les Lapins font rarement des petits durant l'hyver, à moins que l'hyver ne ſoit fort doux, & la conſtitution de l'air un peu tiéde : *Charles-Etienne* dit auſſi que dans les garennes les Lapines portent ſeulement trois ou quatre fois l'an, & celles des Clapiers tous les mois. En effet, nous ſavons par expérience que les Lapines domeſtiques multiplient prodigieuſement par leurs fréquentes portées, faiſant à chaque fois juſqu'à neuf, dix & quelquefois onze petits, qu'elles allaitent ordinairement pendant vingt & un jours, ſans ceſſer d'être pleines ; car outre qu'elles ſont ſujettes à des ſuperfétations, elles n'ont pas plutôt mis bas qu'elles recherchent paſſionnément le mâle : & c'eſt cette prodigieuſe fécondité qui a donné occaſion de penſer qu'il falloit que les Lapins fuſſent à la fois mâles & fémelles ; ce qui, comme l'obſerve fort bien le même *Charles-Etienne*, eſt abſolument faux, & contraire aux loix de la nature qui a deſtiné la fémelle

entre les Bêtes pour concevoir, & non pas le mâle. La plûpart des Auteurs avancent que les Lapreaux, ainſi que les Levrauts, naiſſent les yeux ouverts de façon qu'ils voyent clair d'abord en naiſſant ; mais cette aſſertion eſt contre l'expérience, qui nous apprend que ces Animaux ne voyent clair qu'au bout des neuf à onze jours. Les Lapines ſe montrent fort attachées à élever leurs petits ; elles ont grand ſoin de les tenir chaudement moyennant le poil le plus mollet qu'elles s'arrachent du ventre elles-mêmes, & de les dérober à la connoiſſance des mâles qui par jalouſie pourroient les tuer ; s'il arrive que quelqu'un les touche, elles ſe mettent en colere & les abandonnent, ou elles en conçoivent tant de dépit, qu'elles les mordent & les tuent. Ceux qui ſont au fait d'élever des Lapins, remarquent que quand les fémelles deviennent vieilles, & qu'elles ſont laſſes de rapporter, elles mangent leurs petits ſi-tôt qu'ils ſont nés. Les mâles ſe battent ſouvent pour les fémelles, & ſe mutilent l'un l'autre à coups de dents les oreilles ou les pattes : quelquefois ils font fuir les Chiens, & les pourſuivent hardiment. Les Chats jouent avec

les Lapreaux, & finiſſent par les dévorer. M. *de Reaumur* dans ſon nouvel *Art de faire éclorre les Poulets par le moyen de la chaleur du fumier*, fait mention d'un Lapin qui s'accouple fréquemment avec une Poule, ſans néanmoins qu'il ait encore rien réſulté d'un accouplement ſi étrange. On a vû à Orléans chez un particulier une Lapine couverte par un Chat, faire des petits qui tenoient les uns plus du pere, les autres plus de la mere; ils étoient tous gris comme les Lapins ordinaires, mais plus familiers & plus carreſſants; ils aimoient beaucoup le lait, & mangeoient au-reſte, de tout ce que les Lapins mangent.

La garenne eſt un bois taillis ou une bruyère où les Lapins vivent en liberté, ſe nourriſſent & s'entretiennent d'eux-mêmes, à la différence du Clapier, qui eſt un endroit particulier, bien muré, bien maçonné, où l'on nourrit des Lapins domeſtiques. Il faut placer autant qu'il eſt poſſible, la garenne ſur quelque côteau expoſé au Levant ou au Midi, parce que le Lapin qui aime la chaleur & le Soleil, ne veut point terrer au Nord, & rarement au Couchant. Le terrain de la garenne doit être ſec & médiocrement leger, tenant

un peu du ſable, ſans être ni trop fort ni trop menu, pour que le Lapin puiſſe y faire des terriers qui ne s'éboulent point. On doit ſur-tout éviter les lieux marécageux; car rien n'eſt plus contraire aux Lapins que l'humidité & le froid. Plus une garenne eſt ſpacieuſe, plus les Lapins y profitent. On tient que quatre à ſix arpens bien peuplés & conſervés fourniſſent tous les ans plus de deux cens douzaines de Lapins. On la peuple & repeuple, ſoit en achetant des Haſes pleines qu'on y jette, & dont on laiſſe multiplier la race ſans la chaſſer les deux premières années, & fort peu la troiſiéme, ſoit par le ſecours du Clapier qui eſt une voix plus prompte, plus ſure & moins couteuſe. On met dans le Clapier un mâle ſur vingt-cinq à trente fémelles: plus il y a de fémelles, plus le peuple augmente. On met trois mâles ſur cent fémelles qu'on jette dans la garenne. Comme le grand nombre des mâles eſt la deſtruction du Clapier & de la garenne, parce qu'ils tuent ſouvent les petits pour jouir des mères, il faut toujours détruire les mâles dans l'un & dans l'autre. Les fémelles connoiſſent bien que les mâles détruiſent leurs petits; c'eſt ce qui fait que quand elles veulent mettre bas, auſſi-bien en cla-

pier qu'en garenne, elles ont l'instinct de se creuser un terrier de la longueur du bras, qu'elles laissent ouvert jusqu'à ce qu'elles y ayent lapiné; elles font leur nid tout au fond avec de la mousse qu'elles y portent : quand elles ont mis bas, elles s'arrachent encore, comme nous avons déja dit, le poil du ventre pour tenir leurs petits chaudement, bouchant adroitement le trou de leur taniere qu'on appelle autrement *Halot* ou *Raboulière*, jadis *caterolle* ou *soulette*, avec du foin, de la paille, de la terre, & tout ce qu'elles peuvent ramasser, afin qu'aucun mâle ne l'apperçoive : elles ne restent dans leurs terriers que la nuit, pour y nourrir leurs petits; elles en sortent à la pointe du jour pour aller chercher à vivre, rebouchent proprement leur trou, & l'applatissent en frappant contre avec le derrière, ensorte qu'il ne paroît presque pas; & à la fin du jour elles y retournent porter les vivres à la famille. Les Hases ou Lapines sauvages font volontiers leurs nids dans les vignes, dans les chemins & autres lieux fréquentés qu'elles rencontrent, parce qu'elles y craignent moins le Renard & le Chat sauvage qui sont les plus terribles ennemis de leur

race : ainſi quand on trouve dans ſa garenne ou ailleurs quelques-uns de ces trous de Lapines rebouchés, il n'y faut pas toucher : ſinon, ou quelque Lapin y entreroit & tueroit toute la nichée, ou la mère elle-même épouvantée à l'abord de ſon trou l'abandonneroit.

Les Lapins de Clapiers, qu'on appelle auſſi *mangeurs de choux*, ſe nourriſſent de tout ce qu'on leur préſente, comme foin, fruits, plantes potagères, herbes fraiches; & les ſauvages ſubſiſtent des fruits, du brout, des feuilles, écorces & racines des plantes de leur habitation, principalement des plantes aromatiques, comme thym, ſerpolet, geniève, que ces Animaux aiment beaucoup, & qui leur donnent un grand fumet. Si la garenne eſt trop peuplée pour qu'ils y ayent une nourriture ſuffiſante & faſſent bon corps, il faut y ſemer un peu d'orge & d'avoine pour leur ſervir de pâture. Il faut auſſi leur y porter du foin pendant l'hyver à cauſe de la ſtérilité de la ſaiſon. En leur portant à manger, on peut aiſément les accoutumer à venir au ſifflet, pourvu que ce ſoit une perſonne qu'ils ayent coutume de voir, par exemple un garennier; & alors d'au-

tres perſonnes peuvent avoir le plaiſir de les voir venir par troupeaux, en ſe tenant cachées ſous quelque loge pour ne les point effaroucher. Le voiſinage des garennes eſt très-dangéreux pour les vignes & les bleds; car les Lapines paiſſent ſouvent par bandes les bleds en herbes, ou broutent les bourgeons de la vigne; & quand la terre eſt couverte de neige, ils rongent les racines & les écorces du plant juſqu'à trois pieds de hauteur. Le moyen le plus ſûr pour prévenir ces déſordres, c'eſt de leur donner aſſez de foin à manger dans le bois ſur la fin de l'hyver & au commencement du printemps, qui eſt le temps où ils ſont le plus affamés. Il y a des gens qui pour écarter les Lapins de leur vignes pendant qu'elles ſont en bourgeon, & de leurs bleds pendant qu'ils ſont en herbe, font fondre du ſouphre, y trempent des bâtons de ſaule fort menus & fort ſecs par un bout; les fichent en terre par l'autre bout tout le long des bords de la piéce de terre qu'on veut conſerver, à ſix pieds l'un de l'autre: puis on y met le feu: les Lapins qui haïſſent l'odeur du ſouffle, n'approchent point de la piéce enſouffrée; & comme cette odeur dure quatre ou cinq jours, il n'y

a qu'à recommencer de quatre jours en quatre jours, juſqu'à ce que le bourgeon de la vigne & le bled ſoient hors de danger. Mais quand le Lapin domine trop, on ne peut le ruiner qu'à force de le fuſiller, & de le fureter avec furet, & poches ou panneaux pendant l'hyver.

Olivier de Serres dans ſon *Théâtre d'Agriculture* dit qu'on a trouvé par expérience le moyen de châtrer les Connins ou Lapins pour les rendre tendres & gras, enſorte que pour la délicateſſe ils approchent de bien près de la ſaveur des Levrauts, même en achevant de les nourrir au clapier : mais il vaut mieux châtrer tous les mâles au Clapier pour les jetter enſuite dans la garenne. Les fémelles ſont par elles mêmes beaucoup plus exquiſes que les mâles entiers; mais les mâles châtrés ſurpaſſent autant les fémelles que les Chapons ſont préférables aux Poules. Or, rien n'eſt plus facile que de châtrer les Lapins; car il ne s'agit que de leur couper les teſticules avec un couteau bien tranchant, & après avoir graiſſé la plaie avec du vieux oing ſans la coudre, renvoyer les Lapins à la garenne, où ils ſe guériſſent bien vîte d'eux mêmes. Une pareille caſtration n'a aucune ſaiſon particuliere

qu'il faille choiſir ; car comme les mères font des petits durant toute l'année, il eſt auſſi toujours bon de les châtrer. M. *Bradlay* dans ſon *Calendrier des Laboureurs*, conſeille pareillement de châtrer les jeunes Lapins mâles, afin qu'ils deviennent plus gros & plus gras.

Le Lapin eſt appellé en Hébreu, *Saphan*, en Arabe *Vebar*, en Grec *Daſupous* ou *Couniclos*, en Italien *Coniglio*, en Eſpagnol *Conéio*, en Allemand *Kuenigle* ou *Kœnlglein*, en Flamand *Conyn*. en Anglois *Rabit* ou *Cony*, en Suedois *Kanin*. Quand à l'étymologie du mot François *Lapin*, *Ménage* la tire de *Lepore* ablatif de *Lepus*, parce que le Lapin eſt une eſpèce de Liévre, de même qu'il fait venir *Lapereau* de *Leporellus*. Le mot Gaulois *Connin* & autres ſemblables viennent du Latin *Cuniculus*.

Le Lapin contient beaucoup de ſel volatile & d'huile. Cet Animal eſt eſtimé, & fournit plus à la cuiſine qu'à la Médecine. On doit le choiſir tendre, gras, bien nourri, & qui ne ſoit ni trop jeune, ni trop vieux : quand il eſt trop jeune, il produit beaucoup d'humeurs viſqueuſes ; quand au-contraire il eſt

trop vieux, ſa chair eſt ſéche, dure, & difficile à digérer. Il convient principalement en hyver, parcequ'alors ſa chair eſt plus tendre & plus mortifiée : il n'y a point d'âge ni de tempérament qui n'en puiſſe faire uſage, pourvu qu'on en uſe modérément, & qu'il ait les qualités que nous venons de marquer.

De toutes les parties du Lapin, il n'y a que la graiſſe qui ſoit utile en Médecine ; elle eſt nervale & réſolutive : on en frotte les membres retirés, endurcis & atrophiés, pour leur rendre leur état naturel ; elle eſt également bonne pour fortifier les articulations, & pour réſoudre les tumeurs ſkirrheuſes.

On fait avec la peau de Lapin, ainſi qu'avec celle de Liévre, des fourrures qui ſont aſſez eſtimées.

LUTRA.

LOutre, Lutra, Offic. Lemer. 522. Boſſch. *de Aquat.* 374. Herm. Cynos 732. Blas 90. Valent. Amphith. Zoot. 174. Dal. Pharm. 449. Merr. Pin. 167. Charlet. Exerc. 18. Scho-

nev. Ichth. 46. Bellon. *de Aquat.* 31. Schwenckf. *Quad.* 107. Geſn. *de Quad. Digit* 683. Aldrov. *de Quad. Digit.* 294. Jonſt. *de Quad.* 104. Scott. Phys. 45. Raïi Synop. 186. Lutra *Digitis omnibus æqualibus*, Linn. Faun. Suec. 10. *Lutra Caſtanei Coloris, Briſſ. Quad.* 277. *Lutris*, *Lutrix*, *Leutria*, *Lytra*; *Canis ſive Canicula flaviatilis*; *Catus aquæ ſeu Paludis*, Quorumd.

Le Loutre ou la Loûtre (car on dit l'un & l'autre, quoique nous aimions mieux faire ce mot féminin que maſculin) eſt un Animal amphibie fin & malin, plus long & plus gros qu'un Chat, mais plus petit que le Caſtor; ſa tête reſſemble un peu à celle du Chien, ſelon les uns, ou à celle du Putois, ſelon les autres. Elle a le muſeau camus, pluſieurs poils de barbe a la babine ſupérieure & au coin de la gueule, ſix dents inciſives à chaque mâchoire, les yeux fort petits; les oreilles très courtes, rondes, & placées plus bas que les yeux; les jambes courtes; cinq doigts à chaque pied armés de petits ongles, & joints enſemble par des membranes comme ceux des Canards & des Oyes: ainſi lorſqu'en nageant cet Animal pouſſe les pieds en devant, les doigts ſont clos &

ſerrés les uns contre les autres ; mais lorſqu'il les pouſſe en arrière, les doigts s'écartent & étendent les membranes, & par-là ils donnent à l'Animal plus de priſe ſur l'eau pour ſe pouſſer en avant avec plus de force ; le pouce à chaque pied eſt plus court que les autres doigts, reſſemblant à un petit argot crochu bien affilé : la queue longe, groſſe à ſa naiſſance, finit en pointe. Tout le deſſus du corps, la queue & les pattes ſont revêtus de poil doux, médiocrement longs, d'un brun aſſez luiſant, tirant ſur le châtain ; la gorge, la poitrine & le ventre d'un gris-blanc.

Quand à la deſcription anatomique des parties intérieures, nous la tirerons preſque toute des *Mémoires* dreſſés par M. *Perault pour ſervir à l'Hiſtoire Naturelle des Animaux*, où l'on trouve d'abord une aſſez ample deſcription des parties extérieures de la Loutre.

Quelques Auteurs, diſent Meſſieurs les Académiciens, ont confondu la Loutre avec le Caſtor, à cauſe de la grande reſſemblance qui eſt entre ces deux Animaux ; mais la plûpart demeurent d'accord qu'ils ſont différents en pluſieurs choſes. Nous en avons remarqué quelques unes dont nous n'avions point

point encore oui parler ; & il y a auſſi quantité de particuliarités que l'on attribue à la Loutre, & que l'on prétend lui être communes avec le Caſtor, que nous n'avons point trouvées dans notre ſujet. *Pline*, *Belon*, & preſque tous les Hiſtoriens naturels, diſent que la Loutre & le Caſtor ſont ſeulement différents par la queue, qui eſt couverte d'écailles au Caſtor, & qui eſt fort velue dans la Loutre. *Georgius Agricola* & *Albert* font les quatre pieds de la Loutre ſemblables à ceux du Chien. Tous les autres Auteurs diſent qu'elle les a pareils à ceux du Caſtor : nous n'avons trouvé ni l'un ni l'autre dans notre Loutre. *Hérodote* dit que le Caſtor & la Loutre, de même que les autres Animaux qu'il appelle *à tête quarrée*, ont cela de commun, que leurs teſticules ſont propres aux maux de matrice, & *Braſavole* aſſûre qu'ils ont les uns & les autres une même vertu contre l'épilepſie, la paralyſie, & toutes les maladies des nerfs : en quoi il paroît que ces Auteurs n'ont point fait de diſtinction entre les poches du Caſtor & ſes teſticules, parce qu'on ne ſe ſert que des poches aux maladie de matrice & des nerfs. *Ariſtote* a auſſi attribué à la Lou-

tre une particuliarité que *Pline* rapporte du Caſtor, qu'il dit être tellement enragé contre l'homme, que quand il le mord, il ne quitte jamais priſe qu'il n'ait ſenti craquer ſous ſes dents les os des parties qu'il a ſaiſies. Le mot Grec *Loutron*, dont le nom de la Loutre eſt dérivé, & qui ſignifie un bain ou lavoir, ſemble la diſtinguer du Caſtor, parce qu'elle ne ſe plonge que dans l'eau douce, & jamais dans la mer, dont l'eau n'eſt point propre à laver, ni à faire un bain; & que le Caſtor va indifféremment dans la mer & dans les rivières.

La grandeur de la Loutre, & la proportion de ſes parties, la rendoient encore bien différente du Caſtor que nous avons diſſéqué; car le Caſtor avoit trois pieds & demi de longueur en comprenant la queue; & la Loutre n'avoit en tout que trois pieds deux pouces, & ſa queue étoit à proportion bien plus longue; ce qui lui rendoit le reſte du corps encore plus petit que celui du Caſtor. La tête du Caſtor avoit cinq pouces & demi depuis le muſeau juſqu'à l'occiput, & celle de la Loutre n'en avoit que quatre & demi. Les pieds de devant du Caſtor avoient ſix pouces & demi depuis le coude juſqu'à l'ex-

trémité des doigts, & ceux de la Loutre n'en avoient que cinq. Les pieds de derriere du Caſtor avoient ſix pouces depuis le talon juſqu'au bout des doigts, & ceux de la Loutre n'en avoient que trois & demi. Cela rendoit encore notre Loutre bien différente de celle que *Belon* décrit, à qui il fait les jambes ſemblables à celles du Renard, & ſeulement différentes en ce qu'elles ſont plus groſſes ; ſi ce n'eſt qu'il ait voulu dire qu'elles ſont plus groſſes à proportion de leur longueur : mais la vérité eſt qu'à proportion du reſte du corps elles ſont beaucoup plus courtes qu'au Renard, étant ſemblables en cela à celles de la Belette, qui a le corps long, & les jambes courtes. Les pieds de derriere étoient tout-à fait ſemblables à ceux du Caſtor, ayant cinq doigts longs & menus, non ramaſſés comme ceux des pieds du Chien, & les intervalles étant remplis d'une peau, ainſi qu'ils ſont aux pieds d'une Oye. Ceux de devant étoïent pareils à ceux de derriere, & fort différents des pieds de devant du Caſtor ; car ces doigts étoient joints par des membranes comme ceux de derriere, à la réſerve que les membranes les ſerroient un peu davantage : mais

ils n'avoient point cette reſſemblance que ceux du Caſtor ont à une main; les cinq doigts étant égaux, ayant chacun leurs trois phalanges, & le pouce n'étant point plus ſéparé des autres doigts qu'ils le ſont entr'eux. Le muſeau, les yeux, & la forme de toute la tête ne la rendoient guères différente du Caſtor : les dents ſeulement étoient diſſemblables, n'étant point tranchantes, ni ſi fortes que celles du Caſtor; ce qui nous faiſoit juger qu'*Ariſtote* a pris la Loutre pour le Caſtor quand il a exagéré de la manière qu'il a déja été dit, l'étrange force de ſa morſure : car notre Loutre n'avoit point ces quatre grandes & longues inciſives qui ſont particulières au Caſtor, & à quelques autres Animaux, comme au Lièvre, à l'Ecureuil, & au Rat; toutes les dents étant faites comme celles du Chien ou du Loup, & les Canines étant à l'ordinaire plus longues que les inciſives : de ſorte que ces dents faiſoient toute la reſſemblance que nous avons trouvé que la Loutre a avec le Chien, quoique *Belon* diſe qu'elle en a la tête, & qu'*Elien* l'appelle *Chien de Rivière*. Les oreilles, qui étoient petites comme au Caſtor,

étoient plus basses que les yeux, & situées proche la mâchoire inférieure.

Le poil n'étoit pas la moitié si long que celui du Castor, n'ayant à l'endroit du corps où il étoit le plus long, que huit lignes; au-lieu que celui du Castor en avoit dix-huit. Sa couleur étoit en quelque façon différente de celle du Castor, mais non pas de la manière que les Auteurs l'expriment; car ils disent que le poil du Castor tire davantage sur le gris, & nous avons trouvé le contraire; notre Loutre ayant le poil du dessous de la gorge, de l'estomac, & du ventre beaucoup plus gris qu'il n'étoit en notre Castor. Le poil de la queue étoit plus court que par le corps, mais beaucoup plus long qu'aux pattes. Le reste du poil, à savoir sur la tête & sur le dos, étoit de couleur pareille à celui du Castor, étant d'un châtain-brun, & de deux espèces, l'un plus long, plus brun, plus droit, & plus gros; l'autre plus court, plus gris, plus frisé, & plus doux.

Pour achever la description du dehors, il reste à parler d'une particularité assez remarquable, & qui distingue fort la Loutre, non-seulement du Castor,

mais même des autres Brutes, qui eſt la conformation extraordinaire de l'orifice extérieur de la Matrice, où nous avons trouvé des nymphes & un clitoris comme aux femmes. Le clitoris, qui étoit ſitué à la partie ſupérieure des nymphes, & au-delà de leur jonction, avoit trois lignes de long. Il étoit compoſé de membranes & de ligamens qui enfermoient un os long de deux lignes.

La plûpart des parties qui ſe voyent par la diſſection, étoient encore plus différentes de celles du Caſtor que les extérieures ne le ſont. Le Foye qui n'avoit que cinq Lobes dans le Caſtor, en avoit ſix dans notre Loutre. La Ratte, qui étoit cylindrique au Caſtor, & fort menue, n'ayant que dix lignes de diamètre ſur ſept pouces de longueur, étoit platte dans la Loutre, ayant un pouce & demi de large ſur quatre pouces & demi de long. Mais ſa connexion étoit ſi particulière, qu'elle n'étoit pas ſeulement différente de celle du Caſtor, mais de preſque tous les autres Animaux, dans leſquels la ratte eſt ordinairement attachée au ventricule; au-lieu qu'elle l'étoit dans notre Loutre à l'Epiploon. Les reins avoient trois

pouces de long ſur deux de large. Au Caſtor ils n'avoient pas deux pouces de long : mais la principale différence étoit dans la conformation qui étoit ſi extraordinaire, qu'elle approchoit de celle des reins de l'Ours ; ceux de la Loutre n'en étant différents que par le nombre des petits reins, dont les uns & les autres ſont compoſés : car au-lieu de cinquante-deux petits reins que nous avons trouvés dans l'Ours, il n'y en avoit que dix dans la Loutre, qui étoient ſéparés les uns des autres, ayant chacun leur parenchyme, leur veine & leur artère-émulgente à part, avec un troiſième vaiſſeau, qui étoit une branche du baſſinet, que la dilatation de l'uretère produiſoit, & dont les dix branches ſortoient pour s'attacher à chaque petit rein. Ces petits reins, outre une membrane commune qui les enveloppoit, avoient quantité de fibres qui les lioient & les amaſſoient en un tas, qui avoit une figure un peu plus longue que les reins ne l'ont ordinairement ; & il y avoit un de ces petits reins qui étoit un peu plus ſéparé des autres, & qui allongeoit encore vers le haut cette figure ; enſorte que ce petit rein pouvoit être pris pour la capſule-

atrabilaire. Le pancréas étoit composé de glandes conglomérées comme celui du Castor, & de la plûpart des autres Animaux, mais elles paroissoient plus distinctes & plus séparées les unes des autres qu'à l'ordinaire. Le poumon étoit aussi comme au Castor composé de sept lobes, dont il y en avoit six égaux en grandeur, & un septième fort petit, qui sembloit seulement une appendice du sixième.

Nous cherchâmes avec soin dans les vaisseaux du cœur ce trou ovalaire qu'on estime être dans les Animaux, pendant qu'ils demeurent sans respirer dans le ventre de leur mère, pour suppléer à l'usage que l'on attribue à la respiration, qui est d'aider à la circulation du sang qui se fait au travers du poumon, par le moyen de la dilatation & de la compression de cette partie. Nous avions déja fait cette recherche dans le Castor, parce que quelques-uns ont estimé que cet Animal avoit besoin de cette conformation des vaisseaux du cœur, pour faire qu'il puisse supporter la cessation de la respiration qu'il souffre lorsqu'il se plonge & qu'il demeure long-temps dans l'eau : mais nous ne trouvâmes point

que ce trou fût ouvert, ni qu'il y eût d'autres conduits qui puſſent donner paſſage au ſang pour la circulation, que ceux qui ſont dans le poumon. La vérité eſt néanmoins que nous remarquâmes quelques veſtiges de cette ouverture, qui ſembloit faire connoître qu'il y avoit peu de temps qu'elle étoit refermée; ce qui nous paroiſſoit d'autant plus probable, que nous étions aſſûrés que le Caſtor avoit été long-temps enfermé dans ſa loge ſans avoir la liberté de ſe plonger dans l'eau, & qu'il pouvoit être arrivé que ce trou s'étoit rebouché de même qu'il l'eſt ordinairement dans tous les Animaux peu de temps après la naiſſance, lorſque la faculté qu'ils ont de reſpirer a rendu ce trou inutile. Mais nous n'avons trouvé dans notre Loutre aucune apparence qu'il y eût jamais eu de trou qui pût donner paſſage au ſang de la veine-cave dans l'artère veineuſe : & cela s'accorde aſſez avec la remarque que tous les Auteurs ont faite que la Loutre eſt obligée de temps en temps de s'élever au-deſſus de l'eau pour reſpirer; ce que le Caſtor ne fait point, ayant une bien plus grande facilité à ſe paſſer pendant un long temps de la reſpiration.

Les autres parties qui ont été disséquées avec soin, ne nous ont rien fourni de considérable, & qui mérite d'être remarqué.

Voilà ce qu'en disent Messieurs de l'Académie Royale des Sciences. Nous y joindrons quelques Observations Anatomiques qui se trouvent dans les *Ephémérides d'Allemagne.*

Jean-Conrad de Muralto dit avoir observé dans une Loutre mâle l'Epiploon considérable, naissant du fond de l'estomac, parsémé de beaucoup de graisse, doublé, enfoncé dans les replis des intestins, attaché à la ratte & au pancréas; les intestins semblables à ceux du Chien, mais qui avoient ceci de singulier, qu'à l'extrémité du *Rectum* au-dedans du Sphincter, il se rencontra deux vésicules oblongues, remplies d'une humeur caséeuse qui portoit au nez comme du fromage pourri, revêtues intérieurement d'une pellicule un peu dure de couleur rougeâtre, semblable à celle qu'on voit dans le gésier des poules; & outre cette matière caséeuse blanchâtre, une certaine humidité qui, quand on pressoit les vésicules, sortoit de plusieurs petits trous vers la cavité du *Rectum* : ces mêmes vési-

cules ayant été totalement ſéparées du Sphincter, puis expoſées à l'air pour les deſſécher, leur matière devint dans l'eſpace de trois mois aſſez ſemblable à de la Civette par ſa couleur, par ſa conſiſtence, & par ſon odeur pénétrante. Quant à l'uſage de ces véſicules & de la matière qui y eſt contenue, on ne ſauroit encore rien aſſûrer de certain, ſi ce n'eſt peut-être que la Loutre s'en ſert pour attirer les Poiſſons en la répandant, vû que dans les pâtées propres à amorcer les Poiſſons, les matières qui ont une forte odeur ſont le principal ingrédient : ajoûtez à cela, dit notre Auteur, que la Loutre habite principalement le long des bords des eaux, & qu'elle ne ſe met pas volontiers dans le milieu pour pourſuivre les Poiſſons ; d'où vient qu'il faut qu'elle attire le Poiſſon vers le bord pour en faire ſa proye. La Veſſie urinaire reſſembloit à celle d'un Chat, tant pour la figure que pour la grandeur. Les Teſticules de forme oblongue pendoient hors de l'Abdomen comme dans les Chiens ; le membre génital étoit pareillement oſſeux, & il y avoit de chaque côté beaucoup de glandes inguinales attachées aux Teſticules par le moyen d'une mem-

brane, dans lesquelles s'inséroient des veines qui traversoient la graisse de l'Abdomen. *George Segerus* observe dans les mêmes *Ephémérides*, que le membre génital de la Loutre qu'il a disséquée, étoit de la longueur du petit doigt, & que l'os dur dont il est composé paroissoit divisé à son extrémité, recourbé, & revêtu d'un cartilage. Nous avons observé la même chose.

Dans le squelète d'une Loutre on a trouvé la tête tantôt enfoncée, tantôt saillante, assez approchante de celle d'un Poisson; sept vertèbres au col, quatorze au dos, sept aux lombes, & dix-huit à la queue.

Selon *Gesner*, la plûpart des Pays qui ont des rivières, des lacs ou des étangs poissonneux, nourrissent des Loutres; il s'en trouve en Italie, en France, en Allemagne, en Suisse, en Angleterre, & dans la Scandivanie: quelquefois la Loutre s'étouffe dans les nasses & dans les filets des pêcheurs, où elle entre en poursuivant trop avidement sa proye. *Aldrovandus* remarque qu'il y a peu de Loutres en Italie. Le Loutre, dit *Belon*, a la peau fort épaisse, de laquelle on fait des mitaines & des manteaux pour l'Hyver que l'eau

ne peut traverſer. Quand les Chaſſeurs veulent connoître ſon repaire, ils prennent garde aux marques & à la trace de ſes pieds de derrière, & à ſes eſpraintes (ou excrémens) qui ſont entrelaſſées d'arrêtes de Poiſſon. Cette Bête ſe nourrit en l'eau, & a cette induſtrie en pourchaſſant, de battre le Poiſſon de ſa queue, afin que l'ayant épouvanté, il ſe cache dans les trous des bords des rivières, & que là elle le puiſſe bien prendre à ſon aiſe, bien qu'elle vive auſſi des bourgeons des herbes au Printemps. Or pour prendre ſa proye, elle ſort de grand matin hors de ſa tanière qu'elle fait entre les roſeaux & herbes épaiſſes au rivage de l'eau, & nage contre le cours de la rivière environ une lieue. Et quand elle eſt ſaoulée de Poiſſon, & qu'elle a le ventre plein, elle ſe retire à ſon aiſe ſelon le fil de l'eau, juſqu'à ſon clappier, où elle fait pluſieurs petits, que les Chaſſeurs & ceux qui veulent bien garder leurs étangs, ont accoutumé de guetter ſur la fin de l'Automne, quand les feuilles des arbres & des herbes tombent.

Suivant M. *Lemery* le fils dans ſon *Traité des Alimens*, les Loutres ruinent les rivières par la quantité de Poiſſons

dont ils les privent : en effet, non-seulement ils dévorent avec une avidité extraordinaire tous les Poiſſons qu'ils y peuvent attrapper, juſqu'à ce qu'ils en ſoient tout-à-fait remplis ; mais ils en emportent encore avec eux dans leurs cavernes. Or comme ces Poiſſons, ou ſont déja morts avant que d'y arriver, ou meurent peu de temps après, ils y pourriſſent bien-tôt, & y cauſent une infection & une puanteur inſupportable, dont le Loutre ſe reſſent d'autant plus qu'il vit de ces mêmes Poiſſons corrompus : auſſi fait-on ſi peu de cas de ſa chair en pluſieurs endroits, que les Chaſſeurs après avoir dépouillé le Loutre, le jettent enſuite à la voyrie, comme nous faiſons les Chiens, ou d'autres Animaux dont nous ne mangeons point.

Nous avons éprouvé nous-mêmes la vérité de ce que dit ici M. *Lemery*. La Loutre ne peut durer long-temps dans le profond de l'eau, & il faut qu'elle reſpire l'air à la ſurface : on a trouvé depuis peu une Loutre noyée dans un filet, avec un Brochet plein de vie qu'elle y avoit pourſuivi. Quoique la Loutre aime fort le Poiſſon, & qu'elle s'en nourriſſe en grande partie,

elle ne laiſſe pas de manger auſſi des Canards, Judelles & autres Oiſeaux aquatiques qu'elle peut attrapper; elle va plus vîte dans l'eau que toutes ſortes de Poiſſons; mais ſur terre les Chiens la joignent facilement; elle a des dents très-mauvaiſes, & ce ſont des défenſes dont elle ſe ſert contr'eux courageuſement; elle a la vie & la peau fort dures; mais ſi elle eſt bleſſée, ſe jettant à l'eau elle perd ſon ſang, & n'en échappe point. Cet Animal craint extrêmement le feu; & s'il en apperçoit ſur un étang, il fuit au loin: ſa retraite ordinaire eſt ſur les joncs ou touffes de roſeau, s'il en trouve; il ſe plaît ſur les petites iſles, s'il y en a; & au défaut, il ſe met aux environs d'un étang ou d'une rivière dans des ſaules creux ou autres arbres: c'eſt pourquoi il faut avoir ſoin d'examiner tous les arbres qui ſe rencontrent autour des étangs pour le ſurprendre; & ſi l'on a manqué une fois ſon coup, il eſt ſûr qu'on pourra l'y trouver dans la ſuite. La deſtruction de la Loutre eſt importante pour la conſervation du Poiſſon.

On trouve dans le *Journal Etranger* du mois de *Juin* 1755. *la manière de prendre les Loutres en vie, & de les dreſſer pour apporter des Poiſſons, par M.*

Jean Lots, de l'Univerſité de Lund en Scanie, & Membre de l'Académie de Stockolm. Nous allons tranſcrire ce Mémoire qui nous a paru curieux & intéreſſant, d'après la traduction de M. l'Abbé *Prevoſt*.

On ſait, dit M. *Lots*, que la Loutre eſt un Animal amphibie qui déſole les rivières, comme le Loup & le Renard ravagent les forêts. Il eſt pourvu de poumons plus grands & plus creux que les autres Animaux; & par cette raiſon, après avoir avalé une certaine quantité d'air, il ſe ſoutient aſſez long-temps ſous l'eau. Les Poiſſons forment ſa nourriture la plus commune. Il entre en chaleur vers le milieu de l'Eté. La fémelle porte ſes petits environ neuf ſemaines; elle en met bas ordinairement trois ou quatre, qu'elle a ſoin de placer au bord de quelque petite rivière, ou de quelque marais ſous un buiſſon ou ſous des racines creuſes. La peau de cet Animal eſt bonne pendant toute l'année, excepté dans le temps qu'il eſt en chaleur, où le poil ſe détache plus aiſément. Le dommage que les Loutres cauſent eſt aſſez conſidérable, puiſque non-ſeulement elles dévorent beaucoup de Poiſſons, mais qu'elles déchirent encore les filets des pêcheurs. C'eſt ce qui a

porté l'Auteur à donner ici la manière de les prendre & de les extirper, ou même de les apprivoiſer & de les rendre utiles.

Dans les rivières qu'elles fréquentent, il ſe trouve ordinairement de grandes pierres, beaucoup de troncs ou de racines d'arbres, & un rivage creux. La Loutre ne paſſe pas une ſeule grande pierre ſans y monter, & ſans y dépoſer quelque fiente. Cette marque fait aiſément connoître la demeure de ces Animaux, & ne donne pas moins de facilité à leur dreſſer des embûches pour les prendre morts. On y employe une eſpèce de ciſeaux ou de tenailles : mais l'Auteur ſe diſpenſe d'en expliquer la méthode, & ne veut donner ici que celle de prendre les Loutres en vie.

On fait faire des tenailles ſemblables aux tenailles ordinaires, mais deux ou trois fois plus grandes. Quand elles ſont tendues, on attache à chacun des demi-cercles une pochette formée de petites chaînes, comme une cotte de mailles ; de ſorte que ces tenailles en ſe fermant puiſſent former une eſpèce de cercle. Il faut tenir cet inſtrument fort net, & le bien frotter d'entrailles de Poiſſons chaque fois qu'on veut s'en ſervir. On poſe les tenailles ſur une pierre qui ſoit un

peu pointue, & qui ne s'éléve pas plus au-deſſus de la rivière qu'il ne faut pour que l'eau puiſſe couvrir les pochettes de fer attachées aux tenailles. Enſuite on attache un petit Poiſſon à la platine qui ſe trouve aux tenailles, & l'on y place auſſi quelques têtes ou entrailles de Poiſſons détachées : auſſi-tôt que la Loutre ſaiſit le petit Poiſſon, les tenailles ſe ferment, & l'animal y eſt pris ſans le moindre dommage. Ceci regarde uniquement les vieilles Loutres ; car les jeunes ſe prennent avec des Chiens dreſſés, qui en paſſant ſur le creux des rivages, ſur les pierres ou ſur les racines où l'Animal ſe tient caché, y demeurent en arrêt & appellent. Si dans cette occaſion, une vieille Loutre s'y trouve, elle s'enfuit d'abord ; & pour la prendre, il faudroit tirer deſſus. Mais les jeunes ne ſortent pas de leur gîte ſans la plus grande violence. Si par conſéquent on voit que la Loutre ne s'enfuye point, on peut compter ſûrement que c'en eſt une jeune ; & ordinairement il y en a deux dans le même gîte, ou du moins dans deux gîtes très-proches. Après avoir ainſi découvert l'iſſue du gîte, on la couvre d'une naſſe de Poiſſon ; & avec un bâton de fer, ou

quelqu'autre inſtrument pointu, on y chaſſe la Loutre, qui ne peut alors ſe tirer ſans ſecours. On ne doit point prendre de jeunes Loutres avant la Saint *Remy*. En les prenant plutôt, elles ſeroient trop tendres ; car elles ne profitent que très-lentement. Après avoir pris une jeune Loutre vivante, on l'attache d'abord avec ſoin, & on la nourrit pendant quelques jours avec du Poiſſon & de l'eau ; enſuite on mêle de plus en plus dans cette eau, du lait, de la ſoupe, des choux & des herbes ; & dès qu'on s'apperçoit que l'Animal s'accoutume à cette eſpèce d'aliment, on lui retranche entièrement les Poiſſons, ou du moins on ne lui en donne que très-rarement ; & en leur place on ſubſtitue du pain, dont il ſe nourrit très-bien. Enfin il ne faut plus du tout lui donner ni Poiſſons entiers, ni inteſtins, mais ſeulement des têtes.

Pendant que l'Animal eſt attaché, ce qui doit être dans un endroit où il y ait toujours du monde, il faut tâcher de l'apprivoiſer autant qu'il eſt poſſible ; ce qui peut ſe faire aiſément & dans un temps fort court. Enſuite on fait une petite machine de paille couverte de gros fil, ou de cuir, de la longueur

d'un quart-d'aulne, & d'une épaiſſeur proportionnée à la gueule de l'Animal: aux deux bouts de cette machine, on place deux petits morceaux de bois en croix, chacun de la longueur d'environ $\frac{1}{8}$. On prend un cordon qui ne ſoit pas bien large, à l'un des bouts duquel on enfile quatre ou cinq petites boucles, de la groſſeur d'une noix: à chaque boucle, il y aura quatre petites pointes, les unes vis-à-vis des autres. On mettra ce collier au col de la Loutre, en le nouant à la nuque; & à ce nœud on attachera une liſière de la longueur de quelques aulnes. Avec ces préparatifs, on commence à mener l'Animal, en l'accoutumant par dégrés à ſuivre de bonne volonté; enſuite on choiſira un mot de commandement, tel par exemple que *viens-ici*; & chaque fois en le prenonçant, on tire le cordon avec un peu de force, juſqu'à ce que la Loutre ſoit obéiſſante, & vienne promptement. Alors mettant la main dans le collier, on ſerre & tourne, juſqu'à ce ce qu'elle ouvre la gueule. On lui donne auſſi-tôt la machine de paille à tenir, en prononçant toujours un même commandement, comme par exemple *prends*. Dès qu'elle lâche, on reſſerre le cordon,

juſqu'à ce qu'enfin elle tienne ferme. Quand elle tiendra bien, on relâchera le cordon, afin qu'elle lâche priſe, & l'on prononcera encore le commandement en diſant, *lâche*. Cette manœuvre doit être variée & répétée, juſqu'à ce que l'Animal prenne & lâche au premier commandement. Lorſqu'on eſt à ce point, on tient la machine de paille près de la terre, en prenant garde qu'il n'y ait point de ſable, & en tenant le cordon comme on l'a preſcrit. On ſe baiſſe vers la Loutre, en tenant la machine d'une main, & tirant la Loutre de l'autre vers la machine. D'abord on la lui retire; mais enſuite on la lui rend en ſerrant le col de l'Animal, afin que ſur le mot, *prends*, il la ſaiſiſſe. Cet exercice doit être continué juſqu'à ce que ſur le moindre mouvement du cordon la Loutre prenne la machine : alors on lui crie, *viens*, en la tirant en même temps à ſoi; & on lui prend ſa proye, en criant, *lâche*. Quand on aura continué cet exercice pendant quelques jours, & que l'Animal courra facilement après la machine qu'on lui jette, on ſubſtituera à la machine un mouchoir, un gand, ou quelqu'autre choſe. Quand enfin la Loutre apportera tout ſur le

ſimple commandement, & ſans qu'on ait beſoin de tirer ou de lâcher le cordon, on jettera devant elle quelque choſe qu'elle aime à manger, & on la forcera de l'apporter de même, & ſans y toucher ; ce qui peut ſe faire ſans beaucoup de peine, à l'exemple des autres Animaux.

Lors donc qu'elle apporte tout ce qu'elle peut porter, & qu'elle ſuit fidèlement par-tout où l'on va, on la menera au bord de quelque petite rivière qui ſoit claire & très-profonde ; & l'on prendra avec ſoi quelques petits Poiſſons morts, avec d'autres un peu plus grands qui ſoient en vie. On y jettera d'abord les petits que l'Animal prendra ſûrement très-volontiers ; mais dès qu'il les aura pris, on l'obligera à les apporter & à les rendre auſſi-tôt. Enſuite on y jettera les Poiſſons vivants, qu'il ſaura prendre avec une égale facilité ; & auſſitôt qu'il apportera, on lui en donnera la tête pour ſa récompenſe. Cette choſe a été pouſſée ſi loin, qu'un homme de la Scanie, du Bailliage de Chriſtianſtad, nommé *Benoît Nilſſon*, par le ſecours d'une Loutre ainſi dreſſée, prenoit journellement autant de Poiſſons qu'il lui en falloit pour nourrir toute ſa famille :

& comme ces Animaux recherchent les Poiſſons comme leur nourriture naturelle, on voit combien il ſeroit avantageux de les rendre par cette invention utiles aux hommes, puiſqu'on les empêcheroit en même temps de faire les dégâts qu'ils cauſent dans les rivières, ſoit en les dépeuplant, ſoit en déchirant les filets des pêcheurs. Les vieilles Loutres peuvent être dreſſées comme les jeunes, mais non pas avec un ſi grand avantage ; car en lâchant une vieille dans le temps des chaleurs, il ſeroit toujours à craindre que l'habitude jointe au naturel ne prévalût ſur l'éducation. Mais en élevant une jeune & l'éloignant de l'eau une année entière, ſon naturel ſe change beaucoup plus : au-lieu qu'un ſéjour continuel dans l'eau le fortifie & l'augmente. Les Loutres apprivoiſées ont encore un autre avantage, puiſque par leur moyen on en peut prendre d'autres, & en délivrer entièrement le voiſinage : C'eſt ce que le même *Nilſſon* a tenté proche de ſon jardin où il y a un ruiſſeau qui fait aller un moulin ; & ce ruiſſeau eſt bordé des deux côtés, d'une rive aſſez élevée ; de manière que la Loutre enfermée dans le baſſin du moulin n'en ſçau-

roit ſortir. Au-reſte, cette maniére de chaſſer n'eſt pas nouvelle en Suéde, & doit avoir été beaucoup plus commune autrefois qu'aujourd'hui, puiſque *Jonſton* dans ſon *Hiſtoire des Animaux*, rapporte que les Cuiſiniers en Suéde, avoient l'uſage d'envoyer des Loutres dans les viviers, pour leur apporter des Poiſſons.

La Loutre qu'en quelques Provinces de France le vulgaire appelle autrement *Leure*, *Lueure*, *Luère*, *Louère*, ou *Lutre* eſt nommée en Grec *Enudris*; en Italien *Lutra*, *Lodra*, *Lodria*, *Londra* ou *Lontra*; en Eſpagnol *Nutria*; en Polonois *Wydra*; en Allemand, en Flamand & Anglois *Otter*; en Suédois *Utter*. Le mot François *Loutre* & autres ſemblables dénominations, viennent du Latin *Lutra*.

La Loutre contient dans toutes ſes parties beaucoup de ſel volatile & d'huile. Cet Animal a l'odeur & le goût de Poiſſon; mais c'eſt une trés-mauvaiſe nourriture, dont l'uſage eſt neanmoins commun dans pluſieurs maiſons Religieuſes. La chair en eſt dure, coriaſſe, & remplie de ſucs groſſiers, qui ne peuvent produire qu'un ſang viſqueux & mélancolique. La Loutre ne laiſſe pas de

de trouver place quelquefois ſur les bonnes tables : on l'y mange d'ordinaire rôtie & ſervie avec une ſauſſe de haut goût pour en corriger la viſcoſité ; mais de quelque manière qu'on s'y prenne, on n'en ſauroit faire un bon mets, ni pour le goût, ni pour la ſanté.

Les parties de la Loutre qui ſont d'uſage en Médecine, ſont le foye, les teſticules & la graiſſe. Le foie deſſéché & mis en poudre, pris à la doſe d'un ſcrupule juſqu'à un gros, eſt bon pour la dyſſenterie & les autres dévoyemens. Quelques Auteurs le font macérer pendant quelques jours dans de fort vinaigre, avant que de le mettre ſécher au four ; ils prétendent que cette préparation le rend plus efficace. Les teſticules ſont eſtimés pour l'épilepſie : ils ſont cependant bien inférieurs au *Caſtoreum*. La doſe en eſt depuis un ſcrupule juſqu'à un gros dans de l'eau de Pivoine. La graiſſe de la Loutre, de même que celle des Poiſſons, ne ſe coagule point par le froid, & reſte toujours fluide: elle eſt réſolutive & digeſtive ; on l'employe pour les douleurs des jointures ; elle fortifie les nerfs & redonne de la ſoupleſſe aux membres retirés. On la mêle avec les On-

guens digeſtifs pour guérir les maladies des articulations.

Le poil de Loutre ſert à faire des chapeaux ; on fait avec la peau entière des manchons & d'autres fourures.

MANATI.

LAmantin ou Lamentin, Manate, Manatée ou Manati, Bœuf Marin, ou Vache-Marine, Manati Offic. Schrod. 327. Lemer. 538. Hernand. 323., Charlet. de Piſc. 49. Manatus, Rondel. de Piſc. 490. Manatus Rondeletii, Genſ. de Piſc. 253. Manati Indorum, Aldrov. de Piſc. 728. Jonſt. de Piſc. 157. Manati Phocæ genus, Cluſ. Exot. 132. Manati, ſeu Vacca marina, Raïi Synop. Anim. *Quad.* 193. Sloane Jam. 329. Thrichechus, Arted. Ichth 109. Linn. Syſt. Nat. 80. *Manathi vel Manati, Incolarum ; Hiſpaniolæ & Hiſpanorum ; Taurus ſeu Bos Marinus*, Quorumd.

On ne doit pas confondre le Lamantin avec deux Amphibies Quadrupédes, qui ſont le *Roſmarus* que les François des côtes de l'Amérique appellent *Vache-Marine* ou *Bête à la grande Dent*, & le *Phocas* dit *Chien* ou *Veau de Mer* ; encore moins avec le *Vache-marine* de

Belon, qui eſt une ſorte de grande Raye. Le Manati a beaucoup de reſſemblance avec le *Roſmarus* & le *Phocas* dont il ſera parlé en ſon lieu, & paroît être du même genre. Au-reſte, quoique tous les Auteurs n'accordent que deux pieds au Lamantin, cet Animal a tant d'analogie avec les Quadrupédes, que nous croyons avec M. *Briſſon*, qu'il appartient à leur claſſe : & il y a toute apparence que les pieds de derrière ſont confondus dans la queue, & qu'on les découvriroit par la diſſection.

Artédi, qui comme la plûpart des Naturaliſtes compte le Manati parmi les Poiſſons, le nomme *Thrichechus*, de deux mots Grecs, *Thrix* qui veut dire poil, & *Ichthus* qui ſignifie Poiſſon, parce qu'il eſt preſque le ſeul d'entre les Poiſſons qui ſoit velu. Cet Animal, ſelon le même Auteur, a le corps long de dix, douze, quatorze à quinze pieds ou davantage, large de ſix à ſept pieds ; du poids de ſoixante-dix, quatre-vingt, cent ou deux cens livres ; le tour du corps rond, d'environ huit pieds, la tête oblongue, ronde, plus approchante de celle du Porc que de toute autre : les yeux petits, de petits trous à la tête enp ace d'oreilles : les babines grandes;

deux dents ſaillantes de chaque côté, de la longueur d'un empan, & de la groſſeur du pouce ; deux nageoires à la poitrine, compoſées de cinq os joints enſemble par une membrane comme autant de doigts, leſquels ont chacun trois articulations, ſans néanmoins que la nageoire puiſſe ſe contracter ; la queue horiſontale ; point de nageoire au dos ; deux mammelles arondies dans les fémelles, placées entre les nageoires pectorales ; les parties génitales tant des mâles que des fémelles, ſemblables à celles de l'homme & de la femme, comme auſſi le nombril ; la peau épaiſſe, dure, & preſque impénétrable ; les poils courts & clairſémés, d'un gris-brun, qui naiſſent çà & là ſur la peau, gros & aſſez longs. Il habite principalement aux embouchures des rivières, & ſe nourrit d'herbe commune & d'algue de mer. Sa chair eſt de bon goût, & ſaine, de couleur blanche. Il s'apprivoiſe facilement, & s'accommode au génie des hommes. Il pouſſe un cri, des gémiſſemens & des ſoupirs. Ses principaux ennemis ſont le Crocodile & le Requin. Il ſe trouve en divers lieux de l'Afrique, dans la Mer-Rouge, dans l'iſle de Madagaſcar, à Manaar près de Ceylan, aux iſles Moluc-

ques, Philippines, Lucayes, Antilles, dans la rivière des Amazones, au Bréſil, à Surinam, au Pérou, &c.

Cluſius dans ſes *Exotiques*, d'où *Artédi* a tiré en partie la deſcription qu'il fait du Manati, en parle aſſez au long, & ce qu'il en rapporte nous a paru mériter attention.

Des Matelots Hollandois, dit ce ſavant Naturaliſte, qui étoient revenus de leur voyage à Amſterdam en l'année 1600. avoient apporté de l'Océan Occidental un Poiſſon cétacée du genre des *Phocas*, mais beaucoup plus grand, qu'ils appelloient *Vache-Marine* : & comme ils avoient tué le mâle & la fémelle, j'eus le plaiſir de voir la même année à Amſterdam, non-ſeulement le cuir entier du mâle empaillé & ſuſpendu à une poutre, ſur le dos duquel ils avoient mis le petit qu'ils avoient auſſi pris & apporté avec eux, mais même quelques côtes de la fémelle avec la chair qui y tenoit encore ; car dans le voyage ils en avoient mangé comme du Bœuf-Or, pour que la proportion pût s'obſerver plus commodément, je fis deſſiner le petit d'après l'original que j'avois vû à Amſterdam, & qui fut enſuite ſuſpendu dans la galerie du jardin Académique

à Leyde. Cet Animal paroiſſoit avoir été fort laid, ayant la tête d'un veau, mais un peu plus ramaſſée, les yeux preſque ſemblables à ceux d'un Chien, la peau fort épaiſſe, dure, couverte de poils courts & clair-ſemés d'une couleur cendrée tirant ſur le brun : la longueur de la peau meſurée étoit de ſeize pieds & demi, & la groſſeur ou le tour du corps étoit de ſept pieds & demi. Il avoit deux jambes près des épaules qui n'étoient pas longues, avec des pieds larges armés d'ongles courts ; nulle apparence de pieds à la partie poſtérieure du corps, mais une queue qui étoit en quelque façon informe & large, par le moyen de laquelle on diſoit qu'il nageoit avec vîteſſe ; & depuis le nombril juſqu'à la queue, il alloit en diminuant inſenſiblement ; enſuite la queue devenoit un peu plus large. On me faiſoit entendre qu'il s'étoit trouvé dans ſa tête des pierres qu'on diſoit utiles pour briſer le calcul. Ainſi, eu égard tant à la figure de l'Animal qu'à d'autres marques, j'étois bien perſuadé que c'étoit ce que les Eſpagnols qui ont écrit l'Hiſtoire de l'Amérique appellent *Manati* ; car *François Lopez de Gomara* au trente-uniéme Chap. de ſon *Hiſtoire générale*,

en parle de la manière ſuivante, comme je l'ai noté dans une remarque à l'article du Teburon ou Requin, en l'*Hiſtoire des Médicamens ſimples apportés des Indes Occidentales par Nicolas Monard*, que j'ai traduite en Latin. Le *Manati* eſt un Poiſſon inconnu en Europe, qui ſe trouve dans la Mer & dans les rivières, ſemblable à une Outre, lequel a uniquement deux pieds ronds terminés par quatre ongles comme aux Elephans, ſitués près des épaules, qui lui ſervent à nager : depuis le nombril juſqu'à la queue, il va en retreciſſant ; il a un aſpect affreux, la tête d'un Bœuf, mais le muffle plus maigre & le menton plus épais, les yeux forts petits à proportion du corps ; qui approche quelquefois de vingt pieds ; le cuir épais, revêtu de quelques poils de couleur cendrée. Les fèmelles mettent bas comme les Vaches, & ont deux mammelles, avec leſquelles elles allaitent leurs petits. La chair de cèt Animal pourroit paſſer plutôt pour être d'un Quadrupéde que d'un Poiſſon ; car étant fraîche, elle a le goût du Veau ; & étant ſalée, le goût du Thon, mais plus agréable, outre qu'elle peut ſe conſerver plus long-temps. Sa graiſſe ou ſon ſuif eſt très-bon, car

il n'eſt point ſujet à devenir rance : Les Naturels du pays ont coutume de préparer ſon cuir pour en faire des ſouliers & d'autres uſtenſiles. On lui trouve dans la tête de certaines pierres propres contre le calcul & les coliques. On tue ordinairement ces Poiſſons tandis qu'ils paiſſent les herbes qui croiſſent ſur les bords des rivières ; mais les jeunes ſe prennent auſſi aux filets. On rapporte que le Prince *Caramatexi* en nourrit un petit pris de cette façon en l'iſle Eſpagnole, pendant l'eſpace de vingt-ſix ans, dans le lac *Guaynabo*, lequel devint ſi apprivoiſé, quoique déja grand, qu'il ne cédoit en rien au Dauphin des Anciens ; car il venoit manger dans la main, & quand on l'appelloit par ſon nom *Mato*, qui dans la langue du pays ſignifie *Magnifique*, il avoit accoutumé de ſortir du lac, & de ſe traîner juſqu'au logis pour prendre de la nourriture ; après quoi il s'en retournoit au lac, étant accompagné des enfans & même des hommes, dont le chant ſembloit le réjouir : quelquefois il permettoit aux enfans de monter ſur ſon dos, & en paſſoit ſans aucune difficulté dix à la fois d'un bord du lac à l'autre, ſans les plonger dans l'eau ; enſorte qu'il

procuroit un grand plaiſir aux habitans. Au-reſte, un Eſpagnol voulant éprouver ſi cet Animal avoit la peau auſſi dure qu'on le diſoit, s'aviſa un jour de l'appeller à pluſieurs repriſes en lui criant *Mato*, *Mato*; & comme il commençoit à ſortir hors de l'eau, il lui lança un javelot, qui ne le bleſſa pourtant point : mais l'Animal en fut ſi indigné qu'il ne vouloit plus ſe montrer, quoiqu'on l'appellât par ſon nom, dès qu'il appercevoit des hommes vétus ou barbus qui reſſembloient à des Chrétiens. Enfin, dans une forte crue de la rivière *Haibonicot* qui va ſe décharger dans le lac *Guaynabo*, notre Manati s'en retourna à la Mer, étant fort regretté du Prince *Caramatexi* & de ſes ſujets.

Ferdinand Oviedo pluſieurs années avant *Gomara*, avoit fait une Hiſtoire bien plus ample de ce Poiſſon; & comme cette Hiſtoire contient beaucoup de particularités qu'on ne trouve point ailleurs, j'ai cru devoir la traduire en Latin. Voici donc ce qu'en dit *Oviedo* au Chapitre X du Livre XIII de ſon *Hiſtoire Générale & Naturelle des Indes*.

Le *Manati* eſt un Poiſſon de Mer, bien qu'il ſe prenne toujours dans les grandes rivières de l'Iſle Eſpagnole &

des autres Provinces, qui a plus de longueur & de largeur que le Tiburon. Ceux qui ont acquis leur parfaite grandeur, ſont d'un aſpect très-laid, & aſſez reſſemblants à ces Outres dans leſquelles on porte le vin doux à Medina del Campo & aux environs. Ce Poiſſon a la tête comme celle d'un Bœuf, ou même plus grande; les yeux petits, eu égard à la grandeur du corps, & deux gros pieds comme des aîles au-lieu de bras, ſitués vers la tête, avec leſquels il nage; ſon corps eſt couvert d'un cuir, & non d'écailles; c'eſt un Animal fort doux, qui entre dans les embouchures des rivières, & qui paît les herbes qu'il peut attraper le long des rivages, ſans ſortir de l'eau. Dans le Continent de l'Amérique, les Pêcheurs de deſſus leur barque ou Canot ont coutume de tuer ces ſortes de Poiſſons & pluſieurs autres, parce qu'ils nagent à fleur d'eau, en leur dardant des harpons, au bout deſquels eſt attachée une corde menue, mais forte : le Poiſſon bleſſé s'enfuit, & le Pêcheur lâche la corde, à l'extrémité de laquelle eſt lié un morceau de bois ou de liège, tant pour empêcher la corde d'être ſubmergée entièrement, que pour en faire appercevoir

le bout : bien-tôt le Poiſſon fatigué, épuiſé de ſon ſang, & prêt à expirer, aborde au rivage. Alors le Pêcheur, ayant ramaſſé ſa corde juſqu'à ce qu'il en reſte ſeulement la longueur de dix ou douze braſſes, la tire à terre avec le Poiſſon pris, ou bien il attend que les vagues l'amenent à bord ; après quoi il le tire hors de l'eau à l'aide d'autres Matelots. Or ces Poiſſons ſont ſi grands, qu'il faut une paire de Bœufs pour en traîner un. Quelquefois auſſi, lorſque le Manati déja bleſſé eſt pouſſé par les eaux vers la terre, les Pêcheurs le frappent de deſſus leur barque avec de gros javelots pour le faire mourir plus vîte, parce qu'étant mort il monte à la ſurface de l'eau. La chair de ce Poiſſon eſt excellente, & ſi ſemblable à celle d'un Quadrupede, que quiconque n'auroit pas vû le Poiſſon entier, mais ſeulement quelque morceau détaché, s'imagineroit que c'eſt du Bœuf : & même tout le monde s'y tromperoit, parce qu'étant encore frais il a plutôt le goût de chair que de Poiſſon. La chair qui a été coupée & ſéchée eſt ſingulière, & peut ſe garder long-temps ſans corruption. En l'année 1531 j'en portai de *Saint Domingue* en Eſpagne juſqu'à Avila où

étoit pour lors l'Impératrice, & à la Cour on croyoit au premier coup d'œil, que c'étoit du meilleur Bœuf d'Angleterre : quand cette chair fut cuite, on trouva qu'elle avoit le goût du Thon, & même qu'elle valoit mieux. Ces Poiſſons ſe prennent auſſi avec des filets faits exprès. Or ces mêmes Poiſſons ont de certaines pierres ou plutôt des os dans le cerveau, qui ſont fort utiles contre les Coliques & la Néphrétique, comme l'aſſûrent ceux qui en ont fait l'épreuve dans ces ſortes de maladies. D'abord cette pierre doit être bien brûlée, puis pilée & tamiſée ; on avale de la poudre autant qu'une Réale d'Eſpagne en peut tenir, dans un verre de bon vin blanc ; car en la prenant de cette façon le matin pendant quelques jours de ſuite, on dit qu'elle ôte la douleur, briſe le calcul, & le réduit en ſable qu'on rend avec l'urine. C'eſt ce que j'ai appris de gens dignes de foi, qui en ont fait l'expérience, & j'en ai vû pluſieurs rechercher cette pierre avec empreſſement, à cauſe de ſes vertus. Tous les Manati ont coutume d'avoir dans le cerveau deux de ces ſortes de pierres, de la groſſeur d'une petite bale de paume ou d'une noix (car elles

ne ſont pas rondes), & quelquefois plus groſſes, ſuivant la grandeur des Poiſſons. Je penſe que ces pierres ont la même propriété que celles qui ſe trouvent dans la tête du *Corbeau* ou *Durdo* & du *Maigre* ou *Daine*, s'il en faut croire *Pline* qui dit qu'il ſe rencontre dans la tête d'un certain Poiſſon des eſpèces de pierres fort recommandées contre les coliques, ſi on les avale dans de l'eau. Quelques-uns de ces Poiſſons ſont ſi grands, qu'ils ſurpaſſent la longueur de quatorze ou quinze pieds, & la groſſeur de huit palmes, étant plus ramaſſés vers la queue, après quoi la queue devient plus longue & plus épaiſſe. Le Manati a vers la poitrine deux bras courts ou mains très-proches de la tête, ce qui eſt cauſe que les Chrétiens ont donné à cet Animal le nom de *Manati*: & en effet c'eſt la coutume des Eſpagnols d'appeller mains les pieds de devant de tous les Quadrupedes; & comme ce Poiſſon a des pieds uniquement en devant, ils lui ont donné des mains pour des pieds. Il n'a point d'oreilles, mais à leur place il a de petits trous par leſquels il entend. Son cuir eſt ſemblable à celui d'un Porc brûlé, épais d'un

doigt, d'une couleur cendrée, & revêtu de poils clair-ſemés : on fait de ce cuir préparé, des ceintures commodes, des ſemelles de ſouliers, & autres choſes ſemblables La queue de ce Poiſſon depuis ſa naiſſance juſqu'à ſon extrémité, eſt toute nerveuſe : de cette queue coupée par morceaux, puis expoſée & ſéchée au Soleil pendant cinq jours ou plus, enfin cuite dans une marmite, ou plutôt frite, on tire beaucoup de graiſſe, car elle ſe réſout toute en graiſſe ; & cette graiſſe ou ce beurre eſt très-propre pour fricaſſer des œufs dans la poële, parce que quoiqu'il ſoit vieux, il ne devient point rance, ni de mauvais goût : il eſt encore utile pour les lampes, & il y a des gens qui le recommandent pour l'uſage de la Médecine. La fémelle a deux mammelles à la poitrine, car elle fait deux petits, & les allaite ; ce que je n'ai jamais oui dire d'aucun Poiſſon, à l'exception du Veau-marin.

Au reſte on croit que dans notre Iſle Eſpagnole, avant qu'elle fût dépouillée de ſes Habitans naturels, ces Animaux aquatiques avoient accoutumé de ſe prendre avec le Poiſſon nommé *Reverſo* ; ce que je craindrois d'avancer,

ſi le fait n'étoit pas public & notoire, & ſi je ne l'avois pas appris de gens dignes de foi. Comme donc la ſuite de l'Hiſtoire m'a conduit à faire mention du Manati, il vaut mieux que je parle dans ce Chapitre qu'ailleurs, d'un fait ſi merveilleux. Il faut ſavoir qu'un certain Poiſſon long d'un empan, hideux à l'aſpect, mais doué d'un grand courage & d'un heureux inſtinct, ſe prend quelquefois avec d'autres Poiſſons, étant d'un bon goût, & même un des meilleurs qu'on prenne dans la Mer; car il a une chair ſèche & ferme, & non viſqueuſe; ce que j'atteſte, parce qu'il m'eſt ſouvent arrivé d'en manger. Or les pêcheurs voulant garder quelqu'un de ces Poiſſons pour la pêche, en choiſiſſent un petit pour le nourrir dans l'eau de Mer avec des alimens convenables, juſqu'à ce qu'il ait atteint ſa juſte grandeur, & qu'il ſoit propre pour la pêche qu'ils ont envie de faire. Alors, ayant lié ce Poiſſon avec une corde menue, mais forte, ils le portent avec eux dans leur barque à la Mer; & dès qu'ils apperçoivent quelque Manati ou un autre Poiſſon nageant à la ſurface de l'eau, un Indien prenant le *Reverſo* le flatte d'une main, & l'avertit dans le

langage du Pays de ſe montrer courageux en attaquant le plus grand Poiſſon, après quoi il le lâche quand il ſe trouve à portée. Le *Reverſo* ſe jette avec impétuoſité ſur une Tortue ou quelque autre grand Poiſſon, s'attache à ſon côté ou à ſon ventre, & le preſſe fortement. L'Animal qui ſe ſent frappé & ſaiſi par ce petit Poiſſon, ſe tourne tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & s'enfuit à travers la Mer: pendant ce temps-là le Pêcheur lâche une corde longue de pluſieurs braſſes, & l'abandonne, parce qu'il y a au bout un morceau de bois ou de liège attaché qui empêche qu'elle ne s'enfonce, & fait connoître où elle va. Le Manati ou la Tortue ne tarde guères à ſe laſſer, & à ſe rendre vers le rivage. Le Pêcheur retire inſenſiblement la corde dans ſa barque, juſqu'à ce que le grand Poiſſon pris par le petit vienne à bord. Sur le champ les Matelots Indiens ſautent ſur la grève, & ſi c'eſt une Tortue qui ſoit priſe, ils la tournent, ou bien ils la pouſſent dans l'eau même, car ce ſont d'habiles nageurs, & la mettent à ſec: ſi c'eſt un Manati, ils le frappent juſqu'à ce qu'ils l'ayent aſſommé. Quand la proye eſt amenée à bord, il faut en détacher le *Reverſo*

avec beaucoup de circonſpection; car il ſe tient ſi fortement attaché à la proye, que ſi l'on vouloit l'en ôter de force, on le déchireroit en pièces. Les Indiens en viennent à bout par les careſſes, & en le remerciant de ſes bons offices. Or le *Reverſo* a des écailles diſpoſées par dégrés comme le palais de l'Homme ou du Cheval, & armées d'arrêtes très-fines, mais très-aigues & fortes, avec leſquelles il s'attache à ſa proye, répandues ſur la plus grande partie du corps, & principalement ſur tout le dos depuis la tête juſqu'à la moitié du corps, mais point du tout au ventre; & c'eſt parce qu'il s'attache par le dos à ſa proye, qu'on l'appelle *Reverſo* ou *Inverſo* (autrement *Guaicano*, ſelon *Pierre Martyr*). Les Indiens ſont aſſez ſtupides pour s'imaginer que ce Poiſſon entend leur langage & leurs careſſes, ne remarquant pas que c'eſt une propriété qui lui eſt naturelle, vû qu'il arrive communément qu'on prend dans l'Océan des Tiburons & des Tortues, auxquels ces petits Poiſſons ſe trouvent attachés: ce qui prouve que quand le *Reverſo* s'eſt une fois attaché à quelque Poiſſon, il ne peut s'en détacher qu'avec le temps.

Nous pourrions peut-être nous en

tenir pour la connoiſſance du *Manati*, à ce que nous avons tiré de l'*Ichthyologie* d'*Artedi* & des *Exotiques* de *Cluſius*: mais nous avons cru qu'il valoit encore mieux nous expoſer à quelques redites, que de ne pas faire connoître ſuffiſamment un Poiſſon ſi rare par rapport à nous, qui ne ſe trouve point en Europe, & que peu de perſonnes aujourd'hui vivantes ont eu occaſion de voir. Nous allons donc paſſer maintenant aux relations de quelques Voyageurs modernes, qui nous ont paru d'autant plus véridiques, qu'ils parlent d'après ce qu'ils ont vû.

J'arrivai tout à propos au cul-de-ſac *Robert* chez Monſieur *Bouchard*, dit le Père *Labat*, Jacobin, dans ſon *Nouveau Voyage aux Iſles de l'Amérique*, *Tome ſecond*, *page* 200, pour voir tirer à terre un Lamentin fémelle que ſes Nègres avoient harponné. J'avois entendu dire beaucoup de choſes du Lamentin, mais je n'en avois point encore vû, parce qu'il eſt devenu aſſez rare depuis que les bords de la Mer ſont habités. Ce Poiſſon cherche les endroits où il y a des rivières, parce qu'il y vient boire de l'eau douce une fois ou deux chaque jour, après qu'il a mangé

une certaine herbe qui croît au fond de la Mer : mais il s'éloigne dès qu'il entend le moindre bruit, car il eſt fort craintif, & il a l'ouye auſſi ſubtile qu'il a la vûe mauvaiſe ; au contraire de la Tortue qui a la vûe très-perçante & qui eſt ſourde. Les Eſpagnols appellent *Manate* ou *Manati*, c'eſt-à-dire, Poiſſon qui a des mains, ce que nous appellons *Lamentin*. On pourroit, ce me ſemble, l'appeller *Vache-Marine* ; ſa gueule, ſes mammelles, ſa manière de mettre dehors ſes petits & de les allaiter, ayant beaucoup de rapport à cet Animal terreſtre. Je meſurai celui qui étoit chez Monſieur *Bouchard* ; il avoit quatorze pieds neuf pouces de longueur, depuis le bout du muffle juſqu'à la naiſſance de la queue ; il étoit tout rond juſqu'à cet endroit-là. Sa tête étoit groſſe, ſa gueule large avec de grandes babines, & quelques poils longs & rudes au-deſſus. Ses yeux étoient très-petits par rapport à la tête, & ſes oreilles ne paroiſſoient que comme deux petits trous. Le col eſt fort gros & fort court ; & ſans un petit mouvement qui lui fait ployer un peu la tête, il ne ſeroit pas poſſible de diſtinguer la tête du reſte du corps. Je ne ſai comment on a pû donner le nom de

pieds ou de mains aux deux nageoires qu'il a un peu au-deſſous du col qui ſe replient ſous le ventre, dont quelques Auteurs prétendent qu'il ſe ſert pour ſe traîner ſur terre. Il faut n'avoir jamais vû ce Poiſſon pour en parler ainſi. Premièrement, il s'en faut bien que ces prétendus pieds ou mains ayent aſſez de force pour ſoutenir ou pour faire mouvoir un corps auſſi péſant qu'eſt celui de ce Poiſſon. En ſecond lieu, je me ſuis informé de ce fait d'un très-grand nombre de perſonnes, & ſurtout de nos Flibuſtiers qui n'ont ſouvent d'autre reſſource pour vivre que la pêche du Lamentin, qui tous m'ont aſſuré que ni eux ni les Indiens de l'Iſthme de *Darien*, qui ſont ſans contredit les meilleurs Pêcheurs du monde, n'ont jamais vû de Manate à terre. Les pieds ou mains du Lamentin, ou plutôt ſes nageoires, ne ſont ainſi appellées, que parce qu'il s'en ſert pour porter ſes petits, ou pour les tenir pendant qu'il leur donne à tetter. Ces nageoires reſſemblent aſſez aux pattes de la Tortue, comme je les ai dépeintes dans ma première Partie; il eſt vrai qu'elles ſont plus groſſes & plus longues, & cela eſt juſte, car l'Animal eſt

bien plus gros. Si on les doit appeller pieds ou mains, je le laiſſe au jugement des Lecteurs; je ne ferai querelle à perſonne pour ne pas embraſſer mes idées. Le Lamentin fémelle a deux mammelles rondes; celles du Lamentin que je meſurai avoient ſept pouces de diamètre, ſur quatre pouces ou environ d'élévation : le tetin étoit gros comme le pouce, & ſortoit un bon pouce au dehors. Ce Poiſſon qui eſt tout rond depuis la tête juſqu'à la naiſſance de la queue, avoit huit pieds deux pouces de circonférence. Sa queue étoit comme une large palette de dix-neuf pouces de long, depuis ſa naiſſance juſqu'à ſon extrémité; elle avoit environ quinze pouces dans ſa plus grande largeur; ſon épaiſſeur tout au bout étoit d'environ trois pouces. Elle avoit aſſez la figure de ces plaques de fer dont on fait les ſocs de charrues lorſqu'elles ſortent de la forge. La peau de ce Poiſſon eſt épaiſſe ſur le dos preſque comme deux cuirs de Bœuf, mais elle eſt beaucoup plus mince ſous le ventre. Elle eſt de couleur d'ardoiſe, brune, d'un gros grain & rude, avec des poils de même couleur clair-ſemés, gros & aſſez longs. On comptoit que ce La-

mentin péſoit huit cens livres. Je ne l'ai pas peſé ; mais à la vûe, je crois qu'on ne s'éloignoit guère de la vérité. Les pêcheurs avoient auſſi pris ſon petit ; il avoit environ trois pieds de long ; nous en mangeâmes à ſouper. On avoit fait rôtir à la broche le côté de la queue ; la tête & le reſte du corps étoient accommodés de différentes manières. Un Veau de lait & ce Poiſſon ne différent en rien, c'eſt la même chair, par ſa blancheur, ſa tendreté, ſa délicareſſe ; le goût & la ſaveur ſont les mêmes, & ſi je n'avois pas vû le Poiſſon avant qu'il fût coupé & cuit, on auroit eu de la peine à me perſuader que ce n'étoit pas de la viande.

Je m'informai comment on avoit pris ce Poiſſon. Un des Négres préſents me dit que l'ayant apperçu qui dormoit vers l'embouchure de la rivière des Gallions, il étoit venu en diligence chercher ſon harpon, ſa corde & ſa maſſe, parce qu'il n'avoit avec lui que des petites lignes. Le fer du harpon avoit huit à neuf pouces de long ; à deux pouces & demi de la pointe il y avoit un ardillon. Le haut de la douille étoit garni d'un anneau où un bout de la corde étoit attaché : il y avoit à l'autre bout un bloc de

bois blanc autour duquel la corde étoit roulée. Cette corde ou ligne étoit de la groſſeur du doigt. Le Négre étant revenu avec ſon équipage, & ayant encore vû le Lamentin, s'en approcha le plus doucement qu'il fut poſſible, de peur de l'éveiller : & quand il fut à portée, il le darda de toutes ſes forces, pendant qu'un autre Négre fila la corde, & jetta à la fin le bloc à la Mer. Le Poiſſon prit la fuite dès qu'il ſe ſentit frappé. Les Négres nageant de toutes leurs forces, le ſuivoient dans leur canot, & étant guidés par le bloc, qui paroiſſant toujours ſur l'eau leur indiquoit le chemin que le Poiſſon faiſoit. Au bout d'une bonne heure ils s'apperçurent que le bois ne ſe mouvoit plus, d'où ils conjecturèrent que le Poiſſon commençoit à ſe fatiguer, & qu'il ſe repoſoit : ils nagèrent alors plus vivement pour reprendre leur bois, & l'ayant attrappé ils attachèrent le bout de la corde à l'avant du canot. Le Négre qui avoit harponné s'y tenoit pour donner un ſecond coup de harpon, s'il en trouvoit l'occaſion, comme il arrive aſſez ſouvent, & montroit avec le bout de ſa vare (ou pique) à celui qui gouvernoit le chemin que le Poiſſon prenoit, afin qu'il gouvernât juſtement de ce

côté-là ; car il nétoit plus queſtion de nager : les deux autres Négres étoient aſſis dans le fond du Canot afin de faire le contrepoids & ſervir de leſt. Dès que le Poiſſon ſentit le mouvement de la corde, il reprit la fuite, & entraînoit après lui le Canot plus vîte qu'un caroſſe qui eſt tiré à ſix Chevaux qui courent à toutes jambes. Il fit ce manége encore pendant une heure. A la fin il s'échoua ſur un haut fond où les Négres achevèrent de l'aſſommer à coup de maſſe. Le petit qui avoit toujours ſuivi ſa mère, s'arrêta auprès d'elle. Le Négre le harponna ; il fut pris auſſi tôt, & mis dans le Canot : mais comme la mère étoit trop groſſe, ils lui lièrent fortement leur ligne à la naiſſance de la queue, & l'amarèrent à l'arrière du Canot pour la conduire chez leur maître, où ils eurent beſoin du ſecours des autres Négres pour la tirer ſur le ſec.

L'herbe dont ce Poiſſon ſe nourrit eſt longue de huit à dix pouces, étroite, pointue, tendre & d'un aſſez beau verd. On voit des endroits dans la Mer, dont le fond eſt comme une prairie. Les Tortues en mangent auſſi. Il eſt aiſé de voir quand ces Animeaux ſont en pâture, parce que l'herbe qui leur échappe en mâchant

mâchant ou en la coupant vient au-deſſus de l'eau.

Le Père *du Tertre*, de l'Ordre de *Saint Dominique* comme le Pere *Labat*, s'accorde à peu de choſes près avec ce dernier, tant pour la deſcription du *Manati* que pour la manière de le prendre, ainſi qu'on le peut voir dans l'*Hiſtoire Générale des Drogues* par le ſieur *Pomet*. Il eſt auſſi fait mention du Manati dans *l'Hiſtoire Générale des Voyages*: On y lit que l'Auteur de l'*Hiſtoire de Saint Domingue* obſerve que, ſuivant quelques Auteurs, la plûpart des ſingularités qu'on attribuoit anciennement à la Sirène & au Dauphin, ſe trouvent dans le ſeul Lamentin. Mais il ajoûte qu'il n'eſt pas aiſé de les y reconnoître. Le Lamentin, dit-il, n'a jamais chanté; il jette des larmes & ſe plaint lorſqu'on le tire à terre, & delà vient le nom qu'il a reçu des François. Sa figure n'appproche point de celle qu'on ſuppoſe au Dauphin; & la ſeule reſſemblance qu'il ait avec lui, c'eſt qu'il paroît aſſez ami de l'eſpèce humaine. Le premier qui ait pris cet Animal pour la Sirène des Anciens, fut *Criſtophe Colomb*; mais cette imagination d'un homme qui donnoit volontiers dans le merveilleux pour rendre ſes

découvertes plus célébres, n'a pas fait de fortune après lui. La vache de Mer eſt ordinairement longue de ſeize ou dix-huit pieds, ſur quatre ou cinq de diamétre : elle eſt ronde depuis la tête juſqu'au nombril, d'où s'applattiſſant par dégrés, elle forme une queue dont la figure reſſemble à la pèlle d'un four ; elle eſt fort timide, comme tous les Poiſſons qui ſont comme elle ſans dents & ſans défenſe. Le nom de *Manatea*, ou de Poiſſon qui a des mains, a jetté dans l'erreur quantité de Graveurs & de Peintres. Ils la repréſentent avec des mains réelles, quoique dans la vérité ces mains prétendues ne ſoient que deux ſortes de nageoires placées près de ſes oreilles, plus larges à l'extrémité qu'au lieu de leur inſertion dentelée en trois diviſions qui forment quatre petites pointes, dont chacune eſt terminée par une calloſité en forme de corne. La fémelle ſe ſert de ſes nageoires pour ſoutenir ſes petits & les approcher de ſes mammelles qui ſont un peu au-deſſus. C'eſt le ſeul uſage qu'elle en puiſſe faire ; car elle ne va jamais au rivage comme le Cheval Marin, & d'ailleurs deux ſecours ſi foibles ne pourroient pas ſervir à ſupporter ſon corps qui pèſe juſqu'à douze

ou quinze cens livres. Mais ce qui ne doit laiſſer aucun doute, c'eſt que ſi la Manatée ſe trouve engagée dans quelque anſe, d'où elle ne puiſſe ſortir avec le reflux, elle demeure à terre ou ſur le ſable, ſans pouvoir s'aider des mains & des bras qu'on lui attribue. La Vache-marine aime l'eau fraîche : auſſi ne s'éloigne-t-elle guères des côtes. Comme elle s'endort quelquefois la gueule ouverte au-deſſus de l'eau, les pêcheurs Négres la ſurprennent dans cette ſituation, & lui font perdre tant de ſang qu'il leur devient aiſé de la tirer au rivage. On ignore combien de temps elles portent leurs petits; mais elles en ont ordinairement deux à la fois qui ſe laiſſent prendre avec la mère lorſqu'elle n'a point encore ceſſé de les nourrir.

Ray obſerve que ſi *Diogène* eût connu le Manati, il n'auroit pas eu beſoin de plumer un Coq pour ſe mocquer de la définition de *Platon* qui diſoit que *l'Homme étoit un Animal ſans plume à deux pieds*; car le Manati eſt naturellement un Animal ſans plume à deux pieds.

Le Manathi ou Manati des Eſpagnols, ſe nomme en Hébreu *Tachas* ou *Thachaſch*, en Italien *la Domna*, en Portugais

*Pezze Moulle*r ou *Muger*, en Allemand SeeKuhe,*See-Koejen*,en Anglois en Flamand *Manatee* ou *Sea-Cow*, par les habitans d'Amboine *Dujung* ou *Doujong*, par les peuples de la Guiane *Cojumero*, par ceux qui habitent les bords du Maragnon ou de la rivière des Amazones *Pege-Buey*. On a vû ci-deſſus les raiſons étymologiques de la plûpart des dénominations qui ont été donnés à cet Animal:mais au lieu de faire venir le nom de *Lamentin*, *Lamantin* ou *Namantin* de ce qu'il gémit ou ſe lamente quelquefois, nous croirions volontiers avec M. l'Abbé *Prévoſt* dans ſon *Manuel Lexique*, que nos Marins auront corrompu le mot Eſpagnol *Manati* en celui de *Lamantin*.

La chair de la Vache-marine eſt fort bonne à manger ; elle a le goût de celle du Veau de rivière ou du Thon, mais elle eſt plus ferme ; elle eſt couverte en pluſieurs endroits de l'épaiſſeur de quatre doigts de lard, dont on larde & barde les viandes, comme nous faiſons avec le lard de Cochon. On en mange même dans le pays, étant fondu, ſur le pain en place de beurre : il ne ſe rancit pas ſi aiſément que nos graiſſes. On trouve dans la tête de cet Animal quatre pierres de différente groſſeur qui reſ-

ſemblent aſſez à des os, & qui ſont d'uſage en Médecine. Ces pierres paſſent pour être fébrifuges, & pour avoir la vertu de faire couler les graviers des reins & de la veſſie, & de calmer les douleurs néphrétiques. La doſe en eſt depuis douze grains juſqu'à un ſcrupule dans quelque eau appropriée. *Frédéric-Hoffman* les recommande auſſi dans l'épilepſie. La graiſſe du Manati eſt émolliente & réſolutive. Sa peau, comme il a déja été dit, eſt aſſez épaiſſe pour être tannée, & pour ſervir à pluſieurs uſages au lieu de cuir.

Prenez de la pierre de Manati, deux onces, du ſang-dragon, un gros.
Réduiſez le tout en poudre, & mêlez-le exactement.
La doſe eſt d'un gros contre la fièvre tierce printanière, en continuant pendant trois jours, à prendre une heure avant le paroxyſme, & avalant immédiatement par-deſſus le tiers de la potion ſuivante.
Prenez de l'eau de Roſes rouges, trois onces; du ſuc exprimé d'Orange; ſix gros; du ſucre blanc en poudre, une demie-once.
Melez le tout pour trois priſes.

MARTES.

LEs Naturaliſtes modernes comprennent ſous le nom générique de *Muſtela* pluſieurs Animaux à quatre pieds qui ont tous le corps allongé & les jambes courtes; ſçavoir, 1°. La Belette fauve ou commune, 2° La Belette blanche ou l'Hermine; 3°. Le Furet; 4°. La Marte tant domeſtique que ſauvage, la Marte zibeline, & cette jolie Marte d'Afrique qui s'apprivoiſe aiſément, mais qu'on voit rarement en Europe; 5°. Le Putois; 6°. L'Ichneumon ou la Mangouſte, qu'on appelle vulgairement le Rat de Pharaon; 7°. La Genette. Mais nous ne parlerons ici que de la Marte ordinaire.

Fouine, *Fouinne* ou *Foine*, *Marte* ou *Martre domeſtique ou commune*; *Martes*, Offic. Lemer. 549. Boſſch. *de Quad.* 306. Blaſ. 91. Charlet. Onom. 19. Scott. Phys. 1668. Schwenkf. *de Quad.* 110. Geſn. *de Quad. Digit* 865, Aldrov. *de Quad. Digit.* 331. Jonſt. *de Quad.* 107. *Martes*, *aliis Foyna*, Raü *de Quad.* 200. *Muſtela Fulvo-nigricans*,

gulâ pallidâ, Linn. Faun. Suec. 7. *Martes ſaxorum, non ſagorum, ſeu domeſticus*, Klein. *Quad.* 64. *Muſtela pilis in exortu albidis, caſtaneo colore terminatis, veſtita, gutture albo, ſeu Foyna*, Briſſ. *Quad.* 246. *Muſtela quæ Martes, quam Foinum vel Foinam dicimus; Martes noſtras ſaxatilis, fugina, tectorum, domorum ſeu domeſtica, alba vel guttur album habens*; *Muſtela fœnaria ſeu grandior*; *Marta, Martarus, Marterus, Marturus ſive Marturellus; Gainus vel Sciſmus*, Nonnull.

La Fouine eſt de la grandeur d'un Chat, mais un peu plus longue; car la longueur de ſon corps meſurée depuis le bout du muſeau juſqu'à la naiſſance de la queue, eſt d'un pied cinq pouces; & celle de ſa queue, douze pouces pour l'ordinaire : mais elle a les jambes plus courtes, ainſi que les ongles ou griffes; tout le corps revêtu de poils fauves-bruns, excepté la gorge qui eſt blanche; les oreilles courtes, larges & arrondies; les yeux étincellants la nuit comme ceux des Chats, le nez un peu ſaillant; la mâchoire ſupérieure mouſſe; la langue longue, liſſe; couverte de mammellons aigus, mais mollaſſes, qui regardent en arrière; les dents fort blan-

ches, inégales & âpres ; pluſieurs longs poils de barbe ou des mouſtaches comme le Chat ; les pieds diviſés en cinq doigts onglés preſque égaux, velus de toutes parts, tous ſéparés en partie les uns des autres, de façon qu'on pourroit les qualifier de *ſemi-palmipédes* ; le pouce un peu plus court, éloigné des autres doigts, & articulé plus haut ; la queue touffue, couverte de longs poils qui la font paroître bien plus groſſe qu'elle n'eſt réellement.

Quant à la deſcription anatomique des parties intérieures de la Fouine, nous la tirerons principalement de *Severini* & de *Bartholin*. D'abord on trouve des fibres nerveuſes étendues ſous la peau, qui répondent à toutes les côtes pour le nombre & pour la ſituation ; une membrane charnue fort étroitement attachée à la peau ; les muſcles du bas-ventre placés entre les deux membranes du péritoine, qui par cette raiſon paroît auſſi gros & épais que la cornée de l'œil d'un Bœuf : tout le long de la ligne qui répond au nombril, il étoit charnu, mais point au large, ainſi que dans ſa partie inférieure ; l'épiploon attaché inférieurement à l'eſtomac, aux inteſtins & à la ratte : *Bartholin* dit qu'il enfermoit tous les inteſtins comme dans une

bourſe ou gibecière, étant d'ailleurs mince & ſans graiſſe ; l'eſtomac très-ample pour un petit corps, compoſé de deux membranes, dont l'externe eſt plus blanche, & l'interne polie, mais toutes les deux minces ; les inteſtins attachés en arrière à l'épine par le moyen d'une membrane, tous uniformes, mais point de *Cœcum* ; la ratte aſſez petite, rougeâtre, oblongue, attachée du côté gauche à l'eſtomac par une partie de l'épiploon ; le pancréas blanchâtre ; le foie un peu pâle compoſé de ſept lobes, dont le plus inférieur eſt fendu en trois comme le pied d'un poulet, tandis que celui du milieu eſt d'une figure triangulaire, attaché dans un certain eſpace à la veine cave par une petite membrane ; la veſicule du fiel enfermée dans un lobe comme par des franches pliſſées ; le rein droit plus élevé que le gauche ; l'artère émulgente gauche plus longue que la droite ; de chaque côté de la veine-cave, de petite glandes rougeâtres ou jaunes : la veine-cave jette pluſieurs branches à l'épine par l'entre-deux des muſcles lombaires, de même que l'aorte qui eſt au-deſſous. Les vaiſſeaux ſpermatiques deſcendent du milieu des reins, mais par en-bas ils ſe fendent en deux ra-

meaux, dont l'un se continue au testicule en passant au dehors de l'abdomen. Le membre génital qui naît des ligamens du coccyx, n'est pas seulement cartilagineux, mais réellement osseux, contourné à son extrémité comme un vilbrequin, enveloppé de sa tunique qui étoit fort adhérente près de sa naissance, & percé au bout comme une aiguille. L'uretère droit s'insère dans la vessie urinaire qui est oblongue & petite, plus bas que le gauche. Le diaphragme descend obliquement vers les bords du foie où il est attaché. Le poumon est composé de quatre petits lobes du côté droit, & de deux plus grands du côté gauche. La veine-cave s'insère dans le ventricule droit du cœur près de l'oreillette droite, & se répand çà & là dans la partie droite des poumons. Le cœur est de grandeur médiocre, & n'a rien d'extraordinaire. On a trouvé quelquefois dans l'un des reins de ces Animaux, devenu difforme, dur & cartilagineux, un gros ver d'un rouge vermeil, plus pointu & comme triangulaire par un bout, plus mousse & arrondi par l'autre, plus long à proportion que ceux qui se rencontrent dans les reins des Chiens & des Loups.

Quant au ſquelette de la Fouine, les os de la tête ſont à peu près ſemblables à ceux du Renard. L'os de la pomette eſt fort long & recourbé. Les dents en l'une & l'autre mâchoires ſont les mêmes que dans le Loup & le Renard ; ſavoir, ſix inciſives aſſez petites, ſurtout à la mâchoire inférieure, parallèles ou rangées en droite ligne, mouſſes & pointues tout à la fois ; deux canines fort grandes, plus écartées en haut, plus rapprochées en bas & parallèles aux inciſives ; cinq molaires de part & d'autre, dont les trois de devant ſont ſimples, plus petites, taillées en ſcie, & les deux autres plus écartées, plus larges, plus âpres, triangulaires : en tout trente ſix dents. Le conduit auditif eſt fait de la même façon que dans le Renard & le Chat. Les vertèbres du col ſont au nombre de ſept, dont la première eſt comme dans le Renard, le Loup & le Lièvre, très-forte, munie d'apophyſes larges & robuſtes, à la ſeconde qui eſt auſſi aſſez forte, & plus longue que la première, il y a une large & forte apophyſe, outre l'odontoïde. Il y a quatorze côtes, fournies de cartilages longs & fort grêles : on en compte dix vraies, dont neuf ſe joignent aux

os longs & grêles du ſternon ; les autres ſont fauſſes. Les trois premières vertèbres du dos ont de fortes apophyſes externes qui montent en haut ; aux autres, toutes les apophyſes ſont plus grêles. Les omoplates ſont fort larges. Il s'y trouve auſſi des clavicules cartilagineuſes. Les pieds de devant ainſi que ceux de derrière, ont à peu près la même conformation que dans le Singe à queue.

On appelle vulgairement & en général tous les Animaux de ce genre *Bêtes puantes*, à cauſe de la forte odeur qu'ils exhalent, ſur-tout au Printemps & dans la ſaiſon de l'amour. En effet on leur trouve des follicules ſituées près de l'anus qui contiennent une liqueur extrêmement fétide. Mais il ne faut pas s'imaginer comme font certains Chaſſeurs, que le mot *Putois* ſoit un nom générique qui convienne aux mâles des Martres tant domeſtique que ſauvage ; car le *Putois* ou *Putoir* qu'on nomme auſſi *Chat-Putois*, & par corruption *Pitois* ou *Pitoir*, eſt une eſpèce particulière : cet Animal qui, ſuivant *Geſner*, eſt le *Pouttat* des Savoyards, a tout le tour de la gueule & les bords des oreilles blanchâtres ; il eſt ordinairement plus

gros, plus robuſte, & même plus long que la Fouine ; il eſt auſſi beaucoup plus puant, comme le porte ſon nom. Nous l'eſtimons domeſtique ainſi que la Fouine, & différent de celui que les Habitans de la Sologne appellent *Putois-Pêcheur*, qui fait comme la Loutre un grand dégât de Poiſſons, & qui a comme elle tout le corps couvert d'un poil châtain luiſant.

La plûpart des Naturaliſtes diſtinguent deux ſortes de Martre ; ſavoir, la Martre domeſtique à gorge blanche qu'ils nomment proprement *Fouine*, que *Geſner* croit ſe trouver preſque partout en Europe, qui eſt la même que la Martre de rocher ou de hêtre dit Fau ou Fouteau, dont quelques-uns appellent le mâle *Foin* ou *Fouin*, & le petit *Foinard* ou *Fouinard ;* & la Martre ſauvage ou des bois qu'ils nomment proprement *Martre*, qui vit ſur les arbres de haute futaie, & particuliérement dans les forêts de ſapins, ſur leſquels elle fait ſon nid dans le goût de celui de l'Ecureuil. Or elle ſe diſtingue de la Fouine en ce qu'elle a la gorge jaune & le poil du reſte du corps d'un fauve plus foncé : auſſi l'appelle-t-on *Martre dorée* en certains cantons ; ſa peau

eſt beaucoup plus recherchée que celle de la Fouine pour les fourrures, & *Geſner* obſerve qu'un Chaſſeur croit avoir fait fortune quand il a pu prendre une de ces Martres à cauſe de ſon prix & de ſa rareté. Mais cet Auteur a été trompé par ceux qui lui ont fait entendre qu'il n'y avoit point de vraie Martre en France; car il s'en trouve quelquefois dans nos bois, & notamment dans la forêt d'Orléans, où il n'y a pourtant point de ſapins, mais ſeulement des chênes. *Albert le Grand* prétend que nos deux eſpèces de Martre ſe mêlent enſemble, & que la Martre de hêtre a coutume de ſuivre la Martre de ſapin qui eſt la plus noble pour faire des petits qui tiennent de la nobleſſe de leur origine; mais c'eſt une opinion qui ne paroît pas fondée. Dans nos climats nous avons beaucoup de Fouines, & peu de vraies Martres : au contraire dans les pays du Nord il y a beaucoup de Martres à gorge jaune, & fort peu de Fouines ou Martres à gorge blanche, ſuivant la remarque de *Geſner*. Les fémelles de ces deux ſortes de Martre font ordinairement quatre petits à chaque portée dans le mois d'Avril.

La Fouine habite les toits des grands

édifices, comme châteaux, égliſes, les granges, les fenils ou greniers à foin, les buchers pleins de fagots, les colombiers, les poulaillers, les forêts de hêtres tournées au Midi. Elle ſent de loin la volaille; c'eſt un des plus cruels ennemis des Poules & des Pigeons; elle en fait ſa principale nourriture. Quand elle trouve le moyen d'entrer dans un colombier ou un poulailler, elle égorge des douzaines de Pigeons ou de Poules à la fois en leur ſuçant le ſang dont elle eſt fort avide : elle aime non-ſeulement les oiſeaux, mais auſſi leurs œufs; elle en fait ſouvent des proviſions, les portant adroitement d'un lieu à l'autre ſans les caſſer; elle mange même des Souris & des Ecureuils, ſi elle en peut attrapper, & quelquefois de certains fruits. La Fouine aime à fienter en place nette, de même que la Loutre. Ses excrémens ſentent une forte odeur de muſc, & c'eſt cette odeur qui fait connoître en partie les lieux qu'elle habite. Quelques Auteurs, & entr'autres *Ruel*, ont avancé que les Martres outre leur nourriture ordinaire mangeoient encore des arbuſtes odorants propres à donner une pareille odeur à leurs excrémens; mais *Geſner* & après lui *Aldrovandus* réfu-

tent cette idée, disant qu'ils n'ont jamais ni vû ni entendu dire que les Martres se nourrissent d'herbes ou d'arbustes. Ces Animaux se reposent & dorment pendant le jour, se mettant en boule comme font les Chiens & les Chats; mais la nuit ils courent de côté & d'autre pour chercher leur vie. Ils craignent beaucoup les Chiens; & quand ceux-ci les surprennent dans un bois, ils les mettent bien vîte en défaut, parce qu'ils savent grimper aux arbres comme les Chats: si on les en fait descendre par force, ils tombent comme eux droit sur leurs pieds sans se blesser, & souvent s'échappent par la course. On chasse ces ennemis domestiques avec de petits Chiens-Bassets qui s'aprennent même à monter aux échelles pour les relancer par-tout dans les granges & autres bâtimens, le long desquels on les guette pour les tuer à coups de fusil: par là les Chasseurs en détruisent un grand nombre, & se font un revenu assez considérable à cause des peaux qu'ils vendent aux Pelletiers-Fourreurs; car on en prendra quelquefois pour quarante ou cinquante écus dans l'espace de trois semaines. On choisit pour cette chasse la bonne saison pour les peaux,

c'eſt-à-dire, la fin de l'Automne ou le commencement de l'Hiver. On peut encore les prendre de pluſieurs autres façons, ſoit avec des fouinières qui ſont une eſpèce de petit coffre de bois oblong ouvert par un bout comme une ſourricière, dans lequel on a mis un Poulet vivant ou un morceau de viande, ſoit avec des broyons ou aſſommoirs qui les écraſent, ſoit avec des pièges de fer qu'on tend ſur les paſſées ou à l'entrée de leurs retraites, ayant ſoin de les bien couvrir; car autrement ces Animaux ruſés ne s'y prendroient jamais. Il arrive aſſez ſouvent qu'une Fouine priſe par une patte de devant à un piège ſe la coupe à belles dents pour ſe ſauver. Quand on ne ſe ſoucie point d'en ménager la peau, & qu'on veut ſe procurer l'amuſement de faire battre la Bête avec des Chiens, elle ſe défend contre eux courageuſement & longtemps; car elle a la vie très dure: de-là vient apparemment que les Latins lui ont donné le nom de *Martres*, comme qui diroit Bête martiale, guerrière, ou féroce.

Les Fouines s'apprivoiſent facilement, ſur-tout quand on les élève à la maiſon dès le jeune âge. *Geſner* en avoit

une qui étoit tout-à-fait privée, & qui aimoit tellement le Chien avec lequel elle étoit nourrie, qu'elle avoit accoutumé de le ſuivre par-tout, même en voyage. Dès qu'elle étoit lâchée, elle alloit çà & là autour des maiſons voiſines, & quelquefois plus loin, ayant ſoin de revenir toujours au logis : ſouvent elle jouoit avec le Chien & les Hommes, étant couchée ſur le dos à la manière des Chats, ſans leur faire le moindre mal. Mais comme ces ſortes d'Animaux ſont traîtres, & qu'il eſt à propos de s'en méfier, il faut avoir l'attention de leur ſcier les crochets, c'eſt-à-dire, les dents canines tant en haut qu'en bas, au niveau des petites dents inciſives, moyennant quoi ils ne ſauroient plus bleſſer en mordant. Nous connoiſſons une perſonne qui, pour s'amuſer à la campagne, a nourri chez lui pluſieurs Fouines qu'il a élevées toutes petites : il en avoit entr'autres une ſi privée, qu'il la portoit en robe de chambre ſur ſes épaules, & qu'elle le ſuivoit comme un Chien juſqu'à une lieue du logis : cependant lorſqu'elle appercevoit quelque Chien étranger, elle ſe jettoit entre les jambes de ſon Maître, ou ſe cachoit dans un buiſſon ;

enfin elle étoit jolie, amuſante, & avoit beaucoup d'inſtinct. Tous les ſoirs depuis la Touſſaint juſqu'au mois de Mars elle ſortoit ordinairement ſur les ſix heures pour aller dans les boſquets, dans les vignes ou dans les jardins chercher des Oiſeaux ou d'autres nourritures ; puis elle s'en revenoit à la maiſon ſur les dix heures, quelquefois toute mouillée & crotée. Nous en avons auſſi élevé une qui faiſoit mille gentilleſſes ; elle étoit d'une vivacité extraordinaire, & toujours en mouvement, excepté quand elle dormoit ; elle agaçoit tout le monde pour avoir occaſion de jouer ; elle ne s'épouvantoit point à la vûe des paſſans ou des chevaux, ni du fracas des voitures : ſouvent elle ſe couchoit ſur le dos, puis ramenoit ſa tête vers ſa queue qu'elle ſuçoit avidement par le bout comme ſi elle eût tetté ſa mère. Au reſte, ces Animaux, quelque doux & apprivoiſés qu'ils ſoient, deviennent méchans & farouches ſi-tôt qu'ils ſentent l'odeur de la viande : de-là vient que quand on ſert ſur la table le bouilli ou le rôti, il faut s'en défier ; car alors ſi l'on veut les chaſſer, ou les empêcher de prendre quelque morceau de chair dans le plat, ils ſe mettent en colère,

& tâchent de mordre. Pour obvier à cet inconvénient, on doit avoir la précaution de les enchaîner pendant les repas. Mais ordinairement au mois de Mars qui eſt le temps de l'Amour pour ces ſortes d'Animaux, ils s'en vont, ſur-tout ſi l'on demeure à la campagne, & ne reviennent plus, comme ont coutume de faire les Oiſeaux apprivoiſés qu'on laiſſe voler en liberté.

La Fouine s'appelle en Grec *Satherion;* en Italien *Marta*, *Martaro*, *Marturo*, *Martore*, *Martorello*, *Foina* ou *Fouina*; en Eſpagnol *Marta;* en Allemand *Tach-Marder*, *Haus-Marder*, *Stein-Marder*, ou *Buoch-Marder*; en Polonois *Kuna*; en Anglois *Martin* ou *Martlet;* en Suédois *Maord.* Or le mot *Fouine* vient, ſuivant *Ménage*, *à fuſcina* ou *à fuſco pilo*, de ſon poil brun; ou bien *à fagina*, parce que les Fouines ſe plaiſent parmi les hêtres ou fouteaux, d'où l'on aura fait *Fagine*, *Faïne*, *Foîne*: peut-être vient-il de *fulvina*, ou *à colore fulvo*, à raiſon de ſa couleur fauve. Quelques-uns l'appellent *Muſtela fœnaria*, parce que la Fouine ſe trouve le plus ſouvent dans les greniers à foin, & diſent qu'il faut écrire *Foine à fœno*, du mot foin. Cette der-

nière étymologie ne nous déplairoit pas, vû qu'elle nous paroît plus naturelle que les précédentes. *Marte*, & par corruption *Martre*, vient du Latin *Martes* ou *Matres* ſelon *Scaliger*. Ce mot pourroit bien venir auſſi de l'Allemand *Marder*, d'autant mieux que nos pères diſoient *Mardre* au lieu de *Marte* ou *Martre*.

La Martre contient beaucoup d'huile & de ſel volatile. La chair de la Fouine ou Martre domeſtique ſert en aliment, & fournit un bon ſuc; mais ce n'eſt pas tant pour manger ces Animaux qu'on leur donne la chaſſe, que pour en avoir la peau qui fait une très-bonne fourrure. Quant à leur uſage en Médecine, la chair de Martre eſt anodyne, réſolutive, propre pour fortifier les nerfs, à cauſe de l'huile & du ſel volatile qu'elle contient. On peut en mettre bouillir dans de l'huile d'olives, & s'en ſervir comme de l'huile de petits Chiens pour en frotter les parties attaquées de rhumatiſmes, ou menacées de paralyſie. La fiente de Martre a une forte odeur de muſc; ce qui la fait entrer dans les poudres odorantes que compoſent les Parfumeurs: elle eſt de plus réſolutive, & l'on s'en ſert pour amollir & diſſiper les glandes. Le fiel

eſt propre pour emporter les tayes des yeux; on le mêle avec l'eau de fenouil pour s'en ſervir en collyre.

MELES.

NOus comprendrons ſous ce genre deux ſortes d'Animaux, qui ſont le Blaireau & la Civette.

Le *Blaireau* ou *Bléreau*, *Taiſſon* ou *Teſſon*, *Griſart*, *Bedouault*, *Bedouau* ou *Bédou*; *Taxus*, Offic. Scrod. 308. Dal. Pharm. 449. Ind. Med. 115. Schwenckf. *Quad.* 129. Herm. Cynos. 738. Aldrov. *de Quad. Digit.* 264. Jonſt. *de Quad.* 101. *Taxus*, *etiam Daxus*, Charlet. Exerc. 18. *Taxus ſuillus*, *Meles*, Merr. Pin. 168. *Taxus ſive Meles*, Raü Synop. Quad. 185. *Meles ſeu Taxus*, Ephem. Germ. Decur. II. Ann. V. *pag.* 55. *Melis*, Lemer. 560. *Meles*, Genſ. *de Quad. Digit* 686. *Coati caudâ brevi; Taxus*; *Meles. Coati griſeus*, Klien. *Quad.* 73. *Meles unguibus anticis longiſſimis*, Linn. Syſt. Nat. 37, *Meles pilis ex ſordide albo & nigro variegatis veſtita, capite tæniis alternatim albis & nigris variegato*, Briſſ. Quad. 253.

Taſſus ſeu Taxo ; Melus , Melo , Melotus aliàs Meloſum Animal , Blerellus , Quorumd.

La plûpart des Auteurs modernes ont diſtingué deux eſpèces de Taiſſons, dont l'une reſſemble par le muſeau à un Chien, & l'autre à un Cochon. Le ſieur *Jacques du Fouilloux* paroît être un des premiers qui ait prétendu établir une différence réelle entre les deux, tant par le naturel propre & particulier, que par la couleur du poil de ces Animaux. *Aldrovandus* a donné des gravures de ces deux eſpeces prétendues : Si elles exiſtoient réellement toutes les deux, il eſt certain que celle qui reſſemble au Porc ſeroit bien plus rare que l'autre qui eſt bien connue & fort fréquente. Pour nous, nous ne ferons nulle difficulté d'avouer que nous n'avons point encore vu de Blaireau *Porcin*, & que nous doutons avec *Ray* & *Pitcarn* qu'il y en ait de cette ſorte, d'autant plus que les Chaſſeurs ne s'accordent point entr'eux dans la deſcription qu'ils en font : ainſi en attendant qu'on nous faſſe voir le contraire, nous nous en tiendrons au Blaireau comme au *Canin*.

Cet Animal, au premier aſpect, approche aſſez de la figure d'un petit

Ours ; il a le corps gros & racourci, long d'environ une aulne & demie ou trois pieds depuis le bout du nez jusqu'au bout de la queue, du poids de vingt-huit livres, & tout couvert d'une belle graisse blanche, excepté sous le ventre ; le dos fort large, sur-tout la croupe : le col très-court ; le poil rude au toucher, oblong, ressemblant en quelque façon à des soyes de Cochon, dont la couleur sur le dos est jaune, pâle à la racine, brune ou noire au milieu, & jaune blanchâtre à l'extrémité : enforte que la peau paroît grisonner, étant mêlée de noir & de blanc, d'où vient qu'on a donné à l'Animal le le nom de *Crisart*. M. *Linnæus* remarque qu'il a le corps blanc en dessus, & noir en dessous, contre la coutume de la plûpart des autres Animaux : La tête approchante pour la figure de celle du Renard, vû qu'en commençant par une large base elle se termine par un museau pointu, de façon que la face paroît comme triangulaire, & les joues comme boursoufflées à cause de l'épaisseur des muscles qui rendent la morsure du Taisson redoutable, laquelle tête est bigarrée de rayes ou bandes longitudinales, alternativement blanches & noires : sçavoir, une bande blanche, large d'environ

d'environ deux doigts, qui s'étend depuis le nez jusqu'à l'occiput ; au-dessous de celle-là, une bande noire pyramidale de chaque côté, qui va des narines au-delà des oreilles, en passant par les yeux ; puis une autre raye blanche encore plus bas des deux côtés, qui parcourt toute la longueur des joues : les yeux petits à proportion du corps ; les oreilles courtes, arrondies, partie blanches & partie noires, assez ressemblantes à celles du Rat domestique ; la langue médiocre, faite comme celle du Chien de même que le nez & les dents ; les pattes de devant courtes, grosses, larges, divisées chacune en cinq doigts tous séparés les uns des autres & munis d'ongles bruns très-longs & forts, à l'aide desquels le Blaireau se creuse en terre des terriers qu'il habite comme font les Renards & les Lapins ; la queue peu courte, grosse, mousse par le bout, applatie en-dessous revêtue de poils jaunâtres. Mais ce que le Taisson a de plus particulier, est un large orifice situé entre la queue & l'anus, de figure sémilunaire quand il n'est point dilaté, lequel s'ouvre comme une espéce de sachet peu profond, semblable à une bourse, velu en dedans ; & de la super-

ficie intérieure de ce petit ſac ſuinte une matière blanche en petite quantité, qui a preſque la couleur & la conſiſtance de la cervelle de veau pilée ou écraſée entre les doigts : Or, cette ſorte de pommade à laquelle *Ray* & M. *Briſſon* diſent n'avoir trouvé aucune odeur remarquable, nous a donné dans un Blaireau mâle diſſequé au commencement de l'hyver, une odeur forte & déſagréable, telle à peu près que celle des feuilles vertes de la grande ſcrophulaire. *Ray* obſerve que la ſurface extérieure de la bourſe dont nous parlons, eſt couverte de toutes parts de glandes conglomérées, & qu'en outre il y a près de l'anus deux glandes un peu groſſes qui ont une ample cavité, remplies d'une eſpéce de beurre qui ſent fort, leſquelles ſe déchargent dans l'inteſtin par deux trous manifeſtes. Quant à l'uſage de la bourſe qui eſt immédiatement au-deſſous de la queue, pluſieurs Naturaliſtes & entr'autres le Docteur *Daniel Nebelius* de *l'Académie des Curieux de la Nature*, prétendent que c'eſt un réſervoir deſtiné à recevoir le muſeau de l'Animal qui ſe roule comme une boule ſur lui-même, & qui étant affamé durant l'hyver ſuce le ſuc nourricier qu'y verſent continuellement les glandes adipeuſes environnantes deſ-

tinées à ſa ſécrétion : quoiqu'il en ſoit, la plûpart des Chaſſeurs diſent que le Taiſſon dort l'hyver comme le Loir & la Marmotte, ſe nourriſſant pendant ce temps-là de ſa propre graiſſe; ce qui fait qu'à la ſortie de l'hyver ces ſortes d'Animaux ſont fort maigres. Mais on pourroit douter raiſonnablement ſi les Bléreaux paſſent l'hyver à dormir, du moins en France ; car nous ſavons qu'on en a tué avant & après Noël qui couroient la campagne pour chercher leur vie pendant la nuit, un entr'autres auquel on a trouvé dans l'eſtomac dix-neuf Crapauds avalés tout récemment. Il eſt temps maintenant de paſſer à la deſcription anatomique des parties intérieures de l'Animal.

Le Taiſſon que nous avons diſſequé, étoit extrêmement gras : nous lui avons trouvé les muſcles droits enfermés dans leur guaîne comme dans l'Homme ; l'épiploon très-conſidérable, formant une double gibecière, compoſé d'un grand nombre de bandes graiſſeuſes, recouvrant tous les inteſtins ; l'eſtomac vuide, ſemblable à celui de l'Homme, étant ſoufflé ; le Pylore fort épais, & ſi ſerré qu'il ne laiſſoit rien échapper, pas même l'air ſoufflé par l'orifice ſupérieur

du ventricule ; les inteſtins menus en en général ; point de *Cæcum* ; le Colon peu apparent ; le *Rectum* plus gros, plus charnu, fourni de fibres très-viſibles ; le Pancréas ſitué le long de la grande courbure de l'eſtomac, jaunâtre, long d'un demi-pied, applati, de figure comme triangulaire ; la ratte vermeille, longue de huit pouces, platte, reſſemblante à la langue d'un Chien ; le foie grand, vermeil, compoſé de ſix lobes inégaux ; la véſicule du fiel jaunâtre, faite en façon de Poire allongée, ou de la figure d'une ſouris, recouverte d'une membrane ferme comme du parchemin ; les reins enveloppés de graiſſe, à peu près grands comme ceux du Mouton ; la veſſie urinaire aſſez ample, ovale & groſſe comme un gros œuf d'Oye : les teſticules gros comme une petite noix : la verge oſſeuſe, longue de quatre doigts, de groſſeur médiocre : le cœur enveloppé dans ſon péricarde, gros comme celui du Mouton : le poumon diviſé en ſix lobes, dont quatre ſont au côté droit de la poitrine, & deux à gauche, d'une ſubſtance chargée de quelques tubercules comme dans un Cochon ladre : quinze côtes à chaque côté du thorax. Il eſt à remarquer que notre Blaireau,

étant entier & revêtu de ſa peau, exhaloient une odeur forte & déſagréable, telle à peu-près que celle qu'exhale un Chien à long poïl qui eſt crotté ou mouillé. Mais cette mauvaiſe odeur ſe diſſipa totalement, ſi-tôt que l'Animal eut été dépouillé; enſorte que ſa chair rôtie à feu lent, & par-là épuiſée de toute ſa graiſſe, fut trouvée plus tendre & pour le moins auſſi ſucculente que du Sanglier.

Selon *Jean de Muralto*, dans le Blaireau fémelle les cornes de la matrice montent juſqu'aux reins, & dans leur trajet elles empruntent de la veine & de l'artère ſpermatiques des vaiſſeaux merveilleuſement entrelacés; la ſubſtance des teſticules ou de l'ovaire eſt formée d'une chair glanduleuſe & ſpongieuſe: on les voit l'un & l'autre oblongs & gonflés après les cornes, de façon qu'on croiroit leur ſubſtance purement membraneuſe.

Le Taiſſon ſe trouve preſque par-tout, principalement dans les montagnes de la Saiſſe; mais il n'eſt pas fort commun en Angleterre, non plus qu'en Suède. Il ſe plaît ſur les côteaux un peu pierreux & remplis d'arbres, expoſés au Midi: il ſe creuſe des terriers non-ſeu-

lement pour se mettre en sûreté, mais aussi pour y chercher sa vie ; car il se nourrit la plûpart du temps de Scarablées, de Hannetons, de Bourdons, de Frêlons, d'Abeilles, de miel, de vers & autres insectes souterreins, comme aussi de racines, de plantes, même de Crapauds, de Lapins, d'Oyes, de Poules, de Poulets, & d'autres Oiseaux qu'il peut attrapper, de fruits d'Automne, de pommes, de poires, de raisins dont il s'engraisse dans le temps de la vendange : il dort ordinairement tout le jour, & ne sort de son terrier que la nuit ou après le Soleil couché, si ce n'est en Eté que la faim l'en fasse sortir plutôt ; il ne s'écarte guères de son terrier, & il y rentre aussi-tôt qu'il entend la voix du Chasseur ou des Chiens ; car s'il est vrai, comme on le prétend, qu'il n'ait point de sentiment & qu'il ne voye guères clair, on ne peut pas lui refuser une ouye très-subtile : il a la voix aigue & le cri perçant ; il n'abboye pourtant pas comme le Chien, mais il grogne plutôt comme le Cochon ; il résiste aux morsures des Chiens par ses poils roides, & aux coups les plus rudes que les hommes lui portent par l'épaisseur de sa peau ; on prétend qu'étant

pourſuivi par les Chaſſeurs il met ſes pieds de devant ſur ſa tête, & ſe roulant en boule, ſe précipite du haut en bas des rochers & des lieux eſcarpés à la manière des Ours : preſſé par les Chiens ou autres Bêtes féroces, il ſe renverſe ſur le dos, & ſe défend contre eux tant des dents que des griffes. Mais écoutons là-deſſus un Chaſſeur du premier ordre.

Les Taiſſons, dit *Jacques du Fouilloux*, vivent de toutes chairs, & même vont aux charognes. Ils font grand dommage aux garennes, & principalement aux petits Lapreaux qui ſont dans les raboulières ; car ils percent droit au-deſſus de la raboulière, tandis que le Renard ſuit tout du long. Je leur ai vû prendre devant moi les petits Cochons de lait, leſquels ils traînoient tout vifs en leur terrier. C'eſt une choſe certaine qu'ils en ſont plus friands que de toutes autres chairs ; car ſi l'on paſſe un carnage de pourceau par-deſſus leurs terriers, ils ne manqueront jamais de ſortir pour y aller. Ils vivent de toutes ſortes de gibiers, comme Oyes, Poulets & leurs ſemblables ; je le ſçai par expérience ; car j'en ai nourri de privés juſqu'à l'âge de quatre ans. Ils ſont plaiſans & de bonne nature, ſans mor-

dre ni faire aucun mal, ne faisant que jouer avec les petits Chiens, & dormir le reste du temps : & quand je les appellois, ils venoient à moi comme des Chiens, me suivant par-tout où j'allois. Ils sont fort froidureux, & si on les laisse en quelque chambre où il y ait du feu, ils s'en iront coucher dedans, & se brûleront les pieds, lesquels sont fort difficiles à guérir. Ils se nourrissent de pain, de petits osselets, de fromage, fruitage, raisins, barbots ; en somme, ils mangent de tout ce qu'on leur veut donner. Quand il neige, ou qu'il fait un autre fort temps, ils ne sortent point hors de leurs cavernes, quelquefois de deux ou trois jours, ce que j'ai vû par expérience : quand la neige étoit tombée devant leurs terriers, je ne trouvois point qu'ils fussent sortis ; j'y suis allé par deux matins de suite, & au dernier je les trouvai sortis, où ils alloient pourchasser leur vie. C'est un plaisir de leur voir amasser la litière, comme paille, fougère, feuilles & autres choses ; ils assemblent tout en un monceau ; puis avec les quatre jambes & la tête ils emportent & traînent autant en un coup en leurs cavernes, qu'un homme en sauroit porter

d'un bras ſous ſon aiſſelle. Ils ont cette malice, que lorſqu'ils ſe voyent abboyés des Baſſets, ils ferment les pertuis de leurs cavernes après eux, de peur que les Baſſets ne les ſuivent. Et ſi on les fait abboyer deux ou trois fois dans les terres, ils remuent leur ménage, & s'en vont en un autre lieu. Ils vivent longuement, & quand ils ſont bien vieux, les uns deviennent aveugles, qui ne peuvent ſortir de leurs foſſes : ſi ce ſont les mâles, les fémelles les nourriſſent ; & ſi ce ſont les fémelles, les mâles font de même. Ils meurent auſſi de dartres qui leur viennent par-tout ſur la peau, comme l'on en voit venir aux Chiens : qui eſt la raiſon pourquoi l'on doit laver les Baſſets, comme j'ai dit ci-deſſus, parce que la terre engendre les dartres. J'ai vû toutes ces choſes ci-deſſus mentionnées par expérience. Les Taiſſons ſont de dure vie ; car j'ai vû pluſieurs fois de bons & forts Levriers après des Taiſſons, qui les mordoient ſi âprement qu'ils faiſoient ſortir leurs trippes hors du ventre ; encore ſe défendoient-ils, & ne vouloient pas mourir. C'eſt une choſe certaine que les Taiſſons craignent le nez grandement ;

auſſi ne leur ſauroit-on donner ſi petit coup de bâton deſſus, qu'ils ne meurent ſoudainement. Quand les Baſſets ont une fois aculé les Renards, ils ſe défendent quelque peu, mais ce n'eſt pas de telle vigueur & hardieſſe que les Taiſſons, & ils n'ont pas la morſure ſi dangereuſe. C'eſt une choſe certaine que ſi l'on frotte un Baſſet de ſouffre ou d'huile de Cade, & qu'on le faſſe entrer en des terres où il y ait des Renards ou des Taiſſons, ils ſe remueront de là, ſans y retourner de deux ou trois mois.

Nous renvoyons à la *Venerie* du même Auteur les Lecteurs qui ſeroient curieux de voir comment il faut faire pour prendre les Taiſſons avec les Baſſets. C'eſt une chaſſe qui peut procurer quelque amuſement, bien que les Gentilshommes d'aujourd'hui en ſoient fort peu jaloux, & qu'ils l'abandonnent volontiers aux gens de la campagne. On peut auſſi prendre ces Animaux aux pièges, ou bien à des laqs coulans. Les Chaſſeurs obſervent que quand le Blaireau ſort de ſon terrier, il ne manque guères de fienter ſur les bords, & de gratter la terre avec ſes pieds de devant à peu près comme fait le Chat, pour

recouvrir sa fiente, qui d'ailleurs ressemble à de la terre : ils ajoûtent que la fémelle porte environ trois mois, & qu'en Automne vers le mois de Décembre, lorsque les feuilles des arbres tombent, elle met bas trois ou quatre petits Taissonneaux à chaque portée. Nous n'aurons pas de peine à les croire sur cet article ; mais nous ne les croirons pas si facilement quand ils nous diront que l'âge du Blaireau se connoît par le nombre des replis ou des trous qu'il porte sous la queue autour de l'anus, & qui augmentent tous les ans. Il en est de même de ce qu'on lit dans *Jonston* ; savoir, que la morsure du Taisson est mortelle, parce qu'il se nourrit volontiers de Frêlons & d'autres Animaux venimeux ; que la grande antipathie qui règne entre les Bléreaux & les Renards se reconnoît en ce que ceux-ci épient le moment que les Taissons soient sortis de leurs terriers pour y entrer, & les empuantir de leurs excrémens, ensorte que les Taissons ne pouvant supporter une pareille infection sont forcés de décamper, & de céder la place aux Renards qui s'en emparent ; que quand les Blaireaux font leurs terriers, ils obligent les paresseux

à ſe coucher à la renverſe pour recevoir entre leurs jambes la terre qu'ils ont fouillée, après quoi ils les tirent par les pieds hors du trou avec leurs dents, répétant cette manœuvre juſqu'à ce que la largeur du repaire puiſſe ſuffire aux habitans ; qu'ils ont l'attention de pratiquer deux ouvertures à leurs terriers, dont l'une eſt tournée au Midi, & l'autre au Nord, de manière que quand le vent du Midi ſouffle, ils bouchent l'ouverture méridionale, & quand le vent du Nord ſouffle, la ſeptentrionale ; qu'ils amaſſent en Eté dequoi vivre pour l'Hiver, & que ſi le mâle doute que les proviſions d'Hiver puiſſent durer juſqu'au Printemps, il empêche la fémelle d'en manger tout ſon ſaoul. *Jonſton* dit encore qu'il eſt incertain ſi la graiſſe du Blaireau augmente quand la Lune eſt en ſon croiſſant, ſi elle diminue dans le decours de la Lune, enfin ſi l'Animal eſt entièrement dépourvû de graiſſe quand la Lune eſt nouvelle : mais nous pouvons bien aſſûrer comme une choſe certaine, que les phaſes de la Lune ne font rien à la graiſſe du Blaireau.

Le Blaireau eſt nommé en Grec *Mélis* ; en Italien *Taſſo* ; en Eſpagnol *Taſugo* ou *Texon* ; en Allemand *Tachs* ou *Dachs* ;

en Flamand *Das ;* en Anglois *Badger*, *Brock* ou *Gray* ; en Suédois *Graef ſvin.* On trouve dans le *Dictionnaire Etymologique* de *Ménage*, que *Blaireau* ou *Bléreau* vient de *Glerellus* ou *Glirettus*, ſelon *Saumaiſe*, parce que les Loirs & les Blaireaux s'engraiſſent également en dormant ; que d'autres le dérivent de *Melarellus* formé de *Melis* : *Melarus*, *Melarellus*, *Belarellus* par le changement ordinaire de *M* en *B*, *Blarellus*, *Blaireau. Taiſſon*, *Taixon*, *Taſſon* ou *Teſſon* vient du Latin *Taxus* ou *Taſſus*, ou plutôt de *Taxone* ablatif de *Baxo* : & quant au mot *Bedouau*, *Ménage* ſe contente de nous apprendre qu'on appelle ainſi en Anjou un Blaireau ; qu'on dit *Bedou* en Baſſe-Normandie, & que *Bedouau* eſt un diminutif de *Bedou.* Reſte donc à ſavoir l'étymologie de *Bedou ;* c'eſt apparemment un vieux mot Gaulois.

Le Blaireau contient dans toutes ſes parties beaucoup d'huile & de ſel volatile. La chair de cet Animal eſt bonne à manger, & elle a le goût de celle de Sanglier. On doit choiſir le Blaireau jeune, tendre & bien nourri. La ſaiſon la plus favorable pour l'avoir de bonne qualité eſt l'Automne, parce qu'alors il

s'engraiſſe de fruits & de raiſins qu'il aime beaucoup. *Aldrovandus* aſſûre qu'en Italie & en Allemagne on ſert le Blaireau ſur les meilleures tables.

Quant à ſes uſages en Médecine, on en employe ſeulement la graiſſe & le ſang. La graiſſe eſt émolliente, chaude & pénétrante : on la mêle dans les lavemens pour calmer les douleurs de la Néphrétique, & l'on en frotte les reins, en y joignant l'onguent d'*Althæa*, pour la même intention. Quand la douleur eſt paſſée, on ſubſtitue l'huile de Scorpion ſimple à l'onguent d'*Althæa* pour augmenter le flux des urines, & faire couler les graviers : on ſe ſert encore de cette graiſſe en liniment pour guérir les retractions & les foibleſſes des membres, & pour les crevaſſes des mammelles. Le ſang de Blaireau ſéché & réduit en poudre, eſt propre pour guérir la galle, la lèpre, & pour chaſſer les mauvaiſes humeurs du corps par la tranſpiration. La doſe en eſt depuis un ſcrupule juſqu'à un gros dans quelque eau ſudorifique. Les poils de Blaireau ſervent à faire des pinceaux pour les Peintres. Les Selliers ou Bourreliers emploient ſa peau à divers uſages.

La Civette ; *Animal Zibethicum*,

Offic. Dal. Pharm. 449. Hernand. Hiſt. Mexic. 580. Raïi ſynop. *Quad.* 178. *Catus Zibethicus*, Schrod. 280. Lemer. 942. *Animal Zibethi*, Charlet. Exerc. 20. Aldrov. *de Quad. digit.* 340. Jonſt. *de Quad.* 109. *Feles Zibethi*, Geſn. *de Quad. digit.* 948. *Felis Zibethica*, Blaſ. 72. Valent. 157. *Hyæna veteribus nuncupata, nunc autem Civetta*, Bellon. Obſ. 94. *Hyæna odorifera*, Herman. Cynoſ. 42. *Hyæna odorifera Zibethum gignens, quæ Civetta vulgò appellatur*, Caſtell. 1. *Coati, Civetta vulgò*, Klein. *Quad.* 73. *Meles unguibus uniformibus cinerea*, Linn. Syſt. Nat. 10. *Meles faſciis & maculis albis, nigris, & rufeſcentibus variegata*, Briſſ. *Quad.* 256. *Civetta, aliis Sivetta, ex quâ Zibethum colligitur; Zibethus, fera ſeu catus Zibethi*; *Muſtela odorata, quam vulgus Civettam appellat*; *Muſtela Zibethi*, Nonnull.

Nous trouvons dans la Collection de *Blaſius* cinq Anatomies de la Civette, dont les deux premières ſont de *Thomas Bartholin*, la troiſième eſt des Profeſſeurs d'Amſterdam, la quatrième de *Blaſius* lui-même, & la cinquième de *Drelincourt*; ſans compter celle qu'en a donnée *Pierre Caſtelli* dans un Traité

particulier : mais nous choisirons préférablement la *Description Anatomique de deux Civettes*, insérée parmi les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences pour servir à l'Histoire Naturelle des Animaux*, dressés par M. *Perrault*.

Après avoir fait la dissection d'un Castor & d'une Loutre, disent Messieurs les Académiciens de Paris, il se présenta une occasion d'y joindre celle de deux Civettes, qui moururent l'Hiver suivant au Parc de Versailles. Nous fûmes bien aises de pouvoir faire la comparaison de ces deux espèces d'Animaux, parce qu'ils conviennent en deux organes qui leur sont particuliers, qui sont les receptacles dans lesquels il s'amasse une liqueur, dont l'odeur est remarquable, pour être extrêmement douce dans les uns, & fort désagréable dans les autres. Nous cherchâmes d'abord s'il n'y avoit point quelque raison particulière de cette diversité d'odeur, mais nous ne trouvâmes point qu'il y en eût apparemment d'autre que la diversité du tempérament de ces Animaux ; car l'un est chaud & sec, boit peu, & habite des pays chauds & arides, l'autre vit tantôt dans les eaux, & tantôt sur la terre : & comme il a beaucoup d'hu-

midité, à cauſe qu'il participe de la nature des Poiſſons, il n'a pas aſſez de chaleur pour cuire & perfectionner cette humidité ; de ſorte que ſuppoſé que la bonne & la mauvaiſe odeur viennent de la coction ou de la crudité que la chaleur naturelle plus ou moins puiſſante opère dans les humeurs, le Caſtor, dont la chaleur naturelle eſt affoiblie & comme étouffée par l'abondance de ſon humidité, ne la peut cuire qu'imparfaitement, ni y produire qu'une odeur fort déſagréable.

Les deux Civettes dont nous avons fait la diſſection, étoient l'une mâle & l'autre fémelle, mais tellement ſemblables en tout ce qui ſe voit au dehors ; qu'il n'y avoit même aucune apparence de diſtinction de ſèxe ; n'étant pas poſſible ſans la diſſection, de juger qu'elles ne fuſſent toutes deux fémelles : car le mâle avoit les parties qui lui ſont propres, cachées & renfermées au dedans ; & le vaſe ou receptacle de la liqueur odorante, dont l'ouverture a été priſe par la plûpart des Anciens pour la marque du ſèxe de la fémelle, étoit tout pareil en l'une & en l'autre de nos Civettes. Elles étoient longues depuis le muſeau juſqu'au commencement de la

queue de vingt-neuf pouces. La queue avoit été rognée à l'une & à l'autre. Celle qui étoit la plus longue avoit dix pouces. Les pieds étoient fort courts, principalemenr ceux de devant, qui n'avoient depuis le ventre juſqu'en bas que cinq pouces. Les pattes, tant celles de devant que celles de derrière, avoient chacune cinq doigts, dont le plus petit étoit en dedans comme à l'Ours; mais ce petit doigt ne poſoit pas à terre. Outre ces cinq doigts il y avoit un argot, qui étoit garni de ſon ongle comme les doigts. Les ongles étoient noirs, non crochus, & fort peu pointus. La plante étoit garnie d'une peau fort douce au toucher. Les oreilles approchoient de la figure & de la grandeur de celles d'un Chat; mais elles étoient moins pointues, & plus petites: le reſte de la tête n'avoit rien qui tînt de cet Animal que les barbes, qui ſont communes à la plûpart de ceux qui ſont carnaſſiers. Car la tête étoit étroite; le muſeau long; la langue douce; les yeux petits, noirs, troubles & longs; les dents canines courtes, & peu pointues, enſorte qu'elles paroiſſoient avoir été rompues: & il y a apparence que cet Animal farouche & colère ſe rompt ordinairement les dents

en mordant les barreaux de fer de sa cage. Le col étoit affermi & fortifié par des ligamens, & par des muscles extraordinairement forts. *Bartholin* a remarqué qu'ils sont en plus grand nombre qu'aux autres Animaux.

Le poil, qui étoit court sur la tête & aux pattes, étoit fort long par le reste du corps, ayant jusqu'à quatre pouces & demi sur le dos, où il est le plus long. A ce long poil, qui étoit dur, rude & droit, un autre étoit entremêlé, plus court, plus doux, & frisé comme de la laine, de même qu'au Castor, mais il n'étoit pas si fin : il avoit par-tout une même couleur, à savoir un gris-brun. Le grand poil étoit de trois couleurs, & faisant des taches & des bandes, les unes noires, les autres blanches, & les autres roussâtres. Il y avoit quelques uns de ces poils qui étoient de deux courleurs, étant noirs vers le milieu, & blancs tantôt vers la racine, tantôt vers l'autre extrémité. Les quatre pieds étoient noirs de même que le ventre & le dessous de la gorge, contre l'ordinaire des autres Animaux, qui ont toujours le ventre & le dessous de la gorge d'une couleur moins brune que le reste du corps, quand tout le poil n'est pas

d'une même couleur. Le reſte du corps étoit entremêlé de trois couleurs, entre leſquelles le noir étoit la principale. Il y avoit deux grandes taches noires aux côtés du muſeau, qui enfermoient les yeux, & qui laiſſoient le reſte fort blanc, à la réſerve du nez qui étoit noir. Le deſſus de la tête, depuis les yeux juſqu'aux oreilles, étoit gris, par le mêlange du blanc & du noir qui étoit dans chaque poil, ainſi qu'il a été dit, tout le fond étant noir, & l'extrémité blanche. Les oreilles qui étoient toutes noires par dehors, & ſeulement bordées de blanc, étoient remplies par dedans d'un long poil blanc. Le col avoit de chaque côté quatre bandes noires ſur un fond fort blanc; & ces bandes qui commençoient au deſſous des oreilles, deſcendoient obliquement vers l'eſtomac. Le milieu du dos étoit couvert de trois bandes; celle du milieu étoit noire, & celles des côtés rouſſâtres. Les épaules & les côtés juſques aux flancs étoient marquetés de beaucoup de noir, & de peu de rouſſâtre. Les flancs étoient bandés de noir & de blanc également, mais ces bandes n'étoient pas ſi continues que celles du col; c'étoient plutôt des taches que *Pline* appelle des yeux

dans la Panthère, mais dont peu étoient isolées, étant attachées la plûpart les unes aux autres. La queue étoit noire par-dessus, & mêlée d'un peu de blanc par-dessous.

L'ouverture de la poche ou sac, qui est le réceptacle de la Civette, étoit au-dessous de l'anus, & non pas sous la queue, ainsi qu'*Aristote* la met en son Hyène, que nous estimons avec *Belon* n'être autre chose que notre Civette; ou du moins que notre Civette est une espèce d'Hyène. Et cela étant ainsi, il est assez étrange que ce grand personnage, qui reprend *Hérodote* de s'être trompé, quand il a cru que l'ouverture de cette poche étoit la partie qui marque le sèxe de la fémelle, & qui l'excuse sur ce qu'il est difficile de n'y être pas trompé, si on n'examine la chose bien exactement, se soit laissé tromper lui-même, & qu'il ait écrit en plusieurs endroits que l'anus & les parties de la génération dans l'un & dans l'autre sèxe sont au de là de la poche. Cette poche étoit entre l'anus & une autre petite ouverture, dont elle étoit distante de deux pouces & demi; mais elle étoit plus proche de l'anus. Cette poche avoit deux pouces & demi de largeur, & trois de lon-

gueur. Son ouverture qui faiſoit une fente de haut en bas, avoit deux pouces & demi. Par les bords & par le dedans elle étoit revêtue d'un poil court & tourné de dehors en dedans, enſorte qu'il étoit âpre de dedans en dehors. En écartant les deux côtés de cette ouverture, on voyoit le dedans, dont la capacité pouvoit contenir un petit œuf de Poule : le fond en étoit percé à droit & à gauche de deux trous capables de recevoir le doigt, qui pénétroient chacun dans un ſac revêtu d'une peau blanche & inégale comme celle d'un Oiſon. Les éminences qui faiſoient cette inégalité, étoient percées d'autant de pores, dont on faiſoit ſortir, quand on les preſſoit, la liqueur odorante, que les Arabes appellent *Zibet*, qui ſignifie écume, & d'où eſt venu le nom de Civette. En effet, cette liqueur étoit écumeuſe en ſortant; ce qui ſe reconnoiſſoit en ce que quelque temps après elle perdoit la blancheur qu'elle avoit au commencement. Elle ſortoit, à ce que nous pûmes juger, d'un grand nombre de glandes qui étoient entre les deux tuniques, dont les ſacs étoient compoſés. La petite ouverture qui paroiſſoit au-deſſous de la grande poche, étoit

l'entrée d'un conduit dans lequel la verge du mâle étoit cachée ; & la femelle avoit un conduit ſemblable, qui étoit le col de la matrice, dont l'orifice interne étoit ſi étroit, & ſi difficile à dilater, qu'on eut bien de la peine à y faire paſſer un petit ſtylet. L'orifice externe étoit couvert par deux petites éminences un peu longues, qui ſe joignoient, & faiſoient un angle, au-deſſous duquel étoit une troiſième éminence qui paroiſſoit être le clitoris.

A l'ouverture du ventre on trouva ſous la peau depuis les os pubis juſqu'au nombril deux éminences de graiſſe dure, larges & épaiſſes d'un pouce, & longues de quatre. Elles enfermoient les rameaux qui paſſent des veines & artères hypogaſtriques dans les deux ſacs qui font la grande poche, pour y porter la matière dont la liqueur odorante eſt faite, & qui s'y amaſſe. *Bartholin* a cherché avec beaucoup de ſoin, & n'a point trouvé les conduits particuliers, qu'il eſtimoit être néceſſaires pour porter cette matière : mais nous n'avons point cru qu'il y en dût avoir d'autres que les artères, de même que les mammelles ni les reins n'en ont point d'autres qui leur portent la matière du lait

& de l'urine; y ayant une faculté dans les glandes qui ſont enfermées dans les ſacs du réceptacle de la Civette, qui leur fait prendre dans les artères ce qui eſt propre à être converti en liqueur odorante, de même que les glandes des mammelles s'imbibent de la matière qu'elles trouvent dans le ſang, propre à recevoir le caractère du lait. Ces vaiſſeaux qui alloient aux ſacs du réceptacle, étoient fort gros dans le mâle; mais à peine les put-on appercevoir dans la fémelle. Auſſi la Civette du mâle avoit une odeur plus forte & plus agréable que celle de la fémelle. Les Auteurs néanmoins diſent preſque tout le contraire; & *Quadramius* dans ſon *Livre de la Thériaque*, préfère la Civette de la fémelle à celle du mâle, qu'il dit même ne valoir rien, ſi on ne la mêle avec celle de la fémelle. Nous n'avons point trouvé non plus qu'il fût vrai que l'odeur de la Civette ſe perfectionnât, après avoir été gardée quelque temps, ni qu'étant nouvelle, elle eût une odeur abominable, comme dit *Amatus Luſitanus*; car ſon odeur ne nous a pas ſemblé meilleure après un an, que quand nous en fîmes la diſſection. *Plutarque* dit que non-ſeulement la peau, mais encore

encore la chair & les os de la Panthère ſentent bon ; mais nous n'avons pas trouvé que la bonne odeur de la Civette ſe fût communiquée aux parties du dedans : car il n'y avoit que le poil qui eût une bonne odeur, & principalement au mâle, dont le poil étoit tellement parfumé, que la main qui l'avoit touché conſervoit long-temps une odeur fort agréable : ce qui ſemble appuyer l'opinion de *Scaliger*, de *Matthiole*, & de pluſieurs autres, qui eſtiment que le parfum de la Civette n'eſt rien autre choſe que ſa ſueur ; enſorte qu'on la recueille, ainſi que *Marmol* aſſûre, des Animaux qui la produiſent, après qu'on les a fait bien courir dans leur cage ; & qu'on ne l'amaſſe pas ſeulement de leurs poches, mais encore de pluſieurs autres endroits, & principalement d'autour du col : y ayant néanmoins apparence que quoique cette ſueur ſorte indifféremment de tout le corps, elle s'amaſſe en plus grande quantité dans les ſacs, & s'y perfectionne mieux. Ces poches ou ſacs avoient des muſcles, dont *Bartholin* n'a point parlé, quoiqu'il les ait marqués dans ſes Figures. Ceux que nous avons trouvés étoient différens de ceux qu'il repréſente, tant en nombre

qu'en ſtructure. Il en met quatre, qui naiſſant des parties voiſines, s'inſèrent aux poches. Ceux de nos Civettes n'étoient qu'au nombre de trois, dont il y en avoit un qui, ayant ſa naiſſance à l'une des poches, alloit s'inſérer à l'autre: les deux autres prenoient leur origine de la partie inférieure de l'os iſchion, & chacun venoit ſe joindre à ſon antagoniſte au milieu des deux poches, & s'attachoit à la poche ſur laquelle il paſſoit pour aller faire cette jonction. Il nous a été aiſé de conjecturer quelle doit être l'action de ces muſcles, par leur ſtructure, & par leur ſituation: car celui qui eſt commun aux deux poches, doit être fait pour les ſerrer, en les approchant l'une de l'autre; & ceux qui partent de l'os de l'iſchion, tirent les deux poches enſemble, tantôt à droit, tantôt à gauche, ſelon qu'un des muſcles s'accourcit, pendant que ſon antagoniſte ſe relâche. L'uſage de ces mouvemens eſt vraiſemblablement pour exprimer & faire ſortir la liqueur odorante, dont la rétention eſt inſupportable à ces Animaux, lorſque par le temps elle a acquis une acrimonie piquante, qui les excite à la faire ſortir: car on a remarqué que les Civettes pa-

roiſſent avoir une inquiétude qui les agite & qui les tourmente, quand elles ont amaſſé quelque quantité de cette liqueur, qu'elles s'efforcent de faire ſortir.

L'épiploon étoit double & quarré à l'ordinaire, mais fort grand. Il deſcendoit juſqu'aux os pubis, & étoit compoſé de bandes de graiſſe qui enfermoient les vaiſſeaux. Ces bandes avoient chacune trois angles, & étoient jointes enſemble par un tiſſu de fibres en forme de réſeau. Les inteſtins n'étoient pas fort longs, mais principalement les gros, qui tous trois enſemble n'avoient pas plus de ſix pouces. La ratte au contraire étoit extraordinairement longue, ayant plus de ſix pouces de long ſur deux de large, & un quart de pouce d'épaiſſeur. La couleur en étoit livide, tirant ſur le noir. Le pancréas étoit attaché au *duodenum*, & s'étendoit vers la ratte. Il étoit large d'un pouce, & long de quatre. Le foye avoit cinq grands lobes, & un ſixième plus petit que les autres, ſitué dans le milieu de ſa partie inférieure. *Bartholin* en compte ſept. Le foye de la fémelle étoit bien plus pâle que celui du mâle, & il étoit marqueté d'une infinité de points d'un rouge plus

brun. La ſituation des reins étoit telle, que le droit étoit plus haut que le gauche. Ils étoient tous deux attachés aux lombes par une membrane que nous avons priſe pour la duplicature du péritoine, qui les tenoit enfermés comme ils ſont aux Hommes, & à quelques autres Animaux. *Bartholin* croit que cette membrane eſt celle qui leur eſt particulière, & qui enveloppe immédiatement leur parenchyme; mais il avoue qu'elle s'en ſéparoit plus aiſément que la membrane propre n'a coutume de faire. La verge étoit ſituée entre les deux poches dans un conduit, ainſi qu'il a été dit. Elle avoit à ſon extrêmité un os long de ſix lignes, large d'une ligne & demie à l'endroit le plus étroit, & de plus de deux vers ſon extrêmité, où il étoit le plus large, & fendu; de manière qu'il avoit comme deux têtes, entre leſquelles il y avoit un eſpace vuide en forme de goutière, pour donner paſſage à l'urèthre. La matrice étoit ſéparée en deux longues cornes, au bout deſquelles étoient les teſticules, dont la groſſeur n'excédoit guères celle d'un gros pois, dont ils imitoient auſſi la figure, étant preſque ronds. Ces cornes produiſoient encore au de-là des teſti-

cules des appendices de ſubſtance membraneuſe & graiſſeuſe, d'une figure irrégulière, qu'on pouvoit prendre pour les franges de la trompe de la matrice.

Le poumon avoit ſept lobes, trois d'un côté, & trois de l'autre, & un plus petit que les autres au milieu dans la cavité du médiaſtin proche le diaphragme. Le poumon de la fémelle étoit corrompu, & rempli de pierres. Le cœur étoit comme aux Chiens. L'embouchure de l'aorte étoit endurcie, & comme cartilagineuſe: & il y avoit de la graiſſe qui accompagnoit les vaiſſeaux coronaires juſques dans la ſubſtance du cœur. Les muſcles des temples étoient fort épais, & couvroient comme au Lion les deux côtés du deſſus de la tête. Dans l'os frontal il y avoit ſix cavités ou ſinus ſéparés les uns des autres par des os ſpongieux & très-minces. Le grand cerveau étoit ſéparé du cervelet par un os tranſverſal, comme à la plûpart des Brutes. *Bartholin* a remarqué dans une Civette un os qui ſéparoit le grand cerveau en deux, & bien différent de celui-ci & de tous ceux qui ſe trouvent ordinairement aux Brutes au dedans du crâne; car il étoit en long ſuivant la ſuture ſagittale. La glande pinéale étoit

fort petite, & ſeulement groſſe comme la tête d'une petite épingle. L'humeur aqueuſe de l'œil étoit trouble; ce qui venoit, à ce que nous avons jugé, par la diſſolution du noir, dont le revers de l'iris eſt enduit. Le tapis tiroit fort ſur le blanc. Les Naturaliſtes diſent que les yeux de cet Animal éclairent la nuit comme ceux des Chats. Le cryſtallin étoit plus convèxe en dedans qu'en dehors; mais ce qu'il avoit de plus remarquable, étoit une dureté extraordinaire, qui nous fit reſſouvenir de ce que *Pline* dit des yeux de l'Hyène, à ſavoir qu'on en tire des pierres précieuſes appellées *Hyæniæ*. Cette particularité jointe à quantité d'autres qui ſe trouvent communes à l'Hyène des Anciens & à notre Civette, nous fit plus incliner à l'opinion de *Belon*, qui croit que ce ne ſont point des Animaux différens, qu'à celle de *Scaliger*, de *Ruel*, d'*Alexander Benedictus*, de *Matthiole*, de *Leo Africanus*, de *Busbequius*, d'*Aldrovandus*, & de preſque tous les Auteurs modernes, qui veulent que la Civette ait été inconnue aux Anciens, & que ce ſoit une eſpèce de Chat: car, ainſi que nous avons remarqué, la longueur de la tête & des yeux de la Civette, la petiteſſe

de ſes dents & de ſes pieds, la rudeſſe de ſon poil ; la douceur de ſa langue, la noirceur & la rectitude de ſes ongles, & la raucité que tous les Auteurs ont remarquée en ſa voix, qui la rend plus ſemblable à celle des Chiens qu'à celle des Chats, ſont des caractères tout-à-fait différens de ceux qui ſe voyent dans toutes les eſpèces de Chats. Mais au contraire, tout ce que les Anciens ont dit de leur Hyène ſe trouve dans la Civette, ſi on en excepte des choſes incroyables & tout à-fait ridicules ; comme de rendre les Chiens muets par ſon ombre, ainſi qu'*Ariſtote* & *Elien* rapportent ; de ſavoir imiter la parole des Hommes, qu'elle appelle par leur nom, pour les faire ſortir de leurs habitations, & les dévorer, ainſi que *Pline* raconte ; & d'avoir auſſi des pieds humains, & point de vertèbres au col, de même que l'Animal que *Busbequius* prend pour l'Hyène des Anciens ; qui ſont des particularités que *Leo Africanus* n'a point remarquées dans l'Animal qu'il propoſe pour l'Hyène. Car la deſcription des Anciens, quant à ce qui regarde la forme extérieure, conſiſte en trois choſes, qui ſont de reſſembler au Loup par la tête, d'avoir un long poil hériſſé le

long du dos, & une ouverture particulière ſous la queue, outre les deux qui y ſont ordinairement aux fémelles des autres Animaux. Les deux premières marques que nous avons trouvées fort diſtinctement en notre Civette, quoique communes à d'autres Animaux, nous ont ſemblé bien convaincantes, étant jointes à la troiſième, qui eſt ſi particulière, qu'on peut dire qu'on ne connoît point d'Animal où il s'en trouve de ſemblable. Car l'ouverture que les Lièvres, les Gazelles, & pluſieurs autres Animaux ont en cet endroit, n'a rien qui approche de la figure extraordinaire de celle qui eſt à la Civette, & qu'*Ariſtote* a marqué bien diſtinctement dans l'Hyène qu'il décrit, en diſant que cette ouverture eſt ſemblable à l'orifice extérieur de la matrice d'une Femme.

La ſeule difficulté qui ſe rencontre, eſt que les Anciens n'ont point parlé de l'odeur de la Civette: ce qui a fait croire à *Gillius* qu'elle étoit la Panthère des Anciens, & à *Caſtellus* que c'étoit une Hyène d'une eſpèce particulière. Mais il faut conſidérer que la plûpart des Hiſtoriens naturels ont compoſé leurs Ouvrages ſur le rapport d'autrui, & qu'il

y a ſujet de douter ſi les Chaſſeurs qui les ont inſtruits des particularités des Animaux, n'étoient point aſſez groſſiers, comme ſont la plûpart des Sauvages qui s'adonnent à cet exercice, pour être incapables de connoître la bonté de l'odeur de la Civette, & reſſembler en cela aux Bêtes qui ne diſtinguent les différences des odeurs, qu'en tant qu'elles ſe rapportent au boire & au manger : puiſque nous ſçavons que l'odeur de la Civette eſt déſagréable & ſent fort mauvais à pluſieurs quand elle eſt nouvelle, & non mélangée avec d'autres parfums : mais ſur-tout les perſonnes ruſtiques ne trouvent point que les parfums qui ſont doux, ſoient agréables, & aiment mieux l'odeur de l'ail & de la poix-réſine, que celle de l'encens & du benjoin : d'où vient que les Indiens appellent le Rat muſqué *Rat puant*. Et préſentement en Afrique, ſuivant le rapport de *Grégorius à Bolivar*, les Négres qui amaſſent la liqueur que les Civettes ont laiſſée ſur les pierres & ſur les troncs des arbres, ne la connoiſſent point à l'odeur, mais ſeulement à une ténacité graſſe & huileuſe, qui leur fait racler les lieux où ils la trouvent, afin d'en tirer la liqueur odorante qui nage

ſur l'eau où ils font bouillir ce qu'ils ont raclé. Cette incapacité de juger des bonnes odeurs, dont nous ſoupçonnons les Chaſſeurs des Anciens, paroît d'ailleurs aſſez croyable, parce que les Auteurs ont écrit que de tous les Animaux il n'y avoit que la Panthère qui eût une bonne odeur : car il n'y a point d'apparence que ces Chaſſeurs fuſſent dans cette croyance, pour n'avoir jamais rencontré de Civette, de Fouine, de Génette, de Rat muſqué, ni aucun des Animaux, que ceux qui ont l'odorat plus ſubtil & plus délicat trouvent ſentir bon : mais que la raiſon de cela étoit le défaut de leur odorat, qui n'étoit point le ſens dont ils ſe ſervoient pour juger que les Panthères euſſent une bonne odeur, ainſi qu'*Elien* avoue, mais ſeulement la penſée que cela devoit être ainſi : cette opinion n'étant fondée que ſur la force qu'ils voyoient que la Panthère avoit d'attirer à elle les Animaux, qu'on ſuppoſoit ne pouvoir être autre choſe qu'une odeur qui leur étoit agréable.

Nous avons peu de choſe à ajoûter à une deſcription ſi exacte pour finir l'hiſtoire naturelle de la Civette. Cet Animal ſe trouve en Afrique, à la Chine

& aux Indes tant Orientales qu'Occidentales. Voici quelques-unes des particuliarités dont il eſt fait mention à ce ſujet dans l'*Hiſtoire générale des Voyages*.

Jobſon rend témoignage qu'il ſe trouve des Porc-épis & des Civettes ſur la Gambra & que ces deux eſpèces d'Animaux font une guerre cruelle à la volaille. Les Civettes ſont en grand nombre entre le Sénégal & le Mont-Atlas, auſſi-bien que dans le Royaume de *Nathia* près de l'Abyſſinie, & dans celui de *Quoja* au-deſſus de Sierre-Léona. Les Voyageurs ne s'accordent point dans la deſcription de cet Animal. Quelques-uns l'ont pris pour *l'Hyène* : d'autres le nomment *Civette*, & d'autres *Chat-muſqué*. Ce dernier nom paroît d'autant moins juſte, qu'à la réſerve des oreilles & de quelques poils qui ſe préſentent comme des mouſtaches, la Civette n'a rien de ſemblable au Chat. *Thevenot*, qui en avoit vû pluſieurs, la repréſente de la groſſeur d'un Chien ordinaire : il la repréſente en même temps farouche, vorace, cruelle. Ses morſures, dit-il, ſont fort dangéreuſes. On prend les Civettes au piége & dans des trapes. On les garde dans

des cages de bois, & pour nourriture on leur donne de la chair crue bien hachée. Le prix de cet Animal consiste dans une matière épaisse & huileuse qui se ramasse dans une petite bourse, que les mâles ont entre le *Scrotum* & le *Penis*, & les fémelles entre le *Pudendum* & *l'Anus*. Ce petit sac est profond d'environ trois doigts, large de deux & demi. Il contient plusieurs glandes qui renferment la matière odoriférante, qu'on fait sortir en la pressant. Pour la tirer on agite l'Animal avec un bâton jusqu'à ce qu'il se tire dans un coin de sa cage. On lui saisit la queue, qu'on tire assez fort au travers des barreaux. L'Animal se roidit, en pressant la cage de ses deux pieds de derrière. On le prend dans cette posture, pour lui passer au-dessous du ventre un bâton qui le rend immobile. Il est aisé alors de faire entrer une petite cueillère dans l'ouverture du sac, & pressant un peu la membrane on en fait sortir le musc qu'il contient. Cette opération ne se renouvelle pas tous les jours, parce que la matière n'est pas assez abondante, surtout lorsque l'Animal est renfermé. On y revient seulement une fois en deux ou trois jours, & l'on tire chaque fois

une dragme & demie de muſc, ou deux dragmes au plus. Dans les premiers momens il eſt d'un blanc-griſâtre ; mais il prend bien-tôt une couleur plus brune. L'odeur en eſt douce & agréable à quelque diſtance, mais trop forte de près, & capable même de nuire à la tête : auſſi les parfumeurs ſont-ils obligés de l'adoucir par des mélanges. On voit quantité de ces Animaux en Hollande, & c'eſt delà que la plus grande partie du muſc paſſe en France & en Angleterre. On nourrit la Civette d'œufs & de lait, ce qui rend le muſc beaucoup plus blanc que celui d'Afrique & d'Aſie, où elle ne vit que de chair. Au Caire comme en Hollande, ce ſont les Juifs qui ſe mêlent particulièrement de ce commerce. La Civette eſt fort commune ſur la côte d'or, & dans pluſieurs régions de l'Inde ; mais elle n'égale nulle part celle de la Guinée, que les Négres nomment *Kaſtor*. Les Portugais du pays en tirent un profit conſidérable. Ils envoyent *l'Agali* ou le muſc, bien nettoyé dans des bouteilles de verre, à Liſbonne & dans d'autres lieux, où il ſe vend fort bien. Mais il n'eſt pas aiſé de nourrir ces Animaux. Outre qu'ils ſont extrêmement farouches, &

que leurs morſures ſont dangéreuſes, la dépenſe de leur entretien eſt conſidérable; car on ne les nourrit en Guinée que de volaille, de Pigeons & d'autres Oiſeaux. On les prend ordinairement en Eté, lorſque les bois ſont couverts de feuilles. Le mâle eſt préféré à la fémelle, & le muſc des plus farouches eſt le plus eſtimé. Suivant *Boſman*, le même pays produit trois ou quatre ſortes de Chats ſauvages. La Civette, dit-il, en eſt un. On l'apporte à vendre lorſqu'elle eſt encore fort jeune, & ſon prix ordinaire eſt de huit ou neuf Schellings. On a beaucoup d'embarras à l'élever. La première nourriture qu'on lui donne eſt de la bouillie de Millet, avec un peu de chair ou de Poiſſon. Elle produit la matière odoriférante de fort bonne heure; mais c'eſt toujours celle du mâle qu'on eſtime le plus, parce que l'urine des fémelles tombant néceſſairement dans leur petit ſac, en altère un peu la qualité. *Barbot* dit que le meilleur aliment pour la Civette eſt la chair crue, & ſur-tout les inteſtins de la volaille. Le Docteur *Stibbs* dans les *Tranſactions Philoſophiques*, obſerve que la Civette vit un mois entier ſans boire, & qu'elle rend plus de muſc lorſqu'elle eſt

nourrie avec du Poiſſon. Elle mine beaucoup comme les Lapins.

Cardan avoit avancé que la Civette à raiſon de ſa férocité naturelle, ne pouvoit jamais s'apprivoiſer ; mais *Scaliger* a bien réfuté cette aſſertion, attendu qu'il a vû lui-même à Rome & à Mantoue pluſieurs de ces Animaux ſi apprivoiſés, que des hommes les portoient ſans inconvénient ſur les épaules. *Du Renou* dit auſſi en avoir vû à Paris dans pluſieurs maiſons qui ſe laiſſoient manier impunément ; & *Belon* au *ſecond Livre* de ſes *ſingularités*, obſerve que le Conſul qui étoit à Alexandrie pour le fait des Florentins, avoit une Civette ſi privée, que ſe jouant avec les Hommes, elle leur mordoit le nez, les oreilles & les lévres, ſans faire aucun mal ; car, dit-il, ils l'avoient nourrie dès ſa naiſſance du lait des mammelles des femmes. C'eſt choſe rare à voir qu'une bête ſi farouche & malaiſée à apprivoiſer, devienne ſi privée. *Pomet* qui remarque que cet Animal aime extraordinairement les méchantes odeurs, auſſi-bien que les Rats & les Souris, dit, qu'en 1688. un de ſes amis lui fit préſent d'une Civette apportée de la Chine, qu'il a gardée vivante pendant un an,

& qui lui a fourni dans l'eſpace de quelques mois la valeur d'une once & demie de muſc brun.

La Civette que quelques-uns appellent improprement *Chat Civette* ou *Chat-muſqué*, ſe nomme vulgaire en Grec *Zapetion*, en Portugais *Kato de Agali*, en Ethiopien *Kankan*, en Allemand *Zibeth-Kats*, en Flamand *Civet-Kat*, & en Anglois *Civet-Cat*. Or le mot François *Civette*, qui eſt commun à l'Animal & à la matière odorante qu'il fournit, vient du Latin moderne *Civetta*, qui ſemble venir de l'Arabe *Zibeth* ou *Zebeth*, lequel ſignifie *écume*, vû que cette matière eſt écumeuſe en ſortant de l'Animal ; car de *Zibeth* ou *Zebeth* on aura nommé d'abord l'Animal *Zivetta* ou *Zebetta*, & enſuite par corruption *Sivetta* ou *Civetta*.

La Civette ou cette liqueur onctueuſe qui ſe tire de l'Animal du même nom, fournit par l'analyſe beaucoup d'huile & de ſel volatile. On doit la choiſir récente, de conſiſtance de miel ou de beurre, de couleur blanche, & d'une odeur forte qui n'eſt point trop agréable ; elle jaunit & brunit en vieilliſſant : on la falſifie quelquefois en y mêlant du beurre, du fromage,

de la graiſſe ; mais il eſt aſſez aiſé de connoître cette tromperie ; car ſi l'on en jette un peu ſur le feu, l'odeur du beurre ou du fromage ſe fait ſentir au travers de celle de la Civette. Les parfumeurs qui ſavent l'employer, la mêlent avec beaucoup d'ingrédiens qui en étendent les parties, enſorte qu'elle ne fait plus qu'une impreſſion agréable ſur l'odorat.

La Civette n'eſt guère d'uſage en Médecine qu'à l'extérieur ; elle eſt réſervée pour le luxe & pour la volupté. La Providence qui n'a point voulu que les pauvres fuſſent exclus des ſecours de l'Art de guérir, a retranché de preſque toutes les drogues chères & précieuſes les propriétés médicinales, & les a répandues avec profuſion ſur les objets les plus communs : elle ne fait acception de perſonne, & nous donne en cela un excellent modéle de la façon dont nous devons nous comporter envers ceux qui ont beſoin de notre ſecours ; ils ſont nos égaux par leur origine, & ſouvent ils n'ont de différence d'avec nous que celle qu'y mettent notre orgueil & nos facultés. Quelques-uns recommandent la Civette appliquée ſur le nombril pour guérir les coliques des enfans ; on y ajoûte quel-

quefois la Thériaque ou l'huile de Muſcade : ces drogues qui ſont chaudes & pénétrantes, ſe font jour au travers des tégumens juſques dans l'intérieur du corps, & y diſcutent les vents & les viſcoſités qui peuvent occaſionner ces coliques. On appliquoit autrefois de la Civette ſur les parties naturelles des femmes, pour calmer les accès hyſtériques : mais on a reconnu depuis, que ce parfum & les autres, tels que le muſc & l'ambre-gris, étoient plus contraires qu'utiles à ces états, qu'ils augmentoient la violence des ſymptômes par un caractère particulier, & que les odeurs fétides, telles que le *Galbanum*, le *Caſtoreum* & autres ſemblables, produiſoient un meilleur effet. On en a donc abandonné l'uſage ; & ſans les toilettes des Dames qui l'ont conſervé, on n'en parleroit preſque plus.

La Civette entre dans la Poudre de Cypre, & dans le Baume Apoplectique de la Pharmacopée de *Lemery*. On l'employe auſſi dans les paſtilles odorantes de la Pharmacopée de Paris.



Fin du cinquiéme Volume.

E P

TABLE
DES ARTICLES

Contenus dans ce ſecond Volume des Quadrupèdes.

ELEPHAS, *Tome V.* page 1.
EQUUS, 121
FELIS, *Chat.* *II. Part.* page 1.
HIPPOPOTAMUS, *Hippopotame.* 32
LEO, *Lion.* 64
LEPUS, *Lièvre & Lapin.* 113
LUTRA, *Loutre.* 166
MANATI, *Lamantin.* 194
MARTES, *Marte.* 222
MELES, *Blaireau & Civette.* 238

Fin de la Table du Tome V.



